NUMÉRO 1008 — 1er Août 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

	France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an ~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois ~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

HOMMAGE A LA POÉSIE

par ALAIN.

Sa mort m'a touché violemment; ce fut un scandale. Réellement je le croyais immortel. En ce sens, je l'aimais. J'eus le bonheur, au temps de *Charmes*, de faire finir d'injurieuses critiques. Il en fut heureux, car il souffrait de ces sottises. De bonne foi, et éveillé aussi par ces basses critiques, je voulus écrire un hommage à la poésie. J'appris ainsi ce que c'était, et je vérifiai ce que j'avais dit tant de fois : « L'admiration est la lumière de l'esprit. » Là-dessus, je n'ai rien à regretter et je penserai toujours à Valéry avec bonheur. Croirait-on que cette curiosité des pensées d'un poète me conduisit jusqu'à écrire moi-même un bon nombre de poèmes, qui, heureusement, n'ont pas paru? Le seul Mondor en a su quelque chose.

Un ami me disait que Valéry était le plus grand poète de tous les temps. Je suis de cet avis. Paul Souday, qui ne se trompait guère, avait mis Valéry à sa vraie place. Si j'étais moine, j'expliquerais comment Dieu a permis à Satan de se faire homme et poète. Par Satan, je n'entends pas un être malfaisant, au contraire. Il est certain que le diable aime beaucoup l'homme. Dans *Consuelo*, Zdenko désigne le diable : « celui à qui on a fait tort ». Sur quoi je me dis que le diable ne peut mourir. Ceux qui considèrent la face humaine ne peuvent oublier cet air de supplicié qu'avait Paul Valéry.

★

Valéry ne fut pas un poète par imitation. Il voulut peut-être imiter Mallarmé, car il l'aimait. Mais Mallarmé ne peut être imité que dans sa simplicité. Il assemble les mots; il les transpose, essayant si cela va faire un vers. De même Valéry ne fit jamais que secouer le langage et écouter ce son. D'où l'on voit que la rime est ici essentielle et définit le vers par son écho, qui fait une distance à remplir. Mais seul au monde, je pense, Valéry a dit: « Il faut que la rime fasse raison. » Sans cette rencontre, qui suppose une immense patience, il n'y a point de poète. Valéry est tout nature. Il improvise toujours; toujours il risque. Il aime le risque. C'est là un bel attribut de la poésie. Il croit au langage. Il est assuré que le langage pur et simple signifie vérité. Je l'ai entendu me dire que, dès qu'on possédait un hémistiche, on était assuré de trouver de beaux vers. Valéry raturait peu; c'est ce que prouve le manuscrit de la *Jeune Parque*. C'était autant un musicien qu'un poète. Il disait lui-même que, tant que cela ne chantait pas, il ne pouvait pas écrire. En revanche, dans l'état d'inspiration, il improvisait et presque tout restait.

Cet étrange sujet de la *Jeune Parque*, il l'avait construit dans une longue méditation; et la mise en vers n'était que la musique de cet opéra. Aussi il ne s'y trouve que des découvertes. J'ose dire que la suite des pensées est d'un homme, mais que le cours du sentiment est d'une femme. Je crois que la femme qui pense imite l'homme; mais je crois aussi que l'homme qui sent imite la femme. L'amour serait donc tout féminin, et la *Jeune Parque* est tout l'amour. Valéry avait saisi tous ces mouvements secrets; et pourtant il n'était nullement féminin. Son visage, sa voix exprimaient l'homme. Surtout ses terribles yeux exprimaient une attention for-

cenée, c'est-à-dire un commencement de poème, et l'on remarquera dans la *Jeune Parque* beaucoup de commencements, souvent portés par un geste, peut-être terminés par une rime. Souvent aussi, il cherchait son chemin d'homme. A cela nous devons *Monsieur Teste*, cette subtile prose, et tant de remarques précieuses conservées dans les *Variété.*



Par ces causes, il fut le poète, c'est-à-dire le penseur qui démêle tout et ne retient que ce qui fait musique. Les idées sont alors comme des débris de son travail, tout brillants de la riche matière travaillée. Il n'y a qu'à étudier comment il venait aux idées. On trouvera toujours cette marche oblique qui faisait le tour d'une notion. Aussi parcourait-il l'infini du possible; seule, une rime changeait ce possible en réel. J'ai retenu de lui cette pensée, qui le porte au delà de toute philosophie : « Méprise tes pensées comme elles passent et repassent. » Presque tout l'art pour lui était d'attendre; son visage exprimait un guet passionné. Cette vue de son secret, je l'ai prise dans sa *Jeune Parque.* Mais, comme beaucoup, j'ai commencé par le *Cimetière Marin.* En l'entendant réciter, je fus saisi. Certes, l'idée y est, et même toutes les idées; toutefois rien n'y est féminin; tout y est descriptif; tout y est perception. « Ce toit tranquille... » Et cette perception a deux sens; l'un que la vie est courte et que la mort est longue; l'autre que la pensée est éternelle. « Un long regard sur le calme des dieux. » Je disais que je l'avais vu immortel; il n'était qu'éternel. Il avait pris cette position royale; et il me semble que sur la fin il ne s'en laissait pas déplacer.

Etre aimé d'un dieu, nul ne l'oserait. Il n'aimait pas la justice que nous croyons aimer. Le sentiment de la

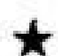
justice ne pouvait lui être apporté que par un fleuve de sentiment. Cela peut expliquer les paradoxes un peu sauvages de sa politique. Il n'était alors que spectateur, et sans tendresse. Une dimension de mépris, qui n'avait rien d'humain. Il faut se rappeler son *Discours à l'Académie* et son éloge d'Anatole France. Ce poète aura donné la mesure humaine; il nous a enseigné la grandeur. Aussi je vois bien pourquoi il ne fut pas compris. Je ne crois pas que ses vers étaient obscurs. Non; l'obscurité était autour et substantielle. Son langage semblait un autre langage; on n'osait pas comprendre. Aussi les objections des critiques étaient très ridicules. Ils ne trouvaient pas dans ses poèmes le prolongement de l'homme; mais plutôt c'étaient comme des inscriptions de l'âge de pierre; éternelles et à jamais inintelligibles. Il eut de l'ironie; mais le sérieux l'emportait, le sérieux d'un artiste qui grave des choses rares. Il y avait de l'énigme dans son visage, et l'expression d'être ailleurs. Au reste, qui peut se vanter d'être tout à fait de cette planète? Mais, disait le lecteur, ce ne sont pas des choses à dire.

Il m'a dit un jour : « Les dieux nous ont donné le tabac, le café, la poésie et l'amitié. » Comme j'ajoutais l'amour, il me dit : « Oh, l'amour c'est difficile... » Il n'ajouta rien; ce n'était pas un homme à confidences. Pourtant je me sentais en sûreté auprès de lui; sa bonté était comme un ciel. Bien loin au-dessus, l'amitié s'étendait selon cette dimension, et tout semblait petit. Je suppose que les poètes, même quand ils étaient contents d'eux, avaient le sentiment que leurs vers étaient absolument différents des siens; un autre monde.

Parmi les écrits qui agirent sur lui, il faut citer le mystérieux ouvrage de Mallarmé : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Mallarmé lui-même, m'a conté Valéry, a dit que cela n'avait guère de sens. Il m'appa-

raît que c'était une méditation sur la page blanche, qui est, en effet, le premier état de tout poème. Ce blanc a de quoi effrayer. Car il faut se jeter dans tout ce blanc; il faut former le poème; de là ces formules, ou plutôt ces êtres parsemés sur le papier. Mais la leçon secrète, c'est qu'il ne faut pas trop vite finir. Hamlet paraît avec sa toque; tout vogue sur une mer, tout est balancé; au ciel paraît une constellation, image provisoire du monde. Autant de coups de dés! Comme si le hasard savait où il nous mène. Ainsi le blanc se remplit peu à peu et partout en même temps. C'est donc une image du poème en train de naître et de l'imagination au travail. La première leçon est qu'il ne faut pas compter sur l'entendement. La seconde est qu'il faut penser les parties par le tout. C'est le poids du poème qui entraîne chaque vers. Et jamais le hasard ne cesse de fournir; c'est le langage qui conduit au sens. Le poème est un miracle, le seul miracle humain. La poésie, c'est le son qui donne le sens; c'est le son avant le sens; c'est l'alentour qui se condense et creuse dans le papier, par une sorte de sculpture qui dessine la surface avant le volume. C'est la musique créant les paroles. Un poème n'est jamais achevé. On trouvera, si l'on sait attendre, les mots qui rempliront les vides; et, comme dans un bas-relief, le vide est bien expressif. On voit que l'obscurité ne cesse d'assiéger le poème. Le premier vers du *Cimetière* en est aussi le tout. Les stances sont comme des variations sur un thème. Mallarmé a en propre la pure réussite de cette chimie des mots. Alignez les mots les plus ordinaires. Vous avez : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. » Et, encore plus fort : « Un peu profond ruisseau calomnié la mort. » Ce faiseur de miracles explore pour les autres. Il prouve que le langage a des parties inexplorées, sur lesquelles nous glissons. Je renvoie encore à un toast de Mallarmé qui commence par ce « Rien », évoquant les

bulles de champagne. Valéry aussi attend que les bulles forment un poème. *Eupalinos* est né ainsi. L'idée d'un temple qui ressemble à une jeune fille s'y trouve, mais elle n'est pas formée; en chaque lecteur elle se formera. Et toutes les proses de Valéry sont des poèmes abandonnés, si ce n'est qu'il en écarte la poésie avec une sorte de fureur.



Une idée remarquable de Valéry, et qu'on trouvera dans un des volumes de *Variété*, c'est que le poète ne nomme jamais seulement ce qu'il veut décrire; toujours il exprime indirectement et par allusion. Il concluait de là que la poésie descriptive est une impossibilité. (Par exemple, les *Jardins* de Delille). D'accord! N'empêche qu'il a découvert là une règle des poèmes, applicable vraisemblablement au roman. Un jour que je demandais à Maurois : « Pourquoi les descriptions de X... sont-elles si ennuyeuses? » Il me répondit : « C'est parce qu'il a pris des notes. » Je crois que l'énumération ne décrit pas; ce qui décrit, c'est une expression métaphorique, ou, autrement dit, une parabole. La célèbre parabole du semeur, dans l'Evangile, ne veut parler ni de la terre, ni de semailles, mais bien des hommes et de la prédication. Dans les sermons, tout est presque parabole, et l'Ecriture permet de tout dire par allusion. « L'éternel est mon rocher... » Il n'est pas question de rocher. Dans la *Jeune Parque* « ce fil, ton doigt doré le dispute au matin ». Il n'est question ni de fil, ni de doigt, mais bien du réveil de la conscience après le sommeil. Tout est allusion dans un poème, et la règle de ce discours est que tout y soit désigné par un autre nom. « Ce toit tranquille... » Il n'est pas question de toit, ni de tuiles, ni même de cimetière. Les tombes ne sont pas dans le cimetière. Tout cela

ensemble est le *Cimetière marin;* et c'est par là que le cimetière vient à l'existence, en entraînant beaucoup d'idées jusqu'au moment où tout se rassemble dans la conscience.

Auprès d'un cœur, aux sources du poème
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur!

Et voilà bien la rime, et la pensée devenant poème. Qui dira le sujet du *Cimetière?* C'est tout à la fois. C'est la mort et c'est la vie. C'est la mer, « la mer toujours recommencée ». « Le vent se lève, il faut tenter de vivre. » Et le poème fait revenir la mer : « Ce toit tranquille où picoraient des focs. » Le *Cimetière* est presque la *Jeune Parque* d'un homme. Toutefois il n'y arrive pas, mais il y tend par le portrait d'une conscience. Comparés à ces deux poèmes, tous les poèmes semblent des fragments ou des essais. Toujours le sentiment passe comme l'éclair et disparaît dans le ciel. Par exemple, dans *Charmes,* « Ni vu ni connu... » Le mouvement est évidemment la loi de tout poème. Aux *Jardins* de Delille, on s'endort dans l'immobilité. On comprend que Valéry ne décrit jamais; il fait. Le poème est une action, le poème passe, le poème court. Le *Narcisse* est un vif mouvement de tout l'amour, où paraissent des choses non décrites, les bois, la source, les amours; et jamais ce poème ne sera fini, car il court. L'impatience est encore un trait de Valéry, et de toute poésie. C'est l'impatience qui fait les tragédies; c'est ce qui fait courir l'action; d'où le jeu de l'acteur. Je suis persuadé que la poésie est née au théâtre, et que l'hémistiche, et la rime, le rejet, sont des pas, des répliques, qui parlent comme l'éclair. Le sentiment fait jaillir l'idée; mais c'est l'action qui porte l'une et l'autre. L'acteur Got l'avait deviné par son métier. Il disait :

« Le geste avant la parole. » Et le vieux Maubaut donnait à l'élève le signal de commencer en disant : « Faites trois pas! » D'où le sens admirable du mot pieds, qui se dit des vers. Un poème est toujours une marche. Le plus beau de la *Jeune Parque* est une promenade; et le plus beau de la promenade, c'est un beau geste :

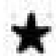
Le col charmant cherchant la chasseresse ailée,

qui est une belle statue d'un moment. On voit ici comment une telle statue décrit tout un paysage. Valéry allait toujours vite; tout son être exprimait la vitesse par l'impatience, qui formait une sorte de majesté qui régnait partout. On sait, par exemple, qu'il admirait tout Vctor Hugo. Il m'a dit, un jour, que les derniers vers de ce poète étaient les plus beaux; ce qui, en effet, est une grande preuve. De façon que Valéry rentre dans l'histoire de la littérature, et en même temps s'en échappe, impatient. Je saisis son propre être pur.



Il s'approchait des Sciences avec une curiosité vive; seulement, il y restait extérieur; sans doute parce qu'il jugeait que tout y était extérieur, soit dans ces espaces et ces temps imaginaires, soit dans ces atomes d'atomes, soit dans les plus beaux jeux de l'algèbre. Je suis assuré qu'il ne pouvait les aimer. Toutefois, il était lui-même une sorte d'algébriste. Il passait lui aussi d'une combinaison transformée à quelque loi de la nature, qui changeait le possible en réalité. En ce genre de spéculation, il allait vite, sans hésiter. Il voyait l'avenir de l'entendement, mais sans s'y intéresser beaucoup. C'est que la règle de toute algèbre, de toute géométrie, de toute physique, est que les éléments ne changent point par eux-mêmes; et ses éléments à lui poète couraient toujours et changeaient comme le nuage et la mer. Le ciel était par-

tout, autour des choses évoquées. « Tout entouré de mon regard marin », dit-il dans le *Cimetière*. Il fut donc voyageur et resta toujours Méditerranéen, comme si son Midi et son cimetière lui étaient inhérents. Telle était sa propre vue de l'univers; non pas d'une partie, mais de tout. Pour le poète, la partie est le signe du tout. D'où le continuel écho, qui est le mode d'exploration le plus rapide. La rime lui était essentielle. La première fois que je le vis, il m'avertit que l'assonance était beaucoup dans ses vers. Ainsi il ne jugeait pas que la rime fût suffisante; dans ses vers, il la multipliait. C'en est fini de ce feu d'artifice, et de ce retour sur soi en tourbillons, qui était son état ordinaire. D'ailleurs, malgré ses yeux terribles, il était cordial et gai.



J'ai voulu tracer un portrait de la conscience valéryenne. Toute sa vie, il fut l'opposition, ou plutôt l'opposant. Quelqu'un s'étonnait d'avoir trouvé sa signature parmi les approbations du faux Henry. Opposition toujours. Lutte énergique contre tout ce qui est mécanique. En un sens, il fut l'anti-Bergson, et Bergson était le lieu commun fait homme et un bon abrégé de la pensée moderne. Toutefois cela était bien abstrait et prudemment immobile. « Achille immobile à grands pas », encore un personnage du *Cimetière*. En quoi on pourra soupçonner un amusement; mais je crois plutôt qu'il s'irritait de voir que ce n'était pas un amusement. Il n'aimait pas être de l'avis de quelqu'un. Sa manière de discuter était de reprendre de haut. Aussi n'était-on pas assuré de ce qui allait suivre. Le jour où il me conta la Parabole de la Cigarette, je m'en aperçus. J'avais eu l'imprudence de dire que le difficile n'était pas de faire mais de défaire. Il bondit et tira de sa poche le paquet de gris et le cahier à ruban, qui ne le quittaient jamais. Joignant l'action à la

parole, il disait : « Voyez cette cigarette que je fais; je ne cesse de la défaire, et la voilà! » Même dans cet exposé si simple, il restait de l'obscurité. Mais, comme je cherchais ma vie, j'allais au but. C'est ce que j'appelais comprendre, et ce mot ne peut s'entendre autrement.

J'eus de la chance; après la guerre, il me restait encore un grand homme à connaître. Lagneau, lui aussi, nous menait de nuage en nuage; et certes je ne compris jamais tout à fait sa belle parole : « Etre ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir. » Seulement, Lagneau était plus humain, plus rustique, plus vulgairement bon. Pourtant, il me faisait peur. C'est qu'il m'était, comme Valéry, l'exemple d'une conscience malheureuse. Ils ne se réjouissaient point de l'attribut pensée; ils en portaient la lourde charge et se trouvaient en un poste qu'ils n'avaient point demandé. En quoi ils reconnaissaient l'homme, et se hâtaient de faire société avec l'homme, fondant ainsi la religion de demain, j'entends la religion de l'homme, qui doit tout résoudre. Qu'est-ce que la religion de l'homme? C'est la religion selon Spinoza, c'est-à-dire la paix et l'égalité, c'est la société véritable. Ils avaient pour arme le mépris, et ni l'un ni l'autre ne s'épargnait lui-même. Aussi fuyaient-ils leur être comme une prison. L'un aimait les malheureux, et c'était Lagneau. L'autre regardait au delà. Je les ai considérés comme des athées, c'est-à-dire comme ennemis de cette insolence hébraïque qui ose louer Dieu. « Eh! que sais-tu de l'Esprit? » disaient-ils à un rabbin imaginaire. Aussi furent-ils antisémites, mais généreusement. Le sémitisme, c'est la religion immobile, autant dire sacrilège, qui attend la volonté divine. Mais, comme disait la sainte Berthe, au temps où je recueillais ses maximes sur mes tablettes : « Dès que l'on aperçoit la volonté de Dieu, il faut la faire avant lui. » Cela donne de l'assurance. Mais peu conçoivent le Dieu libre, le Dieu intérieur, qui est le vrai.

L'EMPIRE DU DANUBE

par JEAN BLAIRY.

« Danube », ce beau nom traduit de l'allemand, du hongrois, du slave et du roumain, ne désigne pas seulement un fleuve. Un vaste espace qui n'est plus l'Occident mais qui n'est pas encore l'Asie, un monde divisé jusqu'au paradoxe et pourtant lié par les lois d'une communauté fatale, dont les maîtres successifs, depuis les Césars jusqu'aux Habsbourg, n'ont fait que stimuler l'éternelle gésine, trouve sa définition, son résumé dans le terme que les géographes appliquent à un cours d'eau, lui-même symbole de majesté et d'extravagance.

Comme une mer intérieure, le Danube est encore, dans l'Europe présente, la source de cette lumière qui s'est répandue de siècle en siècle jusqu'au delà des contours d'un bassin topographique et que Vienne tenta de concrétiser en l'utilisant à des fins oppressives.

Si Platon comparait les hommes disséminés sur les rives de la Méditerranée à des grenouilles autour de leur étang, on pourrait appliquer cette image aux peuples qui cédèrent à l'appel du grand fleuve aux eaux grises et de ses affluents si semblables à lui. Les étendues que chacun d'eux féconde furent autant de terres promises; le sang qui y coula pendant des siècles avant que les riverains actuels fussent parvenus à se fixer en témoigne suffisamment.

Ainsi l'oppression germanique sur le monde slave et magyar a-t-elle suivi plus tard des chemins déjà tracés par la nature et les mouvements des premiers âges. Les jeunes nations que leur affranchissement a commencé par désunir peuvent renier ce lien comme s'il était inconciliable avec le concept même de leur souveraineté et parce qu'il rappelle trop les temps de la servitude commune; mais si un jour ce monde fermé cesse d'être un empire en perpétuelle liquidation et dont les héritiers s'entre-déchirent, pour devenir un ensemble politique au service de tant d'intérêts convergents, c'est sur cette parenté danubienne, cette civilisation sous-jacente, doublée d'un complexe économique indissoluble, que se construira l'édifice le plus nécessaire à la tranquillité de l'Europe.

L'unité danubienne est inscrite sur la carte. Elle apparaît même derrière ces « réminiscences de barbarie préhistorique » — comme disait Iorga désolé — qui divisent les nations. Si, par surcroît, on a coupé les voies naturelles d'échanges entre les peuples, ceux-ci sont restés solidaires; la politique économique des Etats successeurs de l'Autriche-Hongrie durant vingt ans, puis celle du IIIe Reich quand il l'eut prise sous son contrôle en sont l'éclatante démonstration.

Il ne semble pas enfin que tout soit mort de ce qui a lié pendant des siècles ces grandes masses rurales et que dénoncent encore une même façon de vivre, un même type d'habitat et de costume, pour un même type humain où les anthropologues reconnaissent la persistance de la race originelle, thrace et illyre.

Et peut-on dire de cette conception unitaire qu'elle est une utopie, lorsque le bassin du Danube apparaît comme le lieu géométrique de toutes les grandes tentatives des empires voisins, ceux de Rome, de Charlemagne, de Hitler et qu'aujourd'hui l'Occident le dispute à la Russie des Soviets?

Les peuples riverains du fleuve, quand ils voulurent. à l'époque moderne, secouer le joug de Vienne, invoquèrent eux-mêmes, pour se donner la main, le lien magique qu'ils avaient méconnu. Kossuth, recueilli par les Serbes après son échec en 1848, avait fait un rêve semblable à celui de Michel Obrénovitch : Hongrie, Serbie, Croatie, Roumanie soudées dans une confédération qui eût pris pour capitale, alternativement, Bude, Belgrade et Bucarest. Ce n'était pas même du « panslavisme ». Et Masaryk imagina à son tour un groupement plus vaste encore, puisqu'il le voyait, selon une conception romantique, débordant la plaine centrale et embrassant la Scandinavie.

Si l'on ne s'en tenait qu'aux images, il serait aisé de croire que les frontières n'existent pas, que les races se sont fondues en une seule. Banat roumain et yougoslave, puzsta hongroise, plaine slavonne constituent un même paysage où les particularités nationales ne tiennent plus qu'à des nuances. Dans ce qu'il faut bien appeler la montagne danubienne, de surprenantes identités lient, d'un côté à l'autre du grand bassin, les vallées de Transylvanie et de Slovénie — ces lieux de délices — la Slovaquie et le bocage serbe, les collines de Zagreb et celles de Budapest.

Tant de villes, enfin, sous des drapeaux différents, sont des parentes qui se renient! Ressemblances parfois subtiles, dont on se garde de parler, car elles sembleraient injurieuses de toutes parts, mais qui ne cessent de s'affirmer aux yeux du familier.

Dans quelle mesure ces identités visuelles sont-elles des symboles? Ici le jugement hésite, parce que l'intuition, dès lors, prend une place égale à l'étude, parce que tout esprit libre plongé dans ce gouffre de confusion risque encore d'embrasser une cause, de succomber à quelque penchant intime.

Pourtant, lorsqu'on cherche à discerner l'avenir à travers l'anarchie danubienne, il apparaît d'abord que tant d'antagonismes entre nations ressemblent aux disputes de gens trop jeunes pour vivre en société et que tout un monde attend encore son équilibre.

Quiconque vit dans l'enrichissante intimité de cette Europe, s'il parvient à s'abstraire des influences, est tenté de n'attribuer aux évidences du moment qu'une valeur relative; il pressent ce qu'elles cachent.

Nous voici séjournant dans les frontières d'un Etat comme à l'intérieur d'une prison fraternelle. L'attachement est né insensiblement, fait peut-être du besoin de nous renouveler en épousant des coutumes, une langue, une philosophie jusqu'alors inconnues. A la joie de ce recommencement s'est ajoutée une inclination pour la race, le paysage, le climat, qu'a personnifiés parfois un seul être, aimé dans l'illusion d'étreindre un bonheur singulier. Les oreilles assourdies par les querelles de voisinage, les éternels débats, nous avons failli succomber à une adhésion plus affective que raisonnée. Le pays avait opéré son envoûtement.

Et puis, un jour, nous nous sommes évadés du cercle enchanté. La frontière franchie, un monde nouveau s'offrait à notre curiosité passionnée. Les sens tendus, nous abordions à la rive adverse. Des révélations bouleversantes nous y attendaient. Ce que nous avions retenu comme des certitudes s'entourait bientôt d'un doute qui détruisait toute une foi première. Bien plus, nos connaissances acquises en terre voisine devenaient des clés pour pénétrer dans cette prétendue citadelle ennemie.

C'était une déception et une délivrance. On arrivait à penser que tout un monde compartimenté par la méfiance et soi-disant marqué d'un destin funeste était fait d'illusoires Jéricho dont les murailles n'attendaient qu'un cri d'espérance pour s'effondrer.



Si ce miracle doit s'accomplir un jour, tout porte à croire qu'il sera l'aboutissement d'une évolution sociale, bien plus que l'œuvre d'une diplomatie déjà inconcevable en soi. Vue sous cet angle, la situation de la société danubienne et balkanique en général prend un relief tel que les problèmes nationaux, si brûlants qu'ils paraissent, passent en second plan.

C'est donc dans son ensemble — et aujourd'hui plus que jamais — que doit être examiné le sort de l'Europe orientale.

En 1918, des Etats nationaux ont succédé sans transition à l'Autriche de la Sainte-Alliance.

Les difficultés intérieures qu'ils connurent immédiatement, la fragilité de certains d'entre eux, les rivalités qui les séparèrent dans un bouillonnement de nationalismes déchaînés, l'utopie des « Ententes », donnèrent bientôt à penser qu'un tel ensemble ne pouvait aller qu'à sa perte et que les nuages d'une nouvelle catastrophe mondiale s'accumulaient déjà depuis la Bohême jusqu'aux bouches du Danube.

La vie heureuse des villes, sauf de Vienne moribonde, masquait le déséquilibre de l'Etat, le malaise de la nation, tantôt criblée de minorités inassimilables — quand elle n'était pas sourdement divisée — tantôt rongeant son frein dans des frontières imposées par un esprit étroitement justicier. Trop souvent, enfin, une administration incapable, indifférente au progrès social, dédaigneuse des réalités humaines, laissait ses propres sujets dans le même état primitif d'où l'Autriche-Hongrie féodale s'était gardée de les extraire, pour mieux leur imposer sa loi.

Que des antagonistes séculaires se fussent en même temps aggravés dans une construction qui soulignait les lignes de fracture, il y avait là, certes, de quoi faire rire dans leur tombe les autocrates de Vienne et les sultans ottomans. Mais alors, où était le salut?

Un réalisme étriqué, teinté de la nostalgie de l'ordre d'ancien régime, fit dire chez nous à bien des hommes que l'affranchissement subit des peuples danubiens était un nouveau danger pour l'Europe et ils regrettaient la disparition de la « mosaïque disjointe » du vieux François-Joseph. Cette vue triompha lorsqu'il s'avéra que l'impérialisme forcené du IIIe Reich succéderait à la molle administration viennoise et qu'en abattant la vieille forteresse habsbourgeoise on avait laissé le champ libre à une formidable expansion allemande.

En fait, la plupart des peuples qui avaient secoué le joug austro-hongrois tombèrent dans une servitude déguisée, sous l'administration d'un Etat-Dieu fasciné par l'autoritarisme allemand et l'appliquant selon des modes orientaux. Pris dans les rets d'un système économique quasi colonial orchestré par Berlin et qui dictait partout la politique, les pays se virent entraînés l'un après l'autre, par la force ou la persuasion, sur les voies les plus opposées à leurs instincts.

Le poison de l'idéologie totalitaire gagna certains groupements, créant à l'intérieur des frontières des divisions que l'Allemagne se préparait à exploiter comme autant de four-

neaux de mine. Et le vieil Occident, créateur de cette Europe de l'Est, n'osait pas même — s'il le pouvait encore — intervenir pour l'arracher à la plus diabolique des emprises. Le principe du « droit des peuples », dont on avait pu dire qu'il était une fausse idée claire, que Proudhon lui-même tenait pour une machine de guerre, s'offrait en effet à toutes les interprétations, se retournant d'abord contre ceux qui avaient voulu élever sur ce noble idéal une société libre, heureuse et florissante.

Ne pouvait-on donc libérer les peuples d'Europe orientale qu'en les jetant dans un désordre qui les ramenait toujours à quelque esclavage collectif?

Belgrade nazifiée, reniée par les Serbes et pratiquant en même temps un serbisme dénaturé, hâta la dislocation yougoslave.

Bucarest, image réduite du Bas-Empire, foyer d'intrigues et de comédies, s'isola plus que jamais du peuple roumain, lui imposa des dictatures contradictoires où s'exprimait toujours le mépris de politiciens faussement occidentalisés pour une plèbe paysanne honnête, crédule et résignée — celle-là qu'on enverrait à la boucherie de Stalingrad au nom des intérêts nationaux.

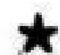
Budapest synthétisa l'indignation sacrée qui dressait contre les traités toute une race fière et dure comme du granit, du paysan au magnat, du petit commerçant au haut fonctionnaire, et mit son ardente soif de revanche au service du germanisme traditionnellement détesté.

Prague, enfin, dernier refuge en Europe danubienne de l'idéal démocratique, résista jusqu'à l'extrême limite, battue par le flot allemand, trahie par la sécession slovaque; la « Bohême-Moravie » sombra, livrée par les Puissances occidentales à l'ogre hitlérien comme la proie qui le rassasierait, alors qu'elle devait en exaspérer l'appétit.

La libération de tous ces peuples aboutissait pour eux, au bout de vingt ans, à une oppression qui allait devenir, durant la guerre et sous la loi allemande, une servitude renouvelée des temps barbares. Aucun d'eux n'avait été maître de sa destinée. Le paradis était perdu avant d'avoir été conquis.

En vérité, une fois les nouveaux Etats installés dans leurs frontières, chaque pays se sentant gagné par l'obsession des menaces environnantes et les nationalismes s'en trouvant exaspérés, il apparaissait, à mesure que s'écoulaient les années, que la solution d'un problème aux conséquences indéfinies ne pouvait s'inspirer d'aucun précédent. Tous les enseignements de l'histoire étaient vains, sinon dangereux. Il eût fallu inventer une Europe danubienne.

Mais quel génie politique, appuyé sur quelle autorité, aurait pu transformer en zone de paix un espace où, depuis l'antiquité, s'affrontaient l'Occident et l'Asie; où mille ans d'appartenances opposées divisaient maintenant les Slaves eux-mêmes, tandis que les Latins de Roumanie, héritiers de Byzance plus que de Rome, refusaient pourtant d'entrer dans la famille orthodoxe; où les Bulgares déçus, soupçonnés par leurs voisins de toutes les duplicités, s'enfermaient dans une citadelle; où le meilleur élément d'union était encore la rancune slave et roumaine contre le Magyar, refoulé dans son réduit, mais ancien maître de la plaine et qui ne l'oubliait pas?



Or, pendant les années qui suivirent les traités de 1919, l'Europe danubienne, toute fragmentée qu'elle fût et nonobstant ses formes politiques, avait été, sur le plan social — la Hongrie exceptée — le domaine d'une véritable révolution.

Ce que nous appelons « prolétariat » et qui correspond ici à une classe rurale fruste et compartimentée à l'extrême, n'avait jamais connu qu'un régime demi féodal lorsque, tout à coup, des Etats nationaux et souverains se constituèrent sur les ruines de l'Autriche de Metternich.

Cet événement immense marqua le début d'une émancipation qui serait allée très loin si cette vaste « paysannerie » avait pris conscience de sa force au sortir de la nuit.

La suppression des grands *latifundia* et leur partage entre paysans exploitants ou colons importés à des fins politiques, en traduisant la revanche des jeunes nations sur les seigneurs autrichiens, hongrois, allemands ou polonais, consacra du moins l'avènement, dans la société danubienne et balkanique, d'une démocratie rurale, phénomène qui eût été inconcevable quatre ans plus tôt.

Des partis dits « paysans » apparurent dans tous les pays nouveaux, personnifiant, à travers des programmes très divers, le nouveau corps social. La grande masse terrienne qui constituait presque partout la majorité de la population semblait donc appelée à jouer un rôle important dans l'Etat.

En fait, les créations de 1919 laissèrent intacte l'autorité omnipotente de la bourgeoisie citadine, que cette dernière fût née à l'ombre de l'administration austro-hongroise ou dans l'entourage des princes balkaniques. Le prolétariat rural, inorganisé et anarchique, resta sous la dépendance de la « ville ». Encore pétri d'humilité, accoutumé au pire dénuement, il se livra à des hommes politiques qu'il méprisait souvent pour leurs mobiles intéressés, tout en leur reconnaissant, par habitude, l'autorité due au maître. Un dicton serbe précise qu'à

partir du jour où un homme, rompant avec les usages campagnards, fait entrer sa chemise dans sa culotte, il devient une canaille; mais ce « gospodine » en veston, quand il apparaissait dans son village, enrichi par les pots-de-vin, gavé et sûr de lui, on l'y recevait princièrement.

La ville toute-puissante s'inquiéta peu, d'ailleurs, du sort misérable de ses sujets ruraux. Quant aux rhéteurs bourgeois des partis « paysans », ils pratiquèrent une démagogie d'autant plus aisée et payante qu'ils avaient pour clientèle des masses promptes à croire à tous les mythes et auxquelles on pouvait promettre la lune sans risquer de passer pour un saltimbanque.

En bien des pays, les fractions ne se succédèrent au pouvoir que pour creuser davantage le fossé entre la ville, de plus en plus riche et luxueuse, de plus en plus corrompue, — et pratiquant en outre un autoritarisme inspiré par Berlin — et la campagne, abandonnée avec ses charrues de bois, ses coutumes médiévales, son ignorance des dangers extérieurs, à un sort semblable à celui de nos « culs crottés » sous Louis XI.

Ainsi, la courte époque qui sépare les deux guerres mondiales se présente-t-elle en général, pour l'Europe de l'Est, comme une période intermédiaire entre le régime de féodalité aboli et l'affranchissement des masses tel que nous le concevons à travers nos « Droits de l'Homme ».

Le cyclone de la guerre, des occupations étrangères, des règlements de compte entre frères ennemis s'abattit sur ce monde danubien et balkanique dans le moment où il cherchait son équilibre.

Sauf les Bulgares, qui n'eurent ni à expier dans le sang l'opportunisme germanophile de leurs gouvernants, ni à faire les frais d'une insurrection, tous ces peuples — c'est-à-dire, pratiquement, les grandes collectivités paysannes — connurent, sous des formes diverses, parfois diamétralement opposées, d'indicibles souffrances : Tchèques condamnés à une sanglante servitude ou lui opposant un refus héroïque; Roumains et Hongrois transformés en mercenaires du Reich et jetés dans la pire des guerres (les Hongrois se raidissant autant qu'ils le pouvaient); Yougoslaves dramatiquement divisés, les uns embrassant, à Zagreb, la cause nazie, les autres dressés contre l'Allemand et le Bulgare, mais s'entretuant au nom d'idéaux inconciliables.

Les Yougoslaves, peuple courageux entre tous et rompu à l'insurrection populaire, eurent seuls l'audace de prendre ouvertement les armes contre un envahisseur infiniment puissant et cruel, ajoutant à leur histoire une nouvelle épopée.

Tandis que Mihaïlovitch disparaissait graduellement de la

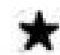
scène militaire pour des raisons imputables autant à la politique des Alliés qu'à l'attitude des « tchetniks », fidèles à leur roi et farouchement anti-communistes, Tito, combattant acharné, se taillait un rôle grandissant. A l'origine, chef des partisans marxistes, il réussit à grouper autour de lui des forces considérables qu'un élan patriotique spontané soulevait, mêlé à l'idéologie communiste des premiers « partisans ».

Un pays essentiellement agricole ne pouvait envoyer au combat qu'une majorité d'hommes de la terre : Tito encadra pratiquement, dans ses bataillons, une immense insurrection paysanne. Il est incontestable que l'humble masse campagnarde de Yougoslavie prit, à cette occasion, conscience de sa force, et cela d'autant mieux que son chef de guerre était aussi l'homme de la Révolution prolétarienne.

Ainsi, sur ce sol de Yougoslavie tout ensanglanté par les vêpres des représailles allemandes et les tueries fratricides, s'ouvrit, au cours même de la guerre, le second chapitre de l'évolution sociale commencée en 1919 à travers l'ancien empire des Habsbourg. A l'heure présente, elle se poursuit dans le cadre d'un Etat socialiste multinational, inspiré directement de l'Union soviétique.

Un phénomène semblable s'opère, depuis 1945, sous des formes plus ou moins nuancées, partout où règne l'influence russe.

On sait quels troubles en résultent et quelle inquiétude l'Occident en conçoit, puisqu'il est permis de se demander si un monde nouveau n'est pas en train de naître autour du Danube, aussi différent de celui qui disparut en 1941 que ce dernier l'était de l'Europe habsbourgeoise.



Quelle que soit la façon dont on apprécie le pouvoir exercé par la Russie soviétique sur les Etats danubiens, une constatation s'impose, troublante et propre à justifier les prévisions les plus pessimistes des partisans du « bloc occidental » : une communauté danubienne et balkanique se dessine, quand bien même on ne voudrait y voir que l'artifice d'une construction imposée.

Ce que l'Occident n'a pas tenté de faire en 1919, parce que l'entreprise paraissait une utopie et que trop d'intérêts divergents l'eussent interdite, Moscou cherche sans doute à le réaliser; l'unification politique poursuivie par la Russie semble rejoindre, dans ses fins, la conception d'une fédération territoriale dont l'empire soviétique aurait le contrôle.

On aura beau dire que le voile d'oubli jeté pudiquement, par ordre supérieur, sur les haines ancestrales n'est que

l'instrument d'une domination étrangère et, si l'on veut, une tromperie, c'est pourtant bien par le moyen d'une semblable trêve que pourrait s'opérer, à la longue, un renversement des traditions.

Par exemple, cette sorte d'entente, à priori contre nature, qui rapproche aujourd'hui les Yougoslaves et les Bulgares, mettant fin à une hostilité séculaire (jusqu'à faire de la Macédoine, hier domaine de sanglantes contestations, un symbolique trait d'union), ne serait-elle pas l'annonce de ce yougoslavisme intégral dont on a longtemps pensé qu'il était une chimère, pour la seule raison peut-être qu'aucune puissance supérieure et présente n'avait le moyen d'en asseoir les bases comme d'en imposer l'application?

Rien ne permet d'affirmer, d'ailleurs, que les antagonismes raciaux soient rigoureusement sans remède. Il est permis de croire, au contraire, que la volonté permanente des dirigeants, un développement de la conscience populaire dans le sens des concessions entre voisins seraient aptes à réaliser, dans un avenir plus ou moins proche, ce que nous avons toujours tenu pour des impossibilités historiques.

Et tandis que les pays du Danube s'engagent sur une voie nouvelle, le prestige de l'Occident évincé s'y trouve exposé à un danger grave, car le temps travaillant contre lui, il risque de n'avoir demain pour défenseurs qu'une poignée d'opposants politiques condamnés à se taire.

Au reste, le déclin des Puissances occidentales en Europe danubienne et chez les Slaves du Sud était apparent bien avant l'époque du « rideau de fer ». L'Occident latin et britannique — dont on a pu dire, entre les deux guerres, qu'il représentait une civilisation à l'état gazeux[1] » — a vu s'effacer avec une rapidité extraordinaire le lustre que lui avait conféré sa fugitive victoire sur l'Allemagne. Cela parce qu'il n'offrait plus aux petites nations qu'un tableau d'impuissance et de division.

Que dire alors de son aspect actuel! Vu d'une capitale danubienne, tout ce qui n'est pas russe et à quoi bien des esprits conservent un suprême attachement n'est qu'une entité informe, un complexe de faiblesses, une illusion.

Le respect de la force, sentiment qui s'affirme graduellement d'ouest en est, avait déjà opéré, dans l'Orient de l'Europe, une conversion diffuse vers l'Allemagne hitlérienne. Il ne servirait à rien de le nier aujourd'hui. Quel champ d'action s'ouvre donc à une Russie dont les ressources semblent illimitées et qui se parerait du mérite d'avoir, la pre-

(1) Guglielmo Ferrero.

mière dans l'histoire, pris soin des masses rurales, par le truchement des régimes nouveaux...

On connait enfin la prédisposition de certains groupements slaves pour un régime collectiviste, que la *zadrouga* des campagnes — cellule qui a résisté aux siècles — traduit sous une forme patriarcale. Entre les deux guerres, tout observateur attentif ne manquait pas d'en être saisi. Il est ainsi permis de se demander si la société agraire de l'Europe danubienne — et nous pensons surtout à la Yougoslavie et à la Bulgarie — ferait à la révolution prolétarienne plus d'opposition que les paysans des républiques soviétiques.

Cette conjecture n'est pourtant valable que dans la mesure où l'application de l'idéologie marxiste satisferait les tendances profondément libérales de ces populations. Si, pour l'instant, la vie des républiques balkaniques demeure sourdement tumultueuse, c'est bien parce que l'idéal démocratique sur lequel elles se sont bâties apparait à trop d'hommes comme un nouveau paradis perdu.

Que ces peuples, enfin, entrent un jour dans un système politique sous l'égide de la Russie, il leur serait difficile d'oublier qu'ils doivent à l'Occident l'éveil de leur conscience, que toute leur vie spirituelle a été, dès sa naissance, tournée vers lui.

Et ceci revient à dire que l'avenir de l'Europe orientale, dans l'ordre politique comme dans l'ordre social, ne tient qu'à un rapport de prestiges entre les deux mondes qu'elle sépare.

Sous ce seul jour, la communauté danubienne prend l'aspect d'une fatalité historique.

POÈMES

par CYPRIEN CAMILLE NORWID
(traduction de A. de Lada)

Cyprien Camille Norwid (1821-1883) compte aujourd'hui parmi les cinq grands poètes de la Pologne, ceux que leurs compatriotes désignent d'un terme correspondant au latin *vates* (barde et prophète). Méconnu et oublié de son vivant, il est mort dans un hospice de vieillards à Paris où, après son retour des Etats-Unis, il revenait se fixer en 1855 pour y exercer de toujours plus misérables métiers, tel celui de bûcheron dans les bois de Fontainebleau. Son œuvre de poète-philosophe et de théoricien de l'art (il était également peintre et sculpteur de talent) n'a commencé à être exhumée que vingt ans après sa mort.

Le Chant de ma Terre dit la foi de l'auteur en la victoire, lointaine, du Messianisme. Cette idée — souvent si faussement interprétée — n'a cessé d'être développée par les poètes aussi bien que par les philosophes polonais. Elle avait déjà à l'époque (1850) trouvé sa plus haute expression spéculative dans la philosophie *absolue* ou messianique de Hoené-Wronski (1776-1853), le philosophe-mathématicien dont en France Francis Warrain devait au XXe siècle se faire l'interprète et le continuateur. — A. DE L.

LE CHANT DE MA TERRE

« Et aux horions, l'on verra qui a meilleur droit. »
Jeanne d'Arc.

I

Là où la dernière potence luit, aujourd'hui, c'est là qu'est mon centre, là ma capitale, là ma cité.

A l'est, sagesse du mensonge et ténèbres, trique sous l'appât doré, lèpre et venin.

A l'ouest, mensonge de la science et faux semblant, formalisme de vérité au dedans vide, orgueil des orgueils!

Au nord, est et ouest réunis. Au sud, espoir qui doute de la méchanceté des méchants.

II

Donc, me voiler les yeux, embrasser la terre et dire : « Que les sabots des chevaux m'effacent, comme l'herbe première-née! »

Ou étendre les bras vers la moindre petite étoile à l'aigrette d'or et contre les rêves, troquer le réel?

Donc ne pas sentir quel îlot de lave je suis devenu, ni où se font les vendanges des larmes et du sang!

Regarder ce que le feu dévore de moi-même? S'il s'éteint? Ou de nouveau se rallume? Et froncer le sourcil?

III

Lorsque de la trame du cerveau tu n'auras su extraire la Pensée, alors moi, stupide Slave, je t'attends, Occident!

Et à toi, Est, je te fixe la rencontre pour le jour où plus une seule conscience ne subsistera dans ton immensité.

Sud, tu m'applaudiras, toi qui prises la force, et je passerai outre à toi, ô sourd Septentrion — debout tout seul.

Je réconcilierai les peuples et tarirai les larmes, car je sais ce qui m'appartient et ce que je dois souffrir — et déjà je me connais.

1850.

L'IRONIE

Si l'on pouvait, du ciseau, extraire de la pierre le chef-d'œuvre, sans que le ciseau grince, sans que le frappe et le frappe le marteau;

Si par le seul souffle de l'harmonie, l'on pouvait faire tourner l'essieu des chars, sans que grince et tire en arrière l'ironie, si faire quoi que ce soit se pouvait...

Ah, qu'il vivrait heureux l'homme, supérieur aux incessantes

plaintes! Mais quoi? si sous les paupières closes, encore d'ironiques rêves se glissent!...

Sans ironie, le cœur visite les lieux ou d'autres ont souffert : qui les y devança, sait qu'elle est l'ombre nécessaire de la vie.

Tu penses peut-être que l'âge d'or sans peine aux hommes sera rendu? Où donc les mènera-t-on, auparavant, les vertus devant lesquelles s'enfuit la peur du ridicule!

ANONYMES

1

Comète invisible à l'œil nu, qui t'attardes lorsque brille le soleil : la foule frivole ne te salue pas; à peine si l'astronome sur son donjon le fait, de sa lunette! Tu ne sèmes ni or ni menaces. Qui de toi se soucie?

2

Ainsi des mérites silencieux, lorsqu'ils s'en vont sans qu'on les regrette trop vite : l'enfant après le sein crie « Maman »; mais elle, au bal, corsage boutonné, appuie ce sein contre le bras du danseur, qui, mentant, lui sourit.

3

Avec quel regret, ma nation, sur tes cimetières n'ai-je clamé : « Jérusalem, ô Jérusalem, cité sans veilleurs et sans tours, jamais à temps, ou jamais toi, tu ne les connais, tes comètes! »

GRANDEUR

1

Veux-tu savoir qui est grand? Ecoute : je t'enseignerai à reconnaître la grandeur, ailleurs que dans la tombe, que dans l'histoire, que dans le ciel.

2

Il est grand, celui à qui suffit d'abaisser un peu le front, pour vaincre sans glaive ni bouclier tout d'emblée.

3

S'il s'abaisse, c'est l'envie qu'il abaisse; l'envie aussitôt d'accourir, de lui timbrer l'épaule d'une marque de croix et de le dire petit.

4

Et comme avant, elle se ment à soi-même; tandis que lui, avec un soupir, de tous ses nerfs accueille la gloire et la mésestime — de toute sa conscience, la vérité!

5

Si les hommes se vantent de connaître la grandeur, c'est seulement afin que les petits ne sachent qui fut grand, avant qu'il ait péri.

6

Ainsi l'ours, d'abord, enterre le cadavre, pour plus tard le tirer de la fosse — mais c'est cela en Sibérie, non en la raisonnable Europe.

LA CROIX ET L'ENFANT

« Mon père, de son mât ta barque va heurter ce pont.
Reviens, père, reviens ou nous allons périr.
Vois quelle croix se forme, quelle dangereuse croix!
Le mât tout droit monte, le pont le croise. »
« Enfant, ne crains pas, c'est le signe du salut!
Avançons, avançons : vois comme les choses changent...
Et voici qu'alentour tout redevient ainsi qu'avant. »
« Qu'est donc devenue la croix? » « Elle nous est devenue [porte. »

LA FRANCE N'EST PAS ENCORE PERDUE

1

Qu'a mérité le monde : est-ce ce qui importe?
Nous ne sommes par les Archanges vengeurs.
Même au-dessus du Golgotha, le soleil s'est obscurci,
Sans que les cœurs cessent de battre, les heures de sonner.
Où ne sont parvenus les Vandales au poil roux?
Qu'en reste-t-il pourtant aux portes de Carthage?
La France — loin de là! — n'est pas encore perdue.

2

Non, la France n'est pas encore perdue.
L'ombre de son drapeau, par les balles déchiqueté,
Sur leurs front blêmes les tyrans l'ont sentie
Et de leurs mains, ils voulurent l'essuyer...
A peine la France vient-elle de saisir le glaive,
Le grand glaive que pour elle les siècles ont forgé.
Non — et non! La France n'est pas encore perdue.

25 août 1870.

L'AMANT
DE LA
RELIGIEUSE PORTUGAISE

Apologie d'un homme médiocre.

par CLAUDE AVELINE.

Le 1er décembre 1640, à Lisbonne, du haut d'un balcon qui était celui de Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, par la grâce de Philippe IV vice-reine de Portugal, une voix mystérieuse osa crier : « Vive le roi don Joan IV, jusqu'à ce jour duc de Bragance! » Une conspiration éclatait, soigneusement ourdie par les deux meilleurs partisans de Joan, doña Luiza Francisca, son épouse, et Ribeiro, son conseiller. Il suffit de tuer le secrétaire d'Etat Vasconcellos, Portugais vendu à l'Espagne, pour que la vice-reine comprît, et cédât aussitôt la place. Le duc de Bragance, qui tenait sa cour à Villa-Viçosa (dans la province d'Alemtejo — d'Outre-Tage — où se trouve Béja), partit alors pour Lisbonne, y reçut un accueil plus que triomphal, religieux, et fut couronné roi le quinzième jour de l'ère nouvelle. Puis il envoya une ambassade en France : Louis XIII et Richelieu avaient stimulé son dessein, coup droit à la maison d'Autriche.

Philippe IV se résigna moins simplement que sa vice-reine. Il entreprit contre le Portugal une guerre molle et durable, qui permit à Joan de gagner des batailles et d'éloigner ses frontières, sans l'empêcher d'accomplir intérieurement une œuvre qui lui valut le nom de Restaurateur. Cette guerre demeurait pourtant une obsession déplaisante, dont Joan ne s'était pas affranchi quand il mourut, quinze ans plus tard. La France, qui avait contribué à la faire naître, paraissait s'en moquer. Signant avec Philippe le traité des Pyrénées, Louis XIV et Mazarin se montrèrent formellement

insoucieux d'Alfonse, le jeune héritier de Joan. Louis n'en souhaitait pas moins, comme toujours, la défaite de l'Espagne : il fit en sorte qu'elle l'eût. Le traité à peine signé, il dépêchait en Portugal, « sous le nom de M. de Turenne » quelques troupes étrangères et le futur maréchal de Schomberg. Schomberg réclama bientôt l'envoi d'un corps français, l'obtint en 1663, inspira la victoire d'Ameixal et, le 17 juin 1665, remporta celle de Montesclaros, près de Villa-Viçosa, victoire totale qui tirera de Philippe ce soupir : « Dieu le veut. » Béja devint le principal cantonnement de l'armée Schomberg. En 1666, nouvelles campagnes. S'il n'avait tenu qu'à Louis XIV, le Portugal eût continué de se battre encore dix ans, de se battre et de vaincre. Mais un nouveau roi, dont Pèdre, ayant pris de son frère Alfonse le pouvoir et l'épouse, se permit aussi des idées personnelles; il accepta la paix. Le 13 février 1668, après vingt-sept ans d'une obstination sans éclat, l'Espagne reconnut à son vainqueur le droit d'être indépendant. La paix d'Aix-la-Chapelle couronna l'œuvre, Schomberg put regagner la France.

Un de ses jeunes officiers, Noël Bouton, comte de Saint-Léger, marquis de Chamilly, n'avait pas attendu cette paix ni ce retour pour s'aller battre ailleurs. Il avait quitté Béja dès 1667, sans soupçonner qu'une aventure amoureuse venait de l'y rendre immortel, et de la gloire la plus étrangère à ses vœux.



Des deux griefs majeurs qui lui sont faits, le premier touche à la sainteté du lieu où il a porté le scandale. C'est bientôt dit. Le scandale ne l'avait pas attendu pour éclore, il ne s'est pas éteint après lui. Il suffit de s'en rapporter à deux édits royaux entre lesquels s'ouvre et se ferme l'aventure de l'officier. L'un, pris par Joan en 1653, décrétait que « toute personne dont il serait établi par information reçue ou enquête sommaire qu'elle fréquente assidûment les couvents de Religieuses est punissable de deux mois de prison et ne sera pas relâchée avant d'avoir payé 80.000 réaux qui seront employés aux dépenses de la guerre ». L'autre, promulgué en 1671 par don Pèdre, ira jusqu'à punir de mort les violations de clôture. De la fin de Joan à la régence de Pèdre, le désordre n'a cessé de grandir, don Alfonse, souverain intermédiaire, l'ayant encouragé pour sa part de toute la force de ses fâcheux instincts. Les maris gardaient leurs femmes, le cloître se défendait plus mal. Ces façons licencieuses étaient devenues un trait de mœurs si banal qu'il

enrichissait le vocabulaire d'un mot : *freiratico*, galant de nonne. M. de Chamilly suit la mode, d'autant plus volontiers qu'elle se met en frais pour le séduire. Dans cette province de l'Alemtejo, berceau de la résurrection portugaise, champ de bataille et de victoire, personne n'oublie qu'il est un des libérateurs. Il use sans arrière-pensée des prestiges qu'il doit à sa triple qualité de Français, de soldat, de sportif. D'abord capitaine au régiment de M. de Briquemault, présent dans toutes les rencontres, puis, sans doute, colonel d'un régiment formé par lui : un personnage! dont la réputation court la ville — couvent compris. Il a trente ans, il est bien fait, il caracole dans la plaine, sous le balcon où de belles religieuses s'effraient de sa témérité, s'émerveillent de son adresse. Il échange avec l'une d'elles des regards : œillade et *olhadella*. Toutes les compagnes qui consoleront un jour la délaissée, pourquoi ne l'aideraient-elles pas aujourd'hui à joindre la désirée? Il ferait beau voir qu'elles le livrent à la justice, qu'il doive débourser 80.000 réaux pour les dépenses de la guerre après l'avoir gagnée! M. de Chamilly sera vainqueur sur ce front comme sur l'autre, sans plus de crime que de combat.

La tradition veut qu'au XVIIIe siècle le Portugal ait tenu l'amour platonique pour le seul exaltant et véritable, et de bons esprits justifient ainsi le charme qu'exerçaient les nonnes sur les galants. Je ne sais si nous ne nous trouvons pas là devant un de ces accommodements rétrospectifs de la morale, une de ces *cottes* mal taillées où elle dissimule comme elle peut des vérités trop nues. Quoi qu'il en soit, fixer sa limite à une grille entr'ouverte, s'irriter d'une défense que l'on sait imaginaire, torturer le désir pour jouir de lui plutôt que de son objet, un tel raffinement devait échapper à notre Bourguignon. Il n'était ni poète ni philosophe, et la vie des camps l'affamait.

Il ne se conduisit pas en soudard pour cela; l'Inconnue ne l'eût point toléré (d'ailleurs, elle résista plus d'un jour). Aimé sans avoir besoin de dire qu'il aimait lui-même, il le dit néanmoins. Empressements, assiduités, transports, complaisances, serments, elle s'en souviendra au temps des reproches. Il lui apprit qu'elle était belle. Il lui offrit des bracelets pour parer cette beauté. Bref, il agit en sorte qu'elle trouvât naturel d'écrire plus tard : « Aimez-moi toujours », ce qui signifiait : Aimez-moi encore.

L'aima-t-il en vérité? Comme pouvait un cœur qui avait pour unique souci de faire la guerre. Etranger à tous les mystères de la psychologie, il dut ressentir devant un être aussi riche que sa nouvelle conquête un trouble d'autant plus vif, et peut-être à la longue plus redoutable. Ce n'est

pas le seul désespoir qui a pu donner à l'Inconnue le génie qui paraît dans les Lettres. Et sans vouloir forcer les impressions du colonel, on voit bien qu'elles n'étaient pas simples. Le renom des couvents portugais, l'échange des premiers regards, la clôture ouverte — sans oublier un frère de l'Inconnue qui ne semblait pas trop embarrassé de la vertu de sa sœur, — tout cela permettait d'imaginer une créature facile, plutôt dévergondée. M. de Chamilly découvrit une jeune fille comme ignorante de l'habit qu'elle portait, disposée à l'amour, prête à ses conséquences, ardente mais lucide, et, si elle était le contraire d'une religieuse pécheresse, le contraire également d'une oie blanche. La conscience du militaire s'en trouva doublement rassurée, l'indigence de l'homme d'esprit fut soumise à dure épreuve.

Un autre problème n'a pas été résolu, à supposer qu'il ait jamais été abordé. Comment se parlaient-ils? M. de Chamilly entendait le portugais — la Religieuse n'aurait pas écrit ses lettres sans se persuader qu'il les pouvait lire seul — mais dans quelle mesure? Vocabulaire des manœuvres et des auberges, termes de politesse, de moquerie, de jeux; pour maîtres, des officiers de don Alfonse plutôt que de savants linguistes. L'Inconnue de son côté, — qui, elle aussi, devra lire des lettres un jour — apprenait la langue de son amant. Elle en eût assurément goûté toutes les finesses s'il avait eu le pouvoir de les lui enseigner Les allusions qu'elle fait à leurs entretiens prouvent assez qu'en dehors de l'amour ils furent pauvres. Pauvreté d'esprit, pauvreté d'expression, dans une cellule où il était pourtant chargé de figurer l'extérieur et le monde, comme de se hausser lui-même et de combler une âme plus avide encore que la chair : le colonel se sentit dépassé. Il s'ennuya, ou il eut peur. La guerre touchait à sa fin, le jeu et la chasse lui offraient des repos trop courts. Une lettre familiale arrangea tout. Elle le rappelait en France, le Roi l'avait nommé mestre-de-camp de cavalerie pour la nouvelle campagne de Flandre. Justement, un vaisseau appareillait. Le parangon des officiers pouvait ne plus attendre la paix, ni le retour des troupes. Il n'osa pas, ou il fut incapable de s'en expliquer de vive voix. Il écrivit qu'il reviendrait; il priait sa maîtresse de ne pas l'oublier, affirmait hautement sa passion. A l'heure où elle se déchargeait de ses contraintes, où elle se retirait d'elle-même dans un avenir obscur derrière un devoir éblouissant, traitée comme une prévision lointaine alors qu'elle n'était déjà plus qu'un souvenir, elle pouvait retrouver sans fatigue la violence du premier moment.

Cette lettre ne lui suffit pas, il en écrivit d'autres, où il se répéta. Plus froidement peut-être, du moins sans éloquence.

Puis, durant le voyage, il fut « de la plus belle humeur du monde ».

★

Depuis trois cents ans soldats de père en fils, et souvent de frère en frère, M. de Chamilly le père, Erard, le frère aîné, avaient suivi le grand Condé dans la Fronde : l'un général, l'autre, pour finir, maréchal de camp. Le père était mort peu après l'amnistie. Le frère aîné s'était vu confirmé par le Roi dans les grade et titre qu'il devait à M. le Prince. Il participera plus tard comme lieutenant général aux conquêtes de Franche-Comté et de Hollande, témoignera un suffisant mérite pour satisfaire Louis XIV et déplaire à Louvois, pour mériter le bâton de maréchal et mourir avant de l'avoir reçu.

Notre Noël, dès sa jeunesse, montra qu'il était fait pour servir loyalement, au mépris même de l'obéissance qu'un fils doit à son père. En 1656, à vingt ans, il débutait sous Schomberg au siège de Valenciennes, côté Turenne et contre les Frondeurs, qui le firent prisonnier. L'histoire le retrouve deux ans plus tard capitaine au régiment de Mazarin, durant la première campagne de Flandre et dans l'armée où Schomberg est lieutenant général. Il le suit à la bataille des Dunes, à Berghes, à Oudenarde, ailleurs encore. Puis, de 1663 à 1667, le Portugal. Nous l'en avons vu revenir s'y étant au moins distingué dans la guerre. J'ignore si le jeune mestre-de-camp retourna réellement en Flandre. Mais, un peu plus tard, comme on se battait en Crète, alors nommée Candie, il fut des trois cents gentilshommes qui y accompagnèrent M. de La Feuillade. Blessé, rentré en France, il obtint de son frère un régiment d'infanterie dans le Luxembourg, prit part à la campagne hollandaise, reçut le gouvernement de Zwolle, fut promu brigadier. En 1674 s'écrit la page essentielle de sa carrière : la défense de Grave dans le Brabant. Un historien d'occasion, quoique officiel, Racine, reproduira un jour cette page en détail. Depuis trois mois, les Hollandais assiégaient Grave, « avec une lenteur et une infortune qui les exposaient à la risée de toute l'Europe. Ils ne faisaient point de travaux qui ne fussent ruinés un moment après, point d'attaque qu'ils ne fussent repoussés. Les choses en vinrent à tel point, que les assiégeants allaient devenir les assiégés. La place était pleine de déserteurs, qui ne se croyaient point en sûreté dans leur camp, et s'allaient réfugier dans la ville; ils demandaient tous les jours des suspensions d'armes pour avoir la liberté d'enterrer leurs morts ». Arriva le prince d'Orange. Il « crut à son

abord que tout allait changer de face : il eut pourtant la douleur de faire plusieurs attaques inutiles, et de voir périr à ses yeux ses meilleures troupes... Grave, dont la prise n'avait pas coûté au Roi un seul homme, en coûtait déjà 12.000 aux Hollandais; et quoique leur canon eût presque abattu toutes les maisons de la ville, la plupart des dehors étaient encore dans leur entier quand le gouverneur reçut ordre de capituler. Le Roi, touché de la valeur de tant de braves soldats, et ayant appris que la maladie se mettait parmi eux, ne voulut pas les exposer davantage pour une place qui lui était si inutile. Le gouverneur fit sa capitulation, à telles conditions qu'il lui plut d'imposer aux assiégeants. »

Ainsi, un peu moins de dix ans après l'arrivée en Portugal, Chamilly touchait à l'apogée de sa gloire militaire. Et dix ans après la publication des *Lettres portugaises*, lieutenant général fraîchement promu, il épousait Elisabeth du Bouchet de Villeflix, riche de huit cent mille livres. Tout semblait lui sourire. Les vents avaient déjà tourné : Louvois reportait sur lui l'inimitié qu'il avait témoignée naguère au défunt Erard. Noël eut beau se signaler encore en dix endroits, gagner de nouvelles blessures et d'autres gouvernements, dont Strasbourg, prendre Heidelberg, etc., il n'en fut pas moins « noyé », comme dit Saint-Simon, par un ministre qui, docteur en hiérarchie, voyait dans le triomphe de ses subordonnés une erreur d'attribution. Si Louvois eut des motifs plus précis de détester les Bouton, j'en connais un, qui concerne le nôtre et l'éclaire bien. Quand Chamilly vint à Versailles après cette défense de Grave, que les experts, Napoléon compris, tiennent, dit-on, pour un modèle, le Roi l'accueillit solennellement, il lui commanda d'exprimer un vœu. Chamilly souhaita une grâce. Celle d'un de ses anciens colonels qui était à la Bastille — pour s'être prononcé sans respect sur le compte de Louvois. Le colonel s'appelait Briquemault. Le Briquemault du Portugal.

D'un héros de l'amour, des armes et de l'esprit, la requête aurait une triple résonance. Sans Briquemault, je ne serais peut-être pas ici; ses leçons ont fait ma grandeur; son infortune fera ma générosité. Cela, c'est pour le roi. Certes, je ne demanderais pas sa grâce s'il était criminel. Quel crime, en vérité, que de blâmer un ministre éperdu d'orgueil et dont la colère souligne précisément la justesse du blâme! Qui, pour assouvir une rancune, prive le roi d'une excellente épée! Voilà pour le persécuteur de Briquemault et des Bouton. Enfin Briquemault = Alemtejo, Montesclaros, Béja... Et voilà pour l'amour.

Mais Chamilly n'est un héros d'aucune manière, non pas même sous la mitraille. Tout ce que le héros détient de

hardiesse, de désinvolture, d'insolence à l'égard des hommes ou du sort, il en est singulièrement dépourvu. Il a le courage obstiné, l'aveugle dévouement, les soins du parfait serviteur. Il sait ordonner et mener le combat, aussi bien que risquer la mort, mais avec une nature d'anonyme. Il ne souhaitera jamais que des récompenses équitables. Ce n'est pas par orgueil, c'est par modestie qu'il demande aujourd'hui la grâce de Briquemault. Si Votre Majesté me doit quelque chose, Elle le doit à mon maître. Les belles méthodes qu'il m'a révélées en Portugal, dans cet exil heureux puisque j'y appris à Vous servir! On me souffle d'être prudent, à cause de M. le Secrétaire dont ma famille n'a déjà pas trop à se louer. Prudent de quelle façon? Je n'entends rien à la courtisanerie ni à la politique! Je suis un de vos soldats, Sire. Excusez-moi, j'ai fini.

Il parla mieux sans doute, il savait son discours par cœur; il ne pensa certainement pas plus mal, ni plus loin. La preuve en est qu'il commença bientôt à subir une haine efficace et qu'il fut hors d'état de se défendre. A-t-on remarqué, dans la page de Racine, que le gouverneur de Grave n'est pas nommé? Il l'avait été par la *Gazette* du moment. Aujourd'hui, silence. Qui fait souvenir d'une remarque de Boileau, et précisément à Racine : « Vous n'ignorez pas combien notre maître est chatouilleux sur les gens qu'on associe à ses louanges. » Racine l'idolâtre le savait mieux que personne. Son *Précis des Campagnes* ramenait scrupuleusement au souverain tout honneur et toute gloire. Ce qui n'empêche qu'il a cité des noms. S'il a tu celui de Chamilly, c'est que le maître en eût éprouvé un chatouillis détestable. Le même mot vient sous la plume, qu'il s'agisse d'amour ou d'aversion : Chamilly se sentit dépassé. Prêt à mourir pour le trône, impuissant à lutter pour soi, il tomba dans la mélancolie des âmes simples, qui devint de la détresse quand Barbezieux hérita de son père la charge et les préventions. Barbezieux avait vingt-trois ans, Chamilly près de soixante! La course était perdue d'avance. Les dieux en décidèrent autrement. Ils tuèrent Barbezieux dans sa fleur, installèrent Chamillart, qui ressuscita Chamilly. En 1701, le vieux lieutenant général obtenait le commandement de La Rochelle et des provinces voisines. En 1703 et en 1705 — enfin — le bâton de maréchal, l'ordre du Saint-Esprit. Mais la joie de ces honneurs tardifs ne put l'emporter sur le long chagrin d'un abattement sans espoir. Chamilly se survécut encore une dizaine d'années, puis, vieillard malade et sans enfants, résigna son commandement en faveur de son neveu François, fils d'Erard. Il mourut peu après, le 7 janvier 1715, âgé de soixante-dix-neuf ans.

★

Deux femmes figurent donc officiellement dans la vie de notre maréchal. Le parallèle en est tentant. Comme s'il ne s'était point pardonné l'aventure portugaise, qu'il eût gardé une sorte d'effroi de sa Religieuse impie, dont la beauté servait peut-être de piège au Diable, M. de Chamilly conduisit à l'autel une jeune fille laide et pieuse, très laide et si farouchement pieuse qu'elle devint un jour janséniste. Douée en outre de toutes les qualités mondaines et domestiques; la Religieuse n'avait assurément rien pu pratiquer dans son cloître qui décelât les unes ou les autres. Bref, les oppositions sautent aux yeux sur tous les points, sauf un, et le plus surprenant : l'esprit. Comme la Religieuse, la Maréchale en était comblée. Chaque fois qu'il peint Chamilly, Saint-Simon ne manque pas de situer près de sa silhouette massive et triste la « personne accomplie » de son épouse. « C'était, dit-il, une vertu et une piété toujours égale dès sa première jeunesse, mais qui n'était que pour elle; beaucoup d'esprit, et du plus aimable, et fait exprès pour le monde; un tour, une aisance, une liberté qui ne prenait jamais rien sur la bienséance, la modestie, la politesse, le discernement, et, avec cela, un grand sens; beaucoup de gaîté, de la noblesse, et même de la magnificence : en sorte que, occupée de bonnes œuvres, on ne l'aurait crue attentive qu'au monde et à ce qui y avait rapport. Sa conversation et ses manières faisaient oublier sa singulière laideur. » Plus nous avançons dans les *Mémoires,* plus les éloges s'accroissent. La meilleure compagnie se produisait toujours chez elle; elle avait beaucoup d'amis, et faisait leurs délices; intime avec Mme de Saint-Simon, avec le duc lui-même. Pour qu'il soulignât le trait, alors qu'il note minutieusement ailleurs la naissance commune des du Bouchet, il fallait qu'elle entraînât une considération unanime.

Il fallait aussi que notre Chamilly eût de quoi plaire, pour inspirer à deux femmes si différentes, mais également spirituelles, une passion qui alla jusqu'au délire chez la maîtresse — elle ne pouvait disposer que d'elle-même — et jusqu'au zèle le plus fervent chez la compagne, qui savait disposer d'autrui. Sans cette « rare épouse », le pauvre homme eût péri dans la noyade Louvois. « C'était elle (dit Saint-Simon) qui faisait presque tout, et qui paraissait ne rien faire, pour en laisser l'honneur à son mari, qui avait le bon esprit de la laisser faire et de se conduire par elle, et, dans la vérité, si on excepte les faits de guerre, il lui dut tout le reste, et

même son bâton. » Une ambitieuse? Non, Mme de Chamilly mourut huit ans après le vieil homme « sans s'être jamais consolée ». Et nous savons qu'ils s'aimaient « comme on s'aimait autrefois, avec une estime et une confiance réciproque ». « Désolée de l'affliction de son mari, elle mit tout en usage pour lui faire surmonter la fortune. » Elle avait « séché pour lui de douleur ». C'est bien l'amour, et qui n'était pas exclusivement charnel. La tournure de Chamilly, entre trente et quarante ans, ne joue pas moins un rôle décisif à l'origine des deux passions. Certains lecteurs des *Mémoires* vont peut-être douter que Noël eût pu être l'Amant de Béja, parce qu'ils lisent au célèbre portrait : « C'était un grand et gros homme, le meilleur homme du monde, le plus brave et le plus plein d'honneur, mais si bête et si lourd, etc. » Et, plus haut : « A le voir et à l'entendre, on n'aurait jamais pu se persuader qu'il eut inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'âme de ces fameuses *Lettres portugaises,* ni qu'il eut écrit les réponses qu'on y voit à cette religieuse. » Ces lecteurs n'ont pas lu assez. Deux autres textes s'imposent, si nous voulons extraire la vérité de cette plume copieuse et souvent inexacte. L'un, première version du même fragment : « C'était un homme pétri d'honneur, de valeur, de vertu et d'une vraie piété, *bon à l'excès, aimé et estimé de tout le monde,* ayant toujours partout un grand état de table et d'équipage, mais *plus* pesant d'esprit *que* de corps, qu'il avait fort grand et fort gros, *ayant été fort bien fait en sa jeunesse.* A le voir, on ne pouvait se figurer que ces fameuses *Lettres portugaises* eussent été écrites pour lui par une aussi spirituelle religieuse, à qui il avait tourné la tête, et encore moins qu'il eût fait les réponses qui s'y lisent, quoique l'un et l'autre fût vrai. » Ainsi, passant de l'ébauche au tableau, Saint-Simon supprime les détails favorables. Mais nous les retrouverons quand meurt le maréchal : « C'était un grand et gros homme, *fort bien fait,* extrêmement distingué par sa valeur, etc. Il était fort homme d'honneur *et de bien,* et vivait partout fort honorablement, mais il avait si peu d'esprit qu'on en était toujours surpris, et sa femme, qui en avait beaucoup, souvent embarrassée. Il avait servi jeune au Portugal, et ce fut à lui que furent écrites ces fameuses *Lettres portugaises* par une religieuse qu'il y avait connue et qui était devenue folle de lui. » On voit ce qui disparaît : les réponses à la Religieuse. Ce qui se répète et se précise, particulièrement la belle mine jusqu'à la fin même. Et ce qui s'affirme partout : les lettres sont à Chamilly, et à personne d'autre. Son nom avait d'ailleurs paru de son vivant, volé de bouche en bouche. Et à qui fera-t-on croire que Saint-Simon eût préféré de soutenir une

légende, en face d'une réalité incomparablement plus conforme au caractère du maréchal?

Impossible, disent les sceptiques : Tout beau garçon qu'il fût, Noël était le contraire d'un séducteur. Il leur faut un séducteur puisqu'il s'agit d'une religieuse. Don Juan et le démon, Casanova et le petit rire entendu, poncifs du cloître. C'est bien justement parce qu'il en est le contraire, parce qu'il est *brave,* dans tous les sens du mot, l'homme-enfant, que Chamilly touchera d'emblée deux cœurs subtils et tendres et deux âmes prisonnières, l'une de la cellule, l'autre de la laideur.



Reste le second grief : la publication des *Lettres*. Un homme d'honneur et un brave homme, livrer aux curieux les cris d'une femme abandonnée! Je reconnais qu'en soi le procès se présente mal. Voyons s'il se peut plaider.

All is fair in love and war. Et qui faisait la guerre lui-même devait trouver facile de faire l'amour dans les mêmes conditions. La guerre avait pourtant des règles? Comment donc! Le viol, le pillage, l'incendie. Non pas à la mesure du tank et de l'avion, sans doute : l'engagement personnel et visible, le travail fait à la main rendaient le courage plus palpable, la cruauté plus franche, L'axiome n'en valait pas moins. Tout a toujours été, tout est permis durant l'amour. Mais après? Permis encore davantage. C'est une guerre à l'envers, où l'armistice est un éclat, les négociations des querelles et le traité la rupture. Dans le camp de la trahison, ou de la mauvaise conscience, cette rupture va s'accompagner de justifications à l'égard des neutres. Elles revêtiront parfois, cela s'est vu, l'aspect du remords. Dans la presque totalité des cas, elles ruissellent de rancunes, preuves à l'appui. Ecoute-moi ce qu'elle ose écrire! Un mot suffit à provoquer l'engagement, qui suscite lui-même la lecture d'une phrase. Choisi pour sa faiblesse amicale, pour sa partialité, l'auditeur répond : « C'est incroyable! Fais voir? » On fait voir.

Ou bien l'amour n'a été qu'une aventure, dont on savait dès le premier baiser qu'elle finirait. Belle, étrange, qui ne ressemblait à aucune autre, et troublante avec cela, non pas seulement pour les dangers positifs qui l'entouraient, mais parce qu'elle comportait l'immense péril d'un charme. Il en reste trois souvenirs, mélancoliques ou exaltants : la rareté du lieu, l'exceptionnelle amante, sa passion. A chacun d'eux le confident, soit envieux, soit complice, offre une oreille sceptique. Il vous pousse dans les retranchements de votre gloire. Oui, c'était une femme extraordinaire. Oui, elle m'a

aimé comme un folle. Tu crois que j'exagère? Ecoute...

Ou bien encore, la rupture n'étant pas consommée, le départ ayant laissé après lui une queue de rêves, d'illusions, d'espoirs, il faut un jour se décider à écrire soi-même. Puisque l'on n'a pas rompu sauvagement, on dispose d'une certaine délicatesse. Elle ne simplifie pas la tâche. Rien de décourageant comme une page blanche qui doit faire part d'un décès quand on est l'assassin, et peu doué pour la littérature. Il existe des manuels. Depuis quinze ans — je veux dire depuis 1653 — M. Jean de la Serre publie et réédite son *Secrétaire du Cabinet, ou La manière d'écrire que l'on pratique à la Cour*. Avant lui, un nommé François des Rues avait recueilli les phrases les plus typiques des rapports sentimentaux. Dans ce précieux petit livre, qui s'intitule superbement les *Marguerites françaises*, il suffirait de chercher au mot *Adieux*, ou au mot *Cruauté*. Mais la délicatesse interdit un procédé aussi public. Mieux vaut recourir à un ami sûr et entendu, à une plume discrète et idoine. On lui expose l'affaire. Il répond qu'il ne peut la concevoir ni la mener à bien sans documents sur la mentalité de la partie adverse. Les voici.

Ou bien enfin : on pourrait écrire sans en appeler à personne, mais c'est *lire* qu'on ne peut pas! On a aimé une Espagnole, une Autrichienne, — une Portugaise, aux caresses beaucoup plus compréhensibles que les discours. On a, depuis, parcouru d'un œil perplexe, mais résigné d'avance, des lignes et des lignes, où les obscurités d'une écriture rapide, fiévreuse ajoutaient aux secrets du langage. Naturellement, on a reconnu *amour* et *trahison*, *confiance* et *désespoir*, d'autres mots de même famille. Ils tournaient comme de petits phares lancinants sur un labyrinthe inextricable. Tant pis! Chaque rébus, on l'a glissé dans un tiroir à peine ouvert, on a inventé la boîte aux lettres à destination de l'oubli. Mais un jour, c'est tout un lambeau de phrase qui nous assaille, direct et clair comme une gifle. « La paix est faite... Ne pourriez-vous pas me venir voir, *et m'emmener en France*? » Peut-être même lisons-nous : « Ne pourrais-je pas », « ne vais-je pas venir vous voir et m'en aller en France? » Elle, en France! A cette menace, on répond deux lettres coup sur coup, on calme, on conseille, on s'explique, on bafouille. Le courrier parti, on se découvre inquiet, mécontent de soi. Il aurait fallu ne pas réagir si vite, se pencher plus consciencieusement sur les feuillets du tiroir, respecter davantage la passion dont on est toujours l'objet. Quand nous parvient la réponse aux réponses, nous sommes résolu à en pénétrer tout le sens, d'elle comme des missives précédentes. Un truchement devient nécessaire. D'autant plus que le temps

nous presse et qu'une nouvelle campagne (j'allais écrire une nouvelle compagne : c'est bien cela) nous réclame de toutes ses trompettes et ses tambours.

Quel truchement? La langue en question est peu répandue. Pour préserver l'honneur d'une femme, nous repoussons nos anciens compagnons de voyage. Le choix est fâcheusement limité. Mais nous savons que nous sommes un brave homme, non moins confiant que délicat. Nous élirons M. de X, parce qu'il nous paraît cordial, savant, bien né. Nous ne concevons pas qu'il puisse éprouver pour nous autre chose que ce qu'il nous inspire.

L'intrusion de ce tiers, de ce comparse, de cette utilité, c'est la dernière entrée en scène du destin. Il vient cueillir les fruits semés ailleurs. Comme d'habitude, il avait fait toute une histoire — une révolution, une guerre, une alliance, un amour — pour que naisse un livre. Nous avons trop bien choisi notre interprète. On devine à quoi, nous connaissant, M. de X. pouvait s'attendre. Un regard lui suffit à capter un cri d'une sonorité sans pareille. Il lit. Aucun doute : un chef-d'œuvre. « Les dieux me gardent, pense-t-il, de n'en jouir qu'un trop court moment! Ce grand benêt ne mérite pas un tel trésor. Ce n'est pas seulement du portugais pour lui, c'est de l'hébreu. » Sous le prétexte de mieux les déchiffrer, il emporte les lettres, comme un collectionneur l'objet précieux, l'édition rare. Dans le silence du cabinet, aux lueurs du flambeau, assis devant sa table, il les goûte, les savoure, les médite. Il en griffonne un vague résumé pour le benêt, il les traduit littéralement pour lui-même. Il sait déjà qu'il emploiera les nuits suivantes à corriger sa version, à l'embellir, la rendre digne et de l'original et des âmes sensibles à qui il la destine. Trahison? Tout est permis en amour, même lorsqu'il s'agit de celui des autres. Le benêt a eu la meilleure part, qu'il laisse à de plus qualifiés celle où il n'entend rien! Une copie courra bientôt les ruelles... Le lendemain, notre complaisant auxiliaire nous rend notre dépôt, avec ses notes et quelques réflexions, comme les amis seuls peuvent en faire. Une femme exceptionnelle, il est vrai. Malheureusement, elle ne vous a pas compris. Si exceptionnelles qu'elles soient, voyez-vous, les femmes sont toutes les mêmes! Restez-en là. Nous le remercions du fond du cœur. Peut-être, malgré son conseil, rédigerons-nous une dernière chamillade. Ce qui est sûr, c'est que nous brûlerons avec le soin le plus touchant les restes de l'aventure; et nous repartirons sans remords.

Telle est ma défense. Je la déclare et certifie conforme au caractère du prévenu. Il s'est échappé sans triomphe d'un écrasant amour; il ne s'est pas déshonoré par une

indiscrétion volontaire. Je nie la thèse du trophée, je repousse l'accusation de fatuité, de gloriole, d'étalage. Bien au contraire, l'honneur et la confiance, le scrupule et la naïveté se partageaient son âme. Nombreuses seront les éditions des *Lettres* qui vont porter son nom, avec celui de Guilleragues, le traducteur bénévole. Puisqu'il devrait mentir pour protester, il se taira. Et il est un nom du moins qu'il ne verra point paraître, c'est celui qu'il n'a jamais prononcé.

Si les arguments psychologiques ont un prix quelconque dans une plaidoirie, achevons la nôtre par le meilleur. Pourquoi, lorsque nous considérons Chamilly au lendemain de son aventure, une fois que nous avons survolé sa vie entière, pourquoi pensons-nous à lui *comme à un homme trompé?* Pourquoi, des deux amants, est-ce l'abandonnée qui nous paraît victorieuse? Sinon parce qu'il n'a été qu'un prétexte et une ombre, sans vanité, sans esprit, sans malice?

Voilà pour lui. Par une étrange substitution — encore moins préméditée que le reste! — le jour où il a détruit les lettres, c'est le lecteur qui s'est anéanti à jamais, tandis qu'elles allaient ressusciter pour des siècles, et pour mille et mille lecteurs (1).

(1) Ces pages sont extraites de : ...*Et tout le reste n'est rien*, ouvrage sur la Religieuse portugaise dont l'édition complète paraîtra l'an prochain.

LA DENTITION DU RAT

par MARC BLANCPAIN

Le fils de Mimile et de Marion poursuivait des études; on l'avait mis en pension à Laon, au lycée; seulement, Mimile avait interdit qu'on lui achète un uniforme.

— Pas besoin, disait-il, de lui donner l'accoutre d'un facteur des Postes.

Mimile, ainsi que Marion, tout en sacrifiant à l'usage qui veut qu'un fils de propriétaire « aille plus loin que le certificat », nourrissaient une solide méfiance à l'endroit des fouettes-culs de Laon, de leur bâtisse de lycée, de son administration et même de la ville entière.

— A Laon, disait Mimile, ils sont juchés si haut dans le ciel qu'ils ne s'aperçoivent plus qu'il y a des saisons sur la terre. C'est ainsi que, de l'automne à l'été, notre petit et ses pareils mangent toujours de même : nouilles, riz, nouilles, riz, nouilles, riz... et des lentilles à cailloux le jeudi.

— J'ai peur, répondait Marion, que petit Emile ne se fasse pas les dents et que son sang tourne au blanc.

A vrai dire, d'ailleurs, il n'avait plus sa belle mine d'autrefois, l'enfantelet. A force de résumer le Télémaque, d'apprendre des dates et des noms de villes ou de rivières, de recopier des résumés d'histoire naturelle, de rabâcher des déclinaisons et d'échafauder des plans synoptiques, il lui était poussé, sur le crâne, d'affreuses plaques de gourme; ses cheveux paille étaient maintenant sans éclat. Dix ou douze professeurs, tous plus savants les uns que les autres, n'en continuaient pas moins de déverser sur lui le poids de leurs paroles ou de leurs

chevrotements et la menace de leurs notes, contraintes, sanctions diverses et retenues. « Nous lui formons l'esprit », déclarait, trimestriellement, un proviseur à l'écriture pressée.

Ce décembre-là, petit Emile rentra à la ferme, atterré.

— J'ai raté ma composition de sciences nat, déclara-t-il.

Et comme ses parents restaient indifférents devant la catastrophe, le gamin se tourna vers moi :

— Ma mémoire n'a pas tenu, Monsieur, surtout pour la première question : la dentition du rat.

— Je le savais bien, dit-il encore, que le rat était un rongeur comme le lapin...

Alors Mimile le père se fâcha tout rouge :

— Un rongeur comme le lapin! cria-t-il, imbéciles! Ils n'en ont jamais eu, des rats, dans leurs maisons des villes!... Les rats sont des saigneurs comme les putois! Et des carnassiers comme les chats, les poules et les cochons!

Mimile l'enfant tenta de protester, d'avancer que les cochons...

— Les cochons, répliqua Mimile le père, il arrive qu'ils mangent leurs petits; chez Delbaert, l'an passé, ils ont même mangé le moutard de la Polonaise. D'ailleurs — et, ici, Mimile le père cracha avec mépris — un cochon montre plus de fantaisie dans sa mangeaille qu'un lycéen de Laon. De l'herbe une fois par semaine quand on le sort dans le courtil, du maïs aplati et cuit ou du son bien trempé quand on veut pousser son poids, des pommes de terre ou des betteraves suivant la saison, de la viande quand il en trouve... Et pas toujours nouilles, riz, riz, nouilles, nouilles, riz comme toi et tes beaux amis!

Puis Mimile partit à rire — sa propre colère l'amusait — donna une grande tape sur les fesses en gousse d'ail de son fils, et lui demanda :

— T'en ont-ils montré un, de rat?

— Un squelette tout blanc, répondit le petit, avec des dents couleur de craie.

— Des dents de rat couleur de craie?... grommela

Mimile. Viens-t'en; je vais poser un piège dans la resserre aux grains; on en prendra un, de rat, et tu pourras le voir tout ton saoul.



Le piège à rats de Mimile était une longue cage de treillage métallique fermée par une porte à bascule. On accrochait l'appât, au beau milieu, à un crochet qu'un fil de laiton reliait à la porte.

— Pour ces carnassiers de rats, dit Mimile, rien ne vaut un bon morceau de lard, mi-gras, mi-maigre... Montez au grenier, là au-dessus, et reluquez bien ce qui va se passer en bas; le rat viendra bientôt.

Nous montâmes, et, retenant déjà notre souffle, nous nous allongeâmes sur le ventre; le plancher du grenier était disjoint, les nœuds des vieilles planches étaient tombés depuis longtemps : nous avions le choix, pour guetter, entre les fentes et les trous.

Ah! vraiment, le lard de Mimile était du bon lard aux rats! Nous n'étions pas à l'affût depuis un quart d'heure, qu'un grain d'avoine glissait sur les autres, puis un second, et, après une longue et angoissante plage de silence, deux ou trois autres d'un seul coup. J'avais pâli; et Mimile le fils aussi; nos doigts s'étaient crispés sur les planches.

Le rat, je ne le voyais pas encore; il devait venir de la remise, probablement, et descendre le tas d'avoine en se coulant au long de la paroi. Les grains étaient immobiles, mais il me semblait bien entendre comme un froissement léger, doux comme le bruit d'un crayon sur le papier, comme une passée de vent sur un arbuste, comme une caresse de la main sur le ventre d'un chat. Mes oreilles se mirent à bourdonner. J'étais tout rouge, cette fois.

Le silence encore; le parfait silence; j'en pris conscience avec force lorsque le meuglement d'une vache, dans le pré d'à côté, me parut ébranler le plancher, les poutres et le toit de tuiles. Je frémis de la tête aux pieds. Mimile le fils, je n'en doutais pas, frémissait à l'unisson.

Le rat, enfin... J'allais écrire « Sire le rat » comme chantent les enfants en estropiant les mots. Le rat avec sa tête fine, attentive, ses gentes oreilles bien formées, sa moustache vénérable et sensible, son front poli et sérieux, ses bons gros sourcils. Le rat avançait sans bruit, le ventre au sol, s'arrêtait, levait vers nous — car il nous savait là, le vieux fripon! — son museau rose et bleu, frémissant, ironique et sage qui semblait nous moquer ou nous défier. Et puis l'œil rond du rat, vite découvert et vite dérobé, noir de jais avec des flambées ou des étincelles rouges, œil fureteur, cruel, malin, qui fait mentir la gravité du menton et du front. Et ensuite le corps dodu, bien vêtu de satin luisant et couleur d'ardoise.

La queue, enfin; répugnante, la queue du rat! Je sentis de la sueur sur mes tempes; mon dos et le dessus de mes mains s'horripilèrent. Une longue queue, mince comme un ver, nue, luisante, métallique; aiguë comme une arme et flexible; il affectait de la laisser traîner, morte, derrière lui. Je pensais vaguement aux aspics endormis sous les sables, au nœud immonde de jeunes vipères qu'on découvre soudain en levant la pierre où l'on vient de s'asseoir... (Votre compagne, alors, pousse un cri déchirant, pâlit, ses grands yeux s'assombrissent, et un peu de mousse blanche lui vient au coin des lèvres).

Le rat s'arrêta devant la porte du piège. Sa tête se dressa et tout son corps qu'il ramassait; il ramena sa queue autour de sa personne et on ne la vit plus : il redevint « sire le rat ». A droite, à gauche, derrière, en haut, il prêta l'oreille et poussa le regard noir et rouge de ses yeux. Il paraissait prudent, éveillé et malicieux comme un écureuil.

Le temps s'écoula; j'aurais pu, pour le mesurer, compter, tant ils étaient durs et forts, les battements de mon cœur. Le vieux plancher du grenier, me semblait-il, résonnait.

Le rat se déciderait-il jamais? La gourmandise lui chatouillait le museau et le tenait aux entrailles; par deux fois, furtivement, le pétale rosé de sa langue passa sur son museau. Mais le danger pouvait tomber de là-haut

ou surgir, derrière lui, de la grande porte. Brusquement, il se retourna; attendit, quasi dressé sur ses pattes de derrière; courut jusqu'à la porte, vite; puis revint lentement, avec d'infinies précautions, le ventre contre le sol comme tout à l'heure; s'arrêta devant la cage, la porte ouverte de la cage, le morceau de lard; réfléchit (oui, cette fois, il réfléchissait, car son regard n'errait plus et ses oreilles et ses moustaches se tenaient immobiles); prit lentement la décision de faire le tour de la cage.

La tête s'avançait d'abord, puis elle halait le corps qui, enfin, entraînait la queue morte. Il flaira le treillage une fois, deux fois, trois fois; il y mit la patte et gratta; le bruit métallique le fit tressaillir et le satin de son dos se hérissa; il attendit longtemps avant de reprendre sa marche.

Le voici de nouveau devant la porte de la cage. Emu : on voit battre son ventre. Il pose et allonge la tête au ras du sol, hésite une suprême seconde, et, enfin, avec une lenteur terrible, pousse en avant; les moustaches, puis le museau, les oreilles sont dans la boîte; le corps suit, la queue rejoint.

Le nez sur le lard, il attend encore; est-ce que Mimile l'enfant aurait bougé? le rat lève la tête, pointe le museau, ramasse ses muscles; va-t-il fuir? Il reste immobile une seconde, deux secondes, et, hardiment, plante ses dents dans le morceau de lard.

Le tonnerre s'abat derrière lui. Le rat saute en l'air, heurte le treillage, se retourne, fonce et frappe du front, hurle — un hurlement déchirant de terreur et de rage — s'agrippe aux barreaux, les secoue, les mord, écume et hurle encore; la queue bat, violente et forte comme un fouet d'acier. Les yeux rouges ne s'éteignent plus.

Le jeune Mimile a poussé un cri de triomphe et s'est jeté dans l'escalier. Je le suis à la hâte. Il rit et j'affecte de rire avec lui, mais je ne suis ni fier ni même content de moi... Sire le rat, je sais bien que votre visage est menteur, mais tout de même, tant de prudence et de si longues retenues méritaient un sort meilleur.

— Alors, vous le tenez, votre rongeur? dit, goguenard, Mimile le père. Regarde-le bien, fiston, et tu verras qu'il n'a rien d'un lapin! Il n'a donné qu'un coup de dent au morceau de lard et l'a quasi coupé en deux... Une saprée bête!

La cage était à nos pieds et le rat, tapi sur le fond, la tête dans les épaules et la peau frémissante, avait fermé les yeux.

— Il sait ce qui l'attend, dit encore Mimile, le benoît récite ses prières, vois-tu. Allez donc le noyer, ça fera une vermine de moins!

Mimile le fils prit la cage avec précaution, et, la tenant à bout de bras, s'en fut vers la mare. Il avait un air très grave et cependant glorieux. Je regagnai la maison.

★

Quelques instants plus tard, pâle, les larmes aux yeux, l'enfant accourait vers moi. Sa main droite, l'index de sa main droite saignait abondamment.

— Il m'a mordu, dit-il. Je l'avais tenu sous l'eau un bon moment; je le croyais mort; quand j'ai levé la trappe, il s'est jeté sur ma main comme un chien enragé.

Je fis ce qu'on doit faire en pareil cas; je lavai la plaie — ou plutôt, les deux belles entailles jumelles, nettes comme deux coups de ciseau à froid — la baignai de teinture d'iode et nouai autour du doigt une grosse poupée de forte toile. Les yeux de l'enfant suivaient mes gestes sans les voir.

— Papa a bien raison, murmura-t-il, le rat c'est un carnassier...

Les rougeurs, peu à peu, remontaient à ses joues :

— Les dents de mon rat n'étaient pas blanches, vous savez, mais toutes jaunes comme celles du Polonais qui chique.

Enfin le lycéen retrouva son calme et son sourire; il me regarda longuement avec amitié :

— Décidément, Monsieur, la dentition du rat, ça ne me porte pas chance.

LE PREMIER AMOUR D'ALFIERI

par GUSTAVE CHARLIER.

Sainte-Beuve proposait un jour d'attacher à chacune des périodes de la vie de La Rochefoucauld le nom d'une des « muses » qui, tour à tour, flattèrent ou mitigèrent sa misanthropie, Il y aurait, certes, quelque témérité à vouloir procéder de même avec Alfieri. Aucun charme féminin n'a pu attendrir le mâle génie du poète astésan. Non point qu'il fût insensible à telles séductions. Quelques figures de femmes aimées s'esquissent en marge des mémoires où il a retracé, degré par degré, sa courageuse ascension de la servitude des passions à une pleine maîtrise de soi, et d'une oisiveté sans honneur à une glorieuse activité.

C'est d'abord, c'est avant tout, la comtesse d'Albany. A la compagne des vingt dernières années de sa vie, le poète s'est plu à rendre un hommage ému. Et comme la biographie de cette reine en exil se trouve étroitement mêlée à la sienne propre, les historiens ne lui ont pas manqué. Nous savons sur elle tout ce qu'on peut savoir. Nous en savons trop, et il devient difficile de partager désormais les généreuses illusions d'Alfieri sur les dons d'esprit et l'élévation de caractère de celle qu'il proclamait son *degno amore*...

Mais avant qu'il contractât, rien qu'à la voir, sa « dernière fièvre de cœur », d'autres femmes lui avaient inspiré des passions moins durables, sinon violentes. Par trois fois déjà, il s'était trouvé captif dans de subtils rets amoureux. A Londres, en 1771, il avait noué avec une belle Anglaise une intrigue qui tourna fort mal. Lui-même en a raconté, non sans désinvolture, l'histoire tragi-comique. La chronique scandaleuse, jointe à la chronique des tribunaux, a permis de compléter et de corriger son récit, et il apparaît que, dans cet imbroglio, il se trouva en posture moins avantageuse qu'il n'a voulu le dire, entre la belle et perfide lady Ligonier, son mari et son jockey.

Les critiques ont, par contre, vérifié tout ce qu'il a laissé entendre sur l'objet peu estimable de sa troisième passion. En reconnaissant dans la marquise de Prié la « nouvelle flamme » qui, en 1773, à Turin, chargea le « fier Allobroge » de tristes

« chaînes amoureuses », ils ont apporté des témoignages peu équivoques sur l'indignité de cette *odiosamata*.

Jusqu'à ces dernières années, on s'est, par contre, moins intéressé à la première passion du poète italien. La belle Hollandaise qui, en 1768, lui ouvrit le cœur aux « rayons de l'Amour » nous reste, après bientôt deux siècles, passablement mystérieuse. Sur tout cet épisode, nous en sommes réduits — ou peu s'en faut — aux pages rapides qu'il lui a consacrées dans la *Vita*. Pour les contrôler, il nous faudrait, comme le constate avec regret un de ses meilleurs biographes, les lettres que son valet envoyait à Giacinto di Cumiana pour le tenir au courant des faits et gestes de son jeune maître. Puisqu'elles nous manquent, il ne sera pas inutile de chercher ailleurs quelques précisions. Aussi bien la *donna ollandese* a-t-elle droit tout au moins à un modeste crayon dans cette galerie des femmes d'Alfieri, où l'Anglaise et la Turinoise auraient leurs médaillons, et la comtesse d'Albany son portrait en pied, peint par Fabre.

★

Huit années de « non-éducation » à l'académie des nobles de Turin n'avaient pas réussi à faire du jeune comte Alfieri l'honnête homme que se proposait pour fin dernière la pédagogie de l'époque. Quand il en sort en 1766, il offre vraiment un exemple suggestif de ce que peut devenir un caractère rétif et fantasque sous des maîtres incapables ou négligents.

Il ne sait rien, pas même le français, qu'il estropie, pas même l'italien, qu'il baragouine en Piémontais. Du grec, nulle teinture; du latin, quelques bribes. De tout le surplus — géométrie et physique, philosophie et pandectes — rien ne lui est resté, rien qu'un grand dégoût de tout ce qui est science et lettre moulée. Son ignorance, sa paresse singulière d'esprit ne sont même pas compensées par les dons d'un naturel heureux. D'humeur sauvage, il est tout à la fois ombrageux et timide, taciturne et obstiné. Il n'aurait d'inclination pour rien, n'étaient deux passions qui le dominent : un goût assez ridicule des beaux habits et un amour furieux des chevaux, dont il raffole jusqu'à en perdre l'appétit et le sommeil quand ils tombent malades; chevaux de selle, chevaux de carrosse, chevaux de calèche, il en a huit dès 1764...

Orgueilleux, avec cela, au point de ressentir comme une souffrance physique la moindre déception d'amour-propre; violent surtout, d'une violence frénétique, qui éclate en accès soudains de brutalité. Il lui arrivera d'assommer plus qu'à demi, d'un terrible coup de chandelier, son fidèle valet Elia, quitte à regretter ensuite sa bestiale colère, à en rougir, à la

détester fort sincèrement. Car, chez Alfieri, ces excès d'une nature effrénée et bouillante n'étouffent que par moments de meilleurs instincts, et il a pu se rendre ce témoignage que, dans ses pires folies de jeunesse, il portait, malgré tout, « un penchant naturel à la justice, à l'égalité et à la générosité d'âme ».

C'est cependant un sentiment d'envie qui va être l'origine première de ses longues courses à travers l'Europe. A l'académie, il a pour compagnons des Anglais, des Allemands, des Polonais, des Russes; lui n'a jamais quitté son Piémont natal et ne connaît d'autres villes que Turin et Gênes. Il en enrage. Lui aussi veut voir du pays, et, sitôt hors des bancs, à peine nanti d'un brevet de porte-enseigne au régiment provincial d'Asti, il sollicite et finit par obtenir l'autorisation de voyager durant un an. Aussi bien un tour d'Europe passait-il, au XVIII[e] siècle, pour le complément nécessaire d'une éducation noble; la mode l'exigeait, et le jeune seigneur que raille, dans *Il Giorno*, la fine ironie de Parini, a déjà terminé ce pèlerinage obligé.

Alfieri l'entreprend à son tour. Mais jamais pérégrination ne fut moins sagement ordonnée. A Florence, à Rome, à Naples, à Venise, dans les diverses villes où l'arrête sa fantaisie, il se borne à mener la vie banale et vide d'un jeune et riche oisif. Pour le surplus, il voyage en Vandale. A peine accorde-t-il un regard à la beauté des lieux qu'il traverse. Il demeure, en tout cas, d'une parfaite indifférence devant les merveilles des arts, qui lui sont lettres closes. Il ne se plaît qu'à cheval, courant la poste sur les grands chemins, toujours pressé, impatient, infatigable, poussé en avant par une sorte de fièvre ambulatoire qui l'entraîne éperdument, sans projet stable, sans plan arrêté, sans dessein réfléchi.

Aussitôt rentré à Turin, le voilà reparti, pour la France, cette fois. Débarqué à Antibes, il ne s'arrête pas à Toulon, qui lui déplaît au premier coup d'œil. Marseille, au contraire, le ravit. Mais peu de semaines lui suffisent à en épuiser le charme. Il file comme une flèche, traverse Aix et Avignon en coup de vent; le temps de reprendre haleine à Lyon, et en route pour Paris!... Il y arrive peu après le 15 août de cette année 1767, et c'est aussitôt une désillusion complète. Des faubourgs misérables, des églises gothiques et sales, des édifices ou sordides ou ridicules dans leur pompe prétentieuse, surtout des rues horribles, boueuses, fangeuses à donner la nausée... Bien valait la peine de tant se hâter pour « s'abîmer dans ce cloaque fétide »!

La ville lui déplaît fort, les habitants davantage. Il trouve les femmes laides, mal faites, les traits irréguliers sous leur épaisse couche de fard et de poudre. Quant aux hommes, des

Français, et, pour lui, c'est assez dire : légers, bavards et serviles. Présenté à la cour, tout y blesse sa chatouilleuse fierté; la morgue olympienne de Louis XV lui est insupportable : il ne peut « l'avaler »... Toutes les préventions déjà, et tous les préjugés, que l'on retrouvera, exaspérés par les rancœurs et les rancunes, chez le poète furibond du *Misogallo*.

Après cinq mois de cet affreux séjour, Alfieri n'y tient plus : il prend le chemin de Calais. A peine à Douvres, il respire. Voilà enfin le pays de ses rêves! « Les routes, les auberges, les chevaux, les femmes, le bien-être universel, la vie et l'activité de cette île, la propreté et le confort des maisons, toutes petites qu'elles sont, l'absence de gueux, un mouvement perpétuel d'argent et d'industrie, aussi bien dans les provinces que dans la capitale, tous ces dons véritables et uniques de cet heureux et libre pays me ravirent l'esprit du premier coup. »

Anglomanie? A peine! Cette sympathie en coup de foudre n'a rien de l'enthousiasme réfléchi de tant d'Italiens d'alors pour les institutions anglaises, les mœurs anglaises, les lettres anglaises. A coup sûr, Alfieri n'a pas lu Shakespeare, et il ignore la Grande Charte. Il aime l'Angleterre à sa manière, qui n'est point celle des autres. Il l'aime d'abord contre la France. Il l'aime aussi par une sorte d'instinct divinatoire : cet indiscipliné de nature, cet assoiffé d'indépendance frissonne de joie au premier souffle de la liberté...

Londres fera donc ses délices. Mais il n'est de plaisir qui ne lasse, même les exquises promenades à cheval à travers l'immense ville, même les luttes d'adresse avec les cochers bravant la versade, au sortir du Ranelagh ou des théâtres. Et au début de juin 1768, après une excursion en province, Alfieri débarque à Hellevoetsluis, venu de Harwich en douze heures de mer. Le voilà à La Haye.



La Haye, c'est encore, sans doute, la paisible Hollande des faïences bleues, des moulins à vent et des tulipes. Pour attester la propreté légendaire du pays, elle a sept mille maisons, toutes claires, toutes nettes et parées, correctement disposées selon l'implacable symétrie d'un plan aussi rectiligne que celui de Turin. Et elle a aussi les canaux obligés, avec leurs deux rangées d'arbres, et les vastes promenades ombragées de beaux tilleuls, où la brise de mer vient expirer en faibles remous.

Mais la foule y diffère singulièrement de celle qui grouille à Amsterdam autour du port et des chantiers, ou qui circule à Rotterdam le long des canaux à ponts-levis. Ni matelots dégingandés et bruns de hâle, ni Juifs crasseux, la mine hum-

ble et l'œil au guet, ni courtiers de marchandises laissant dans leur sillage un vague relent d'épices. Mais voici défiler sur le Mail, qui est la promenade à la mode, à côté de l'étranger de distinction, le négociant ventru, enrichi et content de soi, le grave député aux Etats, tout de noir vêtu et le front lourd des soucis de la république. Çà et là, quelque officier suisse « au service d'Hollande », traînant l'épée, avantageux et nonchalant; de beaux seigneurs surtout et de nobles dames, les uns un peu trop forts, les autres un peu trop blondes, mais s'efforçant d'allier dans leur mise l'élégance du goût français à la solide opulence batave. Et de somptueux équipages roulent vers le Bois touffu, percé d'allées magnifiques, vers le Château et sa ménagerie, pleine d'animaux étranges et des plus rares à voir, vers les belles maisons de campagne des environs, toutes fraîches et riantes dans leurs nids d'épaisse verdure.

Le faste dans la liberté politique. Il y avait là de quoi charmer Alfieri et satisfaire l'un et l'autre des deux hommes qui déjà se combattent obscurément en lui : le révolutionnaire de tendances, frémissant de toute oppression, et l'aristocrate de naissance, avec ses vanités, ses étroitesses et ses dégoûts.

Aussi bien son impression est-elle excellente dès l'abord : richesse, population, prospérité, une exquise propreté, beaucoup d'industrie, une activité extrême, des lois sages... En vérité, l'Astésan se sent aussi à l'aise parmi les républicains des Provinces-Unies qu'entre les sujets du roi Georges III. Pourtant — il l'avoue — il aurait davantage apprécié tous les charmes de leur patrie s'il était venu chez eux avant de visiter les insulaires voisins. Car « toutes ces mêmes choses qu'on y admire... s'y trouvent toutes un peu moindres qu'en Angleterre ». Quoi qu'il en ait, il rend justice au pays, qu'il trouve « agréable et riant pendant l'été ».

Le fait est qu'il arrive au meilleur moment. En juin, on court moins le risque des pluies et des brouillards, plaies de ces terres basses. De plus, l'animation est alors à son haut période dans la capitale en raison de la grande kermesse, « qui se tient à La Haye au moins de juin et dure six semaines. C'est le temps le plus brillant pour la Cour; c'est aussi le plus favorable pour le pays. La campagne y est charmante... »

Charmante assurément. Mais Alfieri n'est pas homme à se satisfaire de la seule beauté des aspects et de l'harmonie des sites. Bientôt il ne laisse pas de se plaindre du manque de distractions. Car chez ces paisibles républicains, la joie de vivre elle-même est sans agitation et sans fracas. Critique discrète, que confirme un voyageur anglais de passage dans la capitale l'année même où y séjourne le jeune comte italien : « Quoique La Haye soit la demeure d'un grand nombre de per-

sonnes qui passent leur vie dans l'oisiveté et qui sont en état de faire beaucoup de dépense, on peut dire qu'elle est médiocrement pourvue de divertissements publics. J'allai dans une maison que l'on appelle *l'Opéra,* où je vis représenter maussadement une comédie française, ce qui m'inspira du dégoût pour le théâtre de La Haye. C'est pourtant le seul endroit où l'on puisse se procurer quelque amusement ».

Reste la ressource des relations mondaines, et Alfieri n'a pas dû la négliger. Il ne manque point là, en effet, de riches maisons dont son rang lui ouvre l'accès et où il peut goûter les agréments d'un commerce aimable et facile. « Il s'y trouve, constate le même voyageur, tout aussi bonne compagnie que dans quelque ville de l'Europe que ce puisse être. Les ministres étrangers y demeurent. Le prince d'Orange y tient sa cour, et les Etats Généraux ne s'assemblent jamais qu'à La Haye. On y voit un grand nombre d'équipages élégants et des habillements superbes. La multitude des domestiques, le luxe et le goût des habitants de ce séjour pour le plaisir m'offraient sans cesse un spectacle très différent de celui que j'ai vu depuis. »

Milieu tout mondain, donc, mais plus accueillant qu'on ne pourrait le penser. Car un autre note à son tour : « Le monde est beaucoup plus sociable, plus liant et plus dégagé ici que dans le reste de la Hollande. » Et il précise : « On met tout en œuvre ici pour entretenir l'esprit de société : d'abord il y a de grandes assemblées où le monde s'assemble à certaines heures du jour, comme vers l'heure du dîner et sur le soir. Les étrangers y sont admis quand ils sont introduits par un membre de la société... Outre ces grandes assemblées, il y en a quantité de particulières qu'un certain nombre de personnes s'accordent à tenir certains jours de la semaine, avec liberté à chacun des associés d'y amener les étrangers de leur connaissance. »

En dépit de sa sauvagerie naturelle, Alfieri a dû paraître à quelques-unes de ces « assemblées ». Encore qu'il n'en dise rien, il est infiniment probable que l'une ou l'autre intervention bienveillante l'y avait présenté. A Paris, il a eu recours aux bons offices de l'ambassadeur de Sardaigne; à Londres, il a trouvé un précieux garant dans le prince de Masserano, ambassadeur d'Espagne et Piémontais d'origine. Sans doute, à La Haye, a-t-il été introduit auprès de l'un ou l'autre chargé d'affaires des cours italiennes. Or les ministres étrangers sont un des éléments les plus actifs de cette vie de société que l'on nous vante. Ils assurent notamment, de leurs deniers, l'existence de l'Opéra, où joue une troupe française de comédie, troupe médiocre à la vérité, mais la seule de cette origine que l'on trouve alors dans les Sept-Provinces. A leurs hôtels sont

reçus les « gens de qualité » : en juin 1777, par exemple, « il y a bal toutes les semaines, et ce bal est donné alternativement par les ambassadeurs de France et d'Angleterre ».

Or c'est dans les rangs de ces diplomates qu'Alfieri découvre le premier ami avec lequel il se lie intimement. Il n'a guère eu jusque-là que des compagnons de plaisirs ou de voyages, relations passagères bientôt oubliées. Cette fois une irrésistible sympathie triomphe des timidités et des défiances de son caractère altier. Celui qui trouve ainsi le chemin de son cœur n'est autre que le ministre de Portugal en Hollande, don José d'Acunha. Plus de vingt ans après, il n'évoquera pas sans émotion le souvenir de ce parfait ami : « C'était un homme de beaucoup d'esprit et d'une originalité plus grande encore, d'assez de culture et d'un caractère de fer, un cœur magnanime, une âme bouillante et très haute. Une certaine sympathie entre nos deux *taciturnités* nous avait déjà presque attachés réciproquement, sans que nous nous en fussions aperçus : la franchise ensuite et la chaleur de nos deux âmes eurent bientôt fait le reste... »

L'intimité est très vite complète entre eux, et l'ami se révèle le plus sûr et le plus discret des conseillers. Le plus sage aussi. Car adroitement, sans blesser le moins du monde sa chatouilleuse vanité, il fait rougir Alfieri de son oisiveté, de son ignorance, de son dédain des livres. Il s'étonne qu'un Italien puisse ne pas même connaître les grands écrivains de son pays. Il lui révèle Machiavel, qui n'est pour lui qu'un nom, tout obscurci encore dans sa mémoire par de grossiers préjugés scolaires. Efficace leçon, premier germe peut-être de cette résolution virile qui lui fera recommencer sur le tard son éducation manquée.



Or le jeune étranger va sans tarder avoir d'un confident le plus pressant besoin. Jusque-là indifférent et comme insensible au charme féminin, le voici qui soudain tombe follement amoureux. Dans les pages sommaires et comme un peu gênées qu'il consacre, dans sa *Vita*, à cette première passion, il nous révèle qu'il s'agissait d'une noble jeune femme, mariée depuis un an déjà, d'une beauté pleine de modestie, d'une douce ingénuité. Bientôt il lui est devenu impossible de se passer de sa présence. Déjà il dresse des plans d'avenir : pour ne point la quitter, il se fixera pour toujours à La Haye...

Ainsi commence, pour Alfieri, une ère de félicité complète, entre une amie très chère et un parfait ami. Car la jeune femme ne semble pas lui avoir été cruelle plus que de raison... Félicité fugitive. Hélas! la bien-aimée était en puissance de

mari, et encore que ce dernier ne fît pas montre d'une jalousie bien farouche, il ne la laissait pourtant pas entièrement libre de ses démarches. Le fait est qu'au mois d'août 1768 il emmène sa femme aux eaux de Spa. Alfieri les y suit fidèlement, et jusqu'ici tout semble aller au mieux. Mais à la fin du mois, c'est l'inévitable, la fatale départie. Le mari se rend en Suisse, la femme va attendre son retour sous l'aile de sa propre mère, et tout ce que peut faire l'amoureux, c'est de l'escorter de Spa à Maestricht.

« Cette première séparation me déchira véritablement le cœur, note-t-il dans son autobiographie, mais il nous restait encore quelque espoir de nous revoir. » Voilà, en effet, qu'elle le rejoint à La Haye peu de jours après. Nouvelles et parfaites délices, que ne trouble même plus l'importune présence du mari, au reste assez peu gênant, semble-t-il. Mais dix jours plus tard, l'ayant ainsi rendu heureux d'un bonheur surhumain — *beato sopra ogni uomo* — elle part rejoindre son époux, sans avoir eu le courage d'annoncer son départ. C'est l'ami d'Acunha qui se charge d'apporter, un beau matin, un billet de la fugitive, billet fort tendre, plein d'ingénuité, lui aussi, nous dit-on, mais qui n'en frappe pas moins d'un coup mortel l'amoureux désespéré.

Car il veut mourir, il n'entend pas survivre à cet abandon. Il appelle un chirurgien, lequel le saigne, puis, resté seul, il enlève tout bandage; son sang s'écoule; stoïque, il attend la mort. Et il eût succombé, n'était que son valet, le fidèle Elia, s'aperçoit de la tentative, remet tout en ordre et garde son maître à vue... A vrai dire, le dernier biographe d'Alfieri, M. Paul Sirven, ne croit pas trop à cette tentative de suicide, qui lui paraît renouvelée de l'abbé Prévost et de ses *Mémoires d'un homme de qualité*. Tout au moins pense-t-il que le héros a fort dramatisé les choses. Et il se pourrait bien.

Quoi qu'il en soit, ses dix-neuf ans n'en ont pas moins dû éprouver un gros, un très gros chagrin. D'Acunha le recueille chez lui, ne le quitte plus d'un pas. « Ma douleur, déclare-t-il, était sombre et taciturne, et soit honte, soit défiance, je n'osais l'extérioriser; je me taisais donc, ou je pleurais. Cependant le temps, les conseils de l'ami, les menues distractions qu'il m'imposait et quelque rayon d'incertain espoir de réussir à la revoir, de retourner à La Haye l'année suivante, et, plus que tout le reste peut-être, la légèreté naturelle à cet âge de dix-neuf ans me soulagèrent peu à peu. Et encore que mon âme mît longtemps à guérir, la raison du moins me revint tout entière en l'espace de peu de jours. »

Tant et si bien que, vers la mi-septembre, Alfieri reprenait le chemin de Turin. Ainsi finit l'idylle. Il devait revenir à La Haye en 1770, y revoir l'ami d'Acunha et fraterniser avec

lui deux mois durant. Mais il savait, en arrivant, qu'il n'y retrouverait plus son aimée; il avait appris — sans doute par son confident, avec lequel il n'avait cessé de correspondre — qu'elle était fixée à Paris depuis un an déjà. Et il ne semble pas l'avoir jamais revue.

Ce ne serait là, à tout prendre, qu'une anecdote biographique sans excès d'importance, si une curieuse découverte, faite seulement au début de ce siècle, n'invitait à penser que cette liaison aurait bien pu porter de plus durables conséquences qu'on ne l'avait encore soupçonné. Cette découverte est celle d'un sonnet demeuré inédit, car Alfieri s'est abstenu de le recueillir dans ses œuvres. Il le communiquait à un ami français, en post-scriptum à une lettre datée de Londres, le 10 janvier 1771, et il le lui présentait comme ayant été écrit « pour une dame avec laquelle il avait eu une intrigue assez plate, dernièrement, à La Haye ». L'ami en question était l'abbé Sabatier de Cabre, qu'il avait dû rencontrer l'année précédente à Liége, où il remplaçait temporairement son frère, ministre de France auprès du prince-évêque Charles d'Oultremont. C'était ce joyeux abbé qui, devenu aussi le « bon ami » de Beaumarchais, accompagnera, avec l'abbé de Calonne, le verveux auteur dans sa loge, le soir de la première représentation du *Mariage de Figaro*, à seule fin, dit-on, de lui administrer, en cas de besoin, des « secours spirituels »... A ce « roué », on s'explique assez qu'Alfieri ait présenté ses vers d'amour sur un ton négligent et dégagé, et comme nés d'une « intrigue assez plate ».

Ces vers n'ont pas manqué de faire couler beaucoup d'encre. Aussi bien constituent-ils une curiosité littéraire de premier ordre, puisqu'ils sont antérieurs d'au moins cinq ans au plus ancien sonnet avoué du poète. C'est son tout premier pas dans la carrière des lettres, et il mérite, à cet égard, quelque attention. Voici ce morceau dans l'excellente version de M. Sirven :

« O jour à tout jamais funeste et cher où je te vis et où, pris dans tes liens, je cherchai vainement et en versant des larmes amères, un remède à une si grande peine, à la perte de mon repos!

Célestes attraits! J'apprends aujourd'hui, malheureux que je suis, qu'il n'est point ici-bas de mortel si insensible qui ne doive s'avouer vaincu par vous.

Cruelle! tu as su lire dans mes yeux les sentiments les plus secrets de mon cœur, et mon martyre n'a point éveillé ta pitié!

C'est en vain que mon amour est demeuré silencieux derrière mes lèvres humides. Tu l'as deviné, femme barbare. Et pourtant, tu me laisseras mourir. »

On a voulu voir dans ces vers le reflet poétique d'une autre intrigue amoureuse dont La Haye aurait été le théâtre, lors du second séjour qu'y fit Alfieri. Nous n'insisterons pas sur ce point : M. Sirven nous paraît avoir fait définitivement justice de cette hypothèse assez saugrenue : nul doute pour nous qu'il ne s'agisse ici de la *donna ollandese* dont nous parle la *Vita*. Et nous ne sommes pas moins d'accord avec ce biographe diligent et averti quand il déclare que ce sonnet « n'est pas un chef-d'œuvre ». Il s'en faut, certes! Mais ces hendécasyllabes vaguement imités de Métastase ont pourtant, à défaut d'autre mérite, celui d'une sincérité un peu embarrassée, mais certaine. Comme le souligne fort bien le même critique, ils trahissent « un amoureux à la fois timide et fervent. C'est gauche et c'est jeune, mais c'est vrai ».

Il y a assurément quelque gloire pour l'inconnue de La Haye à avoir de la sorte inspiré les premiers accords — maladroits et incertains, on en convient — d'une lyre qui allait devenir illustre. Et c'en est assez pour qu'on souhaite percer son anonymat.

★

Qui était-elle?...

« Ce sont mes actions et non pas celles d'autrui que je me propose d'écrire. Je ne nommerai donc presque jamais personne par son nom, sauf dans les choses indifférentes et louables... » Alfieri a fidèlement tenu cette promesse de son introduction et, dans tout le cours de sa *Vita*, il tait les noms dont la divulgation aurait pu être désobligeante ou simplement indiscrète. Ce scrupule est poussé si loin que la comtesse d'Albany n'est jamais appelée, dans ces pages, que la *donna mia*. Il a, comme bien on pense, gardé un secret plus hermétique encore à l'aimée de La Haye, qui reste anonyme et comme voilée. Faut-il donc nous résigner à ne savoir d'elle que ce que le poète a consenti à nous en dire? Peut-être...

Cependant M. Sirven, documenté par un correspondant des Pays-Bas qui a enquêté sur place, croit pouvoir, aux dernières nouvelles, identifier la *donna ollandese* avec une certaine Christine Emerentia van Aduard, qui, née à Groningue en 1747, y épousa en 1766 Jan Wilhelm van Imhof, fils d'un ancien gouverneur de Batavia. Du moins déclare-t-il qu'il y a « de fortes chances » pour qu'elle soit l'inconnue d'Alfieri.

Nous n'en croyons rien. Et voici pourquoi :

La circonstance du séjour à Spa offre aux recherches un point de départ assez ferme. A cette époque déjà, la présence des hôtes de marque dans la coquette ville d'eaux était soigneusement enregistrée, Imprimée sur des feuilles volantes

in-quarto, paraissait durant la saison, « A Liége et à Spa, chez J.-F. Desoer », une *Liste des personnes qui sont venues aux Eaux Minérales de Spa.* La dix-septième de cette année 1768, datée du 2 août, mentionne en toutes lettres « Monsieur le Comte Alfieri, de Turin », dont on apprend, du même coup qu'il était descendu à l'hôtellerie de « la Croix blanche ».

Cette mention permet déjà de préciser, pour ce séjour, la chronologie un peu vague de la *Vita,* qui se borne à le dater du mois d'août, sans plus. Nous voici assurés que le poète a quitté La Haye, au plus tard, dans la dernière semaine de juillet. Mais il n'importe guère. Ce que l'on serait heureux de trouver aux feuillets jaunis de cette vénérable *Liste,* ce serait la preuve de l'identification proposée. Or, à ce point de vue, ils nous déçoivent : ni en juillet, ni en août, ni en septembre de cet an de grâce 1768, nulle trace du passage par Spa d'un couple van Imhof-van Aduard. Et pourtant des visiteurs de ce rang n'eussent pas manqué de s'y trouver répertoriés. C'est ce qui arrivera de nouveau à notre poète quand il y reviendra deux ans plus tard, et la Liste n° 20, du 16 août 1770, mentionne « Monsieur le Comte Alfieri », qui logea cette fois *Au grand Monarque.*

En fait de noble famille hollandaise qui séjourne à Spa durant ce mois d'août, et qu'aurait pu accompagner notre héros, on n'en découvre qu'une seule. Et encore n'est-elle hollandaise qu'à demi. Le même numéro du 2 août mentionne : « Monsieur le Marquis du Chasteler, Chambellan actuel de Leurs Majestés Impériales, avec Madame la Marquise son Epouse » descendus à l'*Hôtel de Pologne.* Cette « Epouse » serait-elle, par hasard, la mystérieuse *donna ollandese?...*

Examinons... De tout ce qu'Alfieri nous dit de son amie, on peut déduire qu'il s'agit d'une Hollandaise de la meilleure société de La Haye. — La marquise du Chasteler, née Catherine Hasselaer, est la fille d'un des personnages politiques les plus importants des Provinces-Unies, plusieurs fois bourgmestre d'Amsterdam, amiral général, ministre plénipotentiaire au congrès d'Aix-la-Chapelle.

Il s'agit d'une jeune femme, Alfieri l'assure, et ses dix-neuf ans le prouvent. — Cette année 1768, la marquise a vingt-huit ans. — D'une jeune femme « mariée depuis un an » — Catherine Hasselaer, prématurément veuve d'un Geelvinck van Castricum, a épousé le marquis de Chasteler le 22 mars 1767, donc l'année précédente.

Autre indice : le poète raconte qu'au retour de Spa son amie va quelques jours à la campagne auprès de sa mère. Nulle part, il ne donne, par contre, son père, comme encore en vie. — En effet, Gérard Hasselaer était décédé depuis le 12 juillet

1766; par contre, sa femme, Elisabeth Cliquet, ne devait mourir que le 26 février 1776.

Voilà sans doute un faisceau de concordances assez suggestives. Mais, en bonne méthode, il faut tenir compte aussi des difficultés que soulève d'autre part l'identification. Les deux principales tiennent en cette unique phrase d'Alfieri : « Le mari de ma dame était un homme fort riche, dont le père avait été gouverneur de Batavia. »

Fort riche, le marquis de Chasteler l'avait été, mais les prodigalités d'une vie fastueuse l'avaient conduit assez tôt à une gêne relative. Un an après la mort de son père, qui l'avait mis en possession de toute sa fortune, il s'était trouvé plongé, selon le mot d'un de ses biographes, « dans un abîme de malheurs ». Si bien qu'il avait dû donner certains de ses fiefs en hypothèques. Lorsqu'il avait épousé Catherine Hasselaer, celle-ci s'était obligée, par contrat, à « lui payer chaque année douze mille florins sur le produit de ses biens ».

En réalité, le *richissimo individuo,* c'était, en l'occurrence, non le mari, mais le père de la jeune femme, Gérard Hasselaer, dont on évaluait les revenus, en 1742, à 30 ou 32.000 florins. Et c'est Hasselaer aussi que l'on trouve intéressé dans l'opulente Compagnie des Indes néerlandaises. Non point qu'il y eût jamais occupé le poste suprême, celui du gouverneur de Batavia — plus exactement : « Gouverneur général des établissements de la Compagnie aux Indes Orientales. » — Mais il en avait été « administrafeur » (*bewindhebber*). Qu'interrogeant, après vingt ans passés, des souvenirs un peu confus, Alfieri se soit trompé et ait, en l'exagérant, attribué au beau-père de son amie la qualité qui revenait à son père, il n'y a vraiment pas là de quoi s'étonner. Aussi bien était-il assez naturel qu'il portât plus d'attention à la fille qu'au père, et à la femme qu'au mari.

Autre difficulté. Le séjour à Spa se trouve interrompu parce que, nous dit le poète, le mari de sa dame « ayant acheté récemment une baronnie en Suisse, voulait y aller en villégiature cet automne-là ». Or, il paraît bien établi que le marquis du Chasteler n'a acheté nul titre de noblesse en Suisse : il en aurait fait mention dans la seconde édition de la *Généalogie* de sa famille, qu'il publia en 1774. Mais il est infiniment moins sûr qu'il n'ait pas cherché à en acquérir un. Car il donnait furieusement dans la vanité des titres nobiliaires.

Le hasard de la naissance ne l'avait, à cet égard, pas trop mal traité, l'ayant fait « marquis du Chasteler et de Courcelles, seigneur de Carnières, Aufermont, Bois de Louvignies, le Cattoire, Auvin, le Vieutordoir, Jansieux, Tenré et Rieuwelz ». Il ne put s'en satisfaire. Pour briguer le titre de prince, il prétendit rattacher sa maison à celle des ducs du Chastelet,

qui ne le supporta point. On discuta, et âprement; on recourut aux généalogistes; l'affaire occupa tour à tour le Grand Conseil de Malines, la Cour de Vienne et le Parlement de Paris. Après quoi le marquis dut rester marquis. Il se consola, sur le tard, avec le titre de grand d'Espagne, auquel il fut élevé le 21 août 1789. Il était temps! A tous égards, car il mourait le 11 octobre suivant... Mais ces grands espoirs ne l'avaient point détourné, dans sa jeunesse, de briguer de moindres honneurs. Ayant acheté, en 1773, la terre d'Incourt, il obtint de l'impératrice Marie-Thérèse d'ériger ce fief en baronnie. Nulle invraisemblance donc à ce qu'il ait, cinq ans plus tôt, tenté d'acquérir ailleurs la même dignité.

Enfin, à son retour à La Haye en 1770, Alfieri trouvera son amie « fixée à Paris avec son mari depuis plus d'un an », et Bruxelles paraît bien avoir été la résidence habituelle des du Chasteler. Mais la marquise faisait des séjours dans la capitale de Louis XV. Elle y était, par exemple, en juillet 1767. Rien n'empêche qu'elle s'y trouvât de même à l'automne de 1770. Cependant on inclinerait plutôt à croire que le sage d'Acunha a cru prudent de la prétendre plus loin de La Haye que la capitale du Brabant.

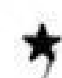
Tout compte fait et tout bien pesé, il nous paraît, à notre tour, qu'il y a « de fortes chances » pour qu'on puisse identifier avec la *donna ollandese* la marquise du Chasteler, née Catherine Hasselaer. S'il en va ainsi, nous avons la chance de pouvoir vérifier par un témoignage désintéressé le bien qu'Alfieri nous dit de sa flamme de La Haye. Alors qu'elle n'était encore que « la veuve Geelvinck », elle s'était, en effet, étroitement liée d'amitié avec cette Belle de Zuylen, qui allait devenir elle-même Mme de Charrière, connaître sous ce nom une appréciable gloire littéraire et précéder Anne Lindsay et Mme de Staël dans le cœur de Benjamin Constant.

Dans la correspondance de Belle avec Constant d'Hermenches, se profile à maint endroit l'agréable physionomie de celle que son impétueuse compatriote appelle familièrement « la veuve ». Elle craint même, à certain moment, que son correspondant ne s'en soit épris. Ce qui ne l'empêche du reste pas de déclarer par la suite : « Elle est charmante, je l'aime, et par habitude, et par un goût qui s'accroît tous les jours. » Tout ce qu'elle trouve à lui reprocher, c'est d'avoir l'âme bienveillante et non point aimante : « elle a toujours des complaisances, jamais de préférence ». Encore concède-t-elle que « son cœur est noble et généreux » et qu'elle est « discrète et officieuse ». Deux mois plus tard, elle la dit « plus aimable et plus caressante que jamais », et elle la plaint de tout cœur d'avoir épousé, en le marquis du Chasteler, « un sot dans toute l'énergie du terme ». Leur amitié n'en résistera pas

moins au violent mépris de Mme de Charrière pour ce fâcheux mari, et on la dit, en 1775 encore, « plus raisonnable et plus aimable qu'elle n'a jamais été ».

Voilà qui nous laisse deviner une femme charmante, dont les dix-neuf ans du poète avaient cent motifs de s'éprendre. Charmante et « raisonnable ». Et peut-être ce dernier trait n'est-il pas indifférent!

En 1832, Balzac dédiera *le Colonel Chabert* « A Madame la Comtesse Ida de Bocarmé, née du Chastelier » (*sic*). Ce sera la petite-fille de celle en qui nous croyons reconnaître l'amie hollandaise d'Alfieri.



Intoppo amoroso, obstacle amoureux, c'est par ce terme peu galant qu'Alfieri désigne, non sans quelque dédain, ses trois premières aventures sentimentales. Car à l'époque où il écrit sa *Vita* il veut persuader ses lecteurs, et peut-être se persuader soi-même, que sa liaison avec la comtesse d'Albany a été, dans toute son existence, la seule passion qui ait compté, le *degno amore* qui l'a transformé, régénéré, sauvé d'une oisive et rongeante médiocrité.

Mais nous ne sommes pas, à tout prendre, obligés de le croire sur parole. Et en ce qui regarde l'épisode de La Haye, un mot qui lui échappe paraît bien indiquer qu'il avait été plus et mieux que le mémorialiste ne consent à l'avouer. Car il note à cet endroit de son autobiographie que c'est seulement quand il était fort épris qu'il se sentait dans l'esprit et dans le cœur « un certain désir d'étudier, un certain élan, un certain bouillonnement d'idées créatrices ». Même il ne s'estimait, dit-il, capable de réussir en littérature que s'il avait un objet aimé, auquel il pût dédier « les fruits de son génie ». Ce qu'il ne dit point, et que nous savons maintenant, c'est que dès La Haye il avait commencé de taquiner la muse. Pas n'était donc besoin de la comtesse d'Albany pour lui mettre la plume à la main...

Admettons que l'ami d'Acunha y ait été pour quelque chose. Mais sûrement aussi la jeune et jolie femme qui lui avait inspiré cette première et vive passion. S'il faut, comme nous le pensons, l'identifier avec Mme du Chasteler, cette fidèle amie d'une future romancière ne pouvait manquer d'être elle-même cultivée et lettrée. N'en doutons donc point : c'est bien à La Haye qu'a dû commencer cette manière de rédemption dont l'écrivain se plaira par la suite à reporter tout le mérite sur la mûrissante comtesse d'Albany.

POÈMES

PARIS M'A DIT...

par CHARLES AUTRAND.

Paris m'a dit qu'elle viendrait
parce que sans elle seule est la Seine

qu'elle viendrait dans le matin
avec des fleurs sous ses paupières

avec des herbes dans la voix
des algues nues comme ses bras

avec du sable sur le front
afin que mieux je m'y enlise

qu'elle viendrait comme un matin
après la nuit
comme un printemps après l'hiver
comme le treize après le douze

qu'elle viendrait comme la vague
sur la mer
comme l'écume sur la vague

comme un soleil sur les rochers
de Sainte-Marguerite
aux îles de Lérins.

OFFRANDE DU MATIN

par R. DEGOUY.

Heure tranquille où le nuage en l'eau se mire
Et déroule des cieux les vivantes blancheurs,
N'es-tu pas ce matin le céleste navire
Revenant de pays inconnus aux pêcheurs?
Inextricable azur, océan où tu glisses,

Kaïque, lentement tes longues rames lisses,
O sirènes, ô flots, retenez son essor
Roidi en des liens si pressants et si forts,
Noués si tendrement que lasse et prisonnière,
Mais de rayons brûlante et de tant de trésors
Alourdie, elle voit sans pouvoir s'y soustraire
Nos mains faisant crouler ses gemmes et son or
Nourrir nos cœurs ardents de sa chaude lumière.

DEUX POEMES

par ROBERT DELAHAYE.

Le plus doux prend place au foyer
Le plus triste se met à parler
La flamme monte à son visage
Ses yeux sont d'un autre village.

Ses mains sont d'une autre campagne
Et ses habits sentent le vent
L'entends-tu marcher chaque nuit
Sur l'asphalte brûlant des étoiles?

Il a pris dans l'eau de l'étang
L'aspect de l'homme vêtu de noir
Qui traversait nos basses terres
A l'orée trouble du sommeil.



Une femme s'est arrêtée
Au dernier poste de la frontière
Les hommes étaient sur le calvaire
Légers comme des feuilles mortes
Leur sang bourgeonnait sur la pierre
Le soleil déchirait sa fleur
Les oliphants de la prière
Et les chants de résurrection.

L'INNOCENCE

par YVONNE FERRAND-WEYHER.

Elle a planté dans son jardin la Vigne
Et moi je reste au bord de mes viviers
Loin de sa Vigne et de ses oliviers.
J'attends qu'un jour un oiseau me désigne,
Jetant du ciel une herbe sur le vent,
Qu'elle m'appelle en son jardin vivant.
Je quitterai mes poissons et mon île
Pour m'en aller sur l'inconnu chemin;
Son vin pourpré, l'or luisant de son huile,
Vers eux je tends avidement la main.

Je trouverai dormante l'Innocence;
A tel sommeil je perdrai mon souci
Et, s'éclairant mon esprit obscurci,
Du seul effet de sa douce puissance,
Oubliera tout des affreuses forêts
Où de terreur et de froid je courais.
Sur le front pur tremblent les branches vertes;
L'olivier fait, caressant, voltiger
Le bandeau que ses fines mains ouvertes
Lui tressent d'ombre et d'un argent léger.

Entendez-vous le doux bruit des fontaines
Berçant un songe où s'apaise le corps?
Un Ange change à suaves accords,
A purs concerts les notes incertaines
De l'eau, du vent, des feuilles, des oiseaux.
La dormeuse a sur son lit de roseaux
L'humble abandon d'un fruit dans sa corbeille.
De joie un pleur a doucement perlé
A sa paupière; aux ailes d'une abeille
Vite essuyé le pleur s'est envolé.

Tant de candeur laisse l'heure éblouie;
Le soleil pleut à larges gouttes d'or
A travers l'ombre où l'Innocence dort
Et sont mêlés à cette chaude pluie
Fleurs et duvets par le vent répandus.
Tous mes désirs soudains se sont perdus;
L'avide soif et la vaine brûlure
D'un si grand bien ardemment convoité,
Tant de candeur ne peut que les exclure
Et rend aveugle à force de clarté.

N'éveillons pas l'Innocence endormie
Et souriante en ses songes divins.
Sans l'huile d'or, sans la pourpre des vins
Et sans l'espoir d'une parole amie
Je m'en irai. Je ne troublerai point
L'âme veillée avec un si grand soin.
Je m'en irai; mais sans plus craindre l'ombre
M'en retournant à travers la forêt
Je rêverai, seul sur la route sombre,
De la clarté pure qui l'entourait.

DEUX POEMES

CRUCIFIX

par ROGER-PIERRE IGLÉSIS.

Si passant rue des Feuillantines
un jour plombé de pluie tu vas
le corps transi l'âme en guenilles

songe au couvent qui fut par là.
Les crucifix règnent toujours
aux croisillons des murs calcaires
et l'encaustique des parquets
où les patins feutrés s'arrêtent
cherche l'encens dans les couloirs
pour nouer la ronde du soir.

Les Sœurs cependant ont jailli
des enceintes trop solennelles
chercheuses du malheur petites
avec leurs mains surnaturelles
elles ne redoutent pas l'Hôpital.

Mais si Paris trop mélodique
mêle aux beaux jours de sa splendeur
un tel silence et ce mystère
songe alors à ces ombres blanches
dans leurs chapelles illuminées
qui nous sauvent sans nous connaître.

CAFÉ DE FLORE

Les discours du Prix Littéraire
ont cessé avec les vacances.
Le Café dort dans la tiédeur
des après-midi provinciales
Sous l'œil incertain du garçon
noyé dans un demi-sommeil.

La fumée des pipes a terni
les miroirs gris où se jumellent
les visages d'anciens poètes
dans leur songe d'avant la mort.

Le Café où Flore s'étonne
de voir les fleurs changées en mots
et les poèmes s'épanouir
en corolles philosophiques.

Les initiés ont disparu
vers des cafés plus balnéaires
mais le petit jeune homme pauvre
vient rôder comme chaque jour
à l'ombre illustre des fantômes
le cœur broyé cherchant à voir
la table où trônaient les Apôtres.

Saint-Germain rit dans l'Abbaye
et dit cinq heures à son horloge
alors le garçon pour ne pas
sombrer d'un coup la tête lourde
choque deux verres en toussotant
et se dit à lui seul
un poème...

DEUX SONNETS

par MICHEL LAPARADE.

CE GIVRE...

Ce givre plus artiste qu'une main
Dont au matin ma vitre s'est gercée
D'un dur dessin accable ma pensée
— Impénétrable à mon œil trop humain.

Il fait mon cœur plus encor incertain,
Et ma candeur à jamais balancée
Entre sa flamme et la rigueur glacée
D'un cristal pur de songes souterrains.

Je ne sais rien au delà de ce givre
Qu'un moi bavard qui s'étonne sans fin
Du chant profond qui lui souffle de vivre;

Et mon vouloir demeure sur sa faim,
A ne partager point sa double envie :
Vivre ce chant ou chanter cette vie..

L'AUBE INDÉCISE

Je te refuse, ô Mort, de tout mon cœur vivant,
Cette aube pleine encor de grâce printanière.
Quel soir magicien vaudrait cette lumière,
Quel silence profond le rire d'un enfant?

Son souffle m'est plus cher que la chanson du vent,
Et sa légèreté fait si lourde ma terre
Qu'il me faut bien mêler ses mains à ma prière
Si je ne lui veux point un envol décevant...

L'as-tu promis du moins à des métamorphoses
Où s'en irait son cœur déclore en quelque nuit
Les pétales les plus subtils de mon ennui?

Mais nul n'a remonté les grands fleuves moroses
Pour redire la mer où sourirait l'éveil
De tes songes trop enchantés pour son sommeil...

LAMMA SABACTHANI

par PAUL RANCHON.

Les chevaux de la mort galopent.
Des années,
la course des chevaux de peur meurtrit la terre
et les saisons n'ont pas guéri le sol troué
où suppure et verdit l'eau trouble de l'hiver.
Dieu du ciel est-il sourd? et n'entendra-t-il pas
sous le choc de leurs fers craquer les os des hommes,
et derrière eux n'entend-il pas germer du sol
dans les jardins d'oubli la fleur blanche des croix?

Les chevaux de la mort galopent.
Sur la mer
retombent les volcans giclés sous leurs sabots.
Dieu, êtes-vous aveugle? ou voyez-vous les flots

avaler lentement ces débauches de chair,
grasse joie pour la gueule et les dents des ténèbres
et les bras mous palpant la dérive des eaux?

Les chevaux de la mort galopent.
Dans le ciel
la nuit voûte des ponts de fer roulant leur charge
de destin sur les cimetières du sommeil.
Dieu, sur cette clameur de métal et d'orage,
n'entend-il pas sept fois hurler la peur des villes,
Dieu sourd n'entend-il pas haleter la poitrine
des hommes sous la chute du ciel écrasés?

Chevaux fous de l'Apocalypse, nuit et jour
ils déchirent la géométrie patiente
aux pentes des saisons brodée par les labours,
ils ont crevé les yeux des maisons où la lampe
entr'ouvre tendrement les paupières du soir,
de la maison aïeule à travers la mémoire
des générations au sol enracinée;
et les villes au ventre nu dont l'odeur chaude
faisait au loin gémir les chiens noirs du péché,
et qui se retournaient dans leur sommeil, couchées
sur un lit de luxure et de sueur, leur faute
pesait-elle le poids du firmament crevé,
les cités au delà du temps, pierre sur pierre,
dont la foi jaillissait avec l'espoir des lieues
et l'hymne des moissons et des avoines bleues?
— Mais la bouche au zénith qui tendait leur prière,
l'ange sur le clocher a-t-il crié vers Dieu?

Les chevaux de la mort passent.
Dieu des armées
est-il content? A-t-il trouvé, sous leurs sabots,
son compte d'os rompus et de chair déchirée?
Dieu Sabaoth a-t-il senti, sur les bûchers,
fumer la maigre odeur de famine en fagots?
Celui qui les avait pétris à son image,
qui sait parmi leur nombre s'il reconnaîtra

sa marque sur ces morts sans nom et sans visage,
tous ces morts qui chacun croyaient s'appeler Moi
et ne sont plus que millions, les pleins charniers
d'additions de morts alignés immobiles
et grouillant de zéros dont la page fourmille,
est-ce ce que Dieu voit de son éternité?

Mais vous, Christ, qui pleuriez au tombeau de Lazare?
Mais tous ces morts, et ces millions de silences,
ces faces dont nul doigt n'a fermé le regard,
les yeux de tous ces morts figés comme un miroir
où se sont effacées la peur et l'espérance,
ces yeux ouverts sans fond dont rien n'emplit le vide,
vous êtes-vous penché sur leurs puits sans vertige,

Christ? Au jardin des Oliviers, votre prière
cherchait-elle le ciel pour ne plus voir la nuit
peuplée autour de vous de ces yeux sans paupières,
n'entendre pas monter la marée infinie
d'un océan phosphorescent d'yeux grands ouverts?

Aviez-vous mal pesé le péché de la terre,
Christ que nous avons vu trébucher sous la Croix
quand pour vous lapider nous ramassions les pierres
au bord de votre route, et ne saviez-vous pas
compter les revenants descendus des ténèbres
de notre Apocalypse, et de qui l'ombre maigre
se lève avec Simon pour partager son poids?

Le galop des chevaux passe, mais sur les hommes
luit encor suspendu le reflet d'une épée,
Dieu ne trouve-t-il plus de juste en nos cités
sur qui couve le feu mal éteint de Sodome?

Christ! ce jeu valait-il parmi nous de descendre,
si vos mains transperçées n'ont pu fermer les yeux
sans sommeil des gisants, toujours ouverts d'attendre
l'aube d'un ciel muet qui n'a rien à répondre
aux hommes avec vous abandonnés de Dieu?

MICHELET
ET *LA SORCIÈRE*

par LUCIEN REFORT.

Ce livre curieux, dès sa parution, suscita des éloges enthousiastes et d'amères critiques. En novembre 1862, le procureur impérial menaçait de poursuites. L'éditeur Hachette avait refusé de publier l'ouvrage, déjà imprimé : c'est Dentu qui, moyennant certaines coupures dans le texte, consentit à s'en charger. Après les menaces de poursuites, le livre cessait de paraître en France, et la deuxième édition devait être imprimée à Bruxelles, chez Lacroix et Verboecken.

D'autre part, le 2 décembre 1862, Hugo écrit à Michelet, de Hauteville-House : « J'achève ce matin même la lecture de la *Sorcière,* cher et grand philosophe. Je vous remercie d'avoir fait ce beau livre. Vous avez mis là la vérité sous toutes les formes, dont la plus magnifique peut-être est la pitié. Vous ne vous contentez pas de convaincre, vous émouvez. Ce livre est un de vos grands triomphes, etc... »

Quant à Michelet, il semblait préoccupé, à en juger par le ton de la lettre qu'il adressait le 15 novembre 1862 (quinze jours avant de connaître l'opinion de V. Hugo) à Eugène Noël, l'un des rédacteurs du *Journal de Rouen :*

« Aujourd'hui même, je crois, vous avez la *Sorcière.* Si vous pouvez... faire un article court, mais le plus tôt possible, j'en serais charmé. On insisterait peu sur le fond, qu'on peut effleurer, en appuyant seulement sur la forme, l'*œuvre d'art,* etc... (1) »

On comprend assez l'étonnement chez les uns, l'approbation chez les autres. Car le livre, un peu équivoque, est inégal. Des deux parties qui le composent, la première seule tient

(1) Cf. Sirven : *Lettres inédites,* p. 296.

de près à l'auteur : c'est elle qui, par des considérations historiques et psychologiques, se propose de « recréer » la mentalité de la sorcière. La seconde partie se borne à exposer, à titre d'exemples justificatifs, quelques-uns des grands procès restés fameux dans les annales de la sorcellerie (A[illegible], Grandier, Gauffridi, la Cadière, etc...). De ces scandales, Michelet semble vouloir tirer parti pour des buts de polémique et, sans doute, s'en faire un argument contre les jésuites. Mais, autant, par son originalité et sa sensibilité, l'essai de psychologie de la sorcière (1re partie) offre un intérêt certain, autant la plate monotonie des scandales (2e partie) nous laisse froids; et l'on regrette que l'historien s'attarde à ces cas lamentables d'une humanité déficiente et exceptionnelle.

Une première question se pose : Pourquoi Michelet a-t-il écrit la *Sorcière?* En vérité, l'idée ne lui est pas venue, un beau jour de 1861, de composer une étude sur la sorcière. Il est assez rare que le « sujet » à traiter s'impose fortuitement à son esprit. Bon nombre de thèmes ne sont éclos que parce que, depuis longtemps, ils étaient latents dans sa pensée, comme enfouis dans son subconscient, puis furent peu à peu mûris au gré des circonstances de sa vie toujours passionnée, graduellement enrichis des apports d'un cerveau toujours avide de connaître et d'une sensibilité toujours prête à vibrer. La plupart de ses ouvrages (en dehors de l'Histoire proprement dite) ont été ainsi les fruits d'une longue « incubation ». Il avait souvent pensé à la *Sorcière :* les tomes 3, 4, 5, 7 (surtout la longue introduction de ce volume) de l'*Histoire de France* contiennent les idées maîtresses qui, avec le temps, s'agrègeront et prendront consistance.

Ceux qui connaissent notre écrivain comprendront qu'un tel sujet ait été de nature à le tenter, dans la mesure où il s'accordait avec quelques-unes de ses tendances les plus chères : mysticisme, sensualisme, libéralisme.

Michelet, qui a cru en tout, qui a toujours voulu expliquer les faits de l'histoire par des raisons de sentiment, a cru retrouver dans la sorcellerie un acte de foi, bizarre sans doute, anormal, mais sincère, donc excusable. Il faut remonter un peu plus haut, à des considérations historiques, pour expliquer que ce mysticisme spécial ait pu gagner les esprits du moyen âge. Le moyen âge, par l'Eglise, avait tué les

anciens Dieux; avec eux se voyait aussi interdite la vie des sens, les élans de l'imagination, comme inconciliables avec les sèches abstractions d'un formulaire imposé. Il vint un jour où le moyen âge désespéra. Ce jour-là, l'homme se crut abandonné de Dieu, il se sentit seul. Mais, dans ces temps, on n'était pas longtemps seul. L'homme ne devinait-il pas autour de lui des présences invisibles, les divinités d'autrefois qu'il avait aimées, et que son imagination naïve concrétisait en lutins, en follets, en fées? C'était par le cœur, bien plus que par l'esprit, que ces êtres primitifs leur étaient attachés. La femme, surtout, ne les avait jamais négligés, leur rendant un discret, mais fidèle hommage. Et, du jour où, malheureuse, lasse de ne trouver nul apaisement dans les croyances imposées, elle entrevit une consolation possible dans l'inconnu mystérieux, elle s'abandonna à ce mysticisme, interdit sans doute, mais aussi attirant que les autres, ceux qui sont permis. Dans la sensibilité frémissante de ce poète émotif qu'est Michelet, s'esquissent en une inconcevable idylle, les phases de cette liaison entre la ruse imaginaire de l'Esprit et le désir réel de la femme: d'un côté l'espoir, paré de ses séductions, fort de ses promesses, habile à faire taire les réclamations de la conscience en flattant les aspirations du cœur; de l'autre une pauvre volonté, craignant surtout de ne pas se laisser vaincre assez vite.

Mais aussi Michelet reste accessible aux suggestions d'un sensualisme, toujours, chez lui, en éveil. L'admirateur de la femme, l'historien de l'Amour, se devait de se faire l'historien de la sorcière. Car la sorcière, c'est la femme encore, attristante victime de la servitude où la maintiennent les temps durs où l'homme est implacable. Ce que peuvent suggérer dans l'âme féminine la curiosité de l'inédit, la faculté de sentir l'inexprimé, le besoin de s'évader du réel, bref, tout ce qui fait la poésie de la femme, fait l'excuse de la sorcière. Aberration de l'esprit? mais bien plutôt désaxage des sens. La sorcellerie, coûte que coûte, lui apparaîtra comme un monopole de la femme.

Enfin ce livre semble être une sorte de profession de foi dans le sens naturaliste et libéral : ardente protestation contre la sécheresse d'une discipline qui prétend s'imposer à l'encontre des lois de la vie, contre l'illogisme d'un principe qui fausse la nature. « La nature reparaît toujours, jeune et charmante, et revient après le christianisme, malgré lui,

comme péché » : *La Sorcière* ne serait-elle pas un commentaire de cette phrase qu'il écrivait, vingt et un ans plus tôt, en 1841 (2)? La personnalité de la sorcière doit proclamer les droits de la Nature contre les abus des théologies : résistance, tantôt inavouée, tantôt provocante, de l'esprit d'observation et d'expérimentation contre un verbalisme stérile. Par son ambition de pénétrer les secrets de la nature, de chercher les vertus cachées des choses, dans l'intention de soigner et de guérir, la sorcière fut le premier médecin de l'humanité. A ce titre, elle a droit à une place de choix dans l'histoire du Progrès.

La grande idée libérale qui domine toute l'œuvre de Michelet, l'article le plus cher de son credo philosophique, c'est, à tout prendre, ce qui donne à ce livre sa signification. Les luttes que l'esprit n'a cessé de soutenir contre les dogmes tyranniques, efforts vers la plus grande lumière pour s'affranchir des servitudes du préjugé et se dresser au-dessus des obscurantismes, voilà ce qui hantait Michelet quand il retraçait la genèse de la sorcière. En somme, il n'a fait dans ce livre autre chose que ce qu'il faisait dans les autres : un roman, qui tire de l'irréel une vraisemblance de réalité. Le psychologue qui écrivait le roman de la Femme, le naturaliste qui écrivait celui de l'Oiseau, l'historien qui avait écrit celui de Jeanne d'Arc et du Peuple français, pourquoi n'aurait-il pas écrit le roman de la Sorcière, comme il allait écrire celui de l'Humanité?

Abstraction faite de ses erreurs et de ses défauts, ce livre reste un acte de sincérité courageuse. Comme dans ses autres ouvrages « sociaux », il poursuit ici ce qui fut toujours le but de sa carrière de penseur : la défense des droits de l'humanité.

(2) *Histoire de France*, t. 5, p. 122.

PRÉSENCE D'ESPRIT

par MARTIN ARMSTRONG.
*(traduit de l'anglais
par Raymonde Asselin.)*

Mr. Pellett était un notaire d'un certain âge, prospère et hautement respecté; grassouillet, rubicond et méthodique. Depuis des années, il avait pris King's Square en grippe, car King's Square se dressait tel un formidable obstacle sur le trajet qui menait en droite ligne de sa maison à son étude, qui se trouvait dans Yorrick Street. Si seulement, il y avait eu une sortie à l'extrémité de King's Square, il se serait trouvé en moins d'une minute dans Yorrick Street, juste en face de son étude. Mais King's Square était un *cul-de-sac*. Pour se rendre à son étude (ce qu'il faisait généralement à pied), Mr. Pellett était donc obligé d'effectuer un détour exaspérant d'au moins deux cents mètres. Si l'extrémité de King's Square avait été fermée par des maisons, Mr. Pellett n'aurait éprouvé aucun sentiment d'amertume, car bien qu'il sût parfaitement que, s'il avait pénétré dans une de ces hypothétiques maisons par la porte d'entrée pour en sortir par la porte de derrière, il se serait retrouvé dans Yorrick Street, il n'en aurait pas moins reconnu qu'on ne peut se servir d'une maison particulière comme d'un passage public. Mais cette barrière infranchissable consistait non en maisons mais en une grille de fer munie d'une porte. De l'autre côté de cette grille, on voyait un gazon assez pelé, quelques platanes et plus loin une autre grille — celle qui donnait sur Yorrick Street — également munie d'une porte. A travers les arbres, on apercevait Yorrick Street qui s'étendait toute proche, mais désespérément inaccessible. Car cette enceinte était privée; en fait elle formait le jardin d'une grande maison située au nord-est de King's Square, maison dont le porche s'élevait exactement entre les deux grilles. Une personne qui aurait

eu une visite à faire dans cette maison aurait très bien pu entrer par la porte du côté King's Square, faire sa visite, et s'en aller par la porte du côté Yorrick. Mais Mr. Pellett ignorait tout du locataire de cette maison, il n'avait donc aucune raison valable d'y entrer. Et il n'y était, en effet, jamais entré, ou plus exactement jamais jusqu'à ce matin maudit. Une personne plus prudente se serait méfiée, car c'était un vendredi — et même un vendredi 13 — de l'été 1930.

Ce matin-là, Mr. Pellett avait un rendez-vous important à son étude à 9 h. 30 : une consultation avec un confrère, un certain Mr. Berkamsted Brown. Il faisait toujours invariablement son entrée dans l'étude à 9 h. 30 précises, mais, ce jour-là, pour la première fois de sa vie, il était en retard de dix minutes. Ce n'était pas sa faute. La responsabilité de cette anomalie incombait à une femme de chambre malade, une cuisinière peu complaisante, un petit déjeuner retardé — longue suite de désordres et de souffrances — mais il n'en demeurait pas moins que Mr. Pellett était parti en retard. Quelqu'un d'autre aurait évidemment pris l'autobus, mais ce n'était pas le genre de Mr. Pellett. En ajoutant un désordre de plus à ceux qui venaient déjà de bouleverser sa matinée, Mr. Pellett aurait cru faire preuve de la plus coupable faiblesse. Non, Mr. Pellett entendait faire le trajet à pied, comme d'habitude; il se contenterait simplement de marcher un peu plus vite.

Mais les événements démontrèrent qu'il n'avait pas marché tout à fait assez vite, car, en approchant de King's Square, Mr. Pellett s'aperçut qu'il était 9 h. 27. La situation était critique, elle nécessitait une action immédiate; avec une précision quasi militaire, Mr. Pellett conçut un plan simple et hardi qu'il mit aussitôt à exécution. Il pénétra donc dans King's Square par l'extrémité Sud et en entreprit aussitôt la traversée. Mr. Pellett était tout simplement résolu à violer — si nous osons nous exprimer ainsi — le bout de jardin qui se trouvait à l'autre extrémité afin d'arriver à son étude en temps voulu. En somme, il y avait tout lieu de penser que personne ne le verrait, et d'ailleurs, même si on l'apercevait de la maison et qu'ayant deviné ce qu'il était en train de faire, on sortait pour protester, Mr. Pellett serait depuis longtemps sorti par la porte de Yorrick Street et, donc, hors d'atteinte.

La vrai bravoure ne consiste pas à se montrer sans peur et sans faiblesse, mais à ne pas perdre la tête devant le dan-

ger. Mr. Pellett conçut un plan et il en entreprit l'exécution, après quoi il n'y pensa plus; c'est-à-dire qu'il repoussa toute inquiétude pendant la traversée de King's Square, ce qui lui permit d'atteindre la grille avec un sang-froid absolu. Et même alors, Mr. Pellett ne fléchit pas, car l'idée que l'exploit tout entier serait terminé dans un quart de minute lui conférait une saveur incontestable; il ouvrit donc la porte avec un air quasi fanfaron.

L'allée sablée qui unissait les deux grilles passait évidemment juste devant le porche et, à l'instant précis où Mr. Pellett l'atteignait, un événement imprévu se produisit : un petit télégraphiste en sortit assez brusquement. Le fait en lui-même était parfaitement insignifiant, mais, en l'occurrence, il fit sursauter Mr. Pellett. Il sursauta donc, après quoi il s'arrêta afin d'éviter une collision avec le petit télégraphiste. Pourquoi jeta-t-il un coup d'œil sous le porche? Peut-être à cause de quelque bruit vaguement perçu, ou peut-être y fut-il poussé par ce sixième sens qui nous signale parfois une présence jusqu'alors insoupçonnée. Quoi qu'il en fût, Mr. Pellett s'aperçut qu'il était en train de dévisager un domestique qui se trouvait dans l'embrasure de la porte. La tactique, comme le savent tous les gens compétents, est la science de l'action en présence de l'ennemi. Mr. Pellett était sans aucun doute un tacticien né, car une manœuvre très rapide et hautement complexe se dessina dans son esprit : une seconde plus tard il faisait un charmant sourire au domestique en lui demandant :

« Est-ce que je ne me trompe pas, je me demandais si Mr. Spoffin habitait bien ici? »

Spoffin! Quelle trouvaille! Mr. Pellett en fut si ravi, ainsi que de l'agilité avec laquelle il avait affronté le danger, qu'il dut faire appel à tout son sang-froid pour garder un visage imperturbable. Pourtant, son ravissement était prématuré car, à sa grande consternation, le domestique inclina la tête en disant :

« Mais oui, Monsieur. C'est bien Mr. Spoffin. »

Mr. Pellett eut un léger sursaut. Mais il se maîtrisa aussitôt. Le coup avait stimulé son amour-propre. « Je veux parler de Mr. Muggleton Spoffin », dit-il.

Une fois encore, grâce à une présence d'esprit quasi surhumaine, en gratifiant adroitement le perfide Spoffin de cet ingénieux Muggleton, Mr. Pellett venait d'éviter un incident humiliant ou, du moins, il le croyait. Mais, hélas! il n'en

était rien. Car le domestique, comme si la *bona fides* de Mr. Pellett l'avait tranquillisé, recula légèrement pour le laisser entrer. « Je crois que Mr. Muggleton Spoffin vous attend, Monsieur. »

Mr. Pellett étendit les bras et s'appuya contre un des piliers du porche. Mais un homme comme lui avait d'autres cordes à son arc. « Excusez-moi », dit-il, « mais je voudrais être tout à fait sûr de ne pas me tromper. J'ai eu tellement... euh... de difficultés, tant de... euh... de fausses adresses », dit-il en accentuant ses explications par de grands gestes de la main. La personne que je cherche, c'est Mr. Z. Q. Muggleton Spoffin. »

Mr. Pellett rejeta la tête en arrière et fixa sur le domestique un œil intrépide. Mais le domestique, comme s'il voulait mettre un terme au défilé d'érudition du visiteur, ouvrit largement la porte. « Il vous attend, Monsieur », dit-il. « Donnez-vous la peine d'entrer. »

Mr. Pellett sentit la moutarde lui monter au nez. Ce garçon y allait vraiment un peu fort. « Allons, allons, mon ami », dit-il « réfléchissez à ce que vous dites. Ce n'est pas Z. Q.? »

L'homme sourit d'un air excédé. « C'est bien cela, Monsieur. Voyez vous-même. » Il désigna une plaque de cuivre qui se trouvait sur la porte ouverte et attendit, respectueux, accueillant et ennuyé; invitant par toute son attitude Mr. Pellett à pénétrer dans la maison.

Mais Mr. Pellett recula. « Non, non », dit-il. « Non, non, non, je ne veux pas entrer je désirais simplement laisser un message pour Mr... euh... Mr... euh...! » Dans son désespoir, il oublia jusqu'au premier mot de sa brillante improvisation, et, qui pis est, il comprit que son ingéniosité venait de faire faillite, qu'il allait être incapable de formuler un message.

Mais, bien qu'il eût épuisé toutes les ressources de son imagination, Mr. Pellett, au milieu de ses projets en ruine, n'en demeurait pas moins un tacticien plein de sang-froid. « Réflexion faite », dit-il, « je lui enverrai un mot. Oui, décidément, ce sera beaucoup mieux. » Il avait déjà tourné le dos au domestique, et se voyait déjà sauvé lorsqu'il entendit une voix forte qui l'obligea à s'arrêter.

« Cher Monsieur, cher Monsieur, entrez donc, je vous en prie. Comme c'est gentil et aimable de votre part! »

Mr. Pellett aurait évidemment dû se mettre à courir. Il aurait dû tout planter là pour se mettre à courir. Mais, au lieu de cela, il se retourna. Ce fut là sa seule faute : il se

retourna, et, pour ainsi dire automatiquement, prit la main que lui tendait un homme entre deux âges, qui venait d'arriver sur le seuil. C'était un monsieur large et corpulent, vêtu d'une jaquette, d'un pantalon gris et de guêtres blanches; son gilet était orné d'un pince-nez d'or qui dansait au bout d'un ruban noir. Mr. Pellett lui serra la main et contempla fixement une grosse figure charnue et soigneusement rasée; il remarqua malgré son désespoir un menton replet et débordant, des yeux bleus humides et globuleux et une bouche semblable à une cerise; puis une main grassouillette se posa sur son épaule, et Mr. Pellett s'abandonna à sa pression amicale qui le guida dans l'entrée d'abord, et le long de l'escalier ensuite.

« Comme c'était donc gentil, cher monsieur! comme c'est aimable de votre part! » bourdonnait avec reconnaissance le maître de maison jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans une bibliothèque qui se trouvait au premier étage.

« Asseyez-vous donc, je vous en prie », dit Mr. Muggleton Spoffin en lui approchant un fauteuil, « et permettez-moi de vous exposer la question aussi brièvement que possible. »

Mr. Pellett n'avait pas l'intention de s'asseoir, mais la politesse pleine d'insistance de son hôte le força à s'asseoir malgré lui et il s'écroula dans un fauteuil profond et extrêmement confortable. « Mais... mais... mais », bégaya-t-il, « mais laissez-moi d'abord vous expliquer. Je crois qu'il y a eu... un certain malentendu. »

« Sans aucun doute », dit Mr. Spoffin, sans aucun doute, un très grave malentendu. Vous devez l'avoir compris d'après ma lettre. Vous devez aussi avoir compris que je suis décidé à intenter un procès. Je n'ai pas le choix. Procès en calomnie, en diffamation, je ne sais quel est le terme légal; et je compte sur vous, Mr. Ledbitter... »

Mr. Pellett fit un suprême effort, il parvint à s'extraire de son fauteuil et se leva : « Un instant, monsieur », dit-il en interrompant son interlocuteur, « un instant, il faut absolument que vous m'écoutiez. J'ai un rendez-vous important, un rendez-vous extrêmement important pour lequel j'ai déjà » — il sortit sa montre et la contempla avec désespoir — « dix minutes de retard; j'insiste donc pour mettre un terme à ce... ce ridicule, ce stupide... »

Mr. Muggleton Spoffin recula. Sa bouche en forme de cerise se plissa avec indignation. De sa main droite il saisit brusquement son pince-nez qui oscillait et, d'un geste saccadé,

il le planta adroitement sur son nez. Aussitôt son expression changea brusquement, ses mâchoires se relâchèrent et sa bouche absurde s'ouvrit largement. « Mais... mais... mais... mais... mon Dieu, ce n'est pas Ledbitter. »

« Parfaitement », répondit triomphalement Mr. Pellett, « ce n'est pas Ledbitter. »

Mr. Spoffin devint aussi rouge qu'un dindon. « Alors, pourquoi diable êtes-vous ici, monsieur? Dites-le-moi donc. Vous entrez dans ma maison par des moyens frauduleux; vous me faites perdre mon temps avec... avec... »

C'en était trop. Mr. Pellett devint aussi furieux que Mr. Spoffin. « Des moyens frauduleux! » s'écria-t-il avec fureur. « Au contraire, c'est vous, monsieur, qui m'avez forcé à entrer par des moyens frauduleux. Je ne voulais pas entrer; je n'avais aucune intention d'entrer; je n'avais pas la moindre envie d'entrer. Je m'étais simplement arrêté à votre porte pour... pour poser une question, et vous aviez bien besoin de... »

« Et quelle question vouliez-vous poser, s'il vous plaît? » La voix de Mr. Spoffin affectait une dignité suave et glaciale.

La question — grâce à un coup de maître, Mr. Pellett la tenait toute prête — c'était simplement de se renseigner sur le chemin qu'il fallait prendre pour aller à Yorrick Street; mais il était si exaspéré (exaspéré par son rendez-vous manqué, par tout cet embrouillamini absurde, et surtout par le ton intolérable de Mr. Muggleton Spoffin) que toute discrétion l'abandonna, et qu'il répondit avec un mépris soigneusement étudié. « J'étais simplement venu demander si vous aviez cessé de battre votre femme. »

C'était indiscutablement grossier, mais Mr. Spoffin réagit d'une façon parfaitement disproportionnée. Le sang lui monta si violemment au visage que ses traits devinrent presque complètement indiscernables, son pince-nez tomba et il frappa ses mains l'une contre l'autre avec une violence explosive qui déprima complètement Mr. Pellett. « Voilà! » s'écria-t-il. « Voilà. La preuve est faite. Je le savais, je l'ai toujours su. Toute cette histoire est une conspiration monstrueuse. Comment osez-vous, monsieur, comment osez-vous venir ici sans autre preuve que... que... »

Mr. Spoffin s'étranglait; ses yeux devenaient durs et sphériques comme les billes de verre qui bouchent les bouteilles de limonade. Lorsque, finalement, il se maîtrisa, il respira longuement et devint subitement affreusement calme. « Je

vais envoyer chercher la police », dit-il en se dirigeant vers une sonnette électrique qui se trouvait à côté de la cheminée.

Mr. Pellett se précipita sur ses talons. Il était à bout de colère, de courage et de ressources. Il était terrifié et saisit Mr. Spoffin par le bras. « Un instant, monsieur, je vous en prie. Permettez-moi de m'expliquer. Je suis confus, absolument confus. Toute cette histoire n'est qu'une plaisanterie ridicule et inexcusable. Un pari! Je n'aurais jamais dû me prêter... »

Mr. Spoffin s'arrêta. « Un pari? »

« Oui, je vous assure », bredouilla Mr. Pellett avec volubilité, « un pari. Rien de plus. J'ai bêtement parié que j'entrerai dans cette maison et que je poserai cette question stupide à la personne qui l'habitait. C'était inexcusable. J'aurais dû être plus raisonnable. Mais j'ai compté sur la bonne humeur... du locataire de la maison pour... pour... »

Mr. Spoffin parut s'adoucir. Il avait l'air convaincu, ou presque convaincu par les explications de Mr. Pellett.

« Il ne me reste qu'à m'excuser », conclut Mr. Pellett « et à vous prier de pardonner une farce parfaitement stupide. Je regrette profondément de m'y être laissé entraîner. Je suis conservateur, membre de l'Eglise Anglicane, notaire, et bien que les apparences soient contre moi, je suis un citoyen honorable. »

L'énumération de ces faits irrécusables agirent comme un tonique sur Mr. Pellett. Il avait complètement recouvré sa dignité et son sang-froid, et rayonnait de droiture consciente. « Permettez-moi, monsieur », ajouta-t-il avec effusion en sortant de sa poche un portefeuille de maroquin vert, « permettez-moi de vous donner ma carte. »

Mr. Muggleton Spoffin accepta la carte de visite et, après avoir replacé le pince-nez sur son nez, il se mit à l'inspecter attentivement.

« N'en dites pas davantage, Mr. Pellett », répliqua-t-il en posant la carte sur la table. « Vous avez suffisamment prouvé votre innocence. Bien loin de moi l'idée de prendre mal une plaisanterie inoffensive, et, dans cette affaire, vous ignoriez que ce fût autre chose, j'en suis persuadé. Tout ce que je vous demande, c'est de me donner le nom de la personne qui vous a proposé ce pari. »

La figure de Mr. Pellett prit une expression chagrine et lasse. « Ah! pour cela, cher monsieur Spoffin », dit-il, « il

faut que vous me fassiez grâce de cela, il le faut absolument ».

Mais Mr. Spoffin secoua solennellement la tête. « J'ai de bonnes raisons — raisons que vous approuveriez cordialement si vous les connaissiez — pour insister. Votre ami, sans que vous le sachiez, nous a joué à tous deux un tour parfaitement ignoble. Il mérite d'être puni, et il faut que vous m'y aidiez. « N'ayez pas peur », dit Mr. Spoffin, qui, voyant que son interlocuteur allait l'interrompre, avait levé la main pour lui demander le silence. « Je n'ai pas l'intention de vous entraîner dans une action en justice. Cela, c'est mon affaire. Tout ce que je vous demande, c'est le nom et l'adresse de cette personne malveillante. J'espère que ce n'est pas un de vos amis intimes? »

Il leva un sourcil en regardant Mr. Pellett qui repoussa immédiatement cette suggestion. « Non, non! Non, non, non! simplement une relation éloignée, très éloignée! Tout au plus. »

« Alors, vous avez toutes les raisons de m'aider à lui demander des comptes. » Il sortit de sa poche un agenda et un crayon. « Le nom, alors, c'est... hem...? »

Mr. Pellett baissa la tête. Il se sentait en proie à une lassitude intense. Il aspirait à être seul, à dormir. Il resta un moment silencieux. Puis il releva les yeux et, voyant Mr. Spoffin qui attendait toujours, le crayon en l'air, il dit avec la voix monotone d'un élève qui répète son catéchisme, « Algernon Twinkle ».

« Ah! » le nom d'Algernon Twinkle semblait être précisément celui que Mr. Spoffin attendait. Heureusement, Mr. Pellett se trouvait ainsi prévenu et il en profita aussitôt.

« Excusez-moi », dit-il « je me trompe. C'était Twinkle qui a essayé de nous dissuader. Le coupable, c'est Joshua Palimpsest. »

Mr. Spoffin remit l'agenda et le crayon dans sa poche. « J'aurais dû m'en douter », dit-il. « Inutile, Mr. Pellett, de me donner son nom et son adresse. »

Mais, le malheureux Pellett ne se tenait toujours pas pour battu. Avec de la présence d'esprit, la situation pouvait encore être sauvée. « Si, cher monsieur », dit-il, « il faut absolument que vous me permettiez de vous donner l'adresse. Après tout, il y a tant de Palimpsest, n'est-ce pas, et une méprise dans un cas pareil... »

Mr. Spoffin reprit son agenda et son crayon. « Vous avez peut-être raison », dit-il, et il attendit.

Mr. Pellett respira longuement, puis, faisant appel à toute la richesse de son imagination il dit sans hésiter : « La Moutarderaie, Hobbleton sur Sloke. »

« Exactement; Hampshire », compléta Mr. Spoffin; puis il se dirigea vers une porte qui se trouvait en face de celle qu'ils avaient prise pour entrer dans la bibliothèque et il l'ouvrit largement. « Palimpsest », cria Mr. Spoffin, « venez ici, s'il vous plaît. »

Il y eut un court silence, puis un jeune homme corpulent, aux cheveux roux et à la moustache rousse, que Mr. Pellett ne connaissait absolument pas, fit son entrée par la porte que Mr. Spoffin venait d'ouvrir. « Palimpsest », dit Mr. Spoffin, « je vous présente Mr. Pullett. »

« Pellet », corrigea Mr. Pellet, avec l'espoir vague mais passionné de trouver là un alibi. »

« Pellett ou Pullett, cela ne change rien à l'affaire », répliqua Mr. Spoffin. Il se tourna vers l'homme roux. « Inutile de nier, Palimpsest. Ce monsieur m'a raconté toute l'histoire. Vous avez abusé de son ignorance pour lui proposer un pari... »

« Un pari », dit Palimpsest avec une surprise indignée. « Je le nie absolument. C'est la première fois de ma vie que je vois ce monsieur. »

Mr. Spoffin secoua la tête avec tristesse. « Vous avez déjà trop nié, Palimpsest. Ce monsieur m'a raconté toute l'histoire. Vous lui avez parié, comme vous le savez parfaitement, qu'il viendrait me demander si j'avais cessé de battre ma femme. Il vient de me donner votre nom, en toutes lettres, à la minute, et, pour éviter toute équivoque, il a ajouté votre adresse extravagante. Son histoire vérifie pleinement ce dont je me suis toujours douté... c'est-à-dire que vous faisiez courir des bruits malveillants... »

« Je n'ai fait courir aucun bruit, malveillant ou non », répliqua Palimpsest. « Mais je vous répète ce que je vous ai déjà dit : à la réception des Goodbody, Twinkle a surpris Mrs. Spoffin en train de raconter que vous aviez l'habitude de la battre tous les soirs. »

« Et je vous répète ce que je vous ai déjà dit : ma femme m'a affirmé, bien que ce fût inutile, qu'elle n'a rien dit de semblable. »

Palimpsest haussa les épaules. Puis il dirigea soudain un

regard furieux sur Mr. Pellett. « Auriez-vous l'audace d'affirmer que moi, Joshua Palimpsest, je vous ai proposé le pari dont Mr. Spoffin vient de parler, monsieur? » dit-il avec violence. Auriez-vous même l'audace de prétendre que vous m'avez déjà adressé la parole au cours de votre existence? »

Mr. Pellett le contempla d'un air stupéfait; son désarroi, joint au sentiment de sa culpabilité, le rendaient cramoisi. Il se tourna vers Mr. Spoffin. « Je ne connais pas ce monsieur », dit-il. « C'est la première fois que je le vois. »

« Vraiment », dit Mr. Spoffin, qui prit immédiatement une attitude de froide incrédulité. « Alors, puis-je vous demander pourquoi vous venez de me dire exactement le contraire? »

« Je... euh... je... euh... il doit y avoir erreur », bégaya Mr. Pellett. « Après tout, il y a tant de Palimppsest. »

« Oh, sans aucun doute », ricana Mr. Spoffin d'un air glacial. « Il y tant de Joshua Palimpsest, et infiniment plus encore de Moutarderaie dans tous les innombrables Hobbleton sur Sloke. »

« Précisément! précisément! » murmura le pauvre Pellett avec ce qui aurait bien voulu être un sourire.

Mais le Palimpsest aux cheveux roux posa aussitôt sa lourde main sur l'épaule de Mr. Pellet. « Dites donc, mon vieux, vous feriez aussi bien d'abandonner la partie tout de suite. Je vous ai pris et je n'ai pas l'intention de vous lâcher », dit-il. Puis il se tourna vers Mr. Spoffin. « Eh bien, Spoffin, nous avons fini par trouver la racine du mal. Qu'allons-nous faire maintenant? Le mieux serait peut-être de téléphoner à la police? »

Mr. Pellett, le front ruisselant d'une sueur froide, tenta un dernier appel. « Messieurs », dit-il, « veuillez m'écouter, je vais vous dire la vérité pleine et entière, je le jure. Je n'avais jamais entendu vos noms ni à l'un ni à l'autre jusqu'à présent. Je ne savais même pas que ces noms existaient. En fait, je les ai inventés pour essayer d'échapper à une situation totalement dépourvue de dignité, car votre domestique, Mr. Spoffin, m'a surpris en train d'user de votre jardin comme d'un passage public.

« Inventés? Vous avez inventé ces noms? » demanda Mr. Spoffin. « J'avoue que je ne comprends pas. »

« Quand j'ai demandé à votre domestique si Mr. Muggleton Spoffin habitait ici », continua Mr. Pellett en passant un mouchoir sur son front, « j'avais l'impression d'avoir inventé ce nom. Je croyais aussi avoir inventé Palimpsest. »

« Vous semblez vous prendre pour un homme assez ingénieux », fit observer Mr. Muggleton Spoffin, avec un sourire méprisant.

Mr. Pellett fit un geste implorant : « Je ne vois qu'une seule explication », dit-il, « mon esprit, mon... machin... mon inconscient a dû, je ne sais comment, être en contact avec vos affaires personnelles, messieurs. Je jure, messieurs... » Il jeta un coup d'œil sur les rayons de la bibliothèque, puis sur Mr. Spoffin. « Voudriez-vous être assez aimable pour me donner une Bible, monsieur? Je jure que je vous ai dit la vérité pleine et entière. Serait-ce trop vous demander que de me croire? »

Mr. Spoffin rit ironiquement. « Oui, Mr. Pellett », dit-il, « beaucoup trop. »

Paplimpsest toucha le bras de son ami. « Un docteur », murmura-t-il, « ferait peut-être mieux l'affaire que la police. »

En même temps, la porte s'ouvrit et le domestique apparut. « Mr. Ledbitter demande à voir monsieur. »

« Ah »! dit Mr. Spoffin, « il arrive à point! Faites-le monter, Barker. » Il se tourna vers Palimpsest. « Ledbitter va nous dire ce qu'il faut faire. En attendant, vous feriez peut-être mieux d'emmener Mr. Pellet dans le bureau, pendant que je vais dire un mot à Ledbitter ici. »

Palimpsest inclina la tête et Pellett, l'oreille basse, dut suivre son guide qui le dirigea assez rudement vers la porte que Palimpsest avait empruntée, quelques instants plus tôt. En traversant la pièce, il aperçut sa carte; cette carte qu'il avait offerte à Mr. Spoffin dans un élan de pharisaïsme gisait sur le coin de la table devant laquelle il passait. D'un geste rapide et subreptice, Mr. Pellett s'en empara sans la moindre hésitation. Dieu soit loué! En tout cas, cet indice de son identité était supprimé. Un instant plus tard, il se retrouva dans une petite pièce dont Palimpsest était en train de fermer la porte. Après quoi, il examina une fois de plus son prisonnier. Quelque chose paraissait le troubler. « Pellett »? dit-il finalement. « Vous vous appelez Pellett? »

Mr. Pellett inclina légèrement la tête. « Oui, monsieur, Roger Pellett. Vous connaissez ce nom? » Il avait l'impression que Mr. Palimpsest devenait mieux disposé à son égard. Après tout peut-être était-il convaincu par l'explication véridique, quoique invraisemblable, de Mr. Pellett.

« Et comment puis-je savoir, Mr. Pellett, si ce n'est pas là encore une de vos surprenantes inventions? »

Un flot de preuves déferla dans le cerveau de Mr. Pellett. Si vous voulez téléphoner à mon étude... commença-t-il. Mais, à ce moment, la voix de Mr. Muggleton Spoffin appela Palimpsest dans la pièce voisine, et celui-ci, abandonnant Mr. Pellett, se dirigea vers la porte qu'il ouvrit et passa sa tête dans la bibliothèque. De la conversation à mi-voix qui suivit, Mr. Pellett ne saisit que les mots : « bizarre », « incomplet » et « poursuivre les recherches »; Mr. Palimpsest ouvrait progressivement la porte de plus en plus largement; maintenant il se tenait sur le seuil. Mais, derrière lui, sa main ne quittait pas le bouton de la porte. Il y eut un bref silence, quelqu'un prononça une phrase inaudible dans la bibliothèque, puis, comme s'il craignait que Mr. Pellett pût entendre, Palimpsest ferma la porte derrière lui, passant ainsi du bureau dans la bibliothèque. Mr. Pellet, qui contemplait la porte close, vit tourner le bouton de porte; il était évident que Palimpsest le tenait toujours. Il jeta sur la pièce un regard circulaire, sauvage et sournois, remarqua la présence d'une première fenêtre, d'une deuxième fenêtre, d'une cheminée, et enfin, à gauche de la cheminée, d'une porte. Une seconde plus tard, il volait silencieusement sur les tapis épais et, une autre seconde plus tard, il ouvrait la porte après avoir silencieusement tourné la poignée. La porte donnait sur le palier.

Par la suite, lorsque Mr. Pellett revécut par la pensée cette demi-minute de délire, il eut l'impression que ses pieds n'avaient même pas effleuré les marches, que la violence de l'élan qui le poussait à s'enfuir l'avait porté, tel un aigle qui s'abat, du palier jusque dans l'entrée. Barker se tenait près de la porte d'entrée et, lorsqu'il vit que Mr. Pellett se précipitait vers lui, il se prépara à ouvrir la porte; mais au même instant, la voix forte, autoritaire et terrifiante de Mr. Spoffin retentit sur le palier. « Arrêtez-le, Barker! Arrêtez-le! »

Mr. Pellett jeta un coup d'œil égaré derrière lui et vit que Palimpsest descendait l'escalier en courant. Ses jambes se dérobèrent sous lui, mais en cette minute désespérée, une véritable inspiration lui traversa l'esprit. « Arrêtez-le! » hurla-t-il à Barker en reprenant le cri de Mr. Spoffin. « Arrêtez Mr. Palimpsest! »

Il était presque arrivé à la porte d'entrée, et, à la seconde où il allait l'atteindre, Barker passa devant lui à toute vitesse. Il entendit un bruit de lutte dans l'entrée, derrière lui, et

la voix de Palimpsest qui disait : « Pas moi, espèce d'idiot! pas moi! » Mr. Pellett eut ensuite conscience qu'il se trouvait sous des arbres, que le gravier volait sous ses pas, qu'une grille de fer se fermait bruyamment, et, enfin, qu'il se trouvait dans Yorrick Street, dans cette rue qui lui était si familière, et que le porche de son étude l'attendait de l'autre côté de la chaussée.

Après avoir grimpé les marches et accroché son chapeau, Mr. Pellett, bien qu'il fût légèrement essoufflé, se sentit un peu redevenu lui-même. Robbins, son premier clerc, s'avança : « Mr. Berkamsted Brown est parti depuis dix minutes, monsieur. »

« Evidemment! » dit Mr. Pellett. « Je suis en retard d'une demi-heure. C'est très ennuyeux. Un accident... qui aurait pu être très grave... Enfin, la question n'est pas là. »

« Il a dit qu'il reviendrait à midi, monsieur. »

« Bon! » répliqua Mr. Pellett qui avait retrouvé son entrain habituel; il ouvrit la porte de son bureau personnel et ferma la porte derrière lui. Mais, dès qu'il fut seul, cette animation l'abandonna. Il se dirigea vers son bureau, s'assit, et, au lieu de se plonger dans les papiers qui l'attendaient, il se prit la tête dans les mains. Il était fatigué et bouleversé. Déjà, grâce à l'influence du cadre familier et amical de son étude, l'aventure qui venait de lui arriver commençait à lui paraître irréelle. « Muggleton Spoffin, Palimpsest, La Moutarderaie! » Ces noms extravagants lui revenaient à la mémoire; il les examina avant de les rejeter définitivement. Non, décidément, la question ne se posait pas, ces noms n'existaient pas. Ils étaient évidemment imaginaires et pas spécialement réussis dans leur genre. D'un autre côté, Barker était un nom simple et banal, et la maison qu'il venait de quitter si précipitamment se dressait bien de l'autre côté de la rue, légèrement dissimulée sous les branches des platanes. Mais, Mr. Pellett l'avait-il vraiment quittée, y avait-il même jamais pénétré? Toute cette histoire ridicule n'était-elle pas simplement le fruit de son imagination? Depuis des années, il avait l'œil fixé sur cette maison et sur ce jardin, il était exaspéré de se voir barrer le chemin de son étude par leur présence à l'extrémité de la Place; ce matin ils avaient formé pour lui un obstacle particulièrement gênant, il leur avait accordé plus d'attention que d'habitude, et avait fini par inventer à leur sujet cette histoire extravagante pendant qu'il se hâtait distraitement vers son étude.

Tout en se répétant cette explication, Mr. Pellett s'efforçait de se convaincre qu'elle était vraie. Si seulement il arrivait à y croire entièrement, il avait l'impression qu'elle *deviendrait* parfaitement vraie, et — quelle idée réconfortante et bénie! — Mr. Muggleton Spoffin et Mr. Joshua Palimpsest retomberaient dans le néant dont il les avait si dangereusement tirés. Mais c'était bien difficile à croire. Il fallait, en effet, commencer par admettre que, depuis le moment où il était sorti de chez lui jusqu'à celui où il était arrivé à son étude, Mr. Pellett était tombé dans un état voisin de la démence. Ce qui serait inquiétant, très inquiétant; et, cependant, n'aurait-il pas donné bien davantage pour obtenir l'anéantissement de Mr. Spoffin et de Mr. Palimpsest? Mais il y avait une autre difficulté : la demi-heure perdue! Même s'il trouvait une explication satisfaisante pour Spoffin, Palimpsest et la visite dans la maison, il n'en demeurerait pas moins que Mr. Pellett était arrivé à son étude avec une demi-heure de retard. Ce n'était pas là un simple effet de son imagination. La pendule de l'étude, Robbins, le premier clerc, et Mr. Berkamsted Brown — qui, lassé de l'attendre, était parti depuis dix minutes — témoignaient tous de l'existence réelle et objective de cette demi-heure. Car celle-là, Mr. Pellett ne pouvait prétendre l'avoir inventée. Il fallait l'attaquer de front et prendre les mesures nécessaires, c'est-à-dire tirer au clair l'emploi de cette demi-heure. Il n'était évidemment pas allé directement de chez lui à son étude! Il avait dû exécuter quelque détour inconscient. Pendant que son esprit était absorbé par l'invention de Mr. Muggleton Spoffin (de son escalier, de sa bibliothèque et de son bureau providentiellement pourvu d'une seconde porte) et de Mr. Palimpsest, son corps devait cheminer dans les environs de King's Square et de Yorrick Street. Il fallait bien l'admettre. Si seulement il pouvait se rappeler quelque détail, si insignifiant, si banal fût-il, de cette promenade oubliée, comme ce serait rassurant.

Et, exactement comme il venait, quelques minutes auparavant, de faire un effort bien déterminé pour abolir Mr. Spoffin et le reste, Mr. Pellet s'efforça ensuite d'imaginer un parcours plausible pour sa demi-heure de vagabondage et — chose plus difficile — d'y croire. Mais l'esprit humain est si facile à suggestionner qu'au bout de peu de temps il avait presque réussi à se revoir debout devant les fenêtres d'un grand Bazar, dans Plug Street — rue qui se trouvait

à environ cinq cents mètres au nord de Yorrick Street — en train d'examiner une énorme tondeuse à gazon enduite de vert et d'écarlate, et pourvue d'un moteur à essence. Comme un homme qui est en train de se noyer se cramponne à une bouée de sauvetage, Mr. Pellett se cramponnait à cette tondeuse, et, pendant qu'il se cramponnait, la tondeuse prenait corps : un nom en lettres d'or — La Presto — fleurit sur le vert de la boîte à gazon, tandis que des vis et des écrous bourgeonnaient sur l'écarlate de ses organes moteurs. Mr. Pellett entrait dans la boutique et demandait des renseignements, il faisait le tour de la machine, la palpait et, finalement, l'achetait. Cinq minutes de concentration supplémentaires et l'histoire était devenue aussi réelle que peut l'être une histoire qui ne se passe pas à la minute présente. « Oui », murmura-t-il, « La Presto! une machine très moderne! » Alors, pour essayer l'effet de cette nouvelle invention, il permit à son esprit de jeter à nouveau un bref coup d'œil subreptice sur Mr. Spoffin et Mr. Palimpsest. Ils s'étaient nettement estompés; leur pouvoir les avait abandonnés.

Mr. Pellett poussa un soupir mi-soulagé, mi-épuisé. Toute cette histoire le fatiguait terriblement; c'était un travail affreusement dur, beaucoup plus dur que le travail professionnel vers lequel il essayait maintenant de diriger son attention. Et tout cela par la faute de ces maudits domestiques. Si la femme de chambre n'avait pas été malade et si la cuisinière n'avait pas manqué de complaisance, aucun de ces problèmes fastidieux ne se serait jamais posé. Mr. Pellett étendit la main, prit une liasse de titres de propriété et, pendant plus d'une heure, il se réfugia dans le maquis de la procédure.

Il fut éveillé par un coup léger frappé à sa porte. C'était Robbins, le premier clerc qui faisait entrer Mr. Berkamsted Brown. Mr. Pellett se leva, la main tendue. « Je m'excuse mille fois, cher monsieur, de vous avoir manqué ce matin. Des circonstances indépendantes de ma volonté... bref ce qui aurait pu être un accident très grave... Mais je ne veux pas vous faire perdre plus de temps avec mes explications. Asseyez-vous, je vous en prie, et dites-moi tout de suite en quoi je puis vous être utile. »

Mr. Pellett s'assit, les coudes sur son bureau et, appuyant le bout des doigts de sa main droite contre ceux de sa main

gauche, il prit cet air d'attention bienveillante qui faisait partie du matériel de l'étude.

« Je voudrais avoir votre avis », dit Mr. Berkamsted Brown, « au sujet d'un procès très bizarre qu'on est en train d'intenter à un de mes clients; ce procès est même si bizarre que j'ai jugé préférable de consulter quelqu'un d'autre. Toute l'histoire est vraiment un peu ridicule. Mon client, un nommé Palimpsest... »

« Palimpsest? Impossible! » hurla Mr. Pellett en sautant sur sa chaise comme un diable qui sort de sa boite.

Mr. Brown fut surpris et presque effrayé par la violence de son confrère. « Vous le connaissez? », demanda-t-il.

« Oh, non! » répliqua immédiatement Mr. Pellett. « Non, non, non, pas du tout. Mais ce nom... »

« Il est bizarre », reconnut Mr. Brown. « C'est vrai. Mais c'est un beau nom qui a même une certaine dignité, vous ne trouvez pas? je regrette de ne pouvoir en dire autant de l'adversaire. Vous me croiriez si vous vouliez mais l'adversaire s'appelle... »

Mr. Pellett leva la main. « Un instant, Mr. Brown! »

Mr. Brown s'arrêta, les sourcils levés. Il avait l'impression que Mr. Pellett était en train de suffoquer. Son visage était devenu tout rouge et il avait les poings et les mâchoires crispés. Mais Mr. Pellett ne suffoquait pas; il faisait simplement un gigantesque effort de volonté. Tout se passait comme s'il devait maintenir avec son épaule une porte qu'on essayait d'enfoncer, et il était résolu, désespérément résolu, à ce que la porte restât fermée, à ce que la personne qui voulait à toute force faire intrusion — personne dont il sentait la présence mais qu'il ne voyait pas — ne pût entrer en dépit de ses efforts. Si Mr. Pellett avait laissé Mr. Berkamsted Brown terminer sa phrase, tout aurait été perdu. Mais il avait obtenu un court répit pendant lequel il allait peut-être pouvoir repousser l'ennemi, à condition de faire preuve d'une volonté suffisante. Il fit un nouvel effort, plus puissant encore; son visage tourna au violet, ses poings serrés se mirent à trembler, les jointures de ses mains devinrent blanches tant elles étaient crispées. Puis, il se détendit, souffla longuement et fit un signe de tête à Mr. Brown.

« Vous disiez donc que l'adversaire s'appelait?... »

« Figurez-vous qu'il s'appelle Spoffin », dit Mr. Brown, « et, comme si ce n'était pas suffisant, Muggleton Spoffin. »

Mr. Pellett inclina la tête et Mr. Brown eut l'impression

que son confrère s'était brusquement recroquevillé, qu'il n'avait plus devant lui qu'un vieillard épuisé. « Je crains, cher monsieur, que vous ne vous sentiez pas bien », dit-il.

Mr. Pellett leva vers lui un œil terne. « Avez-vous déjà entendu parler de la tondeuse à gazon Presto? », demanda-t-il anxieusement.

Mr. Brown secoua la tête. « Jamais! » dit-il. « Mais pourquoi en aurais-je entendu parler? Je ne connais rien aux tondeuses à gazon. »

Mr. Pellett soupira. « De toute façon, elle n'existe pas, c'est évident », dit-il avec tristesse.

Mr. Berkamsted Brown se sentit mal à l'aise; il se demandait s'il n'avait pas affaire à un fou. Il se leva et dit : « Tout bien réfléchi, je ne veux pas vous déranger maintenant avec cette affaire. »

Mais Mr. Pellett se redressa et posa les mains sur son bureau. Grâce à un suprême effort, il se ressaisit; il était résolu à tout affronter : « Excusez-moi », dit-il. « Je pensais à une affaire que j'étais en train d'étudier au moment précis où vous êtes arrivé, une affaire de contrefaçon. Il semble que La Presto qui est une tondeuse à essence... Mais, cela n'a rien à voir avec l'affaire au sujet de laquelle vous veniez me consulter. » Il se passa la main sur le front. « A vrai dire », ajouta-t-il, je ne suis pas tout à fait dans mon assiette. Une mauvaise nuit et... et un petit déjeuner plus mauvais encore... J'ai un peu de mal à fixer mon attention. Continuez, je vous en prie. Ce Mr. Muggleton Spoffin, me disiez-vous, est en train d'intenter un procès contre votre client, Palimpsest, un procès en diffamation, n'est-ce pas? Où en étions-nous? Mr. Palimpsest est accusé de faire courir le bruit que Mr. Spoffin bat sa femme, n'est-ce pas? »

Ce fut à Mr. Brown de sursauter. Mr. Pellett, bien loin d'avoir perdu la raison, en avait subitement beaucoup trop. « Mais, cher monsieur », dit-il en interrompant Mr. Pellett, « je n'en étais pas encore là. Je n'avais rien dit quant à... »

« Oh, mais si », rétorqua énergiquement Mr. Pellett. « Certainement si. Autrement, comment l'aurais-je su? »

L'argument était sans réplique. Et pourtant Mr. Brown aurait bien juré qu'il n'avait pas dit un mot des mauvais traitements en question. Il se passa la main sur le front. C'était donc lui et non Pellett qui déraillait légèrement, ce matin. En somme, cela n'avait rien d'étonnant. Est-ce qu'hier encore Ethel ne se plaignait pas qu'il avait beaucoup trop

travaillé depuis Noël? Mr. Brown sortit un carnet de sa poche et dit : « Je vous demande pardon. Vous avez certainement raison. Eh bien », ajouta-t-il en ouvrant son carnet : « nous allons examiner les faits, point par point. »

Pendant que Mr. Brown poursuivait ses explications, Mr. Pellett retrouvait son entrain habituel. L'intérêt qu'il portait à cette affaire bizarre et un peu embrouillée lui fit oublier qu'elle concernait les deux personnages monstrueux et sinistres qui venaient de bouleverser si gravement sa matinée; aussi, lorsque Mr. Brown eût terminé son exposé, Mr. Pellett donna catégoriquement son avis : « Je suis persuadé que ce Spoffin va être débouté », dit-il.

« C'est exactement mon opinion », répondit Mr. Brown. « Alors, vous pensez aussi qu'il n'est pas question de baisser pavillon? »

« Certainement pas », dit Mr. Pellett d'un air décidé. « Si Timberley est d'accord, comme j'en suis persuadé »... dit Mr. Pellett qui était dans son élément. Il parla avec volubilité et compétence pendant vingt minutes et, longtemps après le départ de Mr. Berkamsted Brown, Mr. Pellett continua de ruminer cette affaire en pinçant les lèvres et en hochant vigoureusement la tête de temps en temps. Il y repensa avec plaisir, en rentrant chez lui après avoir consacré son après-midi à d'autres questions juridiques; mais, dès qu'il fut arrivé, Mr. Pellett se trouva brusquement et inopinément forcé d'affronter à nouveau ses ennuis.

Mrs. Pellett vint l'accueillir dans l'entrée. « Mon cher Roger », dit-elle, « qu'est-ce que ça veut dire? »

« De quoi parles-tu, chère amie? »

Elle le précéda dans le salon et lui désigna à travers la baie quelque chose qui se trouvait dans le jardin.

« De ça! », dit-elle.

Mr. Pellett jeta un coup d'œil sur la pelouse. Là, juste au premier plan, étincelante dans sa fraîcheur verte et écarlate, incontestablement réelle et palpable, se dressait une gigantesque tondeuse à moteur. Du salon, Mr. Pellett apercevait le nom qui était écrit sur la boîte à gazon : La Presto.

Mr. Pellett détourna les yeux. Bien que La Presto fut douloureusement visible là-bas, sur la pelouse, elle n'était pas encore absolument réelle; et en la traitant par le mépris, Mr. Pellett pouvait peut-être encore l'empêcher de le devenir totalement. Il n'était même pas impossible que La Presto s'évanouît au cours de la nuit. « Le fait est que j'ai besoin

de vacances », dit-il à sa femme avec un manque de logique apparent. « Je ne suis pas tout à fait dans mon assiette. Que penserais-tu d'une petite croisière? Nous pourrions prendre un bon paquebot jusqu'à Gibraltar et revenir par le premier bateau... il faudrait compter dix jours ou une quinzaine au plus. Ce serait un coup de fouet. »

Après avoir un peu discuté, Mrs. Pellett se déclara d'accord. Cette décision engendra chez Mr. Pellett un soulagement inexprimable; ce soir-là, dans son lit, il sentit que son esprit était débarrassé d'un poids écrasant. Mais il se posa une question : qu'attendait-il donc de ces courtes vacances? Mr. Pellett se sentit incapable de répondre. Tout cela était une question de sentiments plus que de logique, d'instinct plus que de raison. Mr. Pellett sentait vaguement, mais profondément, que, s'il quittait l'Angleterre pendant un certain temps, il donnerait aux événements une chance de rentrer dans l'ordre. Mais que voulait-il dire par là? Ce qu'il voulait dire en réalité — bien que sa raison ne voulût point en convenir — c'est qu'il espérait qu'à son retour, Mr. Spoffin, Mr. Palimpsest et La Presto auraient cessé d'exister... et même que l'on découvrirait qu'ils n'avaient jamais existé.

L'esprit s'adapte forcément à des circonstances nouvelles. Durant ces quatorze dernières heures, l'esprit de Mr. Pellett s'était vu contraint d'assumer une attitude entièrement nouvelle, de remuer des pensées et d'adopter des opinions qu'il aurait hier encore traitées de pure folie. Il semblait probable, il semblait même à peu près certain que Mr. Pellett avait inventé Mr. Spoffin et Mr. Palimpsest; et, s'il en était ainsi, toutes sortes d'autres impossibilités devenaient possibles et il fallait compter avec elles. Par exemple, il avait espéré, absurdement peut-être (mais tout était devenu absurde aujourd'hui), qu'en inventant la tondeuse Presto, il éliminerait l'invention précédente qui était plus inquiétante. Mais, en cela, il s'était trompé. Son esprit n'était pas encore parfaitement en harmonie avec le monde métaphysique, ou le monde surnaturel, bref avec ce monde inquiétant dans lequel il venait de trébucher étourdiment. Il s'était trompé. Il avait tout simplement réussi à inventer un nouvel épouvantail qui le remplissait d'inquiétude. Mr. Pellett décida de renoncer provisoirement aux inventions. Puisqu'il ne pouvait éliminer ni Mr. Spoffin, ni Mr. Palimpsest, ni La Presto, il allait essayer de s'éliminer lui-même pendant une dizaine de jours. Il nourrissait le ferme espoir qu'à son retour, l'Angleterre aurait recouvré son bon sens. *(à suivre)*.

LE BOTANISTE DE LA MALMAISON

AIMÉ BONPLAND (1773-1858)

par RENÉ BOUVIER ET ÉDOUARD MAYNIAL.

CHAPITRE PREMIER

UN SOIR, A LA VALLÉE-AUX-LOUPS.

L'été de 1809, en Ile-de-France, eut la douceur d'un printemps prolongé. Dans leur retraite d'Aulnay, M. et Mme de Chateaubriand accueillaient volontiers leurs amis parisiens, avec une hospitalité aussi large que sans façons. « Il était rare, écrit la maîtresse du lieu, que nous n'eussions personne à dîner. La distance était trop petite pour qu'on ne vînt pas nous voir souvent, et trop grande pour qu'on ne passât pas au moins toute la journée. »

René rédigeait ses *Mémoires* et plantait des arbres, plaisirs d'outre-tombe, hypothèques sur la postérité, et surtout dérivatifs à de moins innocentes passions. Quand une visite le surprenait, il fourrait ses papiers sous le coussin d'une vieille bergère, qui lui tenait lieu de portefeuille, et, d'un bond, s'élançait au-devant de ses hôtes, avec la gaieté d'un écolier en récréation. Puis, impatient de faire admirer les progrès de son jardin, il amenait les visiteurs devant ses nouvelles plantations, objet d'une égale sollicitude de la part de Mme de Chateaubriand, et de querelles infinies entre les deux époux : au fait, ils n'avaient guère de commun que ce goût, mais se chamaillaient fort sur le tracé d'une allée, l'alignement d'un rideau de peupliers, ou le choix des espèces, tirées des riches pépinières de Méréville. L'un et l'autre, dans leurs *Mémoires* inégalement célèbres, ont dit leur amour et leur fierté pour cette végétation de la Vallée-aux-Loups, qui leur devait la vie. Lui, écrit magnifiquement, comme toujours : « Les arbres que j'ai plantés prospèrent; ils sont encore si petits, que je leur donne de l'ombre quand je me

place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux jours, comme je protège leur jeunesse. Je les ai choisis, autant que j'ai pu, des divers climats où j'ai erré... Je les connais par leur nom, comme mes enfants... » Elle, avec moins d'éclat, mais autant de complaisance pour le présent et de sécurité pour l'avenir, loue la beauté de ces pins, de ces mélèzes et de ces cèdres, qu'elle a soignés de ses propres mains, et qui doivent faire de la chère vallée une véritable chartreuse, digne des plus poétiques solitudes alpestres.

Une des dernières soirées du mois d'août 1809, M. et Mme de Chateaubriand faisaient les honneurs de la Vallée-aux-Loups à un étranger de marque. Avec les plus anciens amis, et les fidèles, Joubert, Fontanes, Bertin, il y avait là Mmes de Duras, de Lévis, de Chatenay et de Boigne, un Anglais, Frisell, puis l'abbé de Bonnevie, le nouveau préfet de police, Pasquier, et quelques autres. Nul faste dans la réception, et le plus aimable laisser-aller dans les propos. Après le dîner, et avant de réclamer les voitures pour regagner Paris, on goûtait sur la terrasse la douceur d'un long crépuscule, dans l'odeur pénétrante des verdures qu'une averse avait rafraîchies. Dégagé, le ciel montrait le scintillement de ses premières étoiles.

Chateaubriand, après s'être absenté un instant, revenait de sa tour, où il avait conduit Mme de Chatenay, pour lui montrer les curiosités de son *Itinéraire,* les plâtres rapportés de l'Alhambra et les pierres d'Athènes, l'eau du Jourdain et celle du Nil, captives dans d'étroits flacons irisés.

Debout, au milieu de la société dont il semblait fixer sur lui les regards attentifs, un homme parlait d'une voix passionnée et étrangement volubile. Quoique de tournure encore jeune, il portait sur son visage les fatigues d'une usure précoce, et toute sa personne avait quelque chose d'exotique et en même temps de désuet, comme si, longtemps égaré dans un monde lointain, il se trouvait en retard sur son siècle. En 1809, ce revenant avait conservé le costume du Directoire, l'habit bleu, la culotte d'étoffe rayée, la haute cravate blanche, le gilet jaune, et les bottes à revers, à la mode en 1796, et il jouait négligemment, tout en discourant, avec un gros paquet de breloques accroché à la chaîne de sa montre.

Chateaubriand, qui semblait ne s'être mis à l'écart que pour n'être pas témoin d'un succès qui lui donnait de l'humeur en détournant de lui-même l'attention du cercle, désigna pourtant l'étranger à Mme de Chatenay par un geste bienveillant, et lui dit assez haut pour être entendu de tous :

— Voici un homme aux yeux duquel les trésors de mon petit musée ne sont que des pauvretés, car notre savant ami,

M. de Humboldt, a vu des pierres plus anciennes que celles de l'Acropole, vogué sur des fleuves plus majestueux que le Jourdain, et dormi sous un ciel peuplé d'astres qui nous sont fabuleux... Mais j'entends assez, ajouta-t-il, non sans une pointe d'ironie, en se tournant vers son hôte, que vous n'êtes pas avare de vos souvenirs.

L'Allemand s'inclina, avec une politesse un peu raide, et reprit aussitôt la parole. Soit qu'il eût un vif désir de se faire écouter, soit qu'il se laissât entraîner par le mouvement d'une pensée sans cesse en travail, il s'arrangeait de manière à être difficilement interrompu. Sainte-Beuve, qui devait l'observer, et l'écouter, trente ans plus tard, dans les salons parisiens, prétend qu'Humboldt ne s'exprimait qu'en phrases très longues, et avait imaginé de ne reprendre haleine qu'au milieu et jamais à la fin de sa période. « Comme on le respecte beaucoup, on attend qu'il ait fini pour glisser un mot; mais il a trouvé l'art de ne jamais finir; car, ayant respiré en hâte au milieu d'une parenthèse, il repart et court de plus belle, si bien que la parole lui reste toujours, que sa phrase commencée dans un salon se continue dans un autre; que dis-je? elle irait ainsi de Paris jusqu'à Berlin; et, comme il est grand voyageur, il y a telle de ses phrases, en vérité, qui a pu faire avec lui le tour du monde. »

Mais le personnage que Sainte-Beuve a connu est un vieillard quelque peu radoteur; à la Vallée-aux-Loups, en cette soirée d'août 1809, Humboldt touche à peine à la quarantaine. Son imagination bondissante a sauté sur les dernières paroles de Chateaubriand à Mme de Châtenay, surprises au vol, et s'en fait un tremplin pour s'élancer vers de nouveaux espaces. La tête renversée, les yeux au ciel, où les constellations s'inscrivent plus nettement, à mesure que la nuit tombe, il reprend avec un visible enthousiasme :

— Comment pourrais-je peindre le sentiment que l'on éprouve, lorsqu'en approchant de l'équateur, et surtout en passant d'un hémisphère à l'autre, on voit s'abaisser progressivement et enfin disparaître les étoiles que l'on a connues dès sa première enfance et qui peuplent ce soir notre horizon? On sent qu'on n'est point en Europe, lorsqu'on voit s'élever l'immense constellation du *Navire,* ou les nuits phosphorescentes de Magellan. Que de fois, mon compagnon et moi, avons-nous rappelé, à la vue de la *Croix-du-Sud,* le passage sublime de Dante que les commentateurs les plus célèbres ont appliqué à ces étoiles :

Io mi volsi a man destra, e posi mente
All'altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'alla prima gente (1).

(1) *Purg.*, I, 22, 24.

Que de fois, nous avons entendu dire à nos guides, dans les savanes du Vénézuela, ou dans le désert qui s'étend de Lima à Truxillo : « Minuit est passé, la *Croix* commence à s'incliner! » Que de fois ces mots nous ont évoqué la scène touchante où Paul et Virginie, assis près de la source de la rivière des Lataniers, s'entretiennent pour la dernière fois, et où le vieillard, à la vue de la *Croix-du-Sud,* les avertit qu'il est temps de se séparer. *Paul et Virginie* m'ont accompagné dans les contrées dont s'inspire Bernardin de Saint-Pierre; je l'ai relu pendant bien des années avec mon compagnon et mon ami, votre compatriote...

L'intrépide Mme de Duras entreprit de couper la parole au voyageur, alors qu'il reprenait haleine :

— Vous nous parlez sans cesse, Monsieur, de ce compagnon qui a partagé vos fatigues et vos dangers. Se peut-il qu'il se soit rencontré en France, à cette époque, un homme pour s'égaler à vous par l'audace de l'aventure et l'enthousiasme de la découverte? Et quel nom...

Mais Humboldt ne se laissait pas facilement détourner de son propos. Aussi acheva-t-il sa phrase aussi sereinement que s'il n'avait pas entendu la question de la duchesse.

— Là, poursuivit-il, tandis que le ciel du Midi brillait de son pur éclat, ou que, par un temps de pluie, sur les rives de l'Orénoque, la foudre en grondant illuminait les forêts, nous avons été pénétrés tous les deux de l'admirable vérité avec laquelle l'auteur de *Paul et Virginie* a représenté en si peu de pages la puissante nature des Tropiques dans tous ses traits originaux.

Il se tut enfin, et l'impérieuse grande dame, qui ne se tenait pas pour battue, revint à la charge.

— Certes, monsieur, l'éloge n'est pas médiocre, venant de l'auteur des *Voyages aux régions équinoxiales.* Mais si vous n'avez pas rencontré de Virginie aux rives de l'Orénoque, réduit à en chercher l'ombre dans les pages touchantes de notre Bernardin de Saint-Pierre, ne peut-on pas savoir du moins le nom de l'ami qui s'est aussi parfaitement associé à votre plaisir de lecteur qu'à vos joies plus austères de savant?

— Un homme, madame, qui est un autre moi-même, et qui m'est plus que la moitié de mon âme, puisque je lui dois le meilleur de mon œuvre. Elève du Jardin des Plantes, joignant des connaissances très solides en botanique et en anatomie comparée à un zèle infatigable, aussi robuste que courageux et bon, il n'a pas hésité à quitter la France pour vivre avec moi une vie solitaire et incertaine, au milieu d'une nature dont il faut surprendre et captiver les merveilles immenses à travers mille périls. Avec moi, et bien qu'il

laissât derrière lui une famille qu'il aimait tendrement, il a accepté de demeurer plus de deux ans sans aucune nouvelle d'Europe, de supporter toutes les privations, de mettre au hasard sa santé et parfois sa vie. Nous avons voulu prouver au public ce que deux hommes peuvent faire quand ils ont de l'activité et de l'énergie. Mais le public à son tour ignore encore l'étendue de nos découvertes, auxquelles mon excellent ami a la plus grande part.

Piquée de n'avoir pas obtenu une réponse plus claire, Mme de Duras se taisait, et le silence menaçait de s'appesantir sur la société un peu déconcertée par cette tumultueuse éloquence. Mais Mme de Chateaubriand éleva soudain sa petite voix sage et posée :

— En vérité, monsieur, vous nous inspirez à tous un grand désir de connaître le nom de notre compatriote; votre ardente amitié pour lui n'est-elle pas la meilleure caution qu'il est digne de notre estime? Il s'appelle...

— Aimé Bonpland, madame.

Ce nom à peine tombé de ses lèvres, Humboldt parut s'enfoncer dans une inquiète rêverie. Il se promenait sur la terrasse peu à peu gagnée par l'ombre, humant les senteurs végétales que l'humidité tiède répandait dans l'air.

Cependant, au nom de Bonpland, Chateaubriand qui depuis un moment demeurait indifférent au discours du savant Allemand, avait dressé l'oreille. Il semblait sortir d'un rêve : sans doute, baigné par le voluptueux parfum de la brise nocturne, poursuivait-il le souvenir de Nathalie de Noailles dans les nuits d'Andalousie, à l'instant où Humboldt évoquait l'odeur charnelle de la terre et des forêts dans les nuits d'Amérique. Alors, il se tourna vers le voyageur :

— Nous avons ici même, monsieur, un compagnon, que dis-je? un enfant, un sujet de votre cher Bonpland. C'est le roi de nos arbres. Ne sentez-vous pas, ainsi que s'élève un chant velouté de rossignol sur le ramage criard de mille oiseaux, le parfum unique de notre magnolia dominant les odeurs confuses de mille plantes?

— Quoi! reprit Mme de Chateaubriand, le compagnon de M. de Humboldt aux rives de l'Amazone serait cet intendant de la Malmaison qui veille avec un soin jaloux sur les serres et les jardins de l'impératrice Joséphine?

— C'est lui! madame, répondit avec feu le voyageur. C'est lui! Mais imaginez-vous combien un homme qui est une espèce de génie, déjà plus célèbre en Allemagne et dans les deux Amériques qu'il ne le sera jamais en France, peut se sentir à l'étroit dans un domaine où ni sa science ni son habileté ne peuvent donner toute leur mesure?

— L'impératrice, hasarda Fontanes, n'a-t-elle pas les plus

belles fleurs du monde entier, et les arbres les plus curieux?

Humboldt foudroya du regard le grand maître de l'Université.

— Mon ami, monsieur, a rapporté du Nouveau Continent plus de six mille plantes et enrichi l'Europe de plus de mille espèces nouvelles! Après cela, pourrait-il ne pas étouffer dans les serres de la Malmaison, malgré les plus rares bruyères du Cap, et parmi ces cactus, ces lobelias, ces hibiscus, qui lui donnent le regret de notre vie errante et libre à travers les pays où il les a découverts?

— Mais du moins, objecta doucement Mme de Chateaubriand, ne se montre-t-il pas avare de ses trésors. Car je ne doute pas que nous devions aux bons offices de M. Bonpland l'admirable magnolia dont le parfum vous enchante ce soir. L'impératrice nous l'a envoyé, avec plusieurs arbustes; c'est le seul de cette espèce qu'il y ait en France, avec celui de la Malmaison, et il ne déploie que pour nous ses corolles pourprées, qui sont le joyau de notre modeste jardin.

— Oui, ajouta Chateaubriand entre haut et bas, c'est un présent que j'ai reçu de Napoléon, malgré moi, malgré lui... Mais aussi Mme de Chateaubriand se montre un peu trop orgueilleuse de son magnolia.

Le grand homme ne fut entendu que de Mme de Boigne, qui sourit, et de Fontanes, qui prit un air contraint. Aussitôt la conversation tomba et peu à peu la société se dispersait.

Aussi intrépide marcheur que causeur infatigable, Humboldt, tout échauffé de sa soirée, renvoya sa voiture et rentra à pied à travers bois, par la plus belle nuit.

Au matin, quand il regagna son logis parisien du quai de l'Ecole, l'aurore se levait sur l'Hôtel de la Monnaie et sur la Seine, au bord de laquelle un rideau de peupliers de Virginie frémissait au vent matinal. Son portier lui remit un mot d'un ami venu en son absence, l'ami si tendrement aimé et si passionnément défendu. Il eut un geste de contrariété, puis, sans prendre de repos, il s'assit à sa table, et écrivit ce billet :

Je suis peiné de ne t'avoir pas vu, cher Bonpland; je suis rentré un instant après toi. Je suis peiné aussi de ne pouvoir déjeuner avec toi... Ce sont les libraires qui m'en empêchent. Le premier volume de notre ouvrage sur les Monuments d'Amérique *doit être au jour le* 15 *décembre. Je te ferai relier un bel exemplaire, qu'il me paraît décent que tu présentes* en ton nom *à l'impératrice...*

Mais le sommeil le prit avant d'avoir achevé, et la plume lui tomba des doigts. Alors, il s'allongea sur son modeste lit de camp sans rideaux, et s'endormit profondément, poursuivi dans son sommeil par le tenace parfum du magnolia de la Vallée-aux-Loups.

CHAPITRE II

DIEU SOIT LOUÉ!... VOICI UN BON PLANT!

Le 18 août 1773, Simon-Jacques Goujaud, *maître ès arts et en chirurgie; prévôt de la corporation, chirurgien du roi, professeur et démonstrateur à l'Ecole de chirurgie, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité*, à La Rochelle, profitait de ses vacances et d'une journée de beau soleil, pour travailler de ses mains dans sa propriété de Saint-Maurice. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'aspect robuste et de mine affable. Il avait l'estime et le respect de ses concitoyens, dans une ville où les Goujaud étaient établis depuis le XVIe siècle, et où le père du jeune chirurgien, Michel Goujaud, avait exercé l'état de maître apothicaire et commandé la milice bourgeoise. A vingt-sept ans, en 1769, Simon-Jacques avait épousé la fille d'un capitaine de navire, Marguerite-Olive de la Coste. Suivant l'exemple d'une famille où il était lui-même le troisième de neuf enfants, il avait eu, dès les premières années de son mariage, deux fils et une fille, nés respectivement en 1769, 1770 et 1771. Mais s'il devait avoir la joie de voir grandir son second fils, Michel-Simon, et sa fille, Elisabeth-Olive, dont l'un, futur médecin, suivra la carrière paternelle, et dont l'autre deviendra la femme d'un avocat au Présidial de Saintes, le jeune père eut le chagrin de perdre son premier-né, le petit Jacques-Aimé, emporté quelques mois après sa naissance par une de ces brusques maladies infantiles qui déconcertaient à cette époque la science médicale. Aussi, lorsque deux ans après Elisabeth-Olive, une nouvelle naissance fut attendue dans le foyer en deuil, on espérait un fils, qui ferait revivre l'image de l'enfant disparu et jamais oublié. Ce fut Aimé-Jacques-Alexandre, auquel on donna pour premier prénom celui du frère aîné qu'il remplaçait.

Or si le nouveau venu avait, suivant l'usage, reçu au baptême ses prénoms de ses parents, c'est lui qui, par une circonstance trop singulière pour être omise, devait donner à ses parents un nom nouveau. En ce jour du 28 août 1773 où Simon-Jacques Goujaud trompait l'impatiente attente d'une naissance si anxieusement désirée, en alignant dans son vignoble de Saint-Maurice de nouveaux plants de vigne, pour remplacer ceux que la maladie avait ravagés, quand

on vint lui annoncer que sa femme, comblant ses vœux les plus chers, avait donné le jour à un fils, il s'écria tout joyeux : « Dieu soit loué! Voici un bon plant. » Et pour célébrer l'événement, il mit en terre un sarment qui, distingué de tous les autres, fut et demeura le *bon plant*.

Telle est du moins la tradition. Et vraiment, elle offre une si merveilleuse concordance avec la destinée d'un enfant, qui devait lui-même être un grand *planteur* et acclimater sur notre sol de France tant d'espèces végétales nouvelles, que le récit en paraît légendaire, et qu'on serait tenté de le révoquer en doute, si l'exactitude n'en était garantie par des faits incontestables. D'abord appelé Aimé Goujaud-Bonpland dans le cadre de la famille et de ses amis de province, le futur savant fera bientôt prévaloir à Paris ce nom de Bonpland, qui n'était d'abord qu'un surnom, mais qu'il imposera en l'illustrant. Bien plus, le jeune naturaliste aurait pu dire des siens et de lui-même ce qu'écrira un jour un poète gentilhomme :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Aimé Goujaud-Bonpland n'a pas écrit l'histoire de ses parents, mais il leur a donné la notoriété qui leur manquait, ou qui du moins ne dépassait pas le cadre de leur petite province; et si, grâce à eux, il est né Goujaud, eux, grâce à lui, sont morts Bonpland : en effet, l'acte de décès de sa mère en 1800, celui de son père en 1811, portent tous les deux expressément ce nom de *Bonpland* ajouté au patronyme de la famille, et dont l'orthographe bizarre dissimule à peine l'origine.

Il n'était pas sans intérêt d'insister sur cette petite révolution domestique dans un milieu qui, par la suite, devait se montrer si étroitement rigoriste envers le plus indépendant et le moins conformiste de ses enfants. Il n'est pas inutile non plus de souligner les influences ataviques qu'Aimé Bonpland trouvait réunies autour de son berceau : les sciences médicales, l'amour de la terre et des plantes, l'attrait de la mer et des lointaines navigations; ce fut l'héritage, et le seul héritage, de ce médecin, grand botaniste et infatigable explorateur, fils et petit-fils d'apothicaire et de chirurgien, mais aussi de marins, puisque, du côté maternel, il joignait à l'ascendance de sa mère, Marguerite-Olive de la Coste, celle d'une grand'mère, Madeleine-Elisabeth Levasseur, fille d'un capitaine long-courrier de Québec.

Comme il nous plaît aussi de voir la naissance d'Aimé Bonpland associée à une scène de familiales *Géorgiques!* Ce « maître ès arts et en chirurgie », prévôt de sa corporation, qui cultive lui-même sa vigne et inscrit les événements de

sa vie privée dans le cadre de la nature, c'est un disciple de Jean-Jacques, un lecteur de l'*Emile*, un admirateur de Turgot et des « économistes ». Jamais Bonpland, qui emportait *Paul et Virginie* au fond des forêts équatoriales, pour en lire avec Humboldt les pages les plus colorées, ne reniera les goûts et les principes dans lesquels il fut élevé.

Ces goûts, ces principes, c'est même à peu près tout ce que nous pouvons connaître de son enfance et de sa première éducation. Il fit ses études au collège de sa ville natale jusqu'en 1790, sans éclat, si l'on en juge par l'examen des palmarès où son nom ne paraît que rarement. Mais il faut noter que ces années d'apprentissage coïncident avec les premiers temps de la période révolutionnaire, et chercher à reconstituer ce milieu de petite bourgeoisie provinciale, où l'adolescent grandit, et dont l'empreinte sur son caractère et sur son intelligence a marqué plus fortement que celle des disciplines scolaires. La ville, la famille, la société, autant que nous pouvons en retrouver la physionomie, à travers des témoignages de l'époque, ont dû contribuer à orienter cet esprit et à le confirmer dans ses tendances naturelles.

A la fin du XVIII[e] siècle, La Rochelle n'était pas encore cette ville à demi morte, au commerce paralysé par la guerre, qu'elle devait devenir pour quelque temps, sous la Révolution et sous l'Empire. L'activité de son port, rival de Bordeaux et de Nantes, était la principale source de prospérité pour toute la région, qui exportait son sel, son vin et son eau-de-vie, surtout en Amérique du Nord, au Canada ou à la Louisiane. Cette porte ouverte sur le large, vers les tentants appels de l'aventure et de la fortune, donnait de l'air à la vieille cité huguenote, emprisonnée dans les remparts de Vauban; si les tours et la citadelle rappelaient les luttes héroïques soutenues au siècle précédent pour la liberté de la foi, les solides demeures aux pierres verdies et salpêtrées construites par les armateurs et les négociants, disaient l'opulence cossue et la vie facile d'une bourgeoisie laborieuse, et les rues pavées avec les cailloux du Canada, dans un pays où la pierre est rare, évoquaient les relations intimes de l'Aunis avec les lointaines terres exotiques, d'où La Rochelle tirait sa richesse.

Les Goujaud appartenaient à cette bourgeoisie provinciale aisée, active et libérale. Deux traits caractérisaient le milieu social où ils vivaient, à la fin de l'Ancien Régime : un amour jaloux et même farouche de l'indépendance politique, un esprit aventureux, ne reculant pas devant le risque et toujours prêt à accueillir les idées nouvelles comme les entreprises difficiles. Ce sont deux traits que l'on retrouve chez Aimé Bonpland. Le futur pionnier de l'Amérique n'avait-il pas dans

sa famille la tradition et l'exemple d'une race de marins, puisque sa mère et sa grand'mère paternelle étaient filles de « capitaines-navigateurs » ? Autour de lui, parmi ces riches marchands, dont les enfants étaient ses camarades, ne voyait-il pas les plus audacieux envoyer leurs fils à l'étranger, pour achever de les former et leur ouvrir l'esprit, et les établir ensuite sur quelque plantation ou dans quelque comptoir de ce Nouveau Monde, dont il rêvait lui-même? A son propre foyer, comme dans les familles amies, on parlait couramment de ces régions lointaines, encore si peu connues, regorgeant de richesses naturelles, offertes à l'activité de tous ceux qui se trouvaient à l'étroit dans une société trop minutieusement réglée.

Depuis la fin du XVIIe siècle, la Révocation de l'Edit de Nantes, en fermant aux protestants de La Rochelle la carrière des charges et des honneurs officiels, avait détourné leurs aspirations vers les routes de la mer et les entreprises coloniales. Mais elle avait également renforcé, exalté leur amour de la liberté. Aussi la Révolution fut-elle d'abord accueillie avec faveur dans une ville éprise d'idées neuves et d'initiatives généreuses. L'agitation politique y fut intense. La bourgeoisie et le peuple ne pouvaient deviner, en 1789, qu'un mouvement qui leur apportait l'indépendance souhaitée marquerait aussi pour longtemps la fin de leur heureuse prospérité. Successivement la perte de nos colonies, notamment de Saint-Domingue, et le blocus continental, consommèrent la ruine du port. La population qui était de 21.000 habitants en 1780, tomba peu à peu à 15.000.

Les Goujaud connurent, comme toutes les meilleures familles de la ville, les dangers et les privations des années difficiles. L'aîné des fils, Michel-Simon, avait dix-neuf ans quand éclata la Révolution; il avait terminé ses études dans sa ville natale, et se préparerait à Paris à suivre la carrière de son père; on le retrouvera bientôt chirurgien militaire aux armées de Vendée. En 1789, Aimé avait seize ans; il achevait tant bien que mal son temps de collège, à une époque où le souffle de la tourmente révolutionnaire allait balayer la vaine moisson des lauriers et des diplômes universitaires.

Le jeune collégien avait pourtant trouvé parmi les siens une atmosphère propre à développer en lui l'amour de l'étude et le goût de la recherche scientifique. L'exemple de son père et de son frère, adonnés aux sciences, le voisinage d'une Académie provinciale, en pleine activité à la fin du XVIIIe siècle, contribuèrent également à éveiller sa vocation, en attendant que l'enseignement des plus savants maîtres lui permît d'en mesurer exactement la valeur et d'en fournir des preuves indiscutables. Transplanté à Paris, en pleine

Terreur, mais miraculeusement préservé de l'orage par les solides principes civiques reçus de sa famille, le *Bon-plant* de Saint-Maurice donnera ses premiers fruits dans ce Jardin du Roi, devenu Muséum national, auquel il restera toute sa vie si fidèlement attaché. Mais avant d'assimiler, avec toute l'impatience et l'avidité de la jeunesse, les immenses ressources qu'il découvrait dans les grands corps scientifiques de la capitale, Aimé Goujaud avait déjà trouvé dans sa petite ville une première image de ces illustres institutions, propre à stimuler son ambition : une *Académie* vieille d'un demi-siècle, que protégeaient les plus hautes autorités du royaume, dont les plus notables personnages de la province s'honoraient de faire partie, et qui entretenait l'assiduité des lettrés et des savants par l'heureuse émulation des concours et des prix.

Aimé Bonpland n'a pas pu connaître le membre le plus illustre de cette savante assemblée, Réaumur, enfant de La Rochelle comme lui, mort en 1757. Mais, dans les *Annales* de la docte compagnie, il a pu lire quelques-uns des mémoires par lesquels cette illustration locale préludait à sa gloire, et semblables à ceux que Montesquieu, à la même époque, communiquait à une société toute voisine, l'*Académie des sciences, lettres et arts* de Bordeaux; il y a admiré, en rêvant de les imiter un jour, cette ingéniosité d'observation et cette rigueur de déduction, si différentes des vaines formules, encore tout empêtrées de scolastique, qu'il avait rabâchées au collège. Qui sait si les recherches thermométriques de Réaumur n'ont pas attiré l'attention de Bonpland sur une question qui tiendra plus tard une grande place dans ses études botaniques : le rapport entre la température et le développement des plantes, la détermination précise du point climatérique extrême où chaque espèce peut se rencontrer? Dans les nombreux travaux d'un savant qui ne fut pas seulement un grand physicien, mais un remarquable naturaliste, plus d'un, qu'il s'agisse des mémoires sur les forêts, sur les mines de turquoises, sur les rivières qui roulent des paillettes d'or, ou des célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, était une révélation pour le futur voyageur, l'infatigable compagnon de Humboldt, et devait guider ses explorations dans un monde nouveau.

Un autre de ses compatriotes, Clément de La Faille, mort en 1770, dont le nom plus obscur s'inscrit aussi dans les *Annales* de l'Académie rochellaise, s'était consacré à des sujets plus limités, d'un intérêt plus local, mais qui attestent une égale passion pour l'étude de la nature. La vie même de cet homme modeste, successivement avocat et

contrôleur des guerres, qui abandonna tout emploi public pour étudier les animaux, les plantes et les coquillages de son pays, n'est qu'un cas, entre plusieurs autres, de la séduction que la recherche scientifique exerçait sur la bourgeoisie intelligente et cultivée de La Rochelle à la fin du XVIII[e] siècle.

Tel était le milieu dans lequel Aimé Bonpland se trouvait introduit par la condition et les relations de ses parents. Mais malgré les ressources qu'il trouvait à sa portée, l'ambition du jeune provincial l'entraînait vers la seule ville où il pouvait acquérir les connaissances spéciales qui devaient lui permettre de remplir sa destinée, Paris, où son frère aîné l'avait précédé, ce Paris de 1791, à la fois si attirant et si dangereux, si tourmenté et si plein de merveilleuses promesses. En quittant les siens, le parti du jeune homme était pris, son choix fixé, et ce choix, loin d'être un acte d'indépendance ou le caprice d'une imagination turbulente, était une déclaration réfléchie de fidélité à sa race et à sa famille : Aimé Goujaud voulait être médecin comme son père, navigateur comme son grand-père : il prendrait donc le seul emploi qui pût satisfaire à la fois son amour de la science et son désir de longs voyages vers des terres nouvelles, il serait chirurgien de la marine.

CHAPITRE III

L'ÉLÈVE DE LA PATRIE, AIMÉ BONPLAND.

Celui qui méritera un jour le nom de « Nestor de la botanique », et qui devait enrichir la flore des deux Amériques d'environ 10.000 espèces, commença d'abord son apprentissage de médecin aux côtés de son frère, en suivant les cours de Corvisart et de Desault. Le premier, ce futur médecin de l'Empereur et baron de l'Empire, était déjà un personnage officiel; depuis 1786, il était professeur de clinique à la Charité; ses leçons, en particulier ses recherches sur les lésions organiques du cœur, qui l'amenaient à renouveler un chapitre important de l'anatomie pathologique, en appliquant la récente découverte du médecin viennois Auenbrugger sur la percussion de la poitrine, attiraient autour de lui l'élite des étudiants. Penché sur les malades, auprès du maître qui établissait un diagnostic, le jeune Aimé Goujaud refaisait avec patience cet examen devenu classique, où il retrouvait avec confiance toutes les rigueurs d'une méthode expérimentale.

Moins bien servi par la fortune que son collègue Corvisart, Desault, chirurgien plutôt que médecin, avait connu

des débuts pénibles. Longtemps tenu à l'écart par l'enseignement officiel, il avait audacieusement créé à Paris, dès 1766, une sorte d'école particulière d'anatomie et de chirurgie élémentaire. Son habileté, sa conscience professionnelle, la hardiesse de ses opérations qui bousculait la vieille pratique traditionnelle, lui valurent une nombreuse et fidèle clientèle de disciples. On a pu dire qu'il avait formé tous les bons chirurgiens du début du XIXᵉ siècle. Mais ce n'est guère qu'en 1782 que l'opposition jalouse de la Faculté céda devant l'évidence du succès : Desault fut alors chargé officiellement d'enseigner l'anatomie chirurgicale et la clinique des hôpitaux lui fut enfin ouverte. De ce remarquable praticien, dont la technique opératoire était aussi sûre que simple, le jeune Bonpland put apprendre l'habileté manuelle, l'ingéniosité souvent élégante dans les procédés, l'art de faire face aux difficultés imprévues, l'audace nécessaire pour forcer la nature, quand les moyens habituels paraissent épuisés. Un jour, son compagnon de voyage Humboldt louera ses profondes connaissances en anatomie comparée, le soin méticuleux avec lequel il saura disséquer, « préparer » la matière organique, pour en mettre en évidence les caractères essentiels.

Mais Bonpland ne dut pas seulement à Desault une grande partie de sa formation professionnelle. C'est chez lui qu'il rencontrera un des premiers et des plus illustres amis de sa jeunesse : Bichat. Les deux jeunes gens étaient à peu près du même âge, mais Bichat, né en 1771, était déjà un maître, à vingt-deux ans, quand Bonpland n'était encore qu'un étudiant. Il avait commencé ses études à Lyon et il n'était venu à Paris qu'en 1793, après avoir servi comme chirurgien de troisième classe dans les ambulances de la division des Alpes. Desault, qui l'avait distingué parmi ses élèves, l'associa presque aussitôt à ses travaux, et Bichat se consacra d'abord à l'anatomie et à la chirurgie, avant de s'orienter vers la physiologie.

Le docteur Adolphe Brunel, qui a connu Bonpland dans les dernières années de sa vie et qui a écrit sa biographie avec les souvenirs qu'il avait recueillis de sa bouche, cite Bichat, avec Dupuytren, Thénard et Roux, parmi les camarades des deux frères Goujaud à l'Ecole de Médecine, pendant la Convention. Mais il insiste sur la supériorité éclatante du jeune savant lyonnais, qui lui donnait une autorité magistrale aux yeux de ses condisciples. « Bonpland se félicitait d'avoir connu ce glorieux jeune homme et d'avoir suivi ses leçons; il disait souvent qu'il y avait en lui de quoi plaire à tous : aux hommes d'imagination, il exposait ses théories générales; aux esprits rigoureux et sévères, ses

expériences et ses descriptions d'organes. » C'est évidemment ce dernier aspect d'un esprit si heureusement doué qui devait le plus séduire le futur naturaliste rochelais et retenir son attention.

Un épisode dramatique de cette époque troublée vint encore resserrer la sympathie entre les deux jeunes gens. En 1795, Desault mourut subitement, dans des conditions si obscures qu'on le crut empoisonné; la fable d'un crime politique courut quelque temps : le célèbre chirurgien avait été appelé à donner ses soins au fils de Louis XVI, pendant sa captivité au Temple, et il se serait refusé à favoriser des manœuvres criminelles sur l'enfant royal, attirant ainsi sur lui-même la colère et la vengeance des « patriotes ». Bichat eut la douleur de pratiquer l'autopsie de son maître, mais la satisfaction de dissiper une légende injuste pour la mémoire de celui qu'il chérissait comme son père spirituel.

Bonpland ne devait pas conserver longtemps ce premier compagnon de sa jeunesse. Bichat, soucieux de préserver de l'oubli l'œuvre si puissamment originale de Desault, entreprit dès 1798 la publication des *Leçons chirurgicales* que l'éminent praticien n'avait même pas eu le temps de rédiger, mais que le fidèle disciple établit à l'aide de ses notes. A ce travail considérable s'ajoutait la charge d'un lourd service à l'Hôtel-Dieu. Spécialement affecté aux autopsies, Bichat en pratiqua jusqu'à six cents en moins de six mois, ne prenant plus le temps de déposer le scalpel pendant ses repas et dormant dans la salle même où il opérait. Une fièvre typhoïde l'emporta à trente ans, malgré les soins de Corvisart. Lorsque Bonpland reviendra en 1804 de son grand voyage aux régions équinoxiales, il ne retrouvera plus l'ami auquel il devait une grande partie de sa culture scientifique et avec lequel il avait partagé ses enthousiasmes de savant.

Il n'y avait pas plus de différence d'âge entre Aimé et son frère Michel-Simon, qu'entre Bonpland et Bichat, et les circonstances de leur commune existence réduisirent encore ce faible écart. Soit qu'il eût été retardé dans ses premiers travaux par les troubles révolutionnaires de 1789 à 1791, soit qu'il se trouvât moins heureusement doué que son cadet, Michel-Simon fut bientôt rattrapé par lui, et nous les verrons réunis aux mêmes cours et poursuivant les mêmes études jusqu'en 1798. Dans l'intervalle, tous les deux avaient dû abandonner l'Ecole de Médecine et l'hôpital, pour répondre à l'appel de la patrie en armes : Michel-Simon servit en 1794 comme médecin militaire aux armées de Vendée; à la même date, Aimé fut envoyé à Rochefort comme élève chirurgien de la marine.

Nous possédons quelques témoignages de la profonde affec-

tion qui unissait les deux frères dans ces années de jeunesse. Ils sont d'autant plus précieux à recueillir qu'une pénible mésintelligence séparera un jour deux esprits qui paraissaient bien faits pour s'entendre et dont la communauté de goûts et de travaux devait renforcer l'intimité. A Paris, ils habitaient ensemble, et ne se quittaient guère, courant d'une leçon de clinique à un laboratoire, visitant les mêmes savants ou explorant la banlieue de Paris, en quête d'échantillons botaniques et géologiques. Toute leur vie se passait aux abords de ce Muséum qui tiendra une si grande place dans leur souvenir, surtout chez le plus jeune. Entre la Halle-aux-Vins et la Salpêtrière, dans le dédale de vieilles rues qui sillonnaient les pentes de la Montagne-Sainte-Geneviève, ils n'abandonnaient jamais le faubourg Saint-Germain, logés successivement rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, rue des Postes, rue de la Vieille-Estrapade, et surtout rue du Colombier, à cet hôtel Boston, où Aimé Bonpland fera la rencontre capitale qui décidera de toute sa vie.

A cette époque, le frère aîné, remplaçant près du plus jeune les parents lointains, veillait sur lui, avec une tendresse qui se nuançait déjà d'admiration pour les dons visibles et les succès éclatants d'une intelligence supérieure à la sienne. Là-bas, à La Rochelle, et dans ce domaine des Chauvins, à Port-d'Envaux, arrondissement de Saintes, qui avait remplacé l'ancienne villégiature de Saint-Maurice, avec quel intérêt suit-on les progrès des deux étudiants parisiens, avec quelle impatience reçoit-on la nouvelle de leurs efforts, de leurs recherches, de leur réussite! Michel-Simon est fier de son jeune frère, dont il a le premier surveillé l'éclosion et pressenti la supériorité. C'est lui, dès cette époque — Aimé n'aime guère à tenir la plume — qui sert d'intermédiaire entre les différents membres de la famille. Il raconte une excursion à Grignon, pour ramasser des fossiles, une visite à Lamarck, une discussion avec l'illustre savant. Quelques années plus tard, quand il recevra du voyageur la première lettre d'Amérique, c'est avec un enthousiasme passionné qu'il en fait part à tous les siens, comme aux professeurs du Muséum avec lesquels les deux frères étaient restés en relations : « Notre Aimé, écrit-il à sa sœur, nous dispute la santé et nous embrasse tous! » Aimé, de son côté, n'est pas encore si détaché de la maison natale et des souvenirs de sa jeunesse qu'il ne tourne les yeux, du sein des solitudes sauvages du Nouveau Continent, vers « les habitants des Chauvins », pour leur faire hommage de ses premières découvertes. Il ne manquait jamais de réserver à son frère une part des trésors qu'il amassait au prix de tant de peines et de périls; avec une exaltation toute juvénile, mais non sans un grain

d'ironie, il annonce : « Préparez vos herbiers, que votre muséum prenne les formes, le développement et l'attitude américaines! L'arrivée prochaine de trois caisses expédiées de Cumana et auxquelles vous avez part, exige quelques préparatifs. »

Quand l'amitié et l'influence d'une personnalité plus forte, celle de Humboldt, auront marqué Bonpland pour la vie, les liens les plus anciens, qui ordinairement demeurent les plus forts, se distendront chez lui; un mariage malheureux, une brouille avec sa famille, contribueront à le déraciner du sol natal; mais malgré tous les malentendus, — les souvenirs d'Adolphe Brunel en font foi — jamais les premières impressions du foyer et des années d'apprentissage ne s'effaceront de son cœur. Le milieu familial, l'exemple de son père et de son frère, l'enseignement de Bichat auraient pu faire d'Aimé Bonpland un grand médecin, si Humboldt et l'Amérique n'avaient fait de lui un grand naturaliste.

Un de ses biographes veut que le plus jeune des Goujaud n'ait, sinon entrepris, du moins continué ses études de médecine que par obéissance à son père. Il n'aurait eu aucun penchant pour la carrière médicale, alors qu' « un instinct inné, une vocation secrète » le poussaient vers les sciences de la nature; « la botanique, d'abord secondaire dans ses études, devint peu à peu sa principale occupation; elle lui inspira les goûts simples qu'il conserva toute sa vie ».

Nous pensons que la réalité est un peu plus nuancée. D'abord, jamais Bonpland ne reniera son passé de médecin, ni ne fera fi des connaissances acquises dont il tira parti en maintes circonstances. En outre, la médecine dut être pour lui, à l'origine de sa vie d'étudiant, le seul moyen qu'il entrevoyait pour satisfaire son goût de la mer et sa passion des voyages. Tout naturellement, en 1794, quand il se trouve requis, comme tous les jeunes gens de son âge, pour le service des armées de la République, il opte pour la marine et se fait affecter à Rochefort.

Nous avons malheureusement très peu de renseignements sur cet épisode de sa jeunesse. Il paraît à peu près impossible de reconstituer ses états de services entre le 30 juillet 1794, où l'on constate sa présence à Rochefort, et le 25 janvier 1795, où il est de retour à Paris.

Le printemps de 1794 marque en fait le réveil de la marine dans la France de la première République, dépouillée de la Corse et de la plupart de ses colonies au profit de l'Angleterre. C'est l'année de Fleurus; c'est le moment où les troupes de Pichegru chassent les Anglais de Flandre, entrent à Anvers et occupent la Hollande. La flotte française, reconstituée par Jean Bon-Saint-André, croise au large de Brest pour pro-

téger un grand convoi de blé d'Amérique, et en dépit d'une lutte inégale avec la flotte anglaise, réussit à assurer le passage du convoi.

Que faisait pendant ce temps à Rochefort le jeune aspirant chirurgien de la marine? Une lettre à sa sœur Olive, qui vient de se marier, nous le montre occupé au point de ne pouvoir s'absenter même un jour, et pour une distance aussi courte que celle de Rochefort à La Rochelle. Il ne dit point quelles sont ses occupations. Mais l'on peut conjecturer qu'il suivait les cours et préparait les examens qui lui permettront, en très peu de mois, d'être nommé chirurgien de troisième classe et détaché à Toulon. Ses services, dans ce nouvel emploi, devaient être aussi brefs que ses études avaient été rapides : employé d'abord dans les hôpitaux maritimes de terre, puis embarqué sur la frégate *Ajax*, il fut rendu à la vie civile dès le 1er janvier 1795. Ainsi se termine cette carrière de médecin de la marine, dont avait peut-être rêvé l'enfant studieux de La Rochelle. Désormais, quand Aimé Bonpland prendra la mer, à Marseille en 1798 sur la frégate *Jérémias*, à la Corogne en 1799 pour sa première expédition, au Havre en 1816, sur le *Saint-Victor*, pour le voyage sans retour, ce ne sera plus en qualité de médecin, mais de naturaliste ou d'explorateur d'un monde inconnu.

Il faut croire que ni la science du médecin militaire aux armées de Vendée, ni celle du chirurgien de troisième classe aux équipages de la flotte, n'étaient jugées assez sûres ni assez complètes par les augures qui présidaient aux destinées de l'Ecole de médecine, puisqu'en janvier 1795, nous les retrouvons tous les deux dans les salles de cours, les laboratoires et les hôpitaux parisiens, le plus jeune admis parmi les « Elèves de la Patrie », aux examens d'entrée. Ce nouveau temps de scolarité, pour Aimé Bonpland, dura de 1796 à la fin de 1797. Un certificat délivré par la municipalité de sa ville natale, le 28 août 1796, le qualifie : « Elève à l'Ecole de médecine de Paris, en congé à La Rochelle pour affaires de famille. » Au terme de ses nouvelles études, il passa un examen de sortie, qui lui valut son diplôme de docteur, et sur lequel nous possédons quelques précisions intéressantes. Il fut classé dans la troisième catégorie, celles des *Bons*, ce qui implique sans doute qu'il y avait au-dessus de lui les *Très Bons* et les *Excellents*. Le résultat n'est pas éclatant pour un futur médecin. Mais le détail de ses notes va nous éclairer. Avec les professeurs Fourcroy et Deyeux, il a obtenu la note *passable;* un *passable* aussi avec Hallé; un *bien* avec Richard seulement. Or, quand on réfléchit aux spécialités scientifiques que représente chacun de ces juges, distributeurs de boules rouges ou blanches, on comprend mieux le

sens d'un examen, qui déconcerte au premier abord, pour un candidat de cette valeur. Qui est ce Deyeux, aujourd'hui bien oublié? Un médecin. Un médecin aussi, Hallé, successivement attaché à la personne de Napoléon et de Louis XVIII, et qui en 1797 occupait une chaire de physique médicale à l'Ecole. Fourcroy est peut-être moins connu comme chimiste que par son rôle politique : membre de la Convention, c'est lui qui sauva de la guillotine pendant la Terreur plusieurs savants, sans pouvoir obtenir la grâce de Lavoisier. La note *passable* attribuée par le professeur Fourcroy au candidat Bonpland est donc une note de chimie. Le *bien*, le seul *bien*, est une note de botanique. Et tout s'explique.

Tout s'explique encore mieux, si l'on prend la peine d'approcher un peu ce Richard, effacé et modeste, comme tous les botanistes, ou presque tous, et qui se trouva seul, du moins nous nous l'imaginons ainsi, à deviner le mérite de Bonpland et à lui rendre justice. Fils et petit-fils de jardiniers de Louis XV et de Louis XVI, Richard avait fait de 1781 à 1787, sous les auspices du roi, un voyage d'études à la Guyane et aux Antilles. Rentré en France, il avait écrit divers ouvrages, et notamment les *Démonstrations botaniques ou analyse du fruit;* depuis 1794, il enseignait la botanique à l'Ecole de Médecine.

Il n'est pas moins caractéristique de constater que Bonpland conservera toujours des relations affectueuses avec le maître qui contribua certainement à l'orienter vers la voie qu'il allait suivre. Quand il fit paraître, de 1805 à 1815, les livres écrits en collaboration avec Humboldt et qui étaient le récit et le compte rendu scientifique de leur grande exploration, de même qu'en 1812, quand il publia aux frais de l'impératrice Joséphine son magnifique album sur les *Plantes rares de Navarre et de la Malmaison*, Richard se trouva toujours au nombre des quelques privilégiés auxquels Bonpland réservait un exemplaire sur ce qu'on appellerait aujourd'hui son service de presse.

Il y a plus qu'un hasard dans les circonstances qui ont fait d'un botaniste spécialisé dans l'étude de la flore américaine l'initiateur d'Aimé Bonpland, son juge bienveillant et compréhensif, un des maîtres préférés de sa jeunesse. Mais à cette époque, il avait déjà trouvé d'autres maîtres, sinon à l'Ecole de Médecine, du moins au Muséum d'histoire naturelle.

CHAPITRE IV

HOTEL BOSTON, RUE DU COLOMBIER, N° 7.

Dans ce faubourg Saint-Germain, dont ne s'éloignaient guère les frères Goujaud, au cours de leurs années parisiennes, la rue du Colombier, sur l'emplacement de l'actuelle rue Jacob, était particulièrement recherchée des étudiants. La proximité de la Charité, fondée en 1608 par Marguerite de Valois pour les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, et devenue l'Hospice de l'Unité depuis la Révolution, attirait un grand nombre d'Elèves de la Patrie, assidus à la clinique de Corvisart. Tout le quartier conservait les vestiges et comme l'atmosphère du moyen âge : la rue elle-même devait son nom à un colombier appartenant à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et montrait encore les ruines de la vieille église de Saint-Martin-des-Orges, dépendant de l'Université. Au numéro 20, Adrienne Lecouvreur avait habité un hôtel dont la cour s'ornait d'un temple élevé à l'Amitié. Mais ce souvenir profane était en quelque sorte purifié par de doctes voisinages : la maison du médecin des Fougerais, dont Molière a fait l'immortelle caricature de Desfonandrès, et la pharmacie de Rouelle, qui fut le premier maître de Lavoisier. Au numéro 7, un hôtel garni, l'hôtel Boston, accueillait les étrangers de passage et les étudiants aisés.

Est-ce là, comme le veut la tradition, qu'Alexandre de Humboldt rencontra pour la première fois Aimé Bonpland? Ne se lièrent-ils pas plutôt à la clinique de Corvisart, toute proche, et qu'ils fréquentaient tous les deux? Nous aimons à nous représenter la scène, telle que la rapporte K. Brühns dans sa biographie du grand savant allemand. Un de ses amis lui demandait un jour comment il avait connu le jeune botaniste français qu'il devait entraîner dans son audacieux voyage d'exploration : « De la manière la plus simple, répondit Humboldt; vous savez bien, quand on remet la clef à sa concierge, on échange toujours quelques mots aimables avec elle. C'est dans ces circonstances que plusieurs fois j'ai rencontré un jeune homme porteur d'une boîte d'herboriste : c'était Bonpland, et voilà comme nous fîmes connaissance. »

Une boîte d'herboriste... Il n'en fallait pas plus pour piquer la curiosité d'Alexandre de Humboldt, passionné depuis long-

temps pour toutes les sciences de la nature, déjà auteur, à vingt-huit ans, d'*Observations sur les basaltes du Rhin*, d'*Aphorismes sur la physiologie chimique des plantes*, d'*Expériences sur l'irritation nerveuse et musculaire*, et qui pouvait faire figure de grand savant aux yeux d'un néophyte, trimbalant dans sa boîte cabossée les plantes et les cailloux de la banlieue parisienne, emplissant sa chambre d'hôtel, malgré les représentations de l'hôtesse, d'herbes séchées, d'insectes et de coquilles. Entre les deux jeunes hommes, il n'y avait pourtant que quatre ans de différence. Mais Humboldt avait déjà l'autorité, ou si l'on veut, l'assurance que donnent un grand nom, une fortune indépendante, une riche expérience. Dans sa famille et dans les principales universités allemandes, il avait reçu les leçons des meilleurs savants. Une belle intelligence, une curiosité passionnée et quasi universelle le portaient naturellement aux plus vastes entreprises. Ce remarquable esprit, qui fut une des dernières et des plus solides admirations de Gœthe, caressait depuis longtemps, aux abords de la trentaine, un projet audacieux, qui n'avait d'abord été qu'une fantaisie de jeunesse, presque un rêve d'enfant : au château de son père, près de Berlin, son premier précepteur, Campe, auteur du *Robinson allemand*, avait éveillé son imagination aux hasards merveilleux de la vie en pleine nature; un peu plus tard, à l'Université de Gœttingue, il s'était lié avec Georges Forster, le compagnon du capitaine Cook dans son second voyage autour du monde, et cette amitié exerça sur sa vie une influence décisive. Dès cette époque, les récits enthousiastes de Forster lui inspirèrent l'ambition d'explorer à son tour les régions tropicales et d'en étudier la nature; dès cette époque, il établit le plan de ses expéditions futures et s'y prépara par les études les plus méthodiques et les plus variées. Ayant perdu ses parents, Alexandre de Humboldt avait vendu ses propriétés en Prusse, réalisé sa fortune, et après un voyage en Suisse et en Italie, il était venu à Paris, en 1796, pour acheter les instruments nécessaires à son entreprise et compléter sa formation scientifique par la fréquentation des grands savants français, l'étude des collections et la pratique des laboratoires.

Tel est l'homme qui se présenta un soir aux yeux étonnés du jeune Bonpland, décrochant sa clef et prenant son bougeoir, dans l'obscure antichambre de l'hôtel Boston. Et tout d'abord, le petit provincial, assez lourd et gauche, fils d'un modeste médecin de La Rochelle, encore incertain de sa vocation, dut se sentir assez loin de ce brillant ambassadeur de la science étrangère. Entre eux deux, à première vue, un seul trait commun : comme Aimé Bonpland, Alexandre de Humboldt avait un frère aîné, Guillaume, et comme lui,

c'est avec ce premier compagnon d'études qu'il avait fréquenté les Universités de son pays, s'initiant aux mêmes disciplines sous la direction des mêmes professeurs.

Mais entre le jeune Prussien et le jeune Saintongeais, la boite à herboriser fut bientôt le symbole d'une entente secrète et demeura toujours comme la promesse de leur futur destin. Ensemble, ils la promenaient dans les couloirs des hôpitaux, dans les galeries et dans les laboratoires de l'Ecole de Médecine ou du Muséum. Les grands savants que fréquentait Humboldt, Vauquelin, Lamarck, Corvisart, Jussieu, Bichat, Gay-Lussac, étaient aussi, pour l' « Elève de la Patrie », sinon des familiers, du moins des maîtres vénérés.

Michel-Simon Goujaud partageait encore à cette époque les goûts et les travaux de son frère. Une lettre de lui, datée du 9 octobre 1798, et signée Goujaud-Bonpland — détail caractéristique — fait part aux deux pharmaciens de l'Hospice de La Rochelle, Joore et Coquantin, des relations amicales que les deux frères entretiennent avec le *citoyen Lamarck :* « Le citoyen Lamarck est enfin de retour; je l'ai vu avant-hier, et il m'a accordé le quintidi, ce sera demain. Je vais lui montrer une assez belle suite de coquilles fossiles que mon frère et moi avons été chercher à Grignon dans les derniers jours complémentaires (du 17 au 21 septembre). Il nous les nommera et comme il a dit pouvoir disposer en entier de ce jour, parce qu'il n'y a pas de cours autre que la clinique, nous nous rendrons au Muséum, au sortir de la visite de Corvisart; nous montrerons nos coquilles d'abord; ensuite, nous entamerons la grande question de la nomenclature française des plantes;.... enfin, je vous enverrai le résultat de cette journée. Mon frère vous fait bien des amitiés. Il ira peut-être causer avec vous cet hiver, mais souvent le scalpel à la main. »

Si Aimé, au dire de son frère Michel-Simon, avait souvent le scalpel à la main, c'était plus volontiers pour disséquer les organes délicats des plantes que les tissus des corps humains, et déjà les plus belles coquilles fossiles de Grignon ou d'ailleurs comptaient beaucoup moins pour lui que la nomenclature française des plantes.

C'était, en effet, en ces années 1797-1798, la *grande question* à l'ordre du jour dans les laboratoires de botanique au Muséum. Chez de Jussieu, chez Desfontaines, comme chez Lamarck, Bonpland ne se lassait pas de ces passionnants débats d'où dépendait l'avenir de sa science préférée.

De ses trois maîtres, Antoine-Laurent de Jussieu était le plus ancien au Jardin du Roi, où il avait été appelé en 1770, en qualité de démonstrateur de botanique. Au début de la Révolution, il avait beaucoup contribué, avec l'aide de Dau-

benton, de Thouin et de Lemonnier, à cette réorganisation radicale qui avait fait du vieux Jardin le national Muséum. Mais soucieux de préserver son indépendance personnelle, autant que celle du grand établissement scientifique auquel il avait voué sa vie et dont il était une des gloires, il refusa obstinément la direction qui lui fut offerte par Lucien Bonaparte. Leçon de caractère et de modestie, qui ne fut pas perdue pour l'un de ses fidèles disciples.

Auprès de Desfontaines, successeur de Lemonnier depuis 1786, Bonpland trouvait l'exemple d'une activité infatigable et l'expérience d'une vie vouée tout entière à l'étude des plantes. En écoutant son maître conter les souvenirs de son voyage en Afrique du Nord, il s'enthousiasmait pour la recherche et l'étude de la plante dans son milieu naturel et rêvait de poursuivre sur une terre plus vaste et moins connue l'exploration que Desfontaines avait menée jusqu'au seuil du Sahara. La question des migrations et de l'acclimatation des espèces végétales occupait le savant professeur; en associant son élève à la préparation de son *Histoire des arbres et des arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de France,* il le préparait, sans le savoir, à l'une des plus chères et des plus fécondes activités de toute sa carrière de botaniste : les transplantations d'un climat ou d'un continent à l'autre de ces grands *voyageurs sédentaires,* selon l'heureuse expression d'un écrivain d'aujourd'hui, que sont les végétaux.

Mais toujours l'on en revenait à l'important problème, discuté depuis Linné : la classification rationnelle des plantes. Celle du grand botaniste suédois, la *méthode sexuelle,* datait de 1736, et elle n'avait guère cessé d'être remise en question. En 1774, Antoine de Jussieu avait établi la *méthode naturelle,* qu'il essaya de perfectionner sans cesse pendant près de cinquante ans. En 1778, Lamarck avait proposé la *méthode dichotomique,* ou *analytique.* Il en avait exposé les lois dans sa *Flore ou Description succincte de toutes les plantes qui poussent naturellement en France.*

Lamarck et Jussieu étaient collègues au Muséum. Ils appartenaient à la même génération, mais Lamarck, tard venu dans une maison où de Jussieu avait depuis longtemps sa place, avait été obligé de se contenter, en 1793, d'une chaire pour l'étude des animaux invertébrés, bien que les coquillages et les plantes — celles-ci surtout — fussent beaucoup mieux son affaire. Au reste, son puissant cerveau s'assimilait toutes les sciences, ce qui explique que ses études sur les végétaux et les animaux sans vertèbres, aussi bien que sa *Description des coquilles fossiles* l'aient conduit aux géniales hypothèses sur la génération spontanée, le transformisme

et la réduction des phénomènes de la vie à des phénomènes physiques, qu'il devait formuler un jour dans sa fameuse *Philosophie zoologique.*

On comprend l'attrait qu'un pareil esprit pouvait exercer sur des étudiants aussi bien doués que Bonpland. On devine aussi, par la lettre que nous avons citée, le cas que faisait Lamarck de ce disciple intelligent et plein d'ardeur, puisqu'il n'hésitait pas à l'associer à ses discussions sur « la nomenclature française des plantes ». Loin de se simplifier, la question s'embrouillait sans cesse par l'apport de méthodes nouvelles; mais entre Lamarck et de Jussieu, la controverse demeurait courtoise, chacun des deux savants n'ayant en vue que les intérêts de la science.

Cependant, jadis, Lamarck avait eu à souffrir pour ses idées. En 1788, adjoint à Daubenton pour la conservation des herbiers du Jardin du Roi, aux appointements de 1.200 francs par an, il avait été en butte aux attaques de quelques-uns de ses collègues, qui lui reprochaient de classer les végétaux selon ses principes personnels. Le directeur du temps, de la Billarderie, premier successeur de Buffon, se fâcha, et proposa au ministre d'envoyer ce fonctionnaire récalcitrant « herboriser dans quelques parties du royaume ». Le garde adjoint des herbiers, qui se souvenait avoir visité dans sa jeunesse les différents jardins de Hollande et d'Allemagne, n'aurait pas détesté ce changement de situation. Mais par dignité, il refusa de céder, et resta.

Bonpland se plaisait auprès de ce philosophe, bon citoyen, bon père de famille — il avait sept enfants — qui l'entretenait de ses voyages, de Buffon, protecteur de sa jeunesse, et des botanistes étrangers qu'il avait connus dans ses courses à travers l'Europe.

Pour Bonpland, et pour Humboldt, souvent associé à ses études, ce problème de la classification était capital. Deux futurs voyageurs dont l'ambition encore secrète, mais bientôt découverte, était d'explorer la vie d'un continent nouveau, sous toutes ses formes, mais en particulier la vie végétale, pouvaient-ils demeurer étrangers à ces débats qui mettaient aux prises les plus grands esprits du monde savant? Comment définir, comment classer sans une méthode claire, également accessible à tous et du premier coup, les milliers de plantes inconnues dont ils pressentaient que l'Amérique leur livrerait un jour le secret? Jamais la nécessité de parler, au nom de la science, un langage universel, ne s'était fait sentir plus impérieusement. A côté des nomenclatures déjà classiques de Tournefort, de Linné, de Jussieu, il y en avait d'autres, répandues à l'étranger, notamment en Angleterre et en Allemagne, comme celle d'Adanson. A chaque instant, de nouveaux

amendements, d'ingénieuses corrections aux méthodes courantes venaient bouleverser les résultats acquis.

C'est au cours de ces années d'apprentissage, à la lumière de ces discussions auprès de Lamarck et de Jussieu, que Bonpland semble avoir choisi et adopté, d'accord avec Humboldt, les principes qu'on leur verra suivre plus tard dans leurs ouvrages. Ils définissent, en général, les plantes par la nomenclature de Linné, en complétant cette indication, quand il y a lieu, par celles de la méthode naturelle : cette dernière classification, due à Jussieu, groupe les espèces végétales d'après le plus grand nombre de caractères semblables, mais en tenant compte de la valeur relative de ces caractères. Pour Bonpland, le livre de son maître au Muséum : *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita,* demeurera toujours un ouvrage fondamental.

Humboldt, qui écrivait en 1798 : « Je ne vis que pour les sciences, et puisse le sort favoriser mes projets! » avait peu à peu reconnu dans le jeune botaniste du Muséum un autre lui-même, dont les aspirations et les goûts s'accordaient avec les siens, et dont la formation scientifique, sans être égale à la sienne, lui était garante des grands services qu'il pouvait attendre de lui. Plus que jamais, il songeait à la grande expédition que son séjour à Paris avait pour objet de préparer. Il voyait l'estime dans laquelle son ami était tenu parmi les savants les plus illustres de la capitale, ceux qui s'intéressaient à son entreprise, les Cuvier, Berthollet, Chaptal, Laplace, Halley, Vauquelin, et qui étaient tous disposés à en favoriser l'exécution.

Pour ce grand voyage aux régions équinoxiales, qui va être un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr, il serait faux de parler de mission officielle, puisque Alexandre de Humboldt a lui-même insisté sur le caractère privé de son initiative, dont il a fait tous les frais. Mais cet Allemand sans attaches personnelles avec la France, trouvait dans le Français Bonpland une sorte de garant et d'intermédiaire avec les milieux gouvernementaux. Le Muséum cherchait des collaborateurs parmi les jeunes savants pour les associer à la seconde expédition du capitaine Baudin, et avait désigné Bonpland comme botaniste; Humboldt, de son côté, souhaitait participer à titre privé à cette longue croisière. Quand les événements le forcèrent à modifier ses plans, tout naturellement il songera à ce compagnon de peu de fortune, mais de beaucoup de science, pour l'entraîner à sa suite, en le défrayant de tout, et en le faisant passer pour son secrétaire. Rien ne rend plus exactement l'état de leurs relations et le degré de leur chaleureuse intimité que les lettres adressées par Humboldt aux diverses autorités qui peuvent faciliter

leur voyage ou qui doivent en recueillir les fruits : « Mon ami, écrit-il à maintes reprises, m'aide dans mes recherches et doit avoir les mêmes droits que moi... C'est un jeune homme que ses talents, son érudition en botanique, en zoologie et en anatomie, et surtout ses mœurs, me rendent cher... Très bon naturaliste, il est le meilleur élève de Jussieu et de Desfontaines. Il a servi dans la flotte; il est très robuste, courageux, bon et habile dans l'anatomie comparée... Il me seconde par ses lumières avec un zèle infatigable. » Vingt fois ce signalement revient sous sa plume dans cette espèce de certificat décerné périodiquement à un ami dont le savoir et le labeur modestes s'effaceront désormais derrière lui. Enfin, bien avant leur retour d'Amérique, et quand les hasards, les dangers de leur vie en commun dans les plus effrayantes solitudes auront éprouvé et fortifié leur amitié, Humboldt envoie à Fourcroy, alors directeur du Muséum, cet éloge aussi honorable pour lui que pour celui à qui il s'adresse : « Mon compagnon de voyage, le citoyen Bonpland, élève du Jardin des Plantes, me devient de jour en jour plus précieux... J'espère bientôt rendre en lui à sa patrie un savant qui sera digne de fixer l'attention publique. »

Mais il y avait loin de la rue du Colombier ou du laboratoire de Lamarck, tout bruissant d'une amicale querelle, aux rives des Amazones et aux pentes désolées du Popocatepetl.

CHAPITRE V

A LA POURSUITE DU CAPITAINE BAUDIN.

Au début de 1799, Aimé Bonpland n'avait plus aucun prétexte de s'attarder à Paris, malgré l'attrait des laboratoires et de ses relations dans le monde savant. Aux yeux de sa famille, ses études, du moins ses études médicales, étaient terminées. Son père, sans être très âgé, — il avait cinquante-sept ans — n'aurait pas été fâché de le voir revenir à La Rochelle, où déjà Michel-Simon venait de s'installer, rue Porte-Neuve, pour continuer la carrière paternelle. Le docteur Goujaud se déchargeait ainsi sur l'aîné de ses fils d'une part de ses occupations professionnelles, qui pesaient lourdement sur lui en raison de leur importance et de leur multiplicité. Il espérait bien voir ses deux enfants se partager peu à peu les emplois que la confiance de ses concitoyens lui avait successivement accordés. Sa fille, Elisabeth-Olive, était mariée depuis quatre ans, et déjà deux fillettes grandissaient à ce nouveau foyer. Mais la mère, Mme Goujaud, de santé délicate, déclinait rapidement; elle mourra le 15 no-

vembre 1800, sans que son plus jeune fils, qui se trouvait alors sur les bords de l'Orénoque, ait pu la revoir, ni même être informé de sa mort.

Aimé Bonpland, cependant, ne se pressait pas de répondre à l'appel de ses parents. Avec toutes ses histoires de capitaine Cook et de capitaine Baudin, de forêts vierges et de fleuves inexplorés, de volcans mal éteints et d'étoiles inconnues brillant sur des cimes encore inaccessibles, Humboldt n'avait pas fini de tourner la tête, et ce n'est pas trop dire, à ce grand enfant de vingt-cinq ans, féru d'indépendance, pour le persuader de tout abandonner et de courir avec lui la grande aventure. Eternelle séduction du jeu passionnant de Robinson, à la mesure de tous les âges et de toutes les intelligences...

Plus d'une fois, en écoutant au Muséum les récits des voyageurs revenus de mission, en ouvrant les caisses qui apportaient d'un autre hémisphère les produits, les couleurs et jusqu'à l'odeur d'une terre mystérieuse, en classant les plantes et les insectes qui gardaient encore le reflet d'un ciel lointain sous la poussière et la moisissure dont la longueur de la traversée les avait revêtus, Aimé Bonpland était retombé dans les rêveries de son enfance devant l'horizon marin de sa ville natale. Mais il fallait vivre, et même à l'aube du XIXe siècle, les Robinsons n'avaient plus le droit de mépriser le « fabuleux métal », surtout sur les terres qui en avaient regorgé.

Précisons bien que pendant les soixante-deux mois que va durer le grand « voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent », grâce auquel le nom de Bonpland reste indissolublement attaché à celui de son compagnon, non seulement c'est Humboldt qui a fait tous les frais de l'expédition, mais Bonpland, n'ayant pas de ressources personnelles, aucun subside de sa famille, nulle mission officielle de son gouvernement, a vécu uniquement aux dépens de celui qui fut pour lui beaucoup plus un ami qu'un chef. Au surplus, les deux voyageurs n'avaient aucun moyen de recevoir de l'argent, dans les régions souvent inaccessibles, où ils allaient s'engager, et ils n'eurent pas davantage le loisir ou l'occasion d'en gagner. Avant de se mettre en route, Humboldt avait dû tout prévoir et tout préparer : les dépenses nécessaires ou imprévues de la route et de l'entretien, pour quatre ans, comme les vêtements, les vivres de réserve, l'outillage de campement, les médicaments, les appareils scientifiques et tout ce qui était nécessaire à la conservation et à l'emballage des collections. Au retour, si le savant allemand retrouvait en Europe l'appui d'un large crédit et les débris d'une fortune assez considérable, Bonpland, parti pauvre et revenu

riche de ses seuls trésors botaniques et zoologiques, n'aurait eu d'autre recours, contre la gêne et les soucis de la plus stricte médiocrité, qu'une retraite à La Rochelle, dans sa famille, si Humboldt ne lui avait ménagé aussitôt deux sources importantes de revenus, avec un désintéressement et une délicatesse de procédés qui font honneur à leur amitié : d'abord, il associa son compagnon de voyage aux profits de la vaste entreprise de librairie qu'allait être la publication des nombreux volumes inspirés par la relation de leur exploration, puis, par ses démarches personnelles, il obtint pour lui de l'empereur une pension de 3.000 francs.

Ainsi le modeste botaniste, déjà célèbre sans le savoir, trouva, grâce à la reconnaissance de son ami, les moyens d'existence que la simplicité de ses mœurs et la fierté de son caractère l'auraient empêché de solliciter.

Bonpland n'a jamais aimé écrire. Ses lettres sont rares et peu détaillées. Ses livres, ceux qu'il a signés de son nom, sont écrits dans une langue très simple, dépouillée de toute complaisance littéraire et qui ne vise qu'à l'exactitude. A différents moments de sa vie, il avait commencé à rédiger un *Journal*, ou des *Cahiers*, qu'il n'achevait jamais, parce qu'il avait le sentiment de tâches plus utiles. Ces notes, restées manuscrites, sont conservées à la Bibliothèque du Muséum; elles nous seront de peu de secours pour la connaissance de l'homme et de son œuvre. C'est à travers Humboldt qu'on le retrouve et qu'il faut le regarder vivre; car Humboldt, lui, est un merveilleux et abondant écrivain. Ecrire est pour lui un besoin aussi impérieux qu'observer ou expérimenter. En route, après la plus rude étape, en canot, au cours de la plus périlleuse navigation, il écrit pendant plusieurs heures, sans souci de la fatigue, du sommeil, du danger et de l'inconfort. Aussi toute la période de la vie de Bonpland qui est liée à celle de Humboldt, particulièrement le voyage en Amérique de 1799 à 1804, nous apparaissent avec une netteté remarquable, un souci du détail qui ne laisse presque rien à désirer à notre curiosité, dans les ouvrages qui relatent les péripéties et les résultats de cette expédition en commun, et qui sont principalement l'œuvre du savant allemand, le savant français n'y ayant guère collaboré que pour la *Géographie des plantes*, les *Observations d'anatomie comparée* et les *Monuments indigènes*. Tout le dramatique et tout le pittoresque de cette longue aventure appartiennent à Humboldt. C'est donc à lui, au moment où les deux explorateurs vont se mettre en route, qu'il faut demander les raisons profondes de leur entreprise, comme nous devrons lui demander de nous expliquer peu à peu le caractère de Bonpland, sa psychologie, les goûts qui le rapprochent de

son compagnon, les services qu'il lui rendra et les leçons que cet excellent élève du Muséum recevra lui-même de la plus surprenante réalité.

C'est en effet, on ne saurait trop le répéter, la même passion des voyages et le désir de la satisfaire à tout prix, qui fortifièrent entre les deux savants une amitié déjà fondée sur leurs études et leurs relations communes. Et c'est le capitaine Baudin, bien involontairement, car il ne connaissait ni l'un ni l'autre, qui scella leur rapprochement définitif. En 1798, Humboldt se proposait simplement de s'associer à la nouvelle expédition que le Directoire venait de confier à l'explorateur des mers et des terres australes. Tous ses préparatifs à Paris, depuis deux ans, tendaient à ce but : comme physicien, comme astronome, comme géologue, il pouvait rendre à cette mission officielle les plus grands services; il comptait lui-même recueillir les plus précieuses observations pour ses travaux futurs. De son côté, Bonpland faisait partie du petit groupe de jeunes savants que les professeurs du Muséum avaient choisis comme collaborateurs scientifiques du navigateur. A ce sujet, Humboldt écrit : « M. Bonpland devant accompagner cette expédition en qualité de botaniste, j'appris à le connaître alors, et cette connaissance a été une des bonnes fortunes de ma vie. » La sincérité de cette déclaration ne peut être révoquée en doute chez un homme qui avait, comme il l'a dit lui-même, le génie de l'amitié.

Le capitaine Baudin semblait désigné pour introduire Humboldt et Bonpland parmi les merveilles de la nature équatoriale. Mais le sort en décida autrement. L'expédition projetée par le Directoire, et pour laquelle trois corvettes avaient été spécialement armées, un nombreux personnel scientifique recruté, un grand nombre d'appareils et tout un matériel spécial réunis, avait pour mission de faire le tour du monde, en explorant l'Amérique du Sud, la Guinée, Madagascar et l'Insulinde. Au moment de lever l'ancre, les événements, dans un monde livré plus que jamais aux caprices de la politique et aux hasards de la guerre, firent échouer un plan si hardiment conçu.

Le traité de Campo-Formio et les pourparlers engagés au congrès de Rastadt paraissaient devoir garantir, au moins sur le continent, une paix provisoire, d'où l'Angleterre, il est vrai, était exclue. Mais celle-ci elle-même, aux prises avec de sérieuses difficultés financières, voyant sa marine ébranlée par plusieurs mutineries des équipages de la flotte, se résignait à négocier en juillet 1797 : au bout de trois mois, la conférence engagée à Lille échouait à cause des exigences du Directoire et du mauvais vouloir de Pitt. Ce n'est pas

au moment où la France reprenait le vieux projet d'un débarquement en Angleterre, et où la marine anglaise, anéantissant la flotte hollandaise, en octobre 1797, reprenait la maîtrise des mers, qu'une entreprise comme celle du capitaine Baudin pouvait avoir quelques chances de succès. Il fallut y renoncer.

Pour Humboldt et pour Bonpland, c'était l'écroulement d'espérances longtemps caressées. Mais le premier n'était pas homme à abandonner un projet qui était sa raison de vivre et sur lequel toute son activité depuis plusieurs années s'était concentrée. Résolu à agir par lui-même, puisque la seule possibilité d'appui officiel qu'il pût accepter lui était retirée, il décida d'explorer l'Afrique du Nord et de gagner l'Inde par l'Egypte, l'Arabie et la Perse. Pour s'assurer une protection dans des pays peu sûrs, il comptait rejoindre l'armée du général Bonaparte, en accompagnant la caravane de La Mecque de Tripoli au Caire. Bien entendu, le cher Bonpland s'associait avec enthousiasme et reconnaissance à cette nouvelle aventure. Tous les deux partirent pour Marseille, avec tout l'attirail de leurs instruments scientifiques et leur encombrant bagage de futurs pionniers Pour passer en Afrique, où Humboldt se proposait de parcourir l'Atlas, ils s'embarquèrent sur une frégate suédoise, le *Jérémias*. Mais nos deux explorateurs avaient compté sans les dangers également redoutables de la mer et de la guerre.

Le général Bonaparte avait débarqué à Aboukir en juin 1798; la flotte française était traquée dans la Méditerranée par l'amiral Nelson. Le naufrage du *Jérémias*, auquel Humboldt et Bonpland échappèrent de justesse, eux et leur précieux équipement d'hommes de sciences, ne fut qu'un épisode insignifiant dans une aussi formidable partie. Mais il était capital pour eux, et décourageant, s'ils avaient été capables de se décourager. D'autre part, l'Egypte était en feu et la caravane de La Mecque ne partirait pas cette année. Il fallait renoncer à passer en Tunisie. Humboldt affirme, et il doit être sincère, qu'il a sacrifié son projet à la sécurité de son compagnon : « J'avais tout à craindre pour M. Bonpland, écrit-il, peut-être pour moi-même, que le dessein de chercher des plantes là où les Français se battaient avec les Mamelucks, aurait fait regarder comme Français. » Evidemment sa qualité d'Allemand le rendait moins suspect et moins vulnérable dans un conflit où son propre pays n'était pas engagé.

Avec une ténacité exemplaire, il reprit son premier projet et résolut de gagner l'Amérique par ses propres moyens. Mais il faut préciser que le capitaine Baudin n'était pas étranger à cette audacieuse initiative. Le but apparent était

le Nouveau Continent. Le but réel était de rejoindre la mission Baudin, qui, après de longues hésitations et différents contre-temps, s'était décidée à se mettre en route, en modifiant son itinéraire primitif. Comme son compagnon, Bonpland considérait qu'il avait une sorte d'engagement vis-à-vis du capitaine et du Muséum, et que le contrat moral qui les liait à la mission n'avait pas été résilié. On reconnaît là les scrupules de deux natures également droites.

Les corvettes du capitaine Baudin cinglaient vers Buenos-Ayres; de là, elles devaient doubler le cap Horn, longer les côtes du Chili et du Pérou jusqu'à l'isthme de Panama. C'est là que Humboldt et son ami se proposaient de rattraper la mission française pour redescendre avec elle vers la Nouvelle-Hollande (l'Australie) et les îles du Pacifique.

En quelques jours, leur parti fut pris. Ils iraient s'établir en Espagne pour surveiller la situation en Afrique et voir si la tournure que prendrait la guerre ne leur permettrait pas de donner suite à leur dessein secondaire. S'il fallait le sacrifier définitivement, ils s'embarqueraient pour l'Amérique, à la poursuite de l'insaisissable capitaine. Résolution héroïque, si l'on songe que les deux savants se préparaient à faire un voyage de neuf mille lieues pour courir la chance d'une rencontre incertaine!

Hélas! une fois de plus, les vaisseaux fantômes de ce déconcertant navigateur, qui n'était pourtant pas le Hollandais volant, allaient s'évanouir à leurs yeux. C'est en juillet 1799 que Bonpland et Humboldt prirent terre sur le continent américain. Dix-sept mois plus tard, le 6 janvier 1802, quand ils parviendront à Quito, à travers des difficultés presque insurmontables, ce sera pour apprendre que Baudin, sans avoir touché l'Amérique, est parti pour la Nouvelle-Hollande par le Cap de Bonne-Espérance. « Accoutumés aux revers, déclare philosophiquement Humboldt, nous nous sommes consolés par l'idée d'avoir fait de si grands sacrifices pour avoir voulu le bon; jetant les yeux sur nos herbiers, nos mesures barométriques et géodésiques, nos dessins, nos expériences, nous n'avons pas regretté d'avoir parcouru des pays qui, en grande partie, n'ont jamais été visités par des naturalistes. Nous avons senti que l'homme doit compter uniquement sur ce qu'il produit par sa propre énergie. »

CHAPITRE VI

DE SÈTE AU VENEZUELA.

La première partie de ce merveilleux voyage fut une promenade d'écoliers en vacances. Humboldt et Bonpland partirent de Sète, au printemps de 1799, et gagnèrent les Pyrénées, par Montpellier, Narbonne et Perpignan, le plus souvent à pied. Ce n'était pas faute d'argent, mais goût de la simplicité, fidélité à la mémoire de Jean-Jacques, désir d'observer les choses de plus près. Peut-être aussi besoin de s'entraîner et de fortifier leur corps.

Si Bonpland et Humboldt avaient pris le chemin de l'Espagne pour se rendre en Amérique, ce n'est pas seulement parce qu'ils hésitaient à s'éloigner d'Europe sans être certains qu'ils ne pourraient pas mettre à exécution leur projet de descente en Afrique. Le succès, et même la possibilité de l'exploration qu'ils voulaient accomplir dans les régions équinoxiales du Nouveau Continent dépendaient entièrement d'un gouvernement, qui possédait encore à la fin du XVIII[e] siècle un immense empire colonial. Une grande partie de l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale tout entière, les principales Antilles, le Mexique et la Floride étaient sous le sceptre de la monarchie espagnole. De San-Francisco au Sud du Chili, tout le littoral du Pacifique appartenait à S. M. Très Catholique, que représentaient les quatre vice-rois de Mexico, de Santa-Fé-de-Bogota, de Lima, de Buenos-Ayres, les trois capitaines-généraux de Guatemala, Caracas et Santiago.

Or l'Espagne se montrait fort jalouse de ses domaines d'outre-mer et n'était pas disposée à laisser pénétrer n'importe qui dans ses Etats où la révolte grondait en permanence, comme le feu de leurs terres volcaniques, depuis la réaction brutale qui avait suivi le règne réformateur de Charles III. Nous laissons à penser comment deux étrangers venant de Paris, en plein Directoire, et dont l'un au moins était Français, tous les deux plus ou moins suspects de libéralisme, sinon d'idées révolutionnaires, pouvaient être accueillis des ministres de Charles IV, auprès de qui ils devaient solliciter l'autorisation de pénétrer dans des pays tous plus ou moins impatients de conquérir leur indépendance. Livré à ses propres ressources, Bonpland aurait certainement échoué dans

ses démarches. Humboldt réussit parce qu'il n'était pas Français, et parce qu'il était diplomate. D'ailleurs, le gouvernement espagnol devait sans doute se repentir un jour d'avoir introduit dans la bergerie, où étaient parqués les troupeaux dociles des anciennes missions, ces mauvais bergers, porteurs de ferments de rébellion, que représentaient les deux savants. Aux yeux des populations de l'Amérique espagnole, ils allaient faire figure, l'un d'entre eux surtout, d'ambassadeurs de la Révolution; et l'autre, qui étend à tous les sujets la curiosité de sa souple intelligence, ne craindra pas d'écrire un *Essai sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* (le Mexique), en cinq volumes! aussi perspicace que bien informé et dangereux pour l'intégrité d'un empire colonial en pleine décomposition.

Eh bien, malgré tant de préventions naturelles accumulées contre eux, tout s'aplanit assez rapidement, grâce au charme personnel de Humboldt et surtout à l'intervention d'un de ses compatriotes, le baron de Forell, ministre de Saxe, et minéralogiste amateur. La science ne fait de miracles que dans l'ordre de la politique. Toujours est-il que les autorisations les plus larges furent accordées aux deux savants pour leurs recherches et leurs collections dans tous les Etats de l'Amérique espagnole; non seulement un passeport en règle leur ouvrait toutes les frontières, mais partout, les autorités locales étaient invitées à les accueillir, à les protéger, à leur aplanir les difficultés de la route. En attendant qu'ils pussent s'embarquer à la Corogne, sur le *Pizarro*, qui devait mettre à la voile le 5 juin, en direction de la Havane, les voyageurs avaient plusieurs semaines à passer en Espagne. Ils y étaient entrés par la Catalogne, et avaient poursuivi leur route sur Valence, Murcie, jusqu'à Madrid et au plateau de la Manche. Ce furent des jours de détente heureuse, dont le souvenir les poursuivit longtemps après, et dont les *Lettres américaines* de Humboldt ont conservé la couleur enchantée.

Dès les Pyrénées, où les pois étaient en fleur dans les vallées, tandis que le Canigou dressait sa tête blanche au-dessus d'elles, ils allaient de surprise en surprise, avec la joie naïve de grands enfants. A Valence, la campagne ressemblait à un jardin éternel, entouré de cactus et d'agaves, qui leur étaient une première image de la nature exotique : « Des dattiers élevés de quarante à cinquante pieds, chargés de fruits en grappes, luttent de hauteur à côté des couvents... Pauvres que vous êtes! s'écrie Humboldt, en pensant à ceux qu'il a laissés en Allemagne ou en France, vous pouvez à peine vous réchauffer, tandis que je suis assis sous des orangers en fleurs, le front trempé de sueur, et que je parcours des champs, qui, arrosés par des milliers de canaux, portent

cinq récoltes : riz, froment, chanvre, pois et coton. Qu'on oublie facilement le mauvais état des routes et des auberges, où l'on ne trouve souvent pas même de pain, en présence de cette abondance de plantes et de ces formes humaines, d'une beauté indescriptible. »

Malgré leur amour de l'indépendance, leur désir de consacrer le plus de temps possible à leurs études et à leurs observations, les deux amis ne se montrent pourtant pas rebelles aux plaisirs de la société. Accueillis avec courtoisie, en Espagne et en France, surtout dans les milieux où l'on peut apprécier à leur valeur les qualités de leur esprit, ils ont passé à Montpellier « des journées exquises » chez Chaptal, professeur de chimie à l'Université, auprès de qui l'amitié de Gay-Lussac les a introduits. A Barcelone, un savant anglais, John Gille, les reçoit et les retient avec la même amabilité. A Madrid, les cercles officiels, si défiants, l'aristocratie, si fermée, se départirent un peu de leur réserve ou de leur morgue en faveur de ces étrangers aussi simples et de bon ton que savants. Aussi ont-ils formé dans la capitale espagnole quelques précieuses amitiés, qui leur resteront fidèles. On leur a conseillé de visiter Aranjuez et de fuir la lourde chaleur madrilène de juin sous les ombrages du parc de Philippe V. Ils y allèrent; mais sans doute ces jardins trop disciplinés, pleins de statues, de charmilles, de parterres et d'eaux vives sagement canalisées n'avaient-ils pas à leurs yeux le charme de la *huerta* valencienne.

Il fallut enfin songer au départ. Malgré leur impatience d'arriver au but de leur voyage, Bonpland et Humboldt ne quittèrent pas sans regret une terre qui leur avait été hospitalière et dont les beautés naturelles avaient été pour eux une joie sans cesse renouvelée. On peut dire qu'ils avaient adopté l'Espagne et que l'Espagne les avait adoptés. Ils ont déjà commencé à apprendre l'espagnol et, pendant la traversée, ils feront dans cette étude des progrès si rapides qu'en débarquant sur la terre d'Amérique, ils parlaient presque couramment cette langue, et que pendant quatre ans ils n'en parleront guère d'autre. Même entre eux, elle leur est parfois d'un grand secours : avec son ami qui comprenait à peine quelques mots d'allemand, Humboldt s'exprimait en français, mais plus volontiers en espagnol.

A bord du *Pizarro*, qui faisait route vers les îles Canaries, les nuits étaient superbes : « Un clair de lune sous le ciel pur et doux, au point de pouvoir lire sur le sextant; et les constellations du Sud, le Centaure et le Loup!... La mer luisait tous les soirs. A Madère, des oiseaux vinrent à notre rencontre, qui s'associèrent à nous pleins de confiance, et firent route avec nous pendant plusieurs jours. » Le savant allemand

s'était lié avec un jeune Canarien; il note dans une de ses lettres : « Ce jeune homme, qui me prit en vive affection, était d'un esprit vif et communicatif, comme tous les habitants de ces îles heureuses. » L'escale de Ténériffe fut pour les voyageurs une nouvelle occasion d'apprécier la courtoisie délicate de l'hospitalité espagnole; elle était pour eux une image de celle qui les attendait dans les colonies lointaines. « Tout le monde nous accueille avec ou sans recommandation, simplement pour avoir des nouvelles d'Europe; chez nos hôtes, espagnols ou anglais, de S^a-Cruz ou de Puerto-Orotava, on ne peut s'imaginer l'aisance et la culture des femmes. » Et Humboldt ajoute : « Le passeport royal a fait merveille. »

Cependant, s'ils s'étonnent ou s'amusent de certains détails de mœurs locales — « on engraisse ici les porcs avec des abricots!... » — ni le botaniste ni le géologue n'oublient l'objet de leurs études. Humboldt entreprend l'ascension du cratère de Teyde, au pic Ténériffe, et Bonpland, à Orotava, tombe en arrêt devant le célèbre dragonnier (*Dracoena Draco*). Déjà pendant la traversée, il avait recueilli un nouveau genre de plante, une plante verte à feuilles de vigne, qui n'était pas un *fucus*, et que la sonde avait ramenée de cinquante toises de profondeur.

Mais le dragonnier d'Orotava!... Son origine se perdait dans la nuit fabuleuse des temps. Quatre siècles auparavant, du temps des Guanches, il était aussi gros qu'à l'aube du XIXe siècle. Doué d'une jeunesse éternelle, il portait encore en 1799 des fleurs et des fruits tout pareils à ceux qu'avaient admirés au XVe siècle les premiers voyageurs aux Iles Fortunées. Pour les indigènes, cet arbre était aussi sacré que pour les Grecs l'olivier de la citadelle d'Athènes ou l'orme d'Ephèse. Consciencieusement, notre botaniste a voulu prendre lui-même les mesures du géant d'Orotava, dont il explique le grand âge et la quasi-immutabilité par la lenteur exceptionnelle de sa croissance, et il a trouvé soixante-quatorze pieds de circonférence au sol, quarante-cinq un peu au-dessus, douze encore à une hauteur de dix pieds, et plus de soixante-cinq pieds d'élévation.

L'excursion du Ténériffe, au pic de Teyde, fut la première ascension des deux explorateurs, qui devaient par la suite gravir tant de cimes altières dans la Cordillère des Andes ou dans la chaîne volcanique du Mexique. Humboldt se proposait essentiellement d'analyser l'air atmosphérique du cratère et de recueillir des échantillons parmi les basaltes et les schistes porphyritiques. Mais tout d'abord, oubliant un instant ses préoccupations scientifiques, il fut pris par la majesté du spectacle : « Quelle vue! quelle jouissance! Nous

sommes allés jusqu'au fond du cratère; peut-être plus loin qu'aucun autre naturaliste... Dieu!... quelle sensation à cette hauteur; au-dessus de soi, la voûte du ciel bleu foncé; d'anciens courants de lave à ses pieds; tout autour, cette scène de désolation, trois mille mètres carrés de pierres ponces, entourée de bois de lauriers; au loin, en bas, les vignobles entre lesquels des bouquets de bananiers s'étendent jusqu'à la mer, de jolis villages sur la côte, l'Océan et les sept îles, parmi lesquelles Palma et la grande Canarie possèdent des volcans très élevés, apparaissent au-dessous de nous comme une carte de géographie. »

Ici, Humboldt se laisse entraîner par une sorte de lyrisme qu'il se reproche plus d'une fois dans ses *Lettres américaines* : « Mais je commence à décrire, remarque-t-il, en interrompant une de ces effusions, chose que je ne veux jamais faire, car cela m'entraînerait à écrire des livres au lieu d'une lettre. »

D'ailleurs, les difficultés de l'ascension, les conditions périlleuses dans lesquelles il est obligé de procéder à ses observations, le ramènent à la réalité : « Dans le cratère, les vapeurs de soufre en brûlant faisaient des trous à nos vêtements, et les mains s'engourdissaient à 2° Réaumur. La terre est à 70° Réaumur. On entendait comme un bruit de décharge d'artillerie souterraine et des pierres de la grosseur du poing furent projetées jusqu'à quatre mille pieds en l'air. »

Après cette pénible expédition, la nuit ne fut pas plus reposante : « Nous avons passé une nuit en plein air devant le cratère, au pied d'un courant de lave. Le ciel était complètement étoilé, et la nuit brillait d'un doux éclat; mais ce beau temps ne devait pas persister pour nous. La tempête commença à gronder violemment autour du sommet, nous dûmes nous cramponner fortement à la couronne du cratère. L'air mugissait avec un bruit de tonnerre dans les gouffres, et une enveloppe de nuages nous séparait du monde vivant. Nous descendîmes le cône, isolés sur les vapeurs comme un vaisseau sur la mer. Cette rapide transition d'un beau et pur clair de lune aux ténèbres, et à la solitude des nuages, causait une impression émouvante. »

Le dragonnier d'Orotava et l'ascension du Teyde ne furent pas les seuls souvenirs que les voyageurs emportèrent de leur rapide séjour aux Canaries. Les vestiges historiques, là, comme plus tard en Amérique, attiraient leur attention autant que les merveilles de la nature : « Les énigmes que nous rencontrons, écrit Humboldt, ont trait non seulement au monde inorganique, mais au monde vivant. Que sont devenus les Guanches de Ténériffe, dont les momies enterrées dans les

cavernes sont la preuve parlante de leur existence antérieure? » Il s'étend ensuite sur la cruauté des nations commerçantes, principalement des Portugais et des Espagnols, qui au XVe siècle traitaient les habitants comme du bétail, massacrant ou emmenant en esclavage des populations entières. En 1494, une épidémie de peste emporta le reste des Guanches; au commencement du XVIIe siècle, il ne restait d'eux que quelques vieillards.

Après quelques jours de relâche à St-Cruz, le *Pizarro* reprit la mer. Humboldt ne s'arracha pas sans regret à la douceur de cette terre privilégiée : « C'est presque avec des larmes que je m'en vais; je voudrais m'établir ici; et c'est à peine si j'ai quitté la terre d'Europe. » Longtemps la vision des riches campagnes couvertes de forêts séculaires, de lauriers, de vignes et de roses, le poursuivra. Pour distraire la monotonie de la traversée, il rédige ses observations, met au point ses appareils : « Je travaille à bord comme dans un laboratoire. On a le plus grand soin de mes instruments. » Malgré le calme apparent, Bonpland et lui, accoutumés déjà à tant de déceptions, s'inquiètent des retards et des accidents possibles. La guerre est partout, sur mer comme sur terre, autour d'une France nouvelle, de plus en plus menaçante pour la suprématie des vieilles puissances. Des navires anglais croisaient à proximité des Canaries. Le *Pizarro* pourra-t-il échapper à leur surveillance? Enfin la blanche et bondissante corvette a gagné le grand large, sans encombre. Penchés à l'avant, comme les *conquérants* des caravelles, ces nouveaux découvreurs d'un monde

regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'horizon des étoiles nouvelles,

et Humboldt laissait éclater son enthousiasme : « Quel bonheur se présente à moi!... Ma tête en tourne de joie!... Quel trésor d'observations vais-je pouvoir faire pour enrichir mon travail sur la construction de la terre!... »

Les vœux de Bonpland étaient plus modestes et l'objet immédiat de ses études plus limité. Mais c'est avec une ivresse égale que le 17 juillet 1799, à Cumana, port du golfe de Gariaco, sur la côte de l'actuel Vénézuéla, il foulait pour la première fois le sol de l'Amérique.

(*à suivre.*)

MERCVRIALE

LES LETTRES

« CAR IL EST NECESSAIRE QU'IL VIENNE DES SCANDALES » (Matt. XVIII, 7). — L'affaire Miller a fourni cet hiver à la chronique un sujet en or, un de ces sujets ductiles, bons conducteurs et inaltérables, qui se repassent de génération en génération sans qu'on risque de les épuiser, le problème qu'ils posent ne comportant pas de solution. Problème qui n'a de sens que par une opposition irréductible, par l'affrontement; ce serait l'esquiver que de le résoudre (les Chinois, hommes du *yin* et du *yang*, comprendraient cela très bien).

L'amour est une passion de l'âme, mais qui, à la différence d'autres passions comme l'avarice ou l'ambition, est liée à des organes du corps qui lui sont spécialement affectés. L'amour est une fonction organique, mais qui exerce sur l'âme une autorité profonde et durable, tandis qu'un éternuement, s'il occupe toute l'âme, ne le fait que pour peu de temps. On connaît l'homme imparfaitement si l'on ignore comment il peut réagir sous l'empire de la jalousie ou de l'amour du jeu; mais si l'on se permet d'oublier quelquefois par où l'amour le tient, et de quelle prise impérieuse, c'est qu'on ne connaît rien de lui. Car cette clause qui commande toute sa condition et l'ensemble des rapports de chacun avec lui-même, tout se passe souvent comme si on l'oubliait. Parce qu'elle est le grand scandale. On répète avec complaisance les mots qui ont maudit le scandale; citation tendancieusement tronquée; le texte dit : « Malheur au monde à cause des scandales; car il est nécessaire qu'il vienne des scandales : cependant malheur à l'homme par qui le scandale arrive. » *Car il est nécessaire qu'il vienne des scandales.*

Dans la société policée les impulsions premières de l'individu sont captées et endiguées; chez l'individu même il n'y a pensée, il n'y a esprit, il n'y a conscience, il n'y a humanité que si l'impulsion est tenue à longueur de gaffe, et considérée; plus un mouvement organique a de puissance sur l'âme, plus il faut que le gendarme l'ait à l'œil, puisqu'il est l'invasion de l'animal; et plus la société a de raisons, a raison de prendre ses sûretés. La peinture réaliste, dit-elle, dans le roman, d'une passion de l'âme qui nous tient si fort aux tripes a vite fait d'enflammer le lecteur

et de soulever en lui de ces réactions en chaîne, dont on perd le contrôle quand on les a lancées. C'est ainsi que, se voyant rouler aux abîmes, effrayé de lui-même, l'homme s'entoure de garde-fous, puis de barrières, puis de murailles; le voilà enclos dans une construction tout intellectuelle, et proprement abstraite, jusqu'à n'avoir plus même une lucarne ouverte du côté de la sexualité (romans anglais de l'époque victorienne). Alors le scandale vient nécessairement.

Car, dit le parti adverse, traiter de la sorte, par le silence, comme si elles étaient de négligeables chatouillements d'épiderme, des fonctions capables de bouleverser l'équilibre et même toute l'économie d'un esprit, c'est frauduleusement dissimuler les puissances vraies de l'âme. Ce n'est pas seulement mentir, ce n'est pas seulement tromper l'homme sur lui-même; c'est l'asservir. Le premier parti a tissé tout un réseau d'interdits autour de ces forces profondes; le second s'acharne à le rompre; et plus le réseau résiste, plus il frappe fort. Miller après Lawrence. Car l'audace est chez les Anglo-Saxons, réputés pour leur pruderie; l'audace est en raison directe de la pruderie puisqu'elle en procède directement; l'excès est à la mesure de l'excès.

Quant aux Français, ils observent, et commentent; ils s'émeuvent moins qu'ils ne le croient eux-mêmes, et pour la même raison. On connaît ce dialogue : « Que pensez-vous de l'amour? » demandait quelque précieuse; et le fat de répondre : « Je n'en parle jamais, Madame : je le fais. » C'est la position de nos classiques. Discrets dans leurs œuvres sur le physique de l'amour, ils faisaient l'amour sans se priver, en toute gaillardise et allégresse. La religion ou les conventions et convenances n'auraient pas toléré qu'ils en écrivissent, mais elles n'avaient pas à intervenir; l'art poétique suffisait à les retenir; on ne décrivait ni les couchers de soleil ni les ardeurs du corps. Il y avait des règles unanimement consenties qui délimitaient des techniques; ce n'étaient pas de ces contraintes morales et sociales qui, bloquant les élans de la nature, provoquent des aberrations de la pensée. Tout autre chose qu'une littérature de refoulés. Belle époque, au contraire, où les puissances de l'être et les puissances de l'esprit avaient trouvé le moyen de s'épanouir ensemble et de faire bon ménage. Un tel équilibre se perd vite; l'équilibre, quand l'homme est en cause, est toujours instable. Mais les oscillations en France vont rarement aux extrêmes. Balzac, sous le roi des bourgeois, voile à peine des audaces qu'il pousse loin. Et notre âge affranchi s'est appliqué curieusement cet hiver à distinguer l'obscénité de la pornographie, pour réhabiliter l'une sans oser défendre l'autre. L'obscénité, a-t-on dit, est une libération; elle dynamite cette muraille qui s'interpose aujourd'hui entre le citoyen et le libre jeu de sa sexualité. La pornographie met la volupté dans la mauvaise conscience; elle perd tout si la sexualité se libère; elle

renforcerait au besoin la muraille, pour sauvegarder l'équivoque dont elle vit. L'une et l'autre ont du moins ceci de commun qu'elles entretiennent la réaction de défense de la société contre les instincts; elles la nourrissent d'opposition.

Remy de Gourmont, pour se soustraire à la fatalité de ce mouvement pendulaire, avait trouvé une échappatoire : la biologie. Dans son *Physique de l'Amour*, qu'on vient de rééditer, il écarte par définition toutes les complications de l'âme et de l'esprit. Parti pris qui, en apparence, répond mal aux recherches d'une époque qui compte Freud parmi ses éponymes : mais simplement il prend position d'emblée au-dessous d'un alluvionnement que ces recherches ont pour but de traverser; chacun sa route, vers le même tuf. Gourmont borne son enquête aux attitudes et aux gestes de l'amour; l'homme n'est là qu'un figurant, rejeté à sa place d'animal dans la série animale, c'est-à-dire noyé dans la masse animale. C'est parfois, dans le détail, galoper assez cavalièrement à travers les complexités et les nuances de l'amour humain (M. Pierre Grasset, l'an dernier, dans son *Invention de l'Amour*, marquait quelques points avec gentillesse, sur la pudeur par exemple); mais c'est aussi lui restituer son caractère étrangement sauvage; en quoi ce livre vieux d'un demi-siècle (1903) est bien actuel. « On voudrait, dit Gourmont dès la première page, agrandir la psychologie générale de l'amour, le faire commencer au commencement même de l'activité mâle ou femelle, situer la vie sexuelle de l'homme dans le plan unique de la sexualité universelle. » Il aurait fallu, dit-il encore, ne « considérer l'amour humain que comme une des formes innombrables, et peut-être pas la plus curieuse, que revêt l'instinct universel de la reproduction, et ses anomalies apparentes auraient rencontré une explication normale dans les extravagances mêmes de la nature ». Et ceci encore : « On ne peut perfectionner la nature qu'en la désorganisant. L'ordre est souvent un désordre pire que le désordre spontané, parce que c'est une finalité forcée et prématurée, une dérivation inopportune du fleuve vital. » Voilà bien déjà le terrain sur lequel se retrouveront nos insurgés.

Intérim.

David Rousset : LES JOURS DE NOTRE MORT (Ed. du Pavois).

Après avoir décrit les structures de l'univers concentrationnaire dans un livre libératoire paru l'an dernier, David Rousset franchit aujourd'hui les bornes à la fois de l'Histoire et du témoignage, en rendant compte de son expérience sous la forme violemment expressive, totalitaire du roman.

L'œuvre est considérable : il ne suffira pas d'en dire qu'à toutes les interrogations qui se sont posées à propos de la tragédie des camps, elle donne des réponses humaines et leur interprétation transcendante. Désormais elle s'impose en même temps que cet univers qui a existé et qu'elle reconstruit, comme un lieu privilégié où puiser des références à toute fin d'édifier sur le destin de l'homme et de la civilisation.

Sans faire état des innombrables circonstances comme autant de situations limites, où se trouvèrent forcés les héros d'une tragédie quotidienne, rappelons seulement quelle réalité exceptionnelle les engendra : pour tous les déportés, un

sort commun était réservé, la mort. Mais le pouvoir avait été donné à certains condamnés de prolonger leur sursis en se substituant aux exécuteurs. Chacun, devant l'imminence de sa mort, jouissait de privilèges dont il vérifiait à tout instant les effets sur son corps, selon une hiérarchie qui descendait depuis le seigneur SS jusqu'à la fosse où la moindre imprudence ne manquait pas de précipiter quiconque se croyait parfaitement à l'abri.

Disposer de pouvoirs, cela impliquait une lutte incessante, sournoise, allant jusqu'à la compromission apparente avec les SS; cela impliquait aussi d'accepter à tout moment de faire un choix parmi ceux qu'on devrait faire mourir et ceux qu'on tenterait de sauver. Dans les camps où séjourna Rousset et la plupart de ceux qu'il décrit, c'étaient les politiques qui disposaient des pouvoirs, qu'ils avaient conquis de haute lutte sur les criminels de droit commun; c'étaient surtout des communistes, les plus anciennement internés. La solidarité qu'ils avaient dû exercer pour survivre, ils l'élargirent de plus en plus, au fur et à mesure que leur pouvoir s'affermissait; mais ce faisant, dans leur choix, ils obéirent exclusivement au critère politique.

Quelle justification demande leur conduite? Rousset n'épargne aucune objection, ni de principe, ni de fait: au cours de discussions passionnées, ses personnages dont certains gardent leur nom véritable, opposent des vérités adverses que seul le roman, sans doute, a permis d'étaler au grand jour. Toujours est-il qu'en dépit de l'apparente contradiction qui faisait trembler la masse des déportés devant une minorité volontairement responsable des holocaustes, en dépit de la corruption qui rendit suspecte chez un grand nombre l'adhésion à la cause, Rousset montre que l'action des communistes fut en l'occurrence la seule positive, la seule acceptable. Parce qu'elle admettait une solidarité internationale (les Français y participèrent), parce qu'elle était sûre dans son organisation, parce qu'elle fut efficace. L'auteur relate la préparation à Buchenwald d'une résistance armée, en prévision des évacuations et des massacres qui eussent précédé le départ des SS.

Enfin, il est capital de mettre en lumière, ainsi que l'a fait David Rousset, que cette action menée dans les conditions les plus inhumaines par les concentrationnaires les plus conscients, répondait chez eux à la volonté de continuer cette autre lutte, à la suite de laquelle ils étaient venus dans les camps; leur opposition aux SS était donc irréductible, et l'objet de leur lutte dépassait l'univers des camps. S'ils s'offrent à être jugés, c'est donc sur le plan d'une éthique absolue qui leur contesterait le droit d'avoir usé tous les moyens, y compris de l'oppression, en vue d'une libération universelle. Ce serait aussi dans un monde où il est permis de plaider. Dans l'univers des condamnés, seuls peuvent se lever ceux qu'ils ont préservés de la mort.

YÉFIME.

Robert Antelme : L'ESPÈCE HUMAINE (Ed. de la Cité Universelle).

Voici une expérience concentrationnaire bien différente de celle de Rousset. Pendant toute la durée de son internement, Robert Antelme a dû supporter l'autorité des droits communs, maîtres absolus, par la grâce des SS, au commando de Gandersheim. La détresse des déportés y fut singulièrement affreuse, privée de toute possibilité d'opposition collective à une oppression qui les abaissait au rang de la bête. La révolte qui naissait alors en chacun, contrebattue par la peur, dressait les déportés les uns contre les autres dans une convoitise acharnée.

Davantage encore que le quotidien harrassant du camp, l'évacuation qui les jeta, épuisés, affamés, sur les routes montre jusqu'à quelles limites peut pousser les êtres la volonté de survivre. Quand ces limites deviennent celle de la résistance physique, un résidu subsiste qui appartient en propre à l'espèce humaine. Il est resté, à celui qui a sondé ces extrêmes, d'avoir pu rendre à son retour dans le monde, le plus bouleversant témoignage, en ramenant des confins de la souffrance et du désespoir la conviction d'une dignité invincible. — Y.

RAVENSBRUCK (Ed. des Cahiers du Rhône).

Ce recueil de témoignages de femmes déportées ajoute au tableau de la société des camps, d'une part des précisions historiques et sociologiques que donne avec rigoureuse précision Mme Germaine Tillon; d'autre part, des relations de la vie quotidienne. On y découvre l'extraordinaire courage dont ont fait preuve les femmes, prodigieusement douées d'espoir, et qui résistaient le mieux, semble-t-il, en se soutenant mutuellement et pratiquant l'abnégation, dans un climat de pathétique intense.

Les Françaises déportées, disons-le, étaient pour la plupart des résistantes qui avaient consenti depuis longtemps à leur entier sacrifice. L'épreuve de la déportation ne fut pas pour les épouvanter, et généralement, elles surent aussi supporter avec plus de vaillance que les hommes les souffrances physiques. Ces pages sont toutes vibrantes d'émotion, et elles la communiquent. — Y.

Aimé Césaire : CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL. Préface par André Breton (Ed. Bordas).

Pages poétiques chargées d'une matière ardente, d'images exubérantes et déréglées, mais d'une beauté lyrique si certaine qu'on ne songe pas à contredire l'enthousiasme du préfacier : « La parole d'Aimé Césaire, dit André Breton, est belle comme l'oxygène naissant. » — Y.

Henri Troyat : TANT QUE LA TERRE DURERA (Ed. de la Table Ronde).

Ce nouveau roman de M. Troyat, première partie déjà considérable d'un cycle en cours, est très différent de ses œuvres précédentes. Dans le cadre de la Russie prérévolutionnaire, grande bourgeoisie, armée, bohème et terrorisme, il cherche à faire découler une peinture historique et sociale de destinées individuelles, selon le procédé qu'emploie Tolstoï dans « la Guerre et la Paix ».

On ne saurait dénier à Henry Troyat des qualités solides de romancier, et une aisance qui rendent agréable la lecture de son livre; mais les mobiles qui animent ses personnages sont souvent conventionnels, parfois même forcés, et l'intrigue ne laisse pas d'en recevoir une certaine langueur.

Il n'en reste pas moins qu'il s'élabore, dans l'arrière-plan, une sorte de métaphysique, dont la signification pour le moment voilée, se révélera à l'issue de cette quête du temps perdu, si l'auteur sait éviter le romanesque et le pittoresque gratuits. — Y.

Bernard Deleuze : L'HOMME AU LONG NEZ (Ed. Denoël).

Roman de bas étage, dont le réalisme de fait divers ne dépasse pas en pouvoirs le plus mauvais cinéma, et dont l'élémentaire psychologie réduit le héros en mal de marché noir à s'assurer qu'il existe par cette remarque toutes les trois pages : « Ça sent le fric, ça sent le fric ». Ça est en tout cas insipide. — Y.

Sylvain Bonmariage : LE NOMBRE D'OR (Ed. Malfère).

« Chronique du XVIIIe siècle » en dit l'auteur (de quarante autres volumes aux titres non moins évocateurs) où tous les personnages historiques de l'époque depuis Casanova jusqu'à Catherine II se bousculent dans l'alcôve, en vertu d'une philosophie de la sagesse que les estampes grivoises ont abondamment exaltée à l'époque. Les bonnes manières du style rendent lisible cette fantaisie, à condition que le genre amuse. — Y.

X. X. X. FAUX EN ÉCRITURE (Ed. Julliard).

Laborieux pastiches qui, en dépit de l'anonymat de l'auteur ne réussissent pas à éveiller la curiosité. Y.

Paul Claudel : LA ROSE ET LE ROSAIRE (Luf).

Toujours l'extraordinaire ménage que font la plus altière poésie biblique — la symphonie de psaumes — et la bonhomie narquoise, rusée, familière, triviale du Champenois. Cela devrait jurer horriblement. Pas du tout. C'est brassé, fondu dans l'unité, la grandeur et la rondeur; c'est du Claudel; c'est Claudel.

Ces vingt proses encadrées de deux poèmes, consacrées à la Vierge Marie, tangentent quelquefois l'imagerie saint-sulpicienne. Pour le lecteur incroyant cela pourrait être gênant, encore que touchant. Pas du tout : c'est vraiment du Claudel, et même quand la ceinture de la Sainte Vierge apparait d'un bleu un peu trop céleste, il reste cet étonnant bonheur de l'expression, cette joie de l'expression, qui emporte tout.

Pierre Minet : LA DÉFAITE (Sagittaire).

Cette défaite est celle de la jeunesse par la maturité, celle de l'indétermination par le réel. Comme Jean Prévost l'avait fait — dans un esprit tout différent — avec *Dix-huitième année*, l'enfant devenu homme, depuis peu de temps, depuis assez peu de temps pour se souvenir, se retourne vers ce qui lui échappe, et, pendant qu'il en est temps encore, il le sauve. Une jeunesse de style 1925, imprégnée de Rimbaud et du surréalisme naissant, une vie aventureuse et nocturne, détachée de tous les liens... Il fallait que cela prît fin, puisque finalement il faut bien vivre; c'est l'amour, cette fois, qui s'est chargé de la besogne. Récit direct et tendre,

cynique et pudique, souple, frais, rapide et légendaire.

Les Vies secrètes, III : LE GRAND DÉSORDRE, par *Edmond Buchet* (Corrêa).

1927-1929; Berlin, Genève, la Côte d'Azur; années et lieux, en effet, de grands désordres. Dans ce troisième tome (qui d'ailleurs forme un tout) la courbe des héros s'accentue, leurs puissances s'accusent, leurs destins se précipitent. La technique s'accuse en même temps; si le détail donne parfois une impression d'incertitude et reste, en quelque sorte, approché, la composition est forte, dépouillée, presque brutale, et le découpage fait apparaître un art difficile et rare de trancher dans les temps morts.

Pierre-Henri Simon : GEORGES DUHAMEL (Editions du Temps présent).

Les indications biographiques et bibliographiques, d'ailleurs précises, et à jour à la fin de 1946, sont réduites à l'essentiel. M. P.-H. Simon, qui sait situer, construire et composer selon les méthodes de la grande critique universitaire, étudie successivement « la courbe du destin », « la culture et l'art », « le créateur d'individus », « le moraliste et le philosophe ». On sent dans cette dernière partie une sorte de déviation; comme si le journaliste catholique écartait le critique et lui prenait la parole. Partout ailleurs, un souci d'équilibre et d'objectivité compréhensive, qui parfois peut-être, par crainte d'aller au-delà, reste en deçà. Au demeurant, un très bon livre, nuancé et plein d'intelligence.

VEILLÉES 2. LES FÊTES DE L'ANNÉE, textes recueillis par *Geneviève Serreau, Antoinette Monnier* et *Jean-Marie Serreau* (Editions du Seuil). — Un charmant petit livre, entremêlant les chansons anciennes aux textes contemporains, les fêtes religieuses aux fêtes civiles. Quelques reproductions de tableaux anciens, mais pourquoi faut-il que cette jolie présentation soit déparée par quatre dessins pseudo-surréalistes sur les saisons?

LIVRES REÇUS. — *Au jardin des Muses françaises*, par André Trofimoff (Editions des Quatre Vents); *Les innocents de Paris*, par Gilbert Cesbron (Corrêa); *Inter arma caritas* (Comité international de la Croix-Rouge); *Le vent noir*, par Paul Gadenne (Julliard); *Les Prestiges*, par Raymond Picard (Gallimard); *Les Arnaud*, par Jean Proal (Editions Denoël); *La Vie meurtrière*, par Félix Vallotton (Editions des Trois Collines, Genève); *Dante, Milton, Lamartine et Wilfrid Lucas, essai d'introduction à une étude sur « Les Cavaliers de Dieu »*, par Simon Thomas (Ophrys, Gap); *Le pot de mousse*, par Lise Deharme (Fontaine); *Défense de vivre*, par François-Albert Viallet (Hier et Aujourd'hui).

LA POÉSIE

« ODE A CHARLES FOURIER » (1). — Je ne sais rien de plus émouvant que ce poème de la maturité d'André Breton. Avec l'*Ode à Charles Fourier*, sa figure et son œuvre — et ce paysage mobile de leur « coïncidence » qu'est le Surréalisme depuis sa fondation — triomphent aujourd'hui d'une longue mise en doute.

Car huit ans de traversée nocturne nous ont fait cruellement douter de ceux qui furent nos aînés et nos guides. Faux prophètes ou apprentis sorciers, qu'étaient au juste ces compagnons de crépuscule? Au point où nous en sommes, où nous demeurons, ils semblent tous appartenir à cette étrange secte : la littérature. Et ce présent aveugle, informe comme l'absence, ne nous permet guère de discerner leurs mérites respectifs, de saluer comme il faut la beauté.

« Qu'est-ce que c'est beau? Qu'est-ce que c'est laid? Qu'est-ce que c'est grand, fort, faible? Qu'est-ce que c'est Carpentier, Renan,

(1) Editions Fontaine, 1947.

Foch? Connais pas. Qu'est-ce que c'est moi? Connais pas. Connais pas, connais pas, connais pas » — déclarait en 1922 Georges Ribemont-Dessaignes. A quelques célébrités près (et du reste interchangeables, car il y aura toujours un boxeur, un philosophe et un général en renom), cette boutade ne cesse d'être valable, je veux dire tragiquement vraie. En ce temps qui est entre la guerre et la paix, mais qui n'est ni la guerre ni la paix, et où pèse de toutes parts la menace de l'*inconditionné,* il est bien remarquable que l'art et la pensée suivent leur cours comme si de rien n'était. Il est bien remarquable que d'aucuns délivrent leur message, parlent de « changer la vie » et se comportent comme si le monde était à l'affût d'un exploit intellectuel. Mais ce monde décidément trop vieux n'est plus à un grand homme, à une idée bouleversante ou à un chef-d'œuvre près. Pour sa tranquillité, il s'en remet à une poignée de spécialistes, gens sans entrain ni grande conviction. Et pendant que le scepticisme et l'indifférence gagnent, quelques très jeunes loups se dressent çà et là contre tout ce qui les entoure, tentent d'échapper à l'ankylose, choisissent l'état sauvage au nom de ce propos :

« Absolument incapable de prendre mon parti du sort qui m'est fait, atteint dans ma conscience la plus haute par le déni de justice que n'excuse aucunement, à mes yeux, le péché originel, je me garde d'adapter mon existence aux conditions dérisoires, *ici-bas,* de toute existence. »

Ce refus d'adaptation a sensiblement le même âge que le refus de connaître cité plus haut. Aujourd'hui comme il y a vingt-cinq ans, il est le premier réflexe de ceux que l'horreur de la vie saisit au sortir de l'adolescence, de ceux-là, précisément, qui ont l'âge d'André Breton écrivant *La Confession dédaigneuse.* Entre ce texte qui porte en germe les futurs manifestes, et l'*Ode à Charles Fourier*, s'inscrit le développement du Surréalisme — c'est-à-dire la somme des activités de « l'homme-paratonnerre » du Moderne, de celui qui rêvait jadis d'attirer sur lui la foudre de ce jugement : « Héraclite mourant, Pierre de Lune, Sade, le cyclone à tête de grain de millet, le tamanoir : son plus grand désir eût été d'appartenir à la famille des grands indésirables. »

On connaît le développement de ce vœu insolite. D'Héraclite à Kafka, de Swift à Jacques Prévert, à Benjamin Péret, André Breton n'a jamais cessé de faire appel aux hommes des confins, à tous ceux qui, morts ou vivants, demeurent en marge pour avoir refusé la condition commune. En somme, la composition de cette famille aura été sa grande œuvre, et le sujet d'une confrontation continue, d'un perpétuel examen de conscience. L'*Anthologie de l'Humour Noir,* publiée en 1940, nous donne le dernier état de ce cercle toujours susceptible de corrections et d'élargissement. Etonnant à plus d'un titre (et d'abord parce qu'il comprenait d'excellentes notices d'André Breton), ce livre ne comblait cependant pas toute

notre attente. La notion d'*humour noir* restreignait, en l'accentuant dans son sens couramment péjoratif, celle d'*indésirable*. A côté de la cruauté exemplaire d'un Sade, il nous semblait qu'il y avait place, en ce bouquet, pour les doux colosses, pour les tendres maniaques de l'utopie que la société considère comme des criminels à longue échéance et rejette promptement dans le passé. Il nous semblait surtout qu'André Breton voulait ignorer cette partie de lui-même, la plus généreuse et peut-être la plus héroïque, qu'il dévoue aux problèmes humains les plus éloignés, apparemment, de l'esprit de choix propre au Surréalisme.

Nous savons à présent qu'il n'en était rien. Sur le chemin de l'exil volontaire, André Breton s'est reprouvé en même temps qu'il découvrait Charles Fourier. Et l'*Ode à Charles Fourier* est le fruit de cette heureuse rencontre. Sans doute était-elle préparée par la mise en place, dans le cadre du Surréalisme, de ces constructeurs baroques, tels que Raymond Roussel, Jean-Pierre Brisset et le Facteur Cheval, souvent admirables par la fraîcheur inventive et la liberté de leurs « cristallisations ». Mais il s'agit ici d'un homme d'une toute autre taille : « Fourier est immense. Toute mon ambition est de lui faire remonter le courant d'oubli qu'il traverse et qui suffirait à nous renseigner sur la *perte de connaissance* de ce temps. »

Nul n'était mieux qualifié qu'André Breton pour entreprendre cette réparation éclatante, pour nous restituer un « Fourier ressemblant, c'est-à-dire (j'emprunte ces termes à Charles Gide, qui connaissait fort bien son œuvre) un Fourier zigzaguant sur la marge indécise qui sépare le songe du réveil. » Pour connaître le pouvoir d'enchantement du poète-économiste, et sa volonté de créer, par des voies agricoles et industrielles, un nouvel âge d'or, il faut citer ce fragment que Breton insère dans son ode :

Si la série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du phalanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

1° *Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes;*

2° *Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de Mauves et Dahlias qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger :*

3° *Un groupe de la Série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ :*

4° *Un groupe de la Série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte, placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers :*

5° *Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine :*

A cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus partis du phalanstère amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants.

Une telle minutie dans l'optimisme donne la mesure poétique de cet artisan de l'harmonie universelle. Quant à la mesure humaine, au génie du réformateur, André Breton lui rend un hommage non exempt d'esprit critique :

Fourier on s'est moqué mais il faudra bien qu'on tâte un jour bon gré mal gré de ton remède
Quitte à faire subir à l'ordonnance de ta main telles corrections d'angle
A commencer par la réparation d'honneur
Due au peuple juif
En laissant hors de débat que sans distinction de confession la libre rapine parée du nom de commerce ne saurait être réhabilitée.

Et c'est avec une infinie tendresse qu'il se penche sur la rêverie du grand méconnu qui a laissé le souvenir d'un naïf, d'un pêcheur d'ombres :

Je sais comme sans arrière-pensée tu aimerais
Tout ce qu'il y a de nouveau
Dans l'eau
Qui passe sous le pont

Ce sont de telles chimères qui ont contribué à faire disparaître « dans l'œil vacillant du serf l'aplomb du château féodal ». La marche du progrès est tissue de songes qui prennent corps, alors que la réalité se dérobe. Et André Breton nous prie de ne jamais oublier que « l'effort réaliste en quête de l'authentique nature physique aboutit en fin de compte à un immatérialisme ». On lui sait gré, quand il s'agit de dégager les théories fondamentales du système de Fourier, de « renverser la vapeur poétique ». Sa présentation des « ressorts sensuels », des « ressorts affectueux » et des « passions mécanisantes » ouvre un vaste champ à la méditation et à l'action.

Pour finir, il faut parler de la réussite merveilleuse de l'*Ode à Charles Fourier* en tant que livre-objet. Quand il nous est apparu, il nous a procuré la même surprise que l'image taillée de Charles Fourier surgissant devant le poète, « à la proue des boulevards extérieurs ».

C'est ta place aux heures de fort tangage
Quand la ville se soulève
Et que de proche en proche la fureur de la mer gagne ces coteaux tout spirituels

Dont la dernière treille porte les étoiles

La place de ce livre qui, tant par sa forme que par son contenu, évoque un aérolithe, ce n'est pas seulement, dans notre bibliothèque, le coin des « livres rares ». C'est aussi, dans notre cœur, cette place sans cesse vivifiée par la houle d'un grand sentiment, et qui va, « soulevant son poids d'ailes », au-devant de la liberté.

Justin Saget.

LE CINEMA

Cette chronique est écrite de Bruxelles, où, du 8 au 30 juin, s'est déroulé le premier festival de l'année 1947, et celui qui donne le ton. Je veux dire qu'ensuite — à Locarno, à Venise, à Cannes —, il est douteux que la hiérarchie des valeurs puisse apparaître modifiée sensiblement. Les mêmes œuvres continueront leur tour d'Europe, avec le renfort de quelques films inédits dont on peut, pour ce qu'on en sait au moment où j'écris, douter qu'ils apportent des éléments d'appréciation assez neufs et assez forts pour bouleverser les perspectives et les proportions qui s'établissent ici — du moins, à une réserve près, et qu'il serait malhonnête de sous-estimer, je veux dire l'introduction du cinéma en relief, invention russe qui emprunte son premier sujet à *Robinson Crusoé :* c'est à Venise que l'Europe occidentale fera connaissance avec ce développement technique considérable d'un art dont l'une des particularités les plus singulières est d'être justement soumis dans une grande mesure à des impératifs techniques.

Bruxelles a vu la déroute d'Hollywood. Sur dix œuvres de long métrage, deux seulement ont forcé l'attention unanime, c'est là le privilège des œuvres fortes. On va voir que c'est peu, même dans l'ordre du relatif, et que les Européens ont dominé la compétition avec une aisance et presque une désinvolture qui infligent aux géants de Hollywood une affligeante leçon dont les mois à venir diront de quel profit elle leur aura été. Ces deux œuvres et ces deux exceptions sont *The Yearling* et *The best years of our lives.* J'avoue préférer le premier de ces deux films, où le technicolor commence de rompre avec la tradition du bariolage atroce des albums pour enfants pour découvrir, en particulier dans les extérieurs, la gravure et la perspective. C'est l'une des deux ou trois œuvres où l'on n'a pas lieu de regretter l'introduction de la couleur. J'ajoute que l'histoire est charmante, d'une résonance humaine simple et virile, ce qui est d'autant plus méritoire qu'elle met en jeu l'amour d'un jeune garçon pour les bêtes, soit un sentiment qui prêtait à des développements puérils et pleurnichards, et qu'enfin l'on retrouve là, en particulier dans la séquence superbe et inoubliable de la chasse

à l'ours, le génie animalier des Anglo-Saxons. Quant aux *Best years of our lives*, de William Wyler, c'est ensemble un événement et une lourde déception. C'est un événement comme témoignage sur l'après-guerre des Etats-Unis, en particulier en ce que le film rassemble la plupart des thèmes qui importent à l'intelligence de la sociologie de ce pays — l'alcoolisme; le primat de l'argent; l'esprit d'entreprise; le matriarcat; la garce américaine, garce entre les garces; l'inadaptation perpétuelle de l'homme à sa condition; la virilité des mâles, etc. Mais cette lourde et grande machine, où l'on a de parti pris infusé la magnificence de la photographie, la virtuosité technique, une équipe d'interprètes sensationnels, des épisodes innombrables et qui tous se veulent saisissants et significatifs, n'a ni ligne dramatique, ni style propre, passées les vingt premières minutes, où le problème est posé avec une admirable sûreté, et qui annoncent trompeusement le grand film de l'après-guerre. L'obsession du réalisme européen a visiblement habité William Wyler. Mais sa conception du réalisme s'effondre finalement dans la lourdeur, le mélodrame et le mauvais goût.

Dans le même temps, l'Angleterre, la France et l'Italie — je cite ces trois pays dans l'ordre de mérite qui me paraît être *celui des moyennes*; quant à distinguer la meilleure œuvre européenne entre toutes, et à fonder une hiérarchie des sommets, je crois que c'est vanité pure — rassemblent un apport européen qui se situe à cent mille coudées au-dessus de l'envoi d'Hollywood. Les Anglais totalisent quatre films de très bonne classe, dont un qui, dans l'ordre du *western*, est d'une telle beauté, et d'une beauté si retenue, qu'il n'eût pas été scandaleux de lui décerner le prix. Mais il s'agit des *Overlandez*, dont j'ai déjà entretenu les lecteurs du *Mercure*, ce qui m'autorise à passer aux suivants. *Great expectation* est la très belle transposition formelle d'une assez méchante histoire de Dickens; *Hue and Cry* rappelle *Emile et les détectives* par le sujet, et le paysage de l'*east-end* ravagé ajoute l'émotion picturale à un scénario impeccable et qui va grand train; *Odd man out* est une œuvre puissante de Carol Reed, qu'on pourrait dire la meilleure œuvre réaliste de notre Marcel Carné : mais elle a justement le tort de trop visiblement s'inspirer de Marcel Carné (et même de Jacques Prévert) ainsi que du *Mouchard* de John Ford, qui a sur elle une antériorité de dix ans. Assez curieusement, l'Italie a réalisé, il me semble bien, les meilleurs films de guerre (*Vivere in pace* et surtout *Païsa*, pour ne pas parler d'œuvres plus anciennes de quelques mois); elle a encore soumis au jury de Bruxelles cette merveilleuse histoire d'enfants à la dérive dans une société qui se décompose : *Sciuscia*. Oui, il y a une école italienne, réaliste, et où l'observation impitoyable se marie à la pitié pour la créature humaine.

Quant à nous, nous avons fait très honorable figure. Le point fort de notre représentation était le *Silence est d'or* de René Clair,

qu'auront déjà vu deux cent mille parisiens quand paraîtront ces lignes. C'est une œuvre accomplie, ciselée, dans la filiation de Marivaux, et c'est intégralement — scénario, dialogues, mise en scène — l'œuvre d'un seul homme. Le *Café du cadran* est un film intimiste et de silhouettes, joué dans un mouvement unanime, dont, par une gageure brillamment enlevée, tous les plans sont tournés dans un décor unique, et où souffle, avec l'esprit de Pierre Bénard, l'air de Paris. Le *Diable au corps*, d'après Radiguet, a décidément tous les défauts et quelques autres, mais l'excellence du dialogue et de l'interprétation (Micheline Presle et Gérard Philipe) suffisent à classer ce film parmi les œuvres honorables de l'année.

Il s'en faut naturellement que cette chronique — la dernière, jusqu'à la rentrée — dresse un bilan exhaustif de la compétition bruxelloise. Il serait juste de dire un mot du film mexicain et du film scandinave (pourtant mal représenté). La place manque. Telles, du moins, sont, il m'a paru, les grandes lignes. Quant au palmarès, je n'en dirai rien parce qu'il n'a pas grand sens. Pourquoi, en particulier, distinguer un film entre tous les films de fiction? Quel critère retenir? Le meilleur témoignage sur l'époque? L'apport technique le plus important? L'œuvre la plus réussie? Et comment oser préférer *Sciuscia* au *Yearling*, ou *The Overlandes* à René Clair? J'avoue avoir moi-même succombé à la tentation des palmarès; je m'en repens, et je crois qu'il faut avoir le courage de la proclamer absurde dans le domaine du cinéma (et j'imagine, dans beaucoups d'autres).

Jean Quéval.

LA RADIO

LE RUBAN COULEUR DE HETRE POURPRE OU « RUBAN MAGIQUE ». — Dans les derniers mois de la guerre, un compositeur célèbre écoutait, en compagnie d'officiers alliés, l'émission d'un poste allemand dont on devait bombarder les studios. L'heure passa, et la *IVe Symphonie* continuait de répandre à travers la nuit tragique ses harmonies tour à tour allègres et sereines. « L'objectif a été manqué. — Pas probable. C'est qu'ils donnent un enregistrement. — *Certainly not.* Croyez-en mon oreille. » Tandis que les studios étaient réduits en poudre, un opérateur, dans un abri, déroulait, à la vitesse de 77 centimètres par seconde, un petit ruban brun-rose.

Le magnétophone est récent, mais l'enregistrement magnétique a déjà une longue carrière. La première application en a été faite en 1908 par un Suédois, Poulsen, qui s'avisa de magnétiser un fil d'acier. Dans la suite on substitua au fil une bande, et de là naquit le *Blattner*, appareil énorme, approximatif, et grevé d'un terrible bruit de fond.

En 1936 la société allemande d'électricité A. E. G. sortit un petit appareil qu'elle baptisa *magnetofon*. Le support d'enregistrement est un ruban mincissime et large de 6 mm., d'une matière plastique et recouverte de poudre d'oxyde de fer magnétisable. Le ruban défile devant trois têtes : la première démagnétise, la deuxième magnétise, la troisième reproduit. La qualité de l'enregistrement peut donc être contrôlée dans l'instant même. C'était beaucoup mieux; mais ce n'était guère bon que pour le parlé, et le bruit de fond restait excessif. Le *Reichsrundfunk adopta le magnetofon* pour se reportages, et chercha à le perfectionner.

D'abord il y échoua. Un jour, survient le hasard, qui est, comme on sait, le plus grand inventeur du monde. En 1940, deux ingénieurs, qui expérimentaient un type d'amplificateur, constatèrent soudain que l'on n'entendait presque plus de bruit de fond : des oscillations de haute fréquence avaient été produites accidentellement dans l'ampli. On travailla à substituer la haute fréquence au courant continu dans les têtes de démagnétisation et d'enregistrement. Le résultat tint du prodige. Un fond de silence pur, et une fidélité si parfaite que l'on put aborder la musique symphonique et l'opéra.

Le magnétophone ne tuera pas le disque; ce n'en est pas moins un révolutionnaire que ce petit ruban, qui ressemble au serpentin des anciens carnavals, qui a la souplesse de l'algue, et dont la couleur brun-rose rappelle la feuille du hêtre pourpre.

Autres avantages : le « ruban magique » échappe à l'usure, ennemi graillonnant du disque, et se prête fort bien aux montages. Un passage manqué se remplace à l'aide d'une paire de ciseaux et d'un pot de colle.

Certaines radios européennes, comme Radio-Luxembourg, possèdent déjà d'importantes magnétothèques. Chaque bobine fait près de 25 minutes. Leur faible encombrement et leur maniabilité sont précieux. Un grand concert symphonique, un opéra ou une pièce en cinq actes tient aisément dans les poches d'un pardessus de voyage.

A. Dubois La Chartre.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE BLAISE PASCAL. — En cette année du trois centième anniversaire de la lettre fameuse de Blaise Pascal à Florin Périer pour fixer les conditions de la « grande expérience » du Puy de Dôme, Pierre Humbert, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier et examinateur à l'Ecole Polytechnique, a eu l'heureuse idée de publier un livre (1) sur l'œuvre scientifique de « cet effrayant génie ». Il convient de

(1) Editions Albin Michel.

rappeler à son propos l'extraordinaire fécondité des recherches de Pascal dans le domaine des sciences en une période extrêmement réduite de sa très courte existence. Au cours d'une dizaine d'années à peine de labeur sa récolte fut d'une incomparable richesse. Pascal a renouvelé la théorie des coniques, inventé la machine arithmétique, fondé le calcul des probabilités, expliqué l'expérience de Torricelli, abordé le calcul intégral.

Magnifique engrangement certes, mais pas un de ses lots n'est la propriété exclusive de Pascal. Un spécialiste de l'histoire des sciences au XVII[e] siècle comme Pierre Humbert nous le montre. Au sens strict des mots, aucune invention et découverte n'est due à Pascal en propre, car toujours il eut des précurseurs. Mais son génie a consisté en quelque sorte à découvrir dans la découverte, à inventer dans l'invention.

Il eut le don inestimable, a noté Pierre Duhem, de savoir ranger « en une suite méthodique ce que les autres avaient dit avant lui », de ramasser « des vérités qui gisaient pêle-mêle et sans rapport entre elles », et, incontestable puissance créatrice, il sut transformer en principes amples et féconds ce qui jusqu'à lui n'avait été que simple remarque. A tout bien sonder, le processus psychophysiologique de la recherche chez Pascal ne se développait qu'à la suite d'une excitation produisant tout comme un déclanchement. Il résultait d'une action catalytique, pourrait-on dire. Les matériaux que d'autres ont réuni il les assemble génialement et son originalité profonde réside dans une étonnante mise en œuvre d'observations ou de notions éparses et fragmentaires. Des ébauches sur lesquelles son travail s'exercera, sans aucune affirmation théorique préliminaire, par l'observation directe des faits, sortiront des formes épurées et définitives.

Au surplus, Pascal a défini les normes de la recherche scientifique. Il a posé, nous dit Pierre Humbert, la règle d'or qui doit à son avis, être « en usage parmi les personnes qui cherchent véritablement ce qui est solide et qui remplit et satisfait pleinement l'esprit » et il affirme sans tergiverser qu'en physique les expériences sont « les véritables maîtres qu'il faut suivre », mais les expériences sérieuses, nombreuses et définitives. Toutefois, sa marche en avant dans ce domaine tout en étant irrésistible fut toujours prudente. Il l'a marqué lui-même : les opinions sur le vide reçues et appuyées sur l'autorité des anciens, « je ne les ai quittées que peu à peu, et je ne m'en suis éloigné que par degrés : car du premier de ces trois principes, que la nature a pour le vide une horreur invincible, j'ai passé à ce second, qu'elle en a l'horreur, mais non pas invincible; et de là je suis enfin arrivé à la croyance du troisième, que la nature n'a aucune horreur pour le vide ».

Doué d'une extrême habileté manuelle, Pascal a fait toutes ses expériences « avec beaucoup de frais, de peine et de temps »

mais elles l'ont conduit à d'éclatantes découvertes, car il ne s'est jamais confiné sur le plan initial des faits. Il ne les a pas, suivant une conduite platement empirique, accumulés tout en restant dans une attitude passive en face de la réalité. Pierre Humbert le montre méditant sur ses résultats expérimentaux, les analysant avec une parfaite conscience professionnelle, une rigoureuse probité scientifique, puis par un mouvement ascensionnel de l'esprit établissant une hypothèse qu'il soumet sans délai à la vérification expérimentale.

Si, sous le coup d'aile du génie, l'hypothèse heureuse jaillit, c'est alors la possibilité de renverser les créances, même les plus ancrées dans l'opinion scientifique. Il triomphe certes, mais avec une modestie de bon aloi, se sentant immensément riche du seul trésor de son humilité. Il n'estime pas, en effet, « qu'il nous soit permis de nous départir légèrement des maximes que nous tenons de l'antiquité, si nous n'y sommes obligés par des preuves indubitables et invincibles ».

C'est ainsi qu'ayant su refaire l'expérience de Torricelli, pendant trois mois, de décembre 1646 à février 1647, il va la répéter en la variant, en la transformant, en inventant des modifications de plus en plus diverses pour arriver à serrer de plus près la nature du phénomène étudié. Il s'agit de vérifier à la fois la pesanteur de l'air et l'existence du vide et il lui apparaît qu'une nouvelle expérience est à faire dépassant en ampleur toutes les autres. Son beau-frère Florin Périer s'en chargera à Clermont-Ferrand et au sommet du Puy de Dôme. Il lui fait parvenir ses instructions où tout est expliqué, prévu, décrit d'avance avec une admirable netteté et Périer les exécute en toute perfection, le 19 septembre 1648, accumulant les précautions, ne laissant rien au hasard, obtenant enfin des résultats absolument inattaquables.

Cette expérience réalisée sous les auspices de « ce remarquable, ou plutôt incomparable adolescent, Pascal », eut un retentissement immédiat et immense. Plus tard, sans doute en 1653 et 1654, il écrira le « Traité de l'Equilibre des liqueurs » et le « Traité de la pesanteur de la masse d'air » qui tous les deux fondent une science nouvelle. La lecture du chapitre dans lequel Pierre Humbert suit Pascal depuis le jour où il fut mis en présence du tube de Torricelli jusqu'à celui où il écrivit les dernières lignes de ces deux Traités est véritablement passionnante. A sa lecture, l'émotion presse et l'enthousiasme emporte. Il semble à tous égards qu'on assiste à une chevauchée magnifiquement ordonnée vers le grand portique du temple de la vérité scientifique.

C'est au terme de ses recherches scientifiques sur le problème de Torricelli que Pascal a reconnu combien le domaine des réalités sensibles, avec ses faits bruts des constatations initiales est d'ordre inférieur par rapport à celui des réalités intelligibles formé d'idées, dans lequel s'obtient l'explication des faits et d'où

émergent les principes nouveaux susceptibles de clarifier et d'ordonner le chaos du sensible. N'a-t-il pas écrit que c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement.

Cette méfiance de l'information première et l'existence d'une hiérarchie des éléments de la connaissance ont incité récemment Georges Le Roy (2), pour demeurer un fidèle de l'inspiration profonde de l'œuvre pascalienne, à distinguer deux formes de la raison, l'une modelée suivant un certain nombre de connaissances familières, l'autre s'ajoutant à un ordre nouveau. Ainsi les recherches humaines seraient dominées par un incessant effort de renouvellement pour maintenir, par delà nos coutumes systématisées, un pouvoir plus délié, plus mobile et plus souple; la raison étant en son fond une perpétuelle création. Pascal d'ailleurs, à l'encontre de Descartes, ne concevait pas la raison comme quelque chose d'immuable et d'absolu, inné à notre nature. Il voyait en elle une faculté dont l'office est de s'adapter au réel et, par conséquent, doit s'élargir progressivement à la mesure des choses.

Gaston Bachelard peut écrire aujourd'hui : « La science instruit la raison. La raison doit obéir à la science. » La pensée pascalienne est actuelle. Elle ne l'est pas en ce qui concerne l'infini. Pascal avait exprimé l'idée — on sait avec quel pathétisme — que le monde physique est toujours semblable à lui-même et que l'infiniment petit n'est qu'une réduction de l'infiniment grand. Or, nous dit Louis de Broglie, à la lumière des théories récentes, cette conception nous apparaît inexacte. Les images qui suffisent pour la description du macrocosme sont inadéquates pour celles du microcosme. C'est qu'en descendant l'échelle des grandeurs, en abordant le monde surprenant des corpuscules, le physicien y rencontre un élément irréductible, le quantum d'action, insaisissable avant l'irruption de l'expérience dans ces profondeurs, mais dont l'intervention entraîne de telles conséquences qu'il est impossible de considérer l'infiniment petit comme une réduction homothétique de l'infiniment grand. Pascal ne pourrait montrer aujourd'hui à l'homme, dans l'un et l'autre des infinis, « la même chose sans fin et sans repos », qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue.

Quelles auraient été ses méditations devant l'existence de la constante universelle de Planck? Elle caractérise en quelque sorte les phénomènes microscopiques et sa valeur numérique, fait expérimental, ne relève d'aucune théorie, aucun raisonnement ne permet d'en prévoir à priori l'ordre de grandeur. Les causes de son existence sont inconnues et Planck lui-même se demande

(2) Revue de Métaphysique et de Morale, Juillet 1946.

s'il faut la considérer comme un « nouveau message mystérieux venu du monde réel ».

Des faits expérimentaux sont là nombreux, à pied d'œuvre, mais des génies coordonnateurs comme celui de Blaise Pascal sont rares. Le sien fut particulièrement fugace. Dès 1654 la fougue qu'il apportait au travail scientifique se tourne vers d'autres desseins. On les connaît. Pierre Humbert nous dit que Pascal a été celui qui a montré la misère de l'homme sans Dieu et la grandeur de l'homme avec Dieu. Paul Painlevé a reconnu que le savant, le poète et le saint confondus en Pascal apparaissent comme un sommet dans la suite des grands lyriques qu'a tourmenté le mystère de la destinée humaine.

Sans doute, sa pensée a travaillé durement pour se convaincre elle-même d'impuissance, mais son éloquence ne fut pas toujours désespérée. En termes magnifiques Pascal a tout de même fixé le témoignage de toute la portée de l'esprit humain, de sa « fécondité inépuisable », de ses inventions qui peuvent être tout ensemble « sans fin et sans interruption » ceci, en des jours, hélas! trop peu nombreux, d'aisance du corps, de joie et de fierté, où son œuvre scientifique d'une splendeur précise et d'une imperturbable sérénité s'est élevée.

Albert Ranc.

LES ŒUVRES DE FRANÇOIS VILLON, commentées par *Pierre Messiaen;* trois gravures de Mario Prassinos (Desclée De Brouwer).

Cette édition utilise largement les travaux critiques et historiques de Longnon, de Foulet, de Thuasne, de Pierre Champion. Après une biographie et une étude d'ensemble, Pierre Messiaen reproduit des pages de divers auteurs caractérisant le mieux le poète. Un commentaire imprimé en rouge dans les marges latérales du texte en éclaircit les difficultés et obscurités. Au total, un fort beau livre, d'une présentation originale et plaisante, conçu pour l'agrément et l'usage pratique de l'homme cultivé.

CES ROSES-CI, sonnets des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, choisis et présentés par *Roger Denux* (La Fenêtre ouverte).

L'amateur de sonnets qui a réuni ces quelque 275 pièces d'une centaine d'auteurs a pris son propre goût comme règle de son choix. Publication aimable, sans prétentions historiques ou critiques, assez étoffée — c'est là son mérite — pour qu'on y trouve une foule de pièces rares ou curieuses.

Pascal : DEUX PIÈCES IMPARFAITES SUR LA GRACE ET LE CONCILE DE TRENTE, extraites du MS de l'abbé Périer, son neveu; introduction et notes de *Louis Lafuma* (J. Vrin).

En juin 1944 M. Louis Lafuma a trouvé un manuscrit d'écrits de Pascal dont il a pu établir qu'il était à la fois le *MS petit in-8°* de Sainte-Beuve (la trace en était perdue) et, ce qu'ignorait Sainte-Beuve, le *MS de l'abbé Périer* dont le P. Desmolets, D. Clémencet, Condorcet avaient eu connaissance avant qu'il s'égarât on ne sait où. Cette découverte entraine des conséquences importantes, qui se révèlent peu à peu; en voici une.

Dans le MS de l'abbé Périer se trouve le texte original de deux longs et importants fragments que l'on ne connaissait que par de brefs résumés de dom Clémencet. C'est ce texte que publie pour la première fois M. L. Lafuma, avec la précision minutieuse qui convient pour une telle trouvaille.

L'ORIENT ROMANESQUE EN FRANCE, 1704-1789, par *Marie-Louise Dufrenoy* (Editions Beauchemin, Montréal; Droz, Paris).

L'Orient comprend ici tous les pays musulmans, la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, le Siam. 1704 est la date où Galland commence à publier ses *Mille et une Nuits*, qui retentirent profondément; vers

1780 la science de l'orientalisme commence à limiter les fantaisies du romanesque, mais celles-ci continuent jusqu'à la Révolution à couvrir les pamphlets politiques. A côté des grands titres — les *Lettres persanes*, les *Contes*, le *Sopha* — fourmillent les romans et contes d'inspiration orientale : on en relève 71 — c'est le sommet de la courbe — de 1745 à 1749. La féerie domine d'abord, à l'imitation des *Mille et une Nuits*, puis le conte galant, à la suite du *Sopha*, puis l'allégorie satirique et philosophique.

Dans cet ouvrage volumineux, précis où il le faut, mais d'une lecture toujours aisée, Mlle Dufrenoy, chargée d'enseignement à l'université de Berkeley (Californie), met en lumière un aspect du XVIIIe siècle généralement peu connu, jusqu'ici mal exploré, et qui est pourtant d'une importance historique certaine.

ANDRÉ CHÉNIER, SON MILIEU ET SON TEMPS, par *Gérard Walter* (Robert Laffont).

Ce n'est pas un poète qui monta sur l'échafaud le 6 thermidor — Chénier était alors tout à fait inconnu comme poète — mais un polémiste véhément, un journaliste politique lié à un groupe qui menait de la manière la plus active la contre-révolution.

Spécialiste de la Révolution française et éditeur, en 1940, de la première édition des œuvres complètes de Chénier, M. G. Walter avait tous les titres pour écrire cette biographie complète — la première aussi — qui est l'un des ouvrages d'histoire littéraire les plus solides et les plus recommandables de la saison.

« J'ai dû me résigner, dit-il, à écarter de mon souvenir le poète et à ne garder devant mes yeux que l'homme tel qu'il avait apparu de son vivant à ses contemporains » ; cette condition de Chénier dans son temps « pose un problème de psychologie de classe que les circonstances présentes ont l'air de rendre singulièrement actuel », en démontrant à la bourgeoisie intellectuelle qu'une révolution n'est pas un jeu de l'esprit.

VICTOR HUGO POÈTE DE SATAN, par *Paul Zumthor* (Robert Laffont).

Une introduction historique précède un commentaire explicatif de *Dieu*, de *La Fin de Satan*, des conditions dans lesquelles ces deux poèmes devaient faire suite à la *Légende des Siècles;* analyse philosophique approfondie d'une pensée mythique dont on se permet trop souvent de parler cavalièrement, alors que c'est peut-être là seulement que Hugo a déployé tout son génie. Bien qu'un peu confus et de ligne indécise, ce livre, pertinent et ferme, est important.

ALPHONSE DAUDET, SON TEMPS ET SON ŒUVRE, par *Georges Benoit-Guyod* (Tallandier).

L'auteur se défend d'être un critique. C'est l'histoire de Daudet qu'il écrit, et de son œuvre, replacée dans les milieux et dans l'époque qu'il traversa. La confiance d'Ernest Daudet, dernier survivant des enfants du romancier, ses confidences, les documents qu'il communiqua à M. Benoit-Guyod, la révision qu'il fit du manuscrit avant de disparaître à son tour, font qu'on peut se fier à ce livre précis et vivant.

LA MUSIQUE

« RETOUR » A VERDI. — UN HOMMAGE A PAUL DUKAS. — Il fut un temps qui n'est pas si lointain (pour moi, du moins, puisque ce fut celui de ma jeunesse) où bien peu de musiciens osaient déclarer qu'ils admiraient Verdi. On affectait alors de traiter l'auteur du *Trouvère* et de *la Traviata* comme le représentant d'une forme d'art périmée, et l'on aurait même volontiers contesté qu'il y eût de l'art dans les ouvrages d'un compositeur certes fort habile, mais pour qui, prétendait-on, la facilité mélodique tenait lieu de tout. Cependant un revirement s'est produit, et c'est en Allemagne, au pays même de Wagner, qu'il a pris naissance. Aujourd'hui, Paris acclame les chanteurs de la Scala qui, à la Gaîté d'abord, puis aux Champs-Elysées,

viennent faire entendre *Il Trovatore* et *Falstaff*. L'histoire de l'art est faite de ces « retours » vers le passé. Ce n'est point seulement affaire de snobisme, c'est une nécessité. Ce qui est blâmable, c'est de mépriser ce que la mode écarte momentanément. Mais le monde est ainsi fait qu'on aime toujours les choses et les gens « contre » d'autres gens ou d'autres choses : pour le commun des hommes, l'amour ne peut aller sans haine, en contre-partie; et détester ce que l'on n'aime pas, plus encore ce que l'on a cessé d'aimer, c'est aimer mieux ce que l'on aime. Et c'est absurde, et c'est mesquin. On peut entendre dans la même semaine la reprise de *Lohengrin* à l'Opéra et *Falstaff* à la Gaîté sans être pour autant dépourvu de goût et privé de sens critique. Il est permis d'aimer les roses sans mépriser les œillets, et l'on peut admirer Racine sans être insensible à la grandeur de Shakespeare; mais on dirait, dès qu'il s'agit de musique, que l'on commet un crime si l'on admet qu'il y ait plusieurs demeures dans la maison du père. L'église musicale est faite d'une multitude de chapelles dont les dévots se montrent parfaitement intolérants et sont toujours prêts à combattre.

Il n'est sans doute pas mauvais que nous ayons pu entendre cette saison et *Le Trouvère* et *Falstaff*. Cela nous a fait faire une cure salutaire au moment où la musique vient d'échapper tout juste au péril menaçant d'un « intellectualisme » dangereux pour son avenir parce qu'il servait de prétexte à la désaffection du public, à ce fameux « divorce » des auditeurs et des compositeurs. On a trop oublié que la musique est avant tout un art expressif, qui s'adresse au sentiment bien plus qu'à la raison. D'autre part on a trop oublié aussi que la voix humaine est le plus beau des instruments, trop souvent traité d'une manière inhumaine et barbare. Ce n'est pas la défense du *bel canto* qu'il s'agit de prendre, mais simplement celle de la musique vocale. Or on trouve chez Verdi les meilleures leçons concernant l'emploi des voix. Il leur demande beaucoup; il n'en exige rien qui ne soit naturel, et s'il faut pour l'interpréter beaucoup de travail, au moins n'est-ce jamais pour arriver à une déformation en lui imposant ce qu'elle ne peut faire sans un effort hors nature qui aboutit à un enlaidissement.

Torniamo all'antico, sarà un progresso — écrivait Verdi à l'administrateur du Conservatoire de Naples au moment où on lui offrait de diriger cet établissement, ce qu'il refusa. Ces paroles, « revenons au passé, ce sera un progrès », Debussy les répétait quelque trente ans plus tard en recommandant un « retour » à Rameau afin que la musique française retrouvât une tradition qu'elle semblait avoir perdue parce que, après avoir subi l'influence de Gluck, elle « avait bien souvent demandé son chemin à des gens trop intéressés à le lui faire perdre ».

Il ne s'agit pas d'imiter Verdi, bien entendu. Il s'agit de comprendre la leçon que l'on peut si aisément tirer de ses ouvrages.

Et pour cela encore il n'est pas inutile que nous ayons entendu *Le Trouvère* et *Falstaff* qui sont aux deux pôles de sa production. Au même correspondant de Naples, Verdi écrivait aussi : « J'aurais voulu, en dirigeant les élèves du Conservatoire, mettre un pied dans le passé, l'autre dans le présent et dans l'avenir — car la « musique de l'avenir » ne me fait pas peur. » Cette hardiesse, il allait en donner les preuves avec *Otello* et *Falstaff*. Mais c'est une hardiesse qui, tout en renouvelant son style, tout en réduisant la part des « airs », des numéros, dans *Otello*, tout en faisant de *Falstaff* une conversation musicale, un dialogue presque sans brisures, ne rompt pas avec la tradition. Si la forme est nouvelle dans l'art italien, si elle se rapproche de la « mélodie continue » wagnérienne, son contenu est de même nature que l'opéra bouffe du XVIIIe siècle. Et quel esprit dans cette musique, quelle verve étourdissante! Quel naturel dans la ligne mélodique, dans les récitatifs, qui épousent les accents et le rythme de la parole, et pourtant y ajoutent je ne sais quelle malice. Je songe à la « *Reverenza!* » de Mrs. Quickly, au « *Caro-signor Fontana!* » de sir John, au « *Te lo cornifico netto!* » à tant d'autres passages comme le chœur des follets au finale : « *Pizzica, pizzica, stuzzica, pizzica, pungi, stilluzica!* » Il y a dans ces pages un humour merveilleux; et ce qui n'est pas moins étonnant, c'est l'alliance spontanée de cette bouffonnerie tout italienne avec le comique de Shakespeare sans qu'il y ait en aucun moment quelque disparate entre eux.

Le succès a été vif. Certes, la qualité des interprètes pleins de vaillance vocale et excellents comédiens, qui savent jouer aussi bien que chanter, y a beaucoup contribué, et certes aussi un chef comme M. Ackermann, directeur de la musique à l'Opéra de Berne, est un garant de réussite dans une entreprise de ce genre; mais c'est l'œuvre elle-même qui *porte*, en dépit de la barrière que la langue semblerait dresser entre elle et le public français. Et c'est bien à la qualité de la musique qu'elle le doit.

Célébrant en un festival le cinquantenaire de *L'Apprenti sorcier*, le quarantenaire d'*Ariane et Barbe bleue* et le douzième anniversaire de la mort de Paul Dukas, la Société des Concerts a rendu un très bel hommage au maître regretté. M. Tony Aubin, qui fut un de ses élèves préférés et qui, à son tour, est devenu un des meilleurs musiciens de ce temps, dirigeait l'orchestre. Il sut non seulement donner à ce concert tout l'éclat qu'on en pouvait attendre, mais aussi communiquer au public sa ferveur.

Etablir un rapprochement entre Verdi et Dukas serait chose vaine. Et pourtant, c'est une leçon de même ordre qui se dégage du concert de la Société aussi bien que des représentations de la Gaîté. L'œuvre de Dukas n'a pas vieilli, qu'il s'agisse de sa *Symphonie* en ut majeur, de son ouverture de *Polyeucte*, de *La Péri* ou de la scène des pierreries d'*Ariane et Barbe bleue*, il

n'y a pas une mesure de cette musique dont on puisse dire qu'elle paraît *dater*. Certes, elles est de son époque; mais sa qualité est telle, sa sincérité si manifeste, qu'elle conserve en dépit des ans une jeunesse étonnante. Et c'est cela, en définitive, qu'il faut retenir : l'art de Paul Dukas est un des plus savants et des plus riches que l'on connaisse. Nul plus que ce maître n'a su utiliser toutes les ressources de l'orchestre, toutes les subtilités de l'écriture harmonique. Mais il s'est si parfaitement assimilé ces raffinements, que la perfection de la forme n'apparaît nulle part chez lui un vain exercice, un passe-temps byzantin de fort en thème. C'est partout l'expression d'une pensée nette, malgré les complications d'un style qui sait demeurer clair sous la richesse de la polyphonie. Aussi bien *La Péri* que *L'Apprenti sorcier* restent de purs joyaux, artistement ciselés, mais d'une pureté incomparable. Difficile envers lui-même, et jusqu'au scrupule, Dukas n'a rien livré au public qui n'eût atteint ce point de perfection. Nul n'a jamais plus que lui respecté son art; tous ses ouvrages sont empreints de la même noblesse et tous portent la marque de la même sincérité. La popularité de *L'Apprenti sorcier*, joué dans tous les concerts et sous la direction de tous les chefs d'orchestre du monde, enregistré sur disques et même sur films, n'a pas altéré cette fraîcheur : on a beau connaître ce scherzo dans ses moindres détails, il garde son pouvoir de séduction irrésistible. *La Péri* est de même valeur : au concert aussi bien qu'au théâtre, c'est pareil enchantement. Et la dizaine d'ouvrages que Paul Dukas a signée est une liste de chefs-d'œuvre dont pas un seul ne laisse apercevoir la moindre trace de vieillissement.

René Dumesnil.

William Saunders. WEBER, traduit de l'anglais par Roland Bourdariat. (Paris, J.-B. Janin. Collection « La Flûte de Pan »).

Carl-Maria von Weber est célèbre, certes, et pourtant mal connu en France. L'ouvrage, très documenté, très complet, de William Saunders dont M. Roland Bourdariat vient de publier la traduction séduira tous ceux qui aiment la musique de Weber et veulent être renseignés sur l'auteur du *Freischütz*. On y trouve, en effet, une biographie très complète, avec de nombreuses citations de lettres, de notes, d'articles, et la lecture en est passionnante. La vie de Weber a été pleine de traverses et de déceptions sentimentales aussi bien qu'artistiques. Schubert au lendemain de la première d'*Euryanthe*, écrivait : « Cet opéra est amusical, il manque de forme, d'ordre, et de ces bases solides qui sont indispensables à la manifestation d'un vrai talent; on sent trop, par les défauts du langage, que son auteur a été à l'école d'un saltimbanque (Vogler). Notre homme injurie Rossini, mais lorsqu'il lui arrive d'attraper un bout de mélodie, on est sûr qu'il saute aussitôt dessus, comme on prend une souris au piège, pour l'étouffer sous son orchestration débordante! » L'injustice est de tous les temps. Il est vrai que Weber avait su gagner l'estime et l'amitié de Beethoven avec le *Freischütz* — et cela est une consolation...

L'analyse des ouvrages de Weber n'est pas moins intéressante que la partie biographique et anecdotique du livre de William Saunders. De nombreux exemples musicaux éclairent judicieusement le texte, et les analyses des livrets sont fort utiles aujourd'hui que ces livrets sont à peu près inconnus du public.

ALLEMAGNE

LE RHIN, THEME LITTERAIRE. — Le Rhin ne tient plus dans l'actualité politique la grande vedette; l'histoire de l'Europe ne pivote plus autour du rôle qu'il peut jouer comme frontière naturelle, conception française, comme port long de mille kilomètres, conception anglaise, comme artère maîtresse d'une Allemagne qui se refuse à le partager. Pourtant une nouvelle maison d'édition, qui n'hésite pas à s'appeler : « Les Ordres de Chevalerie », publia, en 1946, *Le Rhin, Nil de l'Occident*, « contribution à l'étude d'une organisation de l'Europe de l'Ouest ». Nous n'en retiendrons que les articles consacrés au Rhin dans les littératures anglo-américaines (M. Las Vergnas), néerlandaise (M. Van Duinkerken), allemande (M. L. Schwab) et française (M. J.-M. Carré) et nous essaierons de montrer la naissance et l'évolution du thème du Rhin.

A l'origine de sa carrière littéraire il y a la guerre : c'est le passage du gué de Tollhuys, le 12 juin 1672, qui devait permettre au pacifique Boileau de glorifier l'invincible Louis XIV dans son Epître IV : *Le passage du Rhin*. Hélas! Boileau n'était ni guerrier, ni poète :

Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines,
Et partout sur le Waal ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute et le poète à sec.

M. Carré, dont l'étude est aussi ordonnée et agréable à lire que documentée, oppose aux froids et plats alexandrins du poète officiel les lettres, naturelles et plaisantes, de Mme de Sévigné et le récit mesuré de Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*.

Mais cela n'était encore qu'un hors-d'œuvre et jusqu'à la Révolution française et à l'époque romantique, le Rhin ne servira guère de thème poétique. Véritable anomalie, si l'on songe à son importance dans la littérature depuis le moyen âge : il est le fleuve des légendes. il porte Lohengrin et reçoit le trésor des Nibelungen; il permet aux Zurichois d'apporter aux Strasbourgeois la marmite de bouillie encore chaude pour leur prouver que le secours viendrait, au besoin, avec la même vitesse, ainsi que le conte *Das Glückhafft Schiff* de Fischart (1576); il devient, dans sa partie supérieure, un des centres de la littérature allemande renaissante, car c'est à Strasbourg, avec Gœthe et Herder, qu'éclate, en 1770-1771, la révolution du « Sturm-und-Drang ». Et pourtant les poètes ne célèbrent guère que les vins du Rhin, sans doute, comme M. Tonnelat l'écrivait plaisamment à propos de Hœlty dans un article consacré au Rhin dans la littérature allemande (*Nouvelles Littéraires*, 14 juin 1945), parce que « Rhein » et « Wein » forment une rime commode; d'ailleurs les poètes anglais, y compris Shakespeare, qui mentionne le Rhin

deux fois dans *Le Marchand de Venise* et deux fois dans *Hamlet*, ne parlent que de ses crus réputés.

A la fin du XVIIIe siècle, le grand fleuve fait irruption dans la politique, car il recueille, à Coblence, les émigrés; dans l'histoire, puisqu'il voit passer et repasser les armées en guerre; dans la vie intellectuelle, si nous admettons avec Barrès qu'il devient « le pont par où les idées rationnelles doivent achever la ruine d'un passé féodal : le débouché par où l'esprit de l'Encyclopédie adaptera l'Allemagne aux idées modernes »; dans la poésie enfin. Le voyage en Rhénanie devient une mode avec Chateaubriand, qui s'en souviendra dans les *Martyrs*, quand il décrira le camp des Romains au bord du Rhin, et plus tard avec Mme de Staël, en Angleterre, avec Ann Radcliffe, qui publie le *Voyage à travers la Hollande et l'Allemagne de l'Ouest*, suivi d'un *Retour le long du Rhin*, et, peu après, avec Coleridge et Wordsworth, dont M. Las Vergnas nous donne, en traduction, les poèmes sur Cologne, comme il le fait pour les strophes enflammées par lesquelles, dans *Childe Harold* (Chant III), Byron célèbre le Rhin.

A l'époque romantique, le Rhin semble charrier poésie et légende. En Allemagne, Brentano, le frère de la célèbre Bettina, édite avec A. von Arnim *Le cor enchanté de l'enfant*, recueil de chansons populaires, par lequel il fait connaître celles qu'inspira le fleuve et crée le type de la Lorelei, que devait immortaliser Heine, autre poète du Rhin. Négligeons les poètes sans envergure pour ne citer que Hœlderlin, le seul, nous dit M. Tonnelat, qui ait chanté le Rhin des régions alpestres, en faisant de lui le symbole d'une vie de héros. Du côté français la liste des voyageurs est assez riche : Montalembert, G. de Nerval, A. Dumas, Xavier Marmier. En Angleterre, où Carlyle introduit Gœthe et la littérature allemande, ce sont des voyageurs et les prosateurs qui vont maintenant le faire connaître : Thomas Colley Grattan et le Révérend Richard Harris Barham content les légendes du Rhin, Thackeray en évoque certains décors, Meredith, élevé partiellement à Neuwied sur le Rhin, s'en est beaucoup souvenu dans *Farina* (1857). De cette époque enfin datent les rares poèmes néerlandais consacrés au fleuve par W. Bilderdijk et E. Anne Borger; cette rareté d'ailleurs surprend.

Ce romantisme poétique devait se prolonger; il ne peut pas cesser et lorsque, en face du rocher fameux, les passagers du vapeur chante *la Lorelei*, ils sacrifient encore à ce culte romantique. Mais la « bataille lyrique du Rhin » (J.-M. Carré) va commencer et le thème poétique devenir thème politique. Quinet, qui a vu dans quel sens évoluait la mentalité allemande et l'a signalé dans ses vigoureux articles de la *Revue des Deux Mondes* (1832-1836), déclenche les hostilités en composant son poème : *Les bords du Rhin*, que Michelet lut, en 1839, à son cours du Collège de France. Un petit greffier de Cologne, Nicolas Becker

lance, en 1840, son fameux *Rheinlied* : « Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand » et, peu après, un poète wurtembourgeois, Max Schneckenburger, sa *Wacht am Rhein*, qui deviendra un chant de guerre. A Becker répondent Lamartine avec sa célèbre *Marseillaise de la paix* et Musset avec son *Rhin allemand*. La bataille est si acharnée qu'elle trouble le camp français lui-même, où le *Charivari* s'acharne sur « la complainte de M. de la Tartine », où Quinet répond à Lamartine par son poème : *Le Rhin* (1841). Puis Victor Hugo entre à son tour dans l'arène avec des armes puissantes : *Le Rhin* (1842), *Les Burgraves* (1842), où il exprime sa grande idée politique : « Il faut, pour que l'Univers soit en équilibre, qu'il y ait en Europe, comme la clé de voûte du continent, deux grands Etats du Rhin, tous deux fécondés et étroitement unis par ce fleuve régénérateur. »

Mais les temps ont changé depuis que l'Allemand Forster, en 1791, réclamait, au nom des Rhénans, le Rhin comme frontière naturelle de la France. En 1813, Arndt a publié son petit livre : *Le Rhin, fleuve allemand et non frontière de l'Allemagne*. F. von Stolberg, Schenkendorf ont chanté le Rhin allemand. Et les traités de 1815 ont solidement installé la Prusse sur la rive gauche du Rhin pour y surveiller une France toujours redoutée. Maintenant, une véritable politique d'annexion intellectuelle du Rhin commence, qui vise à en faire le fleuve sacré du Nord. Les philologues allemands s'efforcent de l'arracher à l'Occident latin et chrétien pour le rattacher à la mythologie nordique et païenne, de remplacer Charlemagne par Arminius et Wotan. Et Wagner, intitulant *L'or du Rhin* la première partie de sa tétralogie, jetant dans le fleuve l'or maudit, prend possession du Rhin au nom des Dieux germaniques comme jadis le Doge de Venise enchaînait la mer à sa cité.

Pourtant, le Rhin est aussi le fleuve de Beethoven, et M. Carré termine son bel article par des pages émouvantes, où il oppose au paysage wagnérien le paysage humaniste que Romain Rolland a su créer dans son *Jean-Christophe*, l'œuvre littéraire la plus importante qui ait été consacrée au problème de l'Occident. Ce n'est pas sans raison que le romancier a choisi comme héros, pour incarner Beethoven, un jeune Rhénan : « originaire de ces pays du Rhin, où se mêlent en un flot les deux civilisations, il avait eu dès son enfance l'instinct de leur union nécessaire ». Les pages où R. Rolland montre comment l'âme du fleuve passe dans l'âme de l'enfant sont parmi les plus belles que le Rhin ait inspirées.

Ce panorama littéraire n'est certes pas complet, mais il reflète une évolution qui va du romantisme au réalisme politique. En 1904, Clara Viebig publiait son roman *La garde au Rhin*, pour montrer la prussification progressive des pays rhénans; quinze ans plus tard, Barrès lançait son *Génie du Rhin*. Autour d'une

Rhénanie dévastée les querelles littéraires ne sont plus de mise et le travail constructif s'impose. La France, gardienne de l'esprit, a recréé l'Université de Mayence, qui, libre de traditions mais héritière d'un passé grandiose, peut jouer son rôle de carrefour spirituel à la croisée des routes terrestres et fluviales menant vers les quatre points cardinaux. Des professeurs et des étudiants tournés vers l'avenir y ont créé un « Club Europa »; est-ce plus qu'une simple promesse? Le Rhin, Nil de l'Occident, « terrain de choix pour la culture, qui exige de la liberté et des ressources » (P. Valéry), deviendra-t-il, dans la littérature universelle, le fleuve de l'humanisme européen?

J.-F. Angelloz.

GENIUS. RHEINISCHE BILDER. I. 1 et 2. 1946, 1947.

L'active maison d'édition Kupfenberg, de Mayence, publie sous le titre : *Génie. Images rhénanes*, une revue intéressante, qui montre précisément le rôle « culturel » joué par le Rhin et ce qu'on pourrait appeler « le génie du Rhin » dans les deux grands pays riverains. Au programme des deux premiers numéros figurent notamment : Brentano, Hugo, Gœthe, Boisserée, Lavater, Nerval, et des études documentées sont consacrées à Cologne et au Bas-Rhin, à Mozart et la vie musicale de Mayence, à Burckhardt, à Grünewald et Huysmans, etc.

L'EUROPE ET LE PÉRIL ALLEMAND, par *J. Calmette* (Aubier, 1947, 508 p.).

Les historiens ont coutume de faire commencer l'histoire de l'Allemagne au début du Xe siècle; M. Calmette date le péril allemand du traité de Verdun, en 843. Sans doute, sous le règne de Gœbbels, on remontait jusqu'à l'époque glaciaire; mais si l'on ne respecte plus les dates, pourquoi ne pas évoquer Arminius ou, tout au moins, les grandes invasions, qui ont fait déferler à travers le *limes* romain les peuples germaniques? D'autre part, lorsque M. Calmette nous parle du premier Reich, il s'agit tantôt de celui d'Otton le Grand, tantôt du Saint-Empire romain germanique. En fait, son livre est moins un ouvrage savant qu'un livre de polémique, dirigé contre Staline autant que contre Hitler, et les mots y sont parfois étrangement sollicités : c'est ainsi qu'*Anschluss* ne signifie pas « rattachement », mais « inclusion » (p. 265), ce qui ne laisse pas de surprendre. Le péril allemand a été trop sérieux pour qu'on en parle à la légère.

L'ALLEMAGNE DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1789-1945), par *Jean de Pange* (Fayard, 1947, 580 p.).

C'est presque en Rhénan et en Autrichien que M. de Pange étudie l'histoire de l'Allemagne depuis 1789, avec le regret que l'unité de ce pays ne se soit pas réalisée sous une forme fédérative et pacifique. Il en fait un récit documenté et agréable, mais nous regrettons, une fois de plus, que l'on consacre tant de pages à nous raconter les événements les plus récents, car nous les connaissons pour les avoir vécus et ils sont encore trop proches pour établir la vérité historique. Par contre, nous aurions aimé y trouver une étude du relèvement de la Prusse après Iéna, puisque c'est elle qui malheureusement a orienté l'évolution du XIXe siècle. Elargissant la question, nous souhaiterions que les historiens nous donnent enfin une bonne histoire de l'Allemagne depuis ses origines.

L'ALLEMAGNE EST NOTRE PROBLÈME, par *Henry Morgenthau*, trad. de l'anglais par Denise Baye (Plon, 1947, 239 p.).

On connaît les thèses de M. Morgenthau : il faut empêcher l'Allemagne de retrouver son potentiel de guerre en supprimant son industrie lourde et la transformer en nation agricole. La première rencontrera une approbation unanime, mais, si l'on admet que le déséquilibre économique de l'Europe provient en partie de l'absence de l'Allemagne, on envisagera peut-être le maintien de certaines industries contrôlées dont nous avons besoin, car les états européens sont trop pauvres pour absorber tous les produits américains. Quant à la deuxième, qui pourrait se résumer ainsi : « L'avenir de l'Allemagne est à la terre », nous la croirons réalisable

quand nous verrons la lande de Lünebourg transformée en jardin. On a eu pleinement raison de fournir au lecteur français la possibilité de lire et de discuter le livre de M. Morgenthau, qui en a fait don à la Fondation pour la paix.

CONNAISSANCE DE L'ALLEMAGNE, par *Léon Daudet* (Ed. Points et Contrepoints, 1947, 204 p.).

Le préfacier se méfie-t-il de la « courte mémoire » des Français? Pour nous empêcher d'oublier, il mobilise Léon Daudet, publiant de lui des textes écrits entre 1921 et 1938, où nous trouvons, à peu près sur le même plan, Hitler, Kant, Fichte, Wagner, Méphistophélès, Schopenhauer, Bismarck, etc. Regrettons simplement, pour l'Action française et pour M. Maurras, que Léon Daudet le clairvoyant n'ait pas vécu jusqu'en 1940.

L'HOMME DEVANT LE JUGEMENT DE L'HISTOIRE, par *Reinhold Schneider* (Ed. de Flore, 1947, 208 p.).

Avec M. R. Schneider, le poète catholique de Fribourg, nous sommes aux antipodes de Léon Daudet. Voici un Allemand au cœur pur, qui souffre de la déchéance de son peuple et fait appel à sa conscience, qui lui demande de reconnaître sa faute pour l'expier et s'élever à un état de grâce. M. de Gandillac a eu raison de traduire ces trois essais : « L'homme devant le jugement de l'histoire », « Le salut de Faust », « Le retour à Dieu de l'esprit allemand », dont une bonne introduction, due à M. d'Harcourt, indique le sens et la portée.

LE REPAS DES FAUVES, par *Georges Gordon*, trad. de l'anglais (Ed. du Chêne, 1947, 418 p.).

C'est également un témoignage que le roman de M. Gordon, mais aussi, surtout dans sa première partie, un document sur les premiers mois du régime hitlérien. L'auteur les a vécus et les porte inscrits dans sa chair; obligé de fuir l'Allemagne, il a écrit en anglais ses aventures, avec le sentiment qu'il était coupable, lui aussi, parce qu'il n'avait pas su combattre ses bourreaux; on ne lira pas son livre sans horreur et sans pitié.

TRANSIT, par *Anna Seghers*, trad. de l'allemand par Jeanne Stern (La Bibliothèque française, 1947, 271 p.).

Cette odyssée d'un réfugié à travers la France et surtout son séjour à Marseille nous permettent de revivre intensément une époque toute récente et qui pourtant semble déjà lointaine, tant elle s'oppose à ce que peut être la vie normale de l'homme dans un monde civilisé.

GOTTFRIED KELLER, par *Georg Lukacs* (Aufbau-Verlag, Berlin, 1946, 136 p.).

On ne pourra pas étudier Keller sans consulter le petit livre, si dense et si neuf, de M. Lukacs. Le romancier suisse n'est pas seulement pour lui un des plus grands poètes épiques du XIXe siècle, mais aussi « le classique de la démocratie ». C'est à ce point de vue que l'auteur l'envisage; il renouvelle la question et, loin d'amoindrir son héros par des considérations d'ordre politique ou social, il le rend encore plus grand et plus vrai.

COLLECTION BILINGUE AUBIER.

Les éditions Montaigne n'ont pas seulement fourni au public la traduction de grands ouvrages comme *Poésie et vérité*, de Gœthe, ou *Henri le Vert*. Elles ont aussi créé et développé une très bonne collection bilingue, qui compte plus de soixante titres. Les trois derniers sont parmi les meilleurs.

M. Sucher, spécialiste de Hoffmann, qui avait publié jadis dans cette collection un remarquable *Vase d'or*, suivi des *Mines de Falun*, vient de nous donner *Petit Zacharie* (Klein Zaches, 325 p.). Une introduction très importante nous renseigne sur la vie de Hoffmann, la genèse et les sources de l'œuvre, qu'elle étudie de près; la traduction est un modèle du genre.

Le fameux *Zarathoustra* (638 p.) aurait pu effrayer par son ampleur et sa difficulté. Mlle Bianquis, familiarisée avec Nietzsche depuis longtemps par son maître Ch. Andler, qui lui consacra une biographie magistrale, avait déjà choisi le philosophe comme sujet de deux ouvrages. Elle a su donner de cet immense poème philosophique en prose une traduction exacte et poétique, qui en retrouve parfois le ton biblique. Son avant-propos substantiel et clair sera une bonne initiation à l'étude de l'œuvre.

C'est presque une gageure que de proposer aux lecteurs, pour la première fois sans doute et dans sa totalité, le *Pèlerin chérubinique* d'Angelus Silesius (384 p.). L'auteur (1624-1677) s'appelait en réalité Jean Scheffer; il naquit protestant, se convertit ensuite au catholicisme, subit l'influence de Frankenberg et, pour la forme, de Czepko, dont il connut les *Monodisticha*. Dans ses très nombreux distiques,

il a lui-même exalté l'union de l'âme, qui ne peut vivre que dans le rayonnement de l'amour divin, et de Dieu, qui ne peut pas se concevoir sans l'homme; sa pensée exerça une influence profonde sur les piétistes, sur Novalis et sur Rilke. M. Plard avait jadis publié aux éditions Aubier *La mystique d'Angelus Silesius;* il en a déversé la substance dans une introduction qui révélera à maints lecteurs une pensée et une époque inconnues et plus d'un méditera longuement sur tel ou tel distique de sa traduction.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE JACOBI, par *J. J. Anstett* (Aubier, 1936, 470 p.).

Dans sa collection « Spiritualité », le même éditeur fait connaître un philosophe de second ordre, F.-H. Jacobi, qui joua un rôle important vers la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, fut l'ami de Gœthe et de Schleiermacher, contribua à répandre en Allemagne la doctrine de Spinoza et celle de Hemsterhuis. On connaissait déjà ses idées, notamment par l'ouvrage ancien de Lévy-Brühl : *La philosophie de Jacobi*. M. Anstett permet maintenant au public français de lire ses *Lettres à Moses Mendelssohn sur la doctrine de Spinoza,* qui déclanchèrent la « querelle du panthéisme », sa célèbre *Lettre à Fichte* et enfin son traité *Des choses divines et de leur révélation.* Une très copieuse introduction renseigne sur le philosophe et sur son époque. Cet ouvrage est, lui aussi, une importante contribution des germanistes français à l'étude de la pensée philosophique allemande.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, par *Mme Ancelet-Hustache* (Ed. franciscaines de Paris, 1947, 445 p.).

Fiancée à quatre ans, mariée à quatorze, veuve à vingt avec trois enfants, morte à vingt-quatre en odeur de sainteté, telle est la vie de celle qui, encore enfant, quitta sa Hongrie natale pour grandir dans le célèbre château de la Wartbourg et épouser, un jour, Louis IV, landgrave de Thuringe. Il aurait été facile de glorifier cette sainte, une des plus populaires de la chrétienté, par une série d'images d'Epinal analogues aux peintures et vitraux qui la montrent soignant des malades ou distribuant des vivres aux pauvres. Mme Ancelet-Hustache a dédaigné ce procédé commode pour travailler sur les sources et évoquer autour de celle dont le cœur allait à Dieu autant qu'à son mari le XIIIe siècle germanique, époque de guerre et de sang, mais aussi, grâce à elle, de douceur franciscaine.

THOMAS MANN OU LA SÉDUCTION DE LA MORT, par *Jean Fougère* (Edit. du Pavois, 1947, 171 p.).

Essai intelligent et agréable à lire sur le thème de la mort chez Th. Mann, spécialement dans la *Montagne magique;* on peut regretter que l'auteur ne nous montre pas, au moins, comme arrière-plan, l'importance de ce thème pour la plupart des écrivains et poètes allemands, chez lesquels il joue un rôle plus grand encore.

DIE NEUE RUNDSCHAU. La grande revue fondée en 1890 par S. Fischer avait dû quitter Berlin en 1933; elle reparaît à Stockholm chez Bermann-Fischer, qui a maintenant un dépositaire à Paris (librairie M. Flinker, 68, quai des Orfèvres) et redevient donc accessible au public français, à un prix élevé, il est vrai. Signalons dans le numéro d'octobre 1946 : la traduction de l'introduction d'A. Gide au théâtre de Gœthe; un récit d'A. Lernet-Holénia : *Der zwanzigste Juli;* un important essai de Günther Anders : *Nihilismus und Existenz;* des poèmes d'Ivan Heilbut : *Darstellung der Ermordeten*, etc. Le n° « Frühjahr 1947 » est plus riche encore avec une étude très dense de G. Anders : *Franz Kafka - pro und contra;* des inédits de Kafka lui-même et des souvenirs de L. Hardt; une nouvelle de Joachim Mauss : *Gouffé, Freund und Schwager,* la *Beschreibung einer Landschaft* de H. Hesse, un long poème de Horst Lange : *Dämmergesicht;* un article de E. Gürster-Steinhausen sur *Gottfried Benn, ein Abenteuer der geistigen Verzweiflung;* les perspicaces « notices politiques » de Carl Misch. Au total, une revue de bonne classe, variée et vivante.

J.-F. A.

LES PLUS BEAUX POÈMES ALLEMANDS, par *J.-F. Angelloz* (Presses universitaires de France, 1947, 259 p.).

Dans la collection de « La Lyre d'Orphée » vient de paraître un choix de poèmes allemands qui va de Walther von der Vogelweide à Franz Werfel. Ainsi se trouvent condensés presque huit siècles de ce lyrisme qui est une des faces essentielles de la littérature allemandes. Naturellement, comme tout

choix, celui-ci est personnel et les familiers de la poésie allemande regretteront sans doute l'absence de certains poèmes qui leur sont chers. C'est que la matière était vaste et l'espace mesuré; il a fallu se restreindre, donc éliminer, en particulier, les textes trop longs. Malgré tout, un esprit impartial, autant que cela est possible dans une anthologie, a présidé à ce choix et si les grands sommets lyriques, les classiques ou les trois grands noms du début du XXe siècle occupent la place qui leur est due, les poètes mineurs qui sont, eux aussi, une des richesses lyriques de l'Allemagne, n'ont point été sacrifiés. Depuis longtemps le besoin se faisait sentir d'un recueil qui mettrait ainsi à la portée de tous, dans le texte original, les trésors lyriques germaniques. Voilà comblée cette lacune et les amateurs de poésie en seront heureux.

J. N.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN LISEUR (1). — Ce qu'on nomme dans les pays de langue anglaise un « omnibus-book » constitue une très bonne lecture de vacances, pourvu qu'il justifie cette appellation par la qualité, par l'abondance et par la variété. On le prend par n'importe quel bout, on le laisse, au gré de l'humeur et de l'appétit, et sans le souci de renouer chaque fois un fil continu. Le copieux recueil constitué par M. Fadiman répond à ces conditions. Il mêle judicieusement le sérieux, le comique, le frivole, les nourritures solides aux légères. On y trouve des morceaux biographiques, des anecdotes, des nouvelles plus ou moins longues, des extraits de romans, des essais, des réflexions sur la nature, un fragment de discours. Une collection d'épigrammes y côtoie la décision historique, modèle de pesée juridique et littéraire, par laquelle le juge Woolsey autorisait en décembre 1933 l'entrée en Amérique du *Ulysses* de Joyce; une dissertation subtile de George Santayana sur l'Inconnaissable y voisine avec une confession intellectuelle de Bertrand Russell et avec la magistrale préface que C. K. Ogden écrivit un jour pour une nouvelle édition de l'*Encyclopaedia Britannica*. Ce ne sont là que plusieurs pièces de résistance de ce livre où sont représentés des Américains, des Anglais, des Allemands (dont Thomas Mann), un Américain du Sud, un Australien. Les Français y ont la part belle avec Jules Romains, Roger Martin du Gard, et un extrait du livre d'Eve Curie sur sa mère : tous ces fragments choisis de façon à susciter l'estime pour des qualités que nous devons être attentifs à ne pas perdre. Longs ou brefs, triviaux ou rares, destinés ou non à durer, les textes choisis par Mr. Fadiman ont plusieurs caractères communs. Aucun ne sonne insincère ni faux. Ils ont une valeur littéraire et attireront par là notre attention sur des auteurs que nous ignorions ou négligions. Ils ont été réunis après plusieurs lectures réparties sur vingt ans; le tri représente une expérience conduite attentivement, *con amore*, sans aucun égard aux conventions : c'est « un livre de mes enthousiasmes ».

(1) *Reading I've Liked*, by Clifton Fadiman (London, Hamish Hamilton, 1947; LVIII-869 p.).

Ce qu'on y goûtera peut-être surtout, justement, est la présence continuelle d'un anthologiste aux préférences aussi décidées et motivées qu'elles sont variées. Mr. Fadiman encourage sans cesse nos réactions par les commentaires qui introduisent chaque auteur. Certaines de ces introductions, pour leur part d'idées générales sur la littérature, méritent réflexion. A propos de Jules Romains, par exemple, la technique narrative du roman depuis ses origines est exposée systématiquement à l'aide de diagrammes les plus ingénieux et les plus parlants du monde. Les jugements du compilateur sur les écrivains sont souvent originaux, aigus et suggestifs. Ils ne sont pas toujours infaillibles, puisqu'ils s'engagent franchement. Mr. Fadiman méconnaît notamment l'aptitude à évoluer des institutions et des individus lorsqu'il écrit à propos des *Hommes de bonne volonté :* « La politique académique y est soumise à une dose de satire qui empêchera toujours Romains de prendre place parmi les Quarante; cela n'a d'ailleurs pas grand chose de tragique ». Et après? L'événement est à l'honneur de tous les intéressés.

La personnalité de Mr. Fadiman se révèle de la façon la plus aimable dans les cinquante-cinq pages de son cru qui servent d'introduction au volume. Elles séduisent par la bonhomie, la malice, la franchise, le manque de prétention d'un véritable écrivain qui se refuse avec modestie le titre de critique et se targue seulement d'être un liseur hors pair. Les critiques dignes de ce nom, dit-il : Aristote, Horace, Coleridge, Lessing, Sainte-Beuve, Taine, Gœthe, Arnold, Shaw et quelques autres, se comptent sur les vingt doigts dont nous disposons. On peut accorder un certain crédit à qui a lu comme lui vingt-cinq mille manuscrits pour des éditeurs, en plus de ce que les littératures occidentales, anciennes et modernes, comptent d'œuvres marquantes.

Tous les liseurs par vocation, qu'ils soient ou non, comme lui, cette espèce de monstre qu'on appelle un chroniqueur littéraire, revivront à lire sa confession les joies d'enfants, d'adolescents et d'hommes que leur ont procurées les livres. Est-ce un reste d'ascendances puritaines? Il ne veut pas que ces joies soient sans effort. C'est dire qu'il assigne à la lecture un rôle capital d'enrichissement de l'individu et de conservation d'une noblesse humaine aujourd'hui plus menacée que jamais. Cela n'est pas original, mais ce n'est pas oiseux non plus à répéter. Et la façon dont c'est dit en fait le prix.

Son humilité et sa bonne foi éclatent surtout dans ses considérations développées sur l'infirmité de nos jugements et sur le rôle, dans nos préférence, du moment et de l'humeur. Il avoue sans difficulté que Dostoïevski et d'autres lui sont restés longtemps fermés. Il relit constamment (l'heureux homme, comment fait-il?), devançant l'heure classique de Royer-Collard et sachant bien que, pareils au prophète, nous enfourchons tour à tour notre âne

et notre mulet. On ne connaît guère de meilleure manière d'assurer l'harmonie et l'intégrité de la vie intérieure.

Jacques Vallette.

Livres.

SOCIAL THINKING, by *H. Levy* (London, Cobbett Press, 1945, 174 p., 7 s. 6 d.). — L'auteur, professeur au Collège Impérial de Science et de Technologie, est un marxiste convaincu, mais prêt à tirer parti raisonnablement du régime capitaliste et à promouvoir l'avènement du socialisme plutôt par évolution que par révolution. Il n'a voulu écrire qu'un manuel élémentaire de dialectique marxiste, où chaque chapitre soit suivi d'exercices de pensée à l'usage des débutants. Ce but est atteint avec talent.

THE WILD GREEN EARTH, by *B. Fergusson* (London, Collins, 1946, 288 p., 10 s. 6 d.). — Livre d'un intérêt et d'un mérite hors pair, à cause du sujet et de l'auteur. La guerre en Haute-Birmanie sort ici du lointain abstrait : la curiosité historique et l'imagination y trouvent leur compte. Mais le général Fergusson ne s'est pas contenté d'écrire un récit attachant. La seconde partie du livre contient les leçons de ses aventures. Elles dépassent largement le plan militaire. Un bel écrivain s'y révèle, un homme supérieur qui sait allier l'action et la méditation, envisager froidement les situations extraordinaires, accueillir toute expérience avec allégresse, humour, méthode et quelque dandysme, concilier le hasard et la volonté; bref, vivre au plus haut point.

RIMBAUD, THE MYTH OF CHILDHOOD, by *W. Fowlie* (London, Dobson, 1946, 119 p., 8 s. 6 d.). — Il s'agit en réalité de trois mythes essentiels chez Rimbaud : le voyage, l'enfance, l'enfer. La démonstration s'appuie sur des analyses de poèmes fortifiées de comparaisons avec l'œuvre de Baudelaire, Rilke et Picasso. La méthode suggérée par ce travail est applicable à tous les artistes de notre époque : de là sa suggestive fécondité.

LE PRINCE IMPÉRIAL, par *K. John*, trad. Lalande (Paris, Julliard, 1947, 432 p.).

Histoire prise d'un point de vue ample, depuis le coup d'Etat de 1852, nourrie de portraits de contemporains, et traitée avec vie et agrément.

MR. BUNTING FINIT PAR VOIR CLAIR, par *R. Greenwood*, trad. Moulder (*Ibid.*, *id.*, 1947, 240 p., 160 fr.).

La vie matérielle et morale d'une famille de petits bourgeois anglais pendant la guerre, décrite sans prétention littéraire et de façon souvent touchante.

AVEC JOE DANS LES COULISSES, par *J. Aistrop*, trad. Jouglas (*Ibid.*, *id.*, 1947, 216 p., 120 fr.).

Roman de guerre dont la forme n'est hardie qu'en apparence, mais dicté par une sensibilité jeune et sincère, et auquel ont été décernés deux prix littéraires.

LA GRANDE PRAIRIE, par *E. M. Roberts*, trad. Biadi (Paris, Corrêa, 1946, 276 p.).

Roman épique de la conquête de la grande prairie américaine par les pionniers. Exaltante et attachante histoire. Mieux vaut ne rien dire ici des traductions de J. Biadi, qui ressortissent par endroits au sottisier.

AINSI TOURNE LA TERRE, par *G. H. Carroll*, trad. Biadi (*Ibid.*, *id.*, 1947, 320 p.).

Peinture de la vie paysanne en Nouvelle-Angleterre, digne d'attention par son entente poétique et spacieuse des grands rythmes de la vie et de la nature.

MIRACLE INUTILE, par *C. Hutter*, trad. Reichen (Paris, Jeune Parque, 1947, 379 p., 200 fr.).

Inutile en effet à soutenir le très grand intérêt de ce livre, qui tient à la description de l'avènement du nazisme dans une vallée autrichienne depuis 1924, et de l'oppression progressive et l'élimination des juifs, des sociaux-démocrates et des *Heimwehren*. Bonne traduction.

PACTE AVEC LE DIABLE, par *Elisabeth Bowen*, trad. Robin (*Ibid.*, *id.*, 1947, XVII-291 p.).

On connaitra bientôt mieux en France cet auteur très en vue dans son pays, et dont est donné ici son dernier livre, un recueil de nouvelles. L'unité en est dans l'étude des répercussions psychologiques de la guerre en Angleterre. La part de document n'enlève rien au talent avec lequel sont écrites ces histoires où le surnaturel joue un rôle important.

POUR UNE TERRE CHARNELLE, par *M. Aldanov*, trad. Weyergans (Bruxelles, La Sixaine, 1947, 191 p.).

Film attachant et coloré des dernières années de Byron.

LE GRAND TREK, par *S. Cloete*, trad. Chateauminois et Carton (Paris, Arthaud, 1946, 485 p., 390 fr.).

On est heureux de voir paraître en français ce roman vieux de dix ans et dont l'auteur mérite le nom d'artiste. Il dépeint l'exode des Boers fuyant le Cap en 1836; l'aventure et les portraits, variés et multiples, se font valoir mutuellement et contribuent à créer une fresque épique.

LE NAZARÉEN, par *S. Asch*, trad. Croizard, de Saix et Martineau (Paris, Nagel, 1937, 744 p.).

Cornelius, commandant de la forteresse Antonia au temps du Christ, et Iokanaan, disciple de Gamaliel, réincarnés en des personnages modernes, racontent dans ce livre la vie de Jésus. Reconstitution haute en relief et en couleur, comme par deux contemporains, d'une Jérusalem fourmillante de vie et de passion. L'auteur est, sauf erreur, un juif de vieille observance : d'autant plus intéressantes les vues des narrateurs sur le caractère, le rôle et la signification du personnage central.

ENTRE LES ACTES, par *Virg. Woolf*, trad. Cestre (Paris, Stock, 1947, 237 p., 140 fr.).

Le dernier roman de l'auteur disparue. Sujet ténu : une représentation théâtrale dans un petit village anglais. L'important, comme toujours chez V. Woolf, se passe « entre les actes », dans l'esprit des personnages et dans une Angleterre qui, comme les hommes, est le produit du temps et du changement. Ce livre, un des plus caractéristiques de l'auteur, témoigne d'un art encore en plein développement.

RELIGIO MEDICI, par *Th. Browne*, trad. Chassé (*Ibid, id.*, 1947, 194 p.).

Un excentrique, fils de la Renaissance finissante et du pré-classicisme, a écrit dans ce livre, célèbre pour la beauté d'une prose rendue exactement par le traducteur, des confessions intellectuelles et morales attrayantes par la curiosité, la franchise, les crédulités d'un esprit viril qui appartient à la fois à son époque et à tous les temps. Tout homme cultivé se doit de le connaître.

LA SINÉCURE, par *A. Trollope*, trad. Rocher (Paris, Nouv. Ed. latines, 1946, 229 p.).

On relit ferme Trollope, et c'est tant mieux. S'il n'atteint pas à la stature de ses contemporains Dickens et Thackeray, ses tableaux de la vie provinciale sont nourris, soignés et divertissants à l'extrême. Celui-ci est un des plus connus; écrit avec bonhomie et acuité, il attache et délasse.

A STUDY OF METRE, by *T. S. Omond* (London, Moring, 159 p.).

Analyse systématique du vers anglais, profitable à qui s'intéresse de façon approfondie à la poésie de nos voisins, car elle est personnelle, claire, vivifiée par des exemples continuels tirés des modèles de leur art jusqu'à la fin du siècle dernier.

MANKIND, NATION AND INDIVIDUAL, by *O. Jespersen* (London, Unwin, 1946, 221 p., 8 s. 6 d.).

Le grand linguiste danois étudie, dans ces conférences destinées au public, le langage envisagé à trois échelons et dans trois fonctions distinctes. Il ne le considère ni comme un objet en soi, ni comme un organisme qui vit et meurt, mais sous l'aspect d'une activité humaine. Livre attrayant par la variété des points de vue et par les exemples curieux qui donnent force et vie à la démonstration.

POEMS FROM INDIA, by Members of the Forces (Oxford Univ. Press, 1946, xx-166 p., 8 s. 6 d.).

Excellente anthologie où, à côté de poètes-soldats connus, on trouve des noms moins familiers, dont ceux d'écrivains indiens.

IBSEN THE NORWEGIAN, by *M. C. Bradbrook* (London, Chatto-Windus, 1946, x-150 p., 10 s. 6 d.).

Etude critique fondée sur une idée nouvelle de l'œuvre d'Ibsen. L'auteur met en lumière le rôle de sa vie et de sa nationalité dans son évolution, et analyse dans ce sens ses pièces, qu'elle divise en trois groupes. Elle insiste sur le fait qu'il se considéra d'abord comme un poète et que, pour lui, le théâtre commença par être un renoncement à la poésie.

LIVRES REÇUS. — *The Earth Gives All and Takes All*, by Caradoc Evans (London, Dakers, 1946, xxxv-65 p.); *La goélette aux trois fiancées*, par W. W. Jacobs, trad. Beerblock (Paris, Desclée, 341 p.); *La dame en blanc*, par W. W. Collins, trad. de Maret (Bruxelles, La Sixaine, 1947,

255 p.); *Le dernier amour de Byron*, par L. Valti (Paris, Ed. Colbert, 1947, 251 p., 150 fr.); *Le repas des fauves*, par G. Gordon (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 418 p.); *Qui sème le vent...* par M. Dodd, trad. Biadi (Paris, Corrêa, 1947, 382 p.); *Le voyageur incertain*, par O. Lewis, trad. Malartic (Paris, Julliard, 1947, 239 p., 175 fr.).

Revues

THE KENYON REVIEW, Spring, 1947. — Une critique mordante, encore que nuancée, par M. Grene, de Heidegger et de Sartre : elle conteste entre autres que l'homme soit irrémédiablement enfermé dans sa subjectivité. Un beau poème de P. Viereck. Deux nouvelles de P. Taylor et I. Rosenfeld, remarquables par une sensibilité psychologique aiguë. Une étude de F. Fergusson sur Wagner et Eliot, et le rôle de la passion dans leurs théâtres respectifs : la fusion des éléments classiques et chrétiens chez Eliot est bien mise en lumière. Un essai de P. Goodman sur Kafka, un autre de H. D. Walker sur le peintre américain contemporain Hartley (une illustration en couleurs). Une tentative pour définir la crise de l'esprit, par M. Rader, suivant une méthode d'observation qui brise les idées toutes faites. La partie critique de la revue est excellente.

THE SEWANEE REVIEW, Spring 1947. — J. C. Ransom, dans une étude sur la latinité de la langue de Shakespeare, ouvre à notre attention une manière nouvelle de goûter ce poète et plusieurs de ses successeurs contemporains. Excellente analyse critique d'une ode de Marvell, par C. Brooks. Le tableau de la phénoménologie allemande entre 1913 et 1933, par D. Baumgardt, est une initiation claire et condensée à cette philosophie. Plusieurs poèmes, parmi lesquels le plus curieux est peut-être un long fragment du Hollandais Marsman. Une nouvelle pleine d'humanité et d'ironie, par El. Ross. Le mécanisme de la fatalité chez Hardy est mis en lumière systématiquement par R. W. Stallmann et loué pour sa valeur esthétique. H. Haydn publie sur le symbolisme de Yeats une importante étude sur laquelle nous nous réservons de revenir plus longuement.

THE ADELPHI, June 1947. — Trois articles se complètent mutuellement, écrits par H. A. Hodges, T. S. Eliot et J. M. Murry sur la crise de la culture occidentale, la culture et la politique, la crise de l'Homme. Des souvenirs de Ravensbruck par E. Kocwa. Deux articles intéressants sur Godwin et Shelley, et sur la guerre et le roman (avec références à Tolstoï). Une étude de M. Belgion sur le philosophe juif Martin Buber, dont on parle beaucoup en ce moment en Angleterre. Une autre sur Rex Warner et le roman moderne.

THE DUBLIN MAGAZINE, June 1947. — Trois poèmes distingués, par « Y. L. » H. Teerink donne une interprétation des raisons qu'eut Swift d'entrer dans les ordres qui se rapproche beaucoup de celle qu'a donnée E. Pons il y a plus de 20 ans. Un dialogue d'Alexandre Blok sur l'amour, la poésie et l'écrivain au service du gouvernement. En soutenant que le héros de Descartes n'est pas le Dieu de la preuve ontologique, mais le Démon, Arland Ussher interprète le philosophe à la lumière de nos problèmes contemporains.

FRENCH STUDIES, N° 1. — Nouvelle revue, publiée à Oxford, rédigée par des universitaires; elle intéresse les curieux de notre littérature et doit contribuer à sa diffusion à l'étranger. Un long article où, en passant en revue un demi-siècle de recherches sur Mallarmé, G. Davies aide à interpréter ses poèmes. Un inédit de Flaubert, âgé de seize ans et déjà curieusement mûr, sur les Arabes d'Espagne et la civilisation française du moyen âge. Les autres articles et notes témoignent d'une connaissance très attentive de notre production littéraire.

THE MODERN QUARTERLY, Spring 1947. — Un important article de A. A. Jdanov sur la responsabilité de l'écrivain soviétique. Un exposé critique de la stratégie économique de la Grande-Bretagne. Une étude sur le rôle du navire dans la société et la civilisation. Un essai sur les économistes modernes et la théorie marxiste de la valeur.

THE PENGUIN NEW WRITING, N° 29. — Les poèmes de Mac Neice et de Durrell, la nouvelle de Sansom, la suite du roman de F. Sargeson « When the Wind blows », le long commentaire de H. Gardner sur les « Four Quartets » de T. S. Eliot, les études de W. Allen sur D. H. Lawrence et de L. Gowing sur les peintres français et anglais, signalent éminemment cette livraison à l'intérêt du lecteur.

HORIZON, N° 87. — Une étude de R. P. Waren sur Hemingway déjà signalée dans la *Kenyon Review*. Un poème étrangement actuel de

W. H. Auden sur la chute de Rome. Une anticipation sociale, fantaisiste et spirituelle, de G. Armitage. Un article pittoresque sur Ténériffe. Un essai sur Leopardi. — N° 88. — Une quinzaine de pages sur l'œuvre de Koestler par V. S. Pritchett, où en sont mis en lumière le caractère journalistique, une certaine carence artistique et la valeur inspiratrice et idéologique. Vingt-six pages sur la vie de saint Jean de la Croix, l'étude de sa poésie étant réservée pour un article ultérieur. Une étude consacrée au compositeur Webern, compagnon d'école de Berg, et qui semble actuellement retenir l'attention (voir les notes ci-dessous sur Our Time). 6 reproductions de peintures de Joan Miro.

OUR TIME, *April* 1947. — Dans la série « Creators of Modern Music », un article sur Anton Webern. Des études sur les films populaires mexicains et sur l'art irlandais contemporain (tous deux illustrés). Une étude littéraire des « niveleurs » du temps de Cromwell. — *May* 1947. — E. Capon parle du théâtre en Amérique (qui refléterait une crise sociale imminente). Dans la série « Intellectuals in the Modern World », le point de vue d'un savant qui travaille dans une usine et défend les lettres en réclamant contre le rationnement du papier. Des articles sur le cinéma dans les pays nordiques et sur Debussy. Une défense, par J. Collier, de la récente et très discutée représentation de *Romeo et Juliet* au Festival Theatre. Excellentes chroniques des arts et des lettres.

BRITISH BACKGROUND, Winter 1946. — Intéressante petite revue, dont les nombreuses et excellentes photographies parlent aux yeux, soutenues par des textes soignés. A signaler dans ce numéro des articles sur le Derbyshire, Londres après guerre, les enseignes d'auberges remarquables, la vie du travailleur agricole, la demeure anglaise, les premières usines d'Angleterre, etc.

THE MODERN QUARTERLY, **Summer 1947.** — Numéro nourri et intéressant. Une appréciation nuancée et élogieuse de Wells par R. P. Arnot. Une charge à fond contre Sartre par Y. Frid (« philosophie de l'incroyance et de l'indifférence »). A. Waley, sinologue et écrivain connu, parle de l'organisation sociale de la Chine ancienne, P. H. Johnson de Marx sous l'angle littéraire, et A. H. Hanson de l'interprétation « diffusionniste » de l'histoire, d'après laquelle la civilisation du monde serait partie d'Egypte.

THE POETRY REVIEW, **May-June 1947.** — Trois articles à retenir. Deux sur des poètes contemporains de grand talent, L. MacNeice et L. Durrell. Le troisième de P. Bordry sur le problème poétique en France (écrit en français).

THE PHOENIX QUARTERLY, 1947, Vol. I, N° 2. — Revue très vivante, qui vise à établir l'unité de la pensée moderne et de l'action de l'homme en société, sans sacrifier l'indépendance de l'esprit. Dans ce numéro, à remarquer des articles sur « la vérité et la valeur dans un âge de doute », « le ballet - quelques principes de critique », « Dostoïevsky et le lecteur anglais » (le lecteur français peut en faire son profit). Un débat intitulé « Culture, slogans et socialisme ».

THE WIND AND THE RAIN, **Spring 1947.** — Plusieurs poèmes. Des articles importants sur l'art de Shakespeare et ses lacunes qui le rapprochent de l'humanité en l'éloignant de la perfection, et sur la conception métaphysique du mal chez Rilke. Une nouvelle délicate de S. Linton. Des critiques soignées et substantielles de livres récents.

J. V.

LE MONDE BYZANTIN

A l'intérêt que peut susciter telle période ou telle civilisation, naguère abandonnée aux seuls spécialistes, il est possible de mesurer combien changent la société où l'on vit et ses préoccupations. Un homme attentif à l'époque où nous vivons, sensible à l'évolution de nos manières de penser et de nos moyens d'expression, ne peut manquer de saisir des affinités entre le monde byzantin et le nôtre; et l'intérêt y est double, comme toujours en histoire, celui d'éclairer le présent par le passé et le passé par le présent. Ce n'est pas un paradoxe : sans doute

un préjugé ancien et tenace, qui s'exprime dans le sens péjoratif que donne encore l'usage courant à un mot comme byzantinisme, — préjugé entretenu par l'ignorance où nous sommes pour la plupart de toute cette histoire qui s'est déroulée dans le Proche-Orient de l'antiquité à l'époque moderne, à l'exception de quelques événements éminents mais isolés, — entoure encore Byzance et tout ce qu'elle représente. Cependant un travail historique considérable a déjà été fait et a révélé qu'il existe autre chose que le visage traditionnel et faux de Constantinople, avec ses révolutions de palais, ses jeux du cirque et ses discussions théologiques. De grands historiens comme Gustave Schlumberger et Charles Diehl, pour ne citer que les disparus, ont déjà initié le public français à la grandeur de Byzance, à l'intérêt humain des drames qui ont agité son existence, au rôle que l'Etat byzantin a joué dans l'histoire. Plutôt que les affinités de notre époque avec ce monde, en apparence si lointain, si profondément différent, et si proche, — sujet auquel nous reviendrons un jour, — nous voudrions souligner ici les grands problèmes historiques mis en lumière par le progrès des études byzantines.

J'ai déjà cité les noms de Schlumberger et de Diehl. Un livre récent, mise au point aussi précise que riche, permet de se rendre compte de l'énorme travail qui a été fait dans ce domaine et d'apprécier l'intérêt des problèmes que soulève l'histoire de Byzance; c'est l'ouvrage de M. Louis Bréhier, intitulé *Vie et Mort de Byzance*, publié dans la collection « L'évolution de l'humanité ». Cette collection devait primitivement consacrer un seul volume à Byzance; en fait, sous le titre nouveau, et plus large, « Le monde byzantin », elle en annonce maintenant trois, dont le premier raconte l'histoire; le second décrira les institutions; et le troisième dressera le tableau de la civilisation.

Si l'on se plonge dans ce premier volume, où se trouvent évoquées les innombrables péripéties de tout un « monde » qui s'étendit à certaines époques de la Mésopotamie à l'Espagne et de l'Afrique à la Russie, et qui ne disparut définitivement qu'au bout de près de onze siècles d'existence, on se sent comme impuissant à dominer cette accumulation de noms et de faits; car c'est d'abord cet aspect auquel nous a habitués la tradition, qui frappe : une masse confuse d'aventures multipliées à l'infini, dispersées dans les régions les plus diverses et dans tous les milieux; et l'on est tenté de ne voir là qu'un *faisceau* d'intrigues de peu d'envergure et assez basses, opposant les moines et les patriarches, l'empereur et ses familiers ou ses parents, les généraux et les chefs barbares, rivalisant d'ambition, de duplicité, de cruauté ou de lâcheté. Seules quelques figures tranchent sur ce fond d'un intérêt médiocre et monotone dans sa complication, se découpant dans le cadre éclatant des cérémonies et du palais impérial, comme une grande figure immobile sur l'or

étincelant d'une mosaïque. Quand il n'y aurait que cela, l'histoire de Byzance attirerait plus d'un lecteur en révélant l'importance du facteur individuel dans le déroulement des faits.

Mais en réalité, le « monde byzantin » est beaucoup plus. A côté des individus, il y a aussi les idées. Il est sans doute facile de sourire des discussions théologiques qui nous paraissent étrangement futiles, et difficile de comprendre l'importance qu'elles ont eue aux yeux des contemporains. C'est ignorer complètement le sens profond d'une époque; les discussions qui agitent notre monde ne paraîtront pas moins futiles un jour, mais elles sont vitales pour nous au point que le conflit de certaines idées peut bouleverser nos sociétés, sinon les détruire, nous le sentons bien; et cela parce que leur puissance est faite de la force que toute idée possède et de l'intérêt que certains trouvent à les faire triompher : pourquoi ne pas admettre qu'il en est de même dans le monde byzantin? Les masses peuvent se passionner pour un dogme; qu'il soit reconnu comme orthodoxe ou condamné comme hérétique, c'est tout un parti qui gagne ou qui perd, c'est une province qui, sous la conduite de ses chefs, préfère le schisme et l'indépendance plutôt que la soumission aux décisions de la capitale. Or quel était le lien entre ces pays si divers sur lesquels Byzance prétendait régner, sinon la religion? Et sa puissance n'était-elle pas en rapport direct avec l'extension même des territoires qu'elle gouvernait?

Cela est si vrai que M. L. Bréhier propose de diviser l'histoire de Byzance non d'après la succession des dynasties, mais en périodes correspondant à l'extension plus ou moins grande de l'empire, c'est d'abord, et jusqu'au début du VIII[e] siècle, la continuation de l'empire romain à prétentions universelles; c'est ensuite l'empire romain hellénique, plus étroitement limité, et dont l'existence est compromise par la prise de Constantinople par les croisés en 1204 : de cette épreuve, Byzance ne se relève que pour une renaissance brève et sans éclat jusqu'à la prise par les Turcs en 1453. Mais, au cours de ces dix siècles, la capitale de Constantin a été en contact avec les peuples les plus divers; héritière elle-même des traditions classiques de Rome et d'Athènes en même temps que des plus anciennes civilisations orientales, elle a vu sans cesse de nouveaux peuples apparaître sur ses frontières, le plus souvent en ennemis redoutables; elle leur a résisté longtemps, qu'ils vinssent du nord, de l'est, du sud ou de l'ouest, Avars et Slaves, Bulgares, Hongrois ou Turcs, Perses et Arabes, Normands et pirates de toute sorte. Et elle a su non seulement préserver sa civilisation assez longtemps pour que d'autres fussent en mesure de recueillir alors son héritage, mais encore, malgré des échecs, absorber les invasions, assimiler les intrus, répandre autour d'elle sa foi et faire rayonner ses idées et son art. Peu de capitales modernes ont joué un rôle aussi cosmopolite que Byzance; on ne peut le saisir dans toute

sa complexité que si l'on accepte de suivre d'abord le détail fastidieux, semble-t-il, de la vie de l'empire où se succèdent sans trêve révolutions, ambassades, batailles, assassinats, invasions, conciles et hérésies, pactes aussitôt rompus que conclus.

Dans cet empire à l'existence agitée et incertaine mais si tenace se déroulait encore autre chose qui préparait obscurément l'avenir. Parallèlement aux efforts que firent tant de souverains pour maintenir l'unité au-dessus des querelles, des ambitions personnelles, des particularismes locaux et des coups portés de l'extérieur, se formaient peu à peu des groupes nouveaux où il faut voir les premiers linéaments des pays modernes qui se sont dégagés plus tard des ruines de l'empire ottoman. C'est avant la longue période de la domination turque, qui constitue pour ces pays leur vrai moyen âge, qu'il faut aller chercher dans le passé les conditions premières de la naissance des nationalités actuelles; il est évident que c'est là autant et plus peut-être que dans l'antiquité qu'il faut chercher par exemple la genèse du peuple grec.

Malgré toutes les vicissitudes, l'empire a vécu et, d'une période à l'autre, des éléments stables en ont assuré la continuité et la cohésion : des institutions, des idées, une civilisation; nous attendons que M. L. Bréhier en dresse un tableau aussi magistral et aussi fouillé que la grande fresque d'histoire où il a raconté la vie et la mort de Byzance.

Antoine Bon.

ÉCONOMIE, FINANCES

VERS UNE N. E. P. FRANÇAISE? — Ainsi qu'il était à prévoir, les conflits sociaux en France prennent le premier plan de l'actualité. S'ils ont sans doute des causes extra-économiques, ils sont, aussi et surtout, la conséquence des difficultés qu'éprouve le Gouvernement à résoudre le délicat problème d'une équitable répartition de biens insuffisants pour satisfaire tous les besoins.

Dans l'ensemble, la production est actuellement en palier. Dans le domaine industriel, elle atteint 90 % de celle d'avant-guerre, mais depuis le mois de janvier elle ne marque aucune augmentation manifeste. Il convient d'ailleurs de rappeler qu'après la guerre de 1918, qui avait beaucoup moins frappé la France que celle de 1939-1945, puisque 13 départements seulement étaient sinistrés et que l'appareil de production du pays était très peu atteint, il fallut près de six ans pour revenir au niveau de production de 1913. Ceci marque le travail accompli, qui met incontestablement la France au premier rang des nations européennes dans l'effort de relèvement industriel. Le seul pays qui bénéficie de conditions meilleures est la Belgique; mais l'amélioration de la situation économique de ce pays est la conséquence

certainement d'un très bel effort de la nation elle-même, mais aussi et surtout de l'heureuse situation géographique du Congo Belge et de certains de ses ports.

En tout état de cause, et quel que soit l'effort des travailleurs, il est difficile de prévoir une amélioration notable de la production dans l'état actuel des importations et de la main-d'œuvre.

Les prévisions du plan Monnet ne seront certainement pas atteintes, car les réalisations n'ont pas dépassé, dans les quatre premiers mois de l'année 1947, pour le charbon 85 % des chiffres prévus, pour l'acier 80 %, pour le ciment 60 %, pour le minerai de fer 60 %, etc..., etc... Seule la production automobile est satisfaisante, surtout pour les véhicules utilitaires dont la fabrication dépasse 125 % d'avant-guerre.

Dans le domaine de l'agriculture et des industries alimentaires, la situation reste difficile par suite de l'insuffisance des engrais, de la main-d'œuvre et des moyens de travail. En ce qui concerne ces derniers, les livraisons de tracteurs ne dépasseront certainement pas 15.000 pour l'année, contre 30.000, chiffre minimum prévu par le Plan.

Dans les mois à venir les conditions alimentaires vont sans doute aller s'améliorant pour des raisons saisonnières. Ce sera le cas notamment pour les pommes de terre et les légumes. Mais la situation en blé demeure difficile, et si une large partie des surfaces gelées pendant l'hiver a pu être réensemencée au printemps (1 million d'hectares sur 1.500.000), le rendement de ces variétés de céréales sera assez faible : la ration de pain ne pourra guère excéder 250 grammes, et avec l'appoint d'importantes quantités de blé étranger.

En ce qui concerne le vin, il ne sera pas possible — avec une récolte d'environ 31 millions d'hectolitres — d'envisager des attributions supérieures à 3 ou 4 litres par mois dans les grands centres.

Pour les corps gras, la situation paraît relativement favorable et doit permettre d'assurer au maximum une augmentation de 100 grammes des rations en vigueur.

En définitive, et quels que soient les pronostics optimistes de certains, il est incontestable que les ressources alimentaires continueront, pendant la campagne 1947-48 à être encore inférieures aux besoins. Le problème se posera donc à nouveau de savoir comment assurer une répartition aussi équitable que possible de ces besoins entre les différentes classes de la société.

Les salariés des villes constatent quotidiennement l'insuffisance de leur pouvoir d'achat devant les denrées les plus indispensables. Ils l'accepteraient peut-être s'ils étaient persuadés que les difficultés qu'ils éprouvent étaient partagées par tous les Français. Mais il est incontestable que, selon les professions et selon les régions, le sort des individus varie dans des proportions considé-

rables. La surconsommation alimentaire qui, depuis 7 ans, se constate dans les campagnes, continue. Inspirées ou non, les grèves sont la conséquence de cet état de choses. Elles sont une manifestation plus ou moins spontanée de la lassitude des Français devant la lenteur à un retour, provisoirement inaccessible, aux normes du passé.

L'expérience Blum avait fait naître l'espoir d'une stabilisation des prix, précédant la baisse générale. Elle ne pouvait obtenir de résultat que si, dans le secteur agricole, elle était intégralement suivie. Tel n'est pas le cas. On se souvient des difficultés éprouvées par le Gouvernement pour assurer l'arrivée de la viande dans les grands centres urbains en contenant la montée constante des prix.

Il est incontestable que les salariés et les industriels ont marqué une discipline — d'ailleurs beaucoup plus facile à appliquer — très supérieure à celle des paysans.

Le Gouvernement se trouve donc, actuellement, devant le problème qui se pose à nouveau d'une mise en ordre des salaires et des prix. Pour l'électricité et le gaz « l'arbitrage » a abouti en fait à une majoration de salaires d'environ 10 %. Pour la S. N. C. F, les résultats sont encore mal connus dans le détail mais donnent incontestablement une augmentation de salaires d'un ordre à peu près équivalent, tout au moins pour les petits traitements, et la dépense qui en résulte sera de près de 10 milliards de francs. Le problème des salaires va se poser dans les Houillères et dans beaucoup d'autres branches d'activité, et même dans les Services Publics...

Or, dans une économie où la production ne suit pas un rythme d'accroissement continu, l'augmentation des salaires ne peut se compenser que par un relèvement des tarifs des entreprises intéressées, qui diminue d'autant le pouvoir d'achat des consommateurs, ou par une réduction générale du niveau de vie de tous puisque la masse monétaire s'accroît sans que s'élève corrélativement la quantité des biens disponibles.

L'expérience de hausse de 15 % tentée en juin 1946 a provoqué un fort décrochage des prix, dont l'indice est passé de 604 en juin 1946 à 802 en novembre de la même année. Elle ne saurait être recommencée, car elle provoquerait, outre des troubles inflationnistes certains à l'intérieur, une hausse de nos prix sur le marché mondial alors que la vente de nos produits est déjà difficile étant donné leur niveau supérieur aux cours mondiaux.

Déjà, devant la montée des prix, certains commencent à parler de dévaluation. Mais, si la diminution du pouvoir d'achat de la monnaie est susceptible de faciliter la vente à l'extérieur des produits français, elle augmenterait d'autant les prix des marchandises importées, notamment ceux des matières premières essentielles, comme le charbon, le pétrole etc... Par répercussion elle ne manquerait pas d'accroître d'autant le cours des produits

finis, donc le coût de la vie. En outre les conséquences psychologiques de la hausse seraient désastreuses. Elle briserait l'élan de confiance dans la monnaie que l'expérience Blum avait suscitée et qui subsiste encore sur le marché des changes « libres ». Le cours de la livre sterling, qui dépassa 1.000 francs, à certain moment, oscille actuellement autour de 600 francs, et le franc suisse qui passa par un maximum de 115 francs, est maintenant à 58 francs environ.

Le moment semble venu pour le Gouvernement, tout en se réclamant de la politique entreprise par M. Léon Blum, de lancer une nouvelle politique économique — une N. E. P. en quelque sorte — qui donne à son action plus de cohésion et de fermeté.

Sur le plan intérieur, il importerait de délimiter les conditions auxquelles la liberté pourrait être rendue éventuellement à certaines marchandises (comme cela a été fait en Belgique, où le contrôle des prix est effectué à posteriori par les tribunaux) et celles dans lesquelles devraient fonctionner le secteur contrôlé et les entreprises nationalisées.

Il importerait avant tout d'envisager le problème économique sous l'angle du revenu national et de sa répartition (1). Ce problème conditionne le fonctionnement des divers secteurs de l'économie. C'est en partant de lui que devraient être calculés l'effort d'épargne et le prélèvement fiscal à demander aux Français. Lui seul permet, parce qu'il n'est que chiffres, les études et les discussions, non sur des revenus nominaux mais sur des pouvoirs d'achat. Si l'on estime que certains services publics peuvent être déficitaires eu égard à l'importance de leurs fonctions dans la vie nationale, il est facile de comprendre que dans le bilan national leur déficit doit être comblé par l'excédent d'un autre service ou par un prélèvement fiscal corrélatif, sous peine d'un appauvrissement général du pays. Il y aurait donc des priorités à établir, des sacrifices à demander et des choix à faire entre l'alourdissement des charges du consommateur ou de celle du contribuable. C'est sous cet aspect que devrait être envisagée un réforme fiscale afin de définir la contribution de chacun, par l'épargne et par l'impôt, dans les tâches nouvelles de l'Etat.

Sur le plan extérieur, il serait opportun d'envisager le problème des échanges avec l'étranger sous une forme réaliste en tenant moins compte des espérances que des possibilités d'achats, soit avec des crédits, soit même s'il y a lieu, et malgré ce qu'il peut en coûter sur le plan moral, en aliénant certaines parties des capitaux investis à l'extérieur.

Il est certain que notre balance des comptes sera pendant plusieurs années encore déficitaire de plusieurs dizaines de

(1) Le Commissariat au Plan commence à l'étudier.

milliards et que nous avons besoin d'une aide étrangère considérable à moins de nous imposer un rude ascétisme.

Les magnifiques projets conçus pendant l'occupation pour assurer le relèvement commun de tous les pays envahis et la solidarité financière de tous les peuples (Plan Keynes) sont actuellement dépassés. Jamais cependant il n'a été aussi nécessaire d'envisager une action concertée pour éviter la ruine générale d'une planète où le développement des moyens de transport, l'accroissement de la vitesse de la transmission de la pensée lient étroitement tous les peuples entre eux.

Jamais il n'a été aussi évident que la prospérité d'une nation est liée à la prospérité de tous les autres peuples. Cela est particulièrement vrai pour l'Europe, petit continent cloisonné par des frontières où chaque Etat continue à vivre au rythme des siècles passés, dans un monde dominé par deux peuples puissants par leurs territoires, leur population, leurs richesses.

A cet égard, les propositions faites par le Secrétaire d'Etat Américain Marshall, d'un examen en commun, par toutes les nations d'Europe, de tous les problèmes économiques qui se posent à elles, peuvent donner une lueur d'espoir à ceux qui croient encore à l'intelligence humaine et au progrès social.

Les jours qui viennent montreront si les hommes sont capables de surmonter leur égoïsme et leur défaut d'imagination pour s'assurer, par des sacrifices communs et un effort collectif, un avenir meilleur. *J. F.*

14 juin.

A L'INSTITUT

L'ACTIVITE ARCHEOLOGIQUE EN FRANCE PENDANT LA GUERRE ET DEPUIS. — Les deux tiers des communications faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres concernent l'archéologie historique ou préhistorique. Elles ont pour objet des fouilles conduites en France ou à l'étranger généralement par des Français. Il paraîtra donc naturel qu'on essaye de donner de cette activité archéologique, dans cette rubrique académique, une vue d'ensemble, même très sommaire, comprenant la période de la guerre, pour laquelle les informations ont fait défaut.

Les fouilles métropolitaines auront la priorité. Une législation longtemps attendue a eu un effet stimulant indéniable sur l'activité archéologique, surtout depuis la Libération. Il s'agit de la loi du 27 septembre 1941 sur les fouilles, et de la réglementation nouvelle du service archéologique en France, dues à l'initiative de M. Jérôme Carcopino et de M. Albert Grenier, son successeur à la direction de l'Ecole française de Rome. On a enfin tenté de mettre un terme au gaspillage de nos richesses, en organisant la recherche, jusque-là dispersée et laissée à l'initiative

privée, et en exerçant une surveillance sur les découvertes archéologiques.

Le territoire métropolitain (Corse comprise) a été divisé en une douzaine de circonscriptions pour la préhistoire, et en une vingtaine pour l'époque gallo-romaine et barbare. A la tête de chaque circonscription archéologique, groupant plusieurs départements, a été placé un directeur choisi parmi les spécialistes les plus compétents de l'Antiquité : professeurs de facultés, archivistes-paléographes, conservateurs de musées lapidaires, érudits éprouvés, tous fonctionnaires bénévoles et non rétribués de ce service officiel d'une importance scientifique évidente. Assistés de directeurs départementaux, choisis dans des conditions analogues, ces directeurs régionaux conduisent et contrôlent les fouilles sous l'autorité de la Direction de l'Architecture du Ministère de l'Education nationale. Celle-ci accorde des crédits après examen de la Commission des Monuments historiques, secondée par un comité archéologique restreint comptant des personnalités comme MM. René Dussaud, Albert Grenier, Adrien Blanchet, Charles Picard, l'abbé Breuil, Raymond Lantier, etc.

Un comité composé de trois personnes : MM. Albert Grenier, Pierre Boyancé et Paul-Marie Duval, est chargé de la publication des fouilles, dans la revue illustrée *Gallia*, subventionnée par le Centre National de la Recherche scientifique. Quatre numéros ont déjà paru. *Gallia*, informée directement et rapidement par les directeurs régionaux, en étroites relations avec elle, est donc l'organe des fouilles en France.

L'organisation nouvelle semble être le premier pas fait vers une Direction des Antiquités, telle qu'il en fonctionne à l'étranger et que nous en avons créé ailleurs que chez nous : en Egypte, en Tunisie, en Algérie, au Maroc et en Syrie. Cette direction des Antiquités, quand nous l'aurons, ne manquera pas sans doute d'organiser une Ecole d'Archéologie formant des chercheurs pour les fouilles en France, comme l'Ecole française d'Athènes pour la Grèce, l'Ecole française de Rome pour l'Italie et l'Afrique du Nord, l'Institut du Caire pour l'Egypte, l'Institut de Beyrouth pour le Proche-Orient, et l'Ecole d'Extrême-Orient pour l'Asie. Faute d'avoir une telle école, on a rcours, actuellement, aux anciens membres des Ecoles d'Athènes et de Rome rentrés en France dans l'enseignement, et l'on forme des jeunes gens dans les facultés de province, à l'Ecole pratique des Hautes études, et sur les chantiers mêmes avec des missions de fouilles.

Cec chantiers sont actuellement nombreux dans toutes les régions de la France, mais principalement dans le Midi et dans l'Est.

A Marseille, la destruction du quartier du vieux port par les Allemands a fait découvrir un théâtre grec (le premier connu en France) de l'époque hellénistique, et des docks romains. C'est M. Fernand Benoît qui a dirigé ces fouilles.

A Aix-en-Provence, le même M. Fernand Benoît, à 4 kilomètres de la ville, a exploré l'oppidum gaulois d'Entremont, détruit vers 120 avant J.-C. par les Romains qui fondèrent Aix. Il en a dégagé l'enceinte et un sanctuaire où l'on a découvert les premières sculptures gauloises connues. A Arles, des fouilles ont précisé la topographie de l'ancienne ville et intéressent les Aliscamps. A Saint-Blaise, M. H. Rolland, dans le delta du Rhône, a mis au jour la première enceinte grecque connue en France, remontant au IV[e] siècle avant notre ère, et un oppidum gallo-grec dépendant de Marseille.

A Cimiez, M. Paul-Marie Duval a été chargé d'explorer la ville romaine fondée au-dessus de Nice, et dont on connaissait déjà les arènes, les plus petites du genre. A Narbonne, un cimetière paléo-chrétien a été découvert. A Ensérune, dans l'Hérault, M. Jannoray poursuit les fouilles si fructueuses entreprises par M. Mouret et l'abbé Sigal sur un oppidum celtique avec vestiges grecs et néolithiques.

A Saint-Rémy-de-Provence, M. Henri Rolland continue les fouilles menées depuis vingt ans, qui ont révélé la ville hellénistique et romaine de Glanum, dont l'arc et le monument des Jules marquent l'entrée. A Vaison-la-Romaine, le chanoine Sautel poursuit la mise au jour progressive d'un théâtre magnifique, de thermes, de nombreuses maisons très importantes pour l'étude de la demeure rustique. A Orange, un temple voisin du théâtre a été révélé. A Vienne, on a découvert un théâtre antique et les beaux portiques du forum; à Toulouse, l'enceinte de la ville; à Saint-Bertrand-de-Comminges on exhume progressivement la ville. A Lyon, M. Wuilleumier a découvert sur la colline de Fourvières un grand théâtre, et un Odéon, plus petit. M. Toutain dirige le chantier d'Alésia. Gergovie a été fouillée par les maîtres et les étudiants de l'Université de Strasbourg (repliée pendant la guerre à Clermont-Ferrand) qui ont dégagé les enceintes sucessives et le quartier des métallurgistes gaulois. A Périgueux, des précisions ont été apportées sur la topographie de l'ancienne ville, et des inscriptions ont été exhumées. Près de Bordeaux, M. Grimal, professeur à la Faculté des Lettres, a découvert des habitations et des thermes. Près de Vézelay, des installations thermales très importantes ont été révélées. M. Matherat, directeur de la circonscription, a procédé à une reconstitution minutieuse de la topographie de Senlis, dans la région des arènes et du rempart. Signalons encore les recherches faites au Vieil-Evreux; dans les cimetières mérovingiens de Lorraine par M. Edouard Salin; et pour terminer, à Paris même dans le Palais des Thermes, contigu au musée de Cluny, qui n'a jamais été fouillé jusqu'à ce jour, et où MM. Trouvelot et Paul-Marie Duval cherchent à dresser le plan complet du monument dont on ne connaît que quelques salles. S'agit-il d'ailleurs d'un palais, ou de thermes? et de quelle époque? Du

II[e] ou du III[e] siècle? Il est, en tout cas, bien antérieur à Julien l'Apostat auquel on l'attribue. Les travaux en cours permettront sans doute de donner des réponses définitives à ces diverses questions.

Robert Laulan.

MÉDECINE

L'ORGANISME EN LUTTE CONTRE LES MICROBES. — Deux biologistes de l'école pastorienne viennent de publier sous ce titre : « *L'organisme en lutte contre les microbes* » (1), un livre du plus haut intérêt. Les auteurs, M. André Boivin, récemment nommé professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, biochimiste et microbiologiste, M. Albert Delaunay, son collaborateur à l'Institut Pasteur, histophysiologiste, ont réussi ce tour de force de mettre à la portée des profanes, instruits et sachant lire, des notions scientifiques extrêmement précises, très fouillées, en tenant compte des découvertes les plus récentes.

Le terme de vulgarisation fait horreur, par ce qu'il implique justement d'abaissement vers l'ignorance, de nivellement inférieur. Ce serait son contraire qu'il faudrait employer pour souligner qu'un tel ouvrage contribue à élever le vulgaire à la hauteur du savant. Il est hors de doute que des médecins tireront profit eux-mêmes de sa lecture.

Chacun sait en gros, ou croit savoir, ce que sont les bactéries, mais bien moins ce que sont les virus, et encore moins peut-être en quoi consiste le mécanisme de l'infection, l'infection inapparente, le phénomène de l'immunité. La phagocytose fournit à l'imagination un concept anthropomorphique commode, mais la physiologie des leucocytes et surtout celle des cellules réticulo-endothéliales sont généralement inconnues. Quant à l'action et à la réaction respectives des antigènes et des anticorps, à l'intimité de la défense de l'organisme contre les toxines bactériennes, aux conséquences diagnostiques et thérapeutiques qu'on en a tirées, à la différence entre les endo-toxines et les exo-toxines, à l'allergie, etc..., autant de problèmes de la biologie obscurs et mystérieux auxquels Boivin et Delaunay initient avec une remarquable aisance leurs lecteurs.

La troisième partie, consacrée à la prévention et au traitement des maladies infectieuses, éclaire les principes modernes d'hygiène et de traitement en mettant en relief les notions scientifiques sur lesquelles ils reposent.

On ne saurait évidemment analyser dans le détail un ouvrage de cette étendue et qui traite de tant de sujets importants. Nous nous bornerons à indiquer quelques points qui nous semblent particulièrement intéressants.

(1) Gallimard, éditeur.

Un grand nombre d'infections ne sont pas imputables à des bactéries, faciles à identifier, à colorer, à cultiver. La grippe, la rougeole, les oreillons, la varicelle, la variole, le typhus exanthématique, la poliomyélite (paralysie infantile), l'encéphalite léthargique, la rage, etc..., pour n'en citer que quelques-unes, sont provoquées par des éléments infiniment plus petits que les bactéries, qui traversent les filtres les plus serrés (virus filtrables ou ultravirus) et dont la taille se mesure au millionième de millimètre ou millimicron qu'on désigne par mμ. Ils sont à la limite du monde vivant et du monde inorganisé, imperceptibles à l'aide des plus forts grossissements quand ils sont de taille inférieure à 200 mμ, ou à 100 mμ à l'aide de l'ultra-violet, tandis que le microscope électronique, assurant des grossissements de 10.000 à 50.000 fois, permet de voir des éléments 10 mμ et au-dessous.

Commes les bactéries, les corpuscules des virus sont constitués essentiellement par des protéines combinées à un acide nucléique (nucléo-protéides), accompagnées de petites quantités de glucides et de lipides. Mais à l'opposé des bactéries, ils sont très pauvres en enzymes (ferments), incapables, par conséquent, d'attaquer, à eux seuls, les substances organiques au contact desquels ils viennent à entrer, et ne peuvent être cultivés sur des milieux artificiels. Ce sont des parasites obligatoires des cellules vivantes dont ils utilisent les matériaux organiques et l'énergie.

Il faut donc, pour obtenir la multiplication du virus, l'inoculer à un organisme vivant, l'embryon de poulet en voie de développement dans l'œuf, par exemple, ou bien à des cellules maintenues en vie en dehors de l'organisme, suivant la technique de Carrel, ou à des tissus hachés, placés en suspension dans une solution saline additionnée ou non de sérum sanguin. C'est en raison des difficultés que présente la culture du virus vaccinal que l'on a toujours recours à la vaccine animale prélevée sur des veaux, mais on peut espérer que dans un proche avenir, la pulpe vaccinale animale glycérinée, sera remplacée par un virus de culture, entretenu sur cultures de tissus ou sur embryon de poulet.

Nous avons indiqué que la constitution chimique des virus est essentiellement nucléo-protéidique. On peut admettre l'existence de deux types : gros virus de constitution relativement très complexe avec dominante nucléo-protéidique (type virus vaccinal) et petits virus formés exclusivemennt de nucléo-protéides.

L'étude de ce dernier type de nucléo-protéide-virus a été faite sur certains parasites des plantes et particulièrement sur la mosaïque du tabac (Stanley). Ces travaux ont montré comment un virus-parasite, agent d'infection, peut se réduire à une matière nucléo-protéidique libre de tout mélange avec d'autres corps, et douée de la faculté de cristalliser. Les auteurs qui se sont attachés à ces recherches ont démontré également que tandis

que certaines actions physiques ou chimiques brutales détruisent les molécules des nucléo-protéides-virus, ces mêmes actions, douces et limitées, les modifient en maintenant leur activité virulente ou en ne supprimant que de façon reversible cette activité, et tout en respectant la faculté de cristallisation.

Lorsque ces notions seront confirmées par l'étude des virus responsables des maladies animales, un chapitre nouveau de la biologie s'enrichira d'observations de la plus grande portée.

A un tout autre point de vue, nous croyons intéressant de signaler les travaux de certains auteurs américains et de MM. Boivin et Delaunay sur le rôle joué dans l'immunité par certaines substances des corps bactériens. On sait que l'injection sous la peau, en vue de la vaccination, de corps bactériens tués, provoque souvent, en même temps que l'immunité, des réactions locales et générales. Or ces germes, notamment à gram-négatif, contiennent des antigènes qui doivent leur spécificité propre à des polysaccharides. Ceux-ci, inactifs au point de vue antigénique dans certaines espèces animales (lapin), se montrent au contraire très actifs dans d'autres, chez l'homme en particulier.

Des expériences faites en 1944 en Amérique, au cours d'une épidémie de pneumonie sur les soldats de *l'Army Air Forces Technical School* par Heidelberger et ses collaborateurs, il résulte que l'on a pu vacciner ces sujets sans provoquer la moindre réaction en leur injectant quelques centièmes de milligramme de polysaccharides spécifiques. L'authenticité de la vaccination a été vérifiée par la constatation chez ces sujets des anticorps répondant aux polysaccharides injectées. L'hiver suivant la morbidité pneumococcique des vaccinés fut infiniment moindre que celle des non vaccinés.

Dans un article récent (2), Boivin et Delaunay concluent : « On peut espérer assister, dans un proche avenir, à la substitution des polysaccharides aux corps bactériens tués, dans les vaccins bactériens. »

F. Bonnet-Roy.

Henri Mangin. ÉTUDE CLINIQUE ET PSYCHOLOGIQUE DES ONGLES (Ed. Joseph-Charles, Paris).

Ce livre est extrêmement curieux. L'auteur s'attache à exposer l'état morphologique normal et l'état pathologique des ongles, les relations qui existent entre leurs altérations et les maladies. Mais ce n'est pas tout. Son travail, fortement inspiré des doctrines homéopathiques, insiste sur l'élément de diagnostic organique, psychologique et typologique qu'apporte une observation systématique des ongles, suivant une bonne tradition hippocratique. Car il existe une véritable onychomancie, sœur jumelle de la chiromancie. L'expérience de l'auteur est attestée par ses précédents ouvrages, sa documentation est considérable, ses références innombrables, empruntées aussi bien à la littérature homéopathique qu'aux publications de la médecine officielle, et même à la littérature proprement dite. Une illustration excellente, des planches en couleur complètent ce volume. On y trouve aussi des reproductions d'œuvres d'art qui mettent en valeur la forme des mains et des ongles.

(2) *Presse Médicale,* N° 9, 8 février 1947.

Bernard Halda : LE JOURNAL INTIME D'UN MÉDECIN. (Fasquelle).

Installé dans une petite ville, un jeune médecin pétri de bons sentiments et dévoué à la profession découvre rapidement les mesquineries, les jalousies, les vilenies du monde qui l'entoure. Sa propre famille ne lui épargne pas les épreuves : son frère est une canaille, son père, un vieil incestueux, sa belle-sœur une garce qui se fait avorter dans son cabinet pour le compromettre plus sûrement aux yeux des citadins... Mais une pure jeune fille répand sur toutes ces blessures le baume d'un amour consolateur. Ce journal d'un médecin qui connaît quelques-unes des vicissitudes qu'immortalisa la famille des Atrides, est rédigé comme par un collégien naïf dans le style le plus terne qui soit. L'auteur l'a voulu ainsi, sans doute, pour accentuer le contraste entre la fraîcheur d'âme de son héros et les douloureux épisodes de son intimité.

F. B.-R.

LA PHILOSOPHIE

COMMENT ECRIVENT LES PHILOSOPHES...

> « Ces peuples détestent l'affectation dans le langage. Ils jugent aussi impertinent de se singulariser par sa manière de parler que par celle de s'habiller. Un auteur qui abandonne le style clair pour employer un jargon bizarre et guindé est hué dans les rues comme un masque de Carnaval »...
>
> J. SWIFT (*Appendice au Voyage de Lilliput*).

Il y a un quart de siècle, un ingénieux enquêteur s'émut de la querelle faite aux philosophes, concernant leur prétendu « jargon ». Il consulta par écrit bon nombre d'entre eux, obtint une cinquantaine de réponses, les publia dans sa Revue, puis les réunit en un petit volume (1).

J'ai relu ces pages, souvent instructives, à l'occasion d'un Traité que vient de m'adresser un savant belge, grand ami de la France. (Excusez ce pléonasme.) Il s'agit de deux tomes intitulés : *Initiation au métier d'écrire* (2). Cet ouvrage a pour auteur le professeur G. Dykmans, Docteur en Economie politique, professeur à l'Université de Liége. Lui et douze de ses compatriotes, parmi les plus qualifiés, ont édifié une collection de treize volumes, sous la rubrique générale : « Bien écrire et bien parler. » Pour des raisons que je vous laisse à deviner, je trouve cela très émouvant.

Le livre dont nous parlons vise moins à enseigner l'art littéraire qu'à guider les étudiants des diverses Facultés dans la composition et la rédaction de leurs thèses ou travaux. Il leur fournit même d'utiles indications sur la typographie, les abréviations, la ponctuation, les corrections d'épreuves et autres détails souvent ignorés par les jeunes auteurs. Je n'ai pas l'intention de résumer ici les conseils pleins de sagesse et de verve de

(1) Constant Bourquin, *Comment doivent écrire les philosophes?* Edit. du Monde Nouveau, Paris, 1924.
(2) Baude éditeur, Paris et Bruxelles, 1947.

l'éminent Economiste. Ses précédents ouvrages nous ont montré qu'il prêche d'exemple, sachant rendre attrayante et claire une discipline en général assez rébarbative.

Or, dans tels chapitres sur « la clarté », l'auteur fustige, en passant, certains spécialistes du galimatias. J'aimerais d'ajouter quelques remarques aux siennes.

Notre propos n'aura trait qu'à la philosophie. Mais ce mot recouvre maintes recherches qui, elles, ont des objets assez précis : psychologie, logique, esthétique, morale, sociologie, sans oublier, naturellement, la métaphysique... Autant d'*espèces* du *genre*.

D'où vient l'obscurité de maint texte philosophique? Tient-elle à l'emploi de mots spéciaux? Peut-on tout exprimer dans la langue de tout le monde? N'y a-t-il pas plusieurs façons d'être obscur? N'y a-t-il pas des « facilités » trompeuses, et certains auteurs « difficiles » ne méritent-ils pas un effort du lecteur?...

A ces questions, et à quelques autres, il est impossible de fournir une réponse globale. Et, d'abord, nous avons à tenir compte de différents *cas*.

Dans le domaine de la psychologie introspective, comme le remarquait mon lointain prédécesseur à la chronique philosophique du *Mercure de France*, Georges Palante, il est possible d'aller très loin avec le seul secours du langage courant. L'exemple des maîtres de l'analyse intérieure, Benjamin Constant, Stendhal, Amiel, Marcel Proust, est là pour nous prouver que des notations fines et neuves peuvent être traduites dans la meilleure langue littéraire. Mais, dans la mesure où un psychologue se rapproche de la Biologie, expérimente en laboratoire, ses travaux *exigent* une terminologie qui paraîtra barbare au profane.

... H. Bergson est estimé non sans raison comme le plus bel écrivain philosophique français. Mais on n'observe pas toujours assez que sa position intellectuelle est fort particulière, et pour ainsi dire privilégiée. Son mystérieux rayonnement ne vient-il pas de ce qu'il fut avant tout un artiste? Sans doute préludait-il à ses écrits par une sérieuse analyse. Mais, dès la plongée dans l'intuition, et plus encore dans la suggestion verbale pour communiquer à autrui cette vision, nous entrons de plain-pied dans le royaume de Poésie.

Une pente naturelle de notre esprit nous conduit à transporter les concepts les plus abstraits en images. Nous sommes enclins aussi à l'anthropomorphisme, ou, comme disait Spencer, à l'« égomorphisme » : nous prêtons volontiers nos propres tendances, nos sentiments à ce qui nous entoure. Si nous en croyons d'inflexibles rationalistes, ce sont là des faiblesses tout juste excusables chez les enfants, les primitifs ou les poètes lyriques. Or, voici qu'un illustre philosophe nous y encourage au contraire. Il nous invite à nous transporter à l'intérieur d'un objet ou d'un

être pour coïncider avec ce que celui-ci contient d'inexprimable — ce qui revient à lui prêter notre âme. Quel enchantement! Nous avons alors l'illusion de tout *saisir :* le secret de la vie et de la grande énigme universelle... Nous ne butons pas à chaque instant contre des faits opaques, ni contre d'arides formules...

Admirons. Mais que cette admiration ne nous rende pas injustes à l'égard de Descartes, de Malebranche, de Spinoza, qui n'avaient point imaginé, comme Bergson, un continuel et volontaire usage de la *métaphore.*

Les adversaires du « romantisme » philosophique s'écrieraient à l'unisson, avec Paul-Louis Courier : « Dieu, délivrez-nous du langage figuré! Jésus, notre Sauveur, sauvez-nous de la métaphore »!...

Mais ceux-là même qui discernent dans le bergsonisme, selon J. Maritain, « la plus étrange abdication de l'intelligence et de la raison », ne tombent-ils point parfois dans un autre péché contre l'Esprit? Je veux parler de cette « maladie », comme la nommait Max Müller, qui consiste à transformer en réalité *en-soi,* en *entités,* de pures abstractions. On ne peut sans doute, malgré les objurgations de Taine, ramener sans cesse les mots aux faits qui les suscitent. Ce serait interminable. Le malheur veut que l'on glisse insensiblement au *verbalisme* de la défunte scolastique. Nouvelle mythologie, et qui n'a pas les délicieux prestiges de la prose bergsonienne. Réaliser les abstractions, voire les personnifier, c'est une simplification paresseuse qui donne une *fausse clarté.*

Toujours à propos de clarté, — mais non de verbalisme — si nous parlions de Descartes? Le *Discours de la Méthode* est-il clair? Nos orateurs officiels en sont persuadés. Pourtant, demandez aux doctes, en confidence, si ce texte célèbre n'exige pas de longs commentaires, une savante exégèse, pour qui veut en pénétrer la *vraie* signification... Descartes *paraît clair :* la pire traîtrise. Paul Claudel, assez sublime pour ne craindre aucun ridicule, répondait jadis à une enquête (3) : « Vous m'avez donné l'idée de relire, ou plutôt (soyons honnête!) de lire le *Discours de la Méthode...* C'est ce que je viens de faire, et ce qui me permet de vous répondre tout de suite avec la plus grande assurance : « Non, Descartes n'est pas un grand écrivain. C'est même tout le contraire. (...) Peut-on dire, avec Fontenelle, que c'est un maître à penser? Pas davantage »!... Et de fournir ses raisons...

Sans partager — il s'en faut! — l'avis de l'illustre académicien, comme je préfère sa rude franchise à tant de feintes admirations!

Prenez Kant, par comparaison. Il écrit avec des mots à lui. Sa lecture, en allemand ou dans une bonne traduction, se hérisse

(3) *Les Nouvelles littéraires,* 24-VII-1937.

de difficultés qui tiennent à son vocabulaire. Mais quand vous avez la clé de ce vocabulaire — désormais classique — nul auteur n'est plus aisément intelligible.

Dans la proportion où un philosophe exprime une pensée qui s'éloigne du sens commun (je ne dis pas du bon sens), il a besoin de mots spéciaux. Le public qui veut le suivre doit faire un effort. Comme en sciences. Pourquoi pas? Le terme technique, disait D. Parodi, « constitue un avertissement ou une utile barrière pour le lecteur distrait ou superficiel ». A condition, bien sûr, de n'en pas abuser!

Le *Vocabulaire* (4), dressé par les soins patients d'André Lalande, offre à qui le consulte de précieux éclaircissements. Mais trop d'auteurs emploient aujourd'hui des mots nouveaux, que l'on chercherait en vain dans ce recueil, auquel il faudrait prévoir, sous peu, un second *supplément*. Le cas le plus fâcheux, à mon humble avis, consiste dans l'utilisation de termes déjà existants... en leur donnant un sens inusité. Entre maints exemples possibles, je citerai *Eïdétique* et *Dialectique*, chez F. Gonseth, en des acceptions différentes de celles que les spécialistes leur attribuaient jusqu'ici.

Ajouterai-je que, dans bien des cas, même pour des ouvrages qui ne sont point de vulgarisation, il serait charitable d'expliquer en « pied de page » certaines expressions... Ou mettre un glossaire en fin de volume! Pour quelques lecteurs *snobs* qui en seraient froissés, des milliers d'autres s'en réjouiraient.

Au surplus, l'obscurité n'est pas toujours dans les *mots*. Elle a souvent pour cause (ne citons aucun nom) la mauvaise construction des phrases, embrouillées comme écheveaux entre les griffes d'un chat.

Enfin, les plus épaisses ténèbres règnent parfois dans la pensée même de l'auteur...

Mais ceci est une autre histoire...

Achille Ouy.

Jean Goguel. L'HOMME DANS L'UNIVERS. Un vol. de 240 pp. in-8°. Edit. Corrêa, Paris, 1947.

M. Jean Goguel n'a pas cherché à exposer d'une manière détaillée les résultats des grandes découvertes récentes, mais à montrer comment s'enchaînent — selon lui — les différents aspects de l'Univers. Il part des corpuscules élémentaires pour passer aux lois qui régissent la matière et montrer comment on peut concevoir que ces lois ont déterminé la genèse de l'Univers astronomique, aussi bien que celle du Globe terrestre. Passant à l'étude de la vie, l'auteur déclare que l'on ne voit absolument pas comment ce phénomène aurait pu prendre naissance en sortant de l'inorganique.

Et pourtant, l'analyse détaillée des processus du vivant montre que jamais les lois physico-chimiques ne s'y trouvent mises en défaut. Mais la vie possède, en plus, « certaines propriétés qui traduisent un mode particulier d'organisation de la matière »... Les biologistes ont fait de gros efforts pour se débarrasser de la notion de force vitale, sans parvenir à rien de satisfaisant. Après un clair exposé des théories actuelles sur l'évolution des espèces, l'ouvrage comporte une étude assez

(4) *Vocab. techniq. et critiq. de la Philos.* 2 vol. et un suppl. Alcan.

objective de l'Homme et des sociétés humaines. Ses conclusions sont discrètement favorables à une pensée religieuse, sous réserve que celle-ci ne se rattache pas à un conservatisme social suranné.

Professeur de paléontologie à l'Ecole des Mines de Paris, M. Jean Goguel est fils de l'historien des origines du christianisme, Maurice Goguel. Spécialiste de la Géologie et de la Géophysique, il s'est toujours intéressé, par goût, aux grands problèmes de l'Histoire. Son livre est modeste et prudent, sans affirmations ou négations trop brutales.

Roger Denux. LE DRAME D'ENSEIGNER. Un vol. de 160 pp., petit in-8°. Edit. de la Fenêtre ouverte, Paris, 1944.

Un amical reproche à l'auteur : le titre de son ouvrage n'en annonce pas assez clairement le propos. La *bande* qui orne le volume en devanture des libraires précise heureusement l'intention : « Le maître d'école, ce méconnu », qui est, en somme, le vrai titre. Car, dans ce livre émouvant, nous trouvons un plaidoyer en faveur d'une fonction souvent — et injustement — dénigrée. Chez certains écrivains ou journalistes, qui n'ont pas tous l'excuse (si c'en est une) d'être des fanatiques ou des sots, les calomnies sur l'école publique sont reprises volontiers comme une sorte de lieu commun ou de cliché.

Sur tous les points où se produit l'attaque, les répliques de Roger Denux sont convaincantes et nobles, avec plus de tristesse que de colère. Je voudrais qu'il fût lu par d'autres que par ceux qui sont déjà convaincus du bien-fondé de sa cause.

Jean Daujat. L'ŒUVRE DE L'INTELLIGENCE EN PHYSIQUE. Un vol. de 192 p., gr. in-8. Les Presses universit. de France. Paris, 1946.

On voudra bien ne pas mesurer l'importance d'un livre à la dimension du compte rendu qui lui est consacré.

Il y a longtemps que je fais amitié avec l'ouvrage si riche, si profondément instructif de Jean Daujat. J'aurais dû dire plus tôt tout le bien que j'en pense. Le lecteur y trouvera non seulement des vues originales sur cet important sujet, mais encore de très nombreuses citations des meilleurs auteurs et savants contemporains, derrière lesquels, à mainte reprise, il s'efface, pour ainsi dire, modestement.

Une étude du plus haut intérêt. Un précieux instrument de travail.

Paul Gille. LA GRANDE MÉTAMORPHOSE. Etude d'Anthropologie et de Morale. Un vol. de 128 p., gr. in-8. Les Presses universit. de France. Paris, 1947.

Paul Gille, Professeur à l'Institut des Hautes Etudes de Belgique, Directeur de la Section des Sciences philosophiques, n'aime pas les mots « creux ». Il déplore les ravages de cette « maladie du langage » dont parlait Max Müller, maladie qui nous porte à *réifier* de pures abstractions. Notre époque, quoi qu'en puissent penser les Métaphysiciens, procède, dit Paul Gille, à l'élimination de l'Absolu. « Le simplisme absolutiste est délogé de partout. » Toutes les idées sur la vie et sur l'homme sont bouleversées. Dans cette formidable révision de toutes les valeurs, on verra sortir enfin l'organisation fraternelle, fédérative, *apolitique* et vraiment *sociale* de l'avenir.

L'auteur analyse, avec un optimisme qui n'exclut point la lucidité, les conditions d'avènement d'une société saine, normale, rationnelle, répondant aux lois générales de la vie, aux légitimes exigences du sentiment de justice.

Jean Piaget. LA PSYCHOLOGIE DE L'INTELLIGENCE. Un vol. de 212 p., in-16. Colection Armand Colin. Paris, 1947.

C'est toujours un événement heureux que la publication d'un nouveau travail de Jean Piaget. Le réputé Professeur de la Faculté des Sciences de Genève montre dans ce récent ouvrage comment la psychologie de l'intelligence a été renouvelée depuis le début du siècle, par les recherches sur le comportement des animaux, des enfants, des malades, des primitifs, et surtout par un ensemble d'études expérimentales sur la perception, l'habitude, le *learning*, et les formes élémentaires de la compréhension. Spécialiste à la fois de la psychologie de l'intelligence enfantine et des questions de logistique, Jean Piaget nous donne une bonne mise au point du problème de l'intelligence. Son ouvrage, condensé mais précis et clair, intéressera les psychologues, les sociologues et les éducateurs. Mais il ne saurait laisser indifférents les logiciens et les philosophes.

Développant les leçons professées il y a quelques années au Collège de France, ce petit volume est accessible au public cultivé, et non pas aux seuls spécialistes.

Emmanuel Mounier. INTRODUCTION AUX EXISTENTIALISMES. Un vol. de

160 p. 12×19 cm. Denoël. Paris, 1947.

De nombreux ouvrages ont été publiés, comme chacun le sait, sur les diverses formes de l'Existentialisme. Sans contredit, celui d'Emmanuel Mounier prend place parmi les plus remarquables et les plus profonds. *L'arbre existentialiste*, qui figure en tête de l'essai, est un arbre généalogique dont les racines se nomment : Socrate, les Stoïciens, saint Augustin, saint Bernard. C'est ce qui s'appelle une noblesse de vieille souche!

Certes, ce livre plaira surtout aux spécialistes de la philosophie, par sa richesse et son sérieux. Il développe tous les grands thèmes de l'existentialisme, insistant moins sur Heidegger et Sartre que sur l'existentialisme chrétien. Ses conclusions sont sages et nuancées. Attaché au « personnalisme », il considère comme dangereux tout excès de subjectivisme ou d'irrationalisme. Son talent d'expression rend ses propos accessibles à tout esprit cultivé.

OUVRAGES REÇUS.

Simon Herta : *Dante, Milton, Lamartine et Wilfrid Lucas.* Essai d'introduction à une étude sur « *Les cavaliers de Dieu* ». Une plaquette de 40 p., in-12. Edit. Ophrys. Gap, 1946.

Camille Spiess : *L'Education du Cœur.* Une plaquette de 20 p., in-12. Centre de Rénovation humaine. Nice, 1947.

G. Dupont : *Camille Spiess et la Psycho-synthèse.* Une plaquette de 20 p., in-12, avec un hors-texte. Edit. Athanor. Nice, 1946.

Revues

Sociologie et Droit slaves. 2e année, n° 4. Noté au sommaire : Les publications juridiques et sociologiques en Tchécoslovaquie (E. Sicard); l'œuvre de Dj. Tasic. — Textes et documents : Droit constitutionnel (Yougoslavie et Bulgarie); Droit public...

DEMAIN est moins, à vrai dire, une revue qu'une collection d'études (économiques et sociales). Le n° 1 parut en octobre 1946. Chaque mois, un nouveau volume est publié. Jacques Duboin a présenté cette nouvelle collection dans une courte préface. On peut y lire notamment : « Demain, quand nous sortirons du chaos actuel, l'homme dégagé de tout souci matériel accédera enfin à la vie supérieure. Son activité se portera à son choix sur les sciences, les lettres, les beaux-arts, la religion, etc. Mais l'instauration de cette société nouvelle présente des difficultés pour lesquelles les grands partis politiques n'apportent même pas l'ombre d'un dénouement... Notre tribune est donc ouverte à tous ceux qui, par leur culture ou leurs connaissances techniques, voudront bien apporter leur pierre à l'édification d'une société fraternelle.

Nous ne pouvons citer ici toutes les études publiées. Signalons simplement, parmi les plus importantes, celles de Jacques Gugenheim (*Monnaie et financement*), Gérard de Vaucouleurs (*Conquête de l'énergie atomique*), André Palvadeau (*J. Duboin et l'opinion*), Jean Rostand (*Notes*), Jean Girone (*Limites du capitalisme*), Robert Laurent (*Constitution de la matière*), Lucien Perruche (*Destructions d'industries*), Jean Derin (*La vie chère*), Roger Daubourg (*Le rendement humain*), René Sarger (*Le raisonnement scientifique, d'Aristote à Karl Marx*), J. Duboin (*Paul Langevin*), Louis Prevel (*La sélection de l'homme*), etc...

Dans le n° 8 : Achille Ouy : L'existentialisme est un égocentrisme; P. Jaune : Difficultés psychologiques dans l'action du M. F. A.; R. Laurent : L'équilibre humain; A. Sarger : Le capitalisme et ses préjugés. (Editions Ocia).

Revue de Psychologie des Peuples. Mai 1947. Au sommaire : Groupes sanguins et psychologie des peuples (J. Genevay); La religion du peuple russe (Pierre Pascal); Le caractère breton d'après les anciennes institutions juridiques de la Bretagne (Stéph. Strowski); La psychologie des peuples chez Montesquieu (A. Prioult); Bibliographie critique (G. Hardy et A. Joussain).

LA NATURE

L'ECOLE DE LA DISCIPLINE. — Une exposition organisée en juin dernier dans les galeries de Botanique du Muséum, à Paris, présentait en un vaste ensemble un raccourci de ce que la

faune et la flore de ce monde terrestre ont inspiré aux arts appliqués. Ce tableau commençait avec les peintures rupestres dont le sous-sol français est si riche, qu'il garde jalousement comme un trésor déposé par nos aïeux, et qui se révèlent aux yeux émerveillés des découvreurs de cavernes : animaux dont l'exécution schématique rend rêveur le critique moderne, qui se demande s'il y a, dans le cadre sommaire de ces quelques traits figurant des ours, des rennes, des chevaux — pourquoi presque jamais des humains? — un simple effet de primitivisme mental ou au contraire une étonnante précocité dans l'esprit de synthèse.

Nous pûmes ensuite admirer une succession des chefs-d'œuvre, dessins, peintures, gravures, sculptures, mosaïques, tapisseries de toutes les époques jusqu'à la nôtre, prêtés par nos musées, intelligemment choisis et classés sous le contrôle de M. Paul Rode, chef du service national de Muséologie. Hommage émouvant rendu à cette inépuisable mine de formes et de couleurs qu'est la Nature!

Mais ce qui me parut spécialement attachant et d'une charmante innovation ce fut, pour terminer ces salles consacrées à la maîtrise rétrospective, deux dernières salles réservées aux travaux des élèves de nos écoles techniques. Cette studieuse jeunesse a de 14 à 18 ans d'âge. Que ce soit à l'Ecole Boulle, au collège Estienne, au collège Jacquard, au cours Elisa Lemonnier, à l'Ecole des Arts appliqués à l'Industrie — je cite pêle-mêle et au hasard de ma mémoire — un peu partout en France des professeurs lui enseignent le secret de copier sans la desservir la Nature en ses mille manifestations. J'ai trouvé là, sous une recherche de personnalité pleine de promesses, une sincérité, une ardeur, une conscience qui m'ont ravi.

Dans une petite introduction écrite pour présenter aux visiteurs l'exposition dont je parle, M. P.-L. Beaumont, inspecteur général de l'Education artistique dans l'enseignement technique, insiste sur l'utilité du dessin considéré du point de vue de « l'habileté manuelle ». Il y a ici en effet, sur le plan physique, un fonds de formation que je comparerai à celui que confère, pour la façon de penser, l'étude du Droit, qui fait de si grands avocats quand ce n'est pas de piètres Perrin Dandin! Mais puisque aussi bien nous envisageons en ce moment le concept éducatif, élargissons-le et disons que l'étude des productions naturelles, de la faune, de la flore, et même des productions inorganisées comme l'Eau, la Terre ou le Feu, est non seulement cette école de virtuosité manuelle dont nous entretient M. Beaumont, mais aussi un enseignement d'amour, d'enthousiasme, d'équilibre et de santé morale.

On fait grand état dans les programmes constructifs de la jeunesse, du sport sous tous ses aspects. Ce n'est que la face physique d'un tout qui en comporte bien d'autres. Comme le Droit auquel j'ai fait allusion, le sport est une entité redoutable, prête à dévorer l'individu quand il ne puise pas en soi ou ailleurs

un élément d'équilibre. Nous devenons vite des monstres! Mais je crois à la vertu du miroir de la Nature pour nous retenir dans cette voie.

Interpréter la Nature, que ce soit par l'image ou par les mots, oblige à beaucoup d'humilité, de respect et d'enthousiasme. L'Art est une méthode de déformer selon sa tendance personnelle. Cette déformation n'est soumise à aucun critère tant que l'artiste se confine au plan humain, où toutes les combinaisons du puzzle psychologique ou physionomique sont admissibles : un visage, un esprit, une vie, peuvent avoir tant d'indices de réfraction différents que ce qu'on nomme « la conscience professionnelle » n'intervient que comme facteur de second plan. Il nous indiffère, il indiffère à la raison pure que l'artiste ait vu son modèle avec un nez plus ou moins long, des idées plus ou moins claires, une existence plus ou moins réglée sur un certain gabarit. Le caprice est permis jusqu'à l'outrance, et ceci explique tout, jusques et y compris M. Miller. Mais il en va tout autrement — j'ai eu l'occasion de le noter à propos de quelques créateurs de sensations neuves — quand on entend s'inspirer des ouvrages de la Nature. Il est alors nécessaire que le tempérament de l'artiste et son scrupule marchent de pair. Il ne s'appartient plus entièrement; il est solidaire d'un ensemble réglé par des lois, où les formes, les habitudes, les grands actes de Vie, et la Mort même, procèdent d'un déterminisme rigoureux. Ce milieu nous enveloppe, nous pénètre, nous emprisonne, et l'on pourrait avancer que, sur le plan terrestre tout au moins, c'est la seule force à quoi il ne nous soit pas loisible de nous soustraire.

Ceci nous condamne, dans les figurations matérielles ou abstraites que nous tentons de cet ensemble ou de ses détails, au même respect qu'envers une divinité, avec cette différence que nous ne sommes liés à l'égard d'une divinité que par une conception métaphysique, tandis que la Nature nous enferme dans un cadre d'une terrible réalité concrète. Tel animal donné porte un certain nombre d'appendices ou d'yeux, et pas plus; tel végétal présente une structure bien arrêtée et immuable; un arc-en-ciel est toujours un arc-en-ciel; un volcan ne renoncera jamais à être un volcan. Sans doute, les flammes qu'il projette et les flots de la mer où elles s'engloutissent — cette mer « toujours recommencée » — sont des répliques, me dira le Poète, de l'âme humaine. Soit. Il n'en est pas moins que la discipline est la première condition en ces matières, et c'est pourquoi je me suis réjoui, au nom de la discipline, de cette exposition qui m'a prouvé l'effort intelligent de nos éducateurs.

Montrer à l'enfance, à la jeunesse, ce qui se passe en nous, est bien. Leur montrer ce qui se passe autour de nous, le cadre immense qui circonscrit notre microcosme, est mieux. L'Homme véritable ne vaut que par son intégration au Total.

Marcel Roland.

QUESTIONS MILITAIRES

« LA TRAGEDIE DE L'ARMEE FRANÇAISE. » — Déterminer les causes de la catastrophe de 1940, afin d'en éviter le retour, rien ne serait certes plus utile!... Encore faudrait-il pouvoir dissiper les nuages accumulés autour de ces faits par sept années de troubles politiques. Les instruments de recherche eux-mêmes n'en ont-ils pas été faussés?... Il n'est, pour s'en rendre compte, que de constater les hésitations, sinon la paralysie de certaine Commission d'enquête... ou encore de lire les ouvrages récemment publiés sur ces événements.

Commandant d'une armée qui fut tout entière emportée dans la débâcle, le général Bourret est aussi l'ancien chef de cabinet de M. Daladier. C'est dire qu'il lui est difficile de s'abstraire complètement du souvenir des polémiques violentes de jadis, non plus que des antipathies, voire même de l'hostilité que lui valut, dans les milieux militaires, sa fidélité à son chef et à la politique du Front Populaire. De là, dans son livre, *La Tragédie de l'Armée Française* (1), des considérations et des généralisations discutables, qui ne peuvent qu'enlever du poids aux affirmations plus précises que lui a dictées son robuste bon sens.

D'un revers de main, il commence par écarter les accusations trop sommaires : « Il n'est pas vrai, dit-il, que le peuple ait perdu la guerre par la conséquence de ses fautes ou par manque de courage. » Puis, sans nier qu'il y ait eu des causes politiques de la défaite, il affirme du moins que « les responsabilités militaires vont de pair avec les responsabilités politiques » : « le malheur de 40, ce fut la conjonction des fautes politiques et des fautes militaires, de part et d'autre certaines, mais celles-ci dominantes ». Parmi ces fautes militaires, il indique notamment une organisation défectueuse du commandement, l'entrée en Belgique et l'offensive prématurée d'une armée construite pour la défensive, l'insuffisante organisation du front des Ardennes, le retard apporté à l'ordre d'évacuation de la Ligne Maginot, et il est particulièrement sévère pour la faiblesse de caractère du général Gamelin.

Ne sont-ce pas là toutefois, si l'on peut dire, des causes accidentelles, qu'il eût fallu rattacher à des causes plus générales?... L'ancien commandant de la 5e armée parle bien plus loin de ce qu'il appelle l'esprit réactionnaire du haut commandement. Mais, même en admettant que cette accusation soit justifiée, ne serait-il pas plus que téméraire de rattacher à cette tendance politique les erreurs incriminées?... Tout en rapportant sur les manifestations de cet état d'esprit, tant avant la guerre que durant la captivité en Allemagne, des détails que l'histoire retiendra, le général Bourret s'en est bien gardé.

(1) La Table ronde, 1947.

●

Ce pas, l'un des officiers que fait parler André Chamson dans son *Dernier Village* (2), le capitaine Varlin, n'hésite pas à le franchir.

Pour lui, la cause du désastre de 1940, c'est qu'on n'a pas vraiment voulu « battre le boche ». Même il ne recule pas devant le mot de « trahison », en attribuant cette trahison à l'influence de Pétain ou des petits Machiavels de son entourage. L'accusation est d'autant plus grave que ce nom de Varlin n'est que le pseudonyme d'un officier qui, assassiné depuis lors par la Gestapo, était, en 1940, comme l'auteur lui-même, un des hommes de confiance du général Bourret.

Que cette idée de la trahison se soit alors imposée à beaucoup de bons esprits, bouleversés par cette catastrophe sans précédent, cela est incontestable. A. Chamson, qui a si fidèlement enregistré les réactions psychologiques des malheureux emportés par la débâcle, ne pouvait se dispenser de noter cette impression. Mais, si les événements ultérieurs ont montré que certains milieux se seraient sans doute accommodés d'une telle trahison et l'auraient même approuvée sans scrupule, aucun fait n'a été révélé qui justifie cette hypothèse. Comme le réplique à Varlin son interlocuteur, « tu expliques tout sans rien prouver ».

Cet émouvant *Dernier Village*, dont on a déjà dit la haute valeur littéraire et la vérité psychologique, devait être signalé dans cette chronique comme un des témoignages les plus exacts sur l'armée française de juin 1940. Il faut le lire, même si on ne pense pas comme l'auteur, même si on risque d'être heurté par certains discours. Il semble qu'on y perçoive l'écho de conversations entendues alors. A. Chamson y a admirablement dépeint le désarroi des esprits et des cœurs durant ces jours affreux. Mais, homme de cœur, qui s'était dépensé au cours de la guerre avec une activité et un dévouement poussés jusqu'à l'épuisement physique, il lui arrive de penser avec son cœur. Les raisonnements sentimentaux qu'il prête à ses personnages (après les avoir peut-être tenus lui-même, ce qu'on ne saurait sans injustice lui reprocher) méritent d'être notés par les historiens : nous doutons qu'ils emportent leur conviction.

●

Officier d'état-major, lui aussi, affecté, lui aussi, à un état-major d'armée, mais historien que tous les spécialistes considéraient comme un maître, c'est, au contraire, en historien, professionnellement soucieux de peser les textes et les faits, que

(2) Mercure de France, 1946.

Marc Bloch a noté ses souvenirs. Son livre, *Une étrange Défaite* (3), auquel son massacre par les Allemands a donné valeur de testament, est, on l'a déjà dit ici même, l'un des plus dignes d'être lus, relus et médités que la guerre ait inspirés.

Il y dénonce les défaillances de la bourgeoisie, celles du syndicalisme ouvrier, celles du gouvernement, l'idéologie internationaliste et pacifiste, la léthargie intellectuelle et l'égoïsme des classes dirigeantes. Mais c'est tout d'abord le commandement qu'il rend responsable de la catastrophe. Illustrant de détails précis ses affirmations, il montre le déplorable foisonnement des organes de commandement, les tares d'une bureaucratie militaire où la responsabilité se diluait et se noyait, les méfaits d'un conformisme qui eut pour conséquence le défaut d'imagination concrète, de souplesse dans l'intelligence et peut-être surtout de caractère.

« La victoire des Allemands, écrit-il, fut essentiellement une victoire intellectuelle » : en particulier, « ils ont fait une guerre sous le signe de la vitesse », alors que nous ne nous étions pas aperçus du changement de valeur qu'avait subi la notion de distance depuis le début du XX[e] siècle.

C'est une réponse analogue que donne le général Albord à la question *Pourquoi cela est arrivé* (4).

Officier d'active breveté, cet officier général avait appartenu de 1931 à 1933, puis de 1935 à 1938 à l'état-major d'un des membres du conseil supérieur de la guerre; il a été attaché militaire à Prague, puis à Budapest de 1938 à 1940. Il a donc été remarquablement renseigné sur la préparation des événements sans avoir été mêlé à ceux-ci, et il peut en parler sans partialité.

Or il estime que notre défaite provient surtout d'une pensée militaire défaillante. N'ose-t-il pas, avec un irrespect que certains jugeront sacrilège, qualifier de « grands éteignoirs de la pensée militaire » l'Ecole Supérieure de Guerre, le Centre des Hautes Etudes Militaires et l'Etat-Major de l'Armée!... Certes, il régnait là une conscience rare et il s'y dépensait une somme prodigieuse d'intelligence et de travail. Nombreux, parmi les professeurs de l'Ecole de Guerre et les officiers de l'Etat-Major de l'Armée, étaient les esprits courageux qui refusaient d'accepter des normes rigides et des principes de valeur douteuse. Il y eut même des commandants de cette école de guerre qui s'efforcèrent de réagir. Mais le conformisme et la bureaucratie étouffaient et paralysaient les bonnes volontés.

D'autre part, nos lois militaires nous avaient doté d'une organisation sans souplesse, incapable d'aucune opération offensive, et dont la mise en œuvre exigeait la mobilisation générale (ce qui interdit en 1936 le geste qui eût peut être évité la guerre

(3) Editions Franc-Tireur, 1946.
(4) Aux Portes du Large, 1947.

en 1939). La même conception exclusivement défensive avait abouti au « mythe de la Ligne Maginot », à l'abri de laquelle, derrière le décor trompeur de revues et de parades brillantes, se dissimulaient de lamentables faiblesses. Les hommes politiques se refusaient à connaître les problèmes militaires et à regarder plus loin que leurs intérêts électoraux, et les militaires, victimes de leur conception étroite de la discipline intellectuelle, n'allaient pas « au delà d'une critique à portes closes ».

Ce n'est évidemment pas en quelques pages qu'il est possible de discuter toutes ces affirmations, qui peut-être feront scandale, ni même d'en tenter la synthèse. Il serait pourtant désirable, après avoir analysé ces témoignages, de montrer comment les fautes militaires commises au cours de la guerre n'ont sans doute guère changé le cours des événements, comment les responsabilités militaires n'en sont pas moins certaines, comment, par conséquent, *la défaite est antérieure à la guerre*, et aussi comment les faiblesses de notre organisation militaire, même celles qui paraissent au premier abord d'ordre moral, comme le défaut de caractères, découlent de faiblesses d'ordre intellectuel. Ces constatations seraient, en définitive, plutôt encourageantes, car le redressement des erreurs est plus facile et plus rapide dans l'ordre intellectuel que dans le domaine moral, qu'il s'agisse désormais de faire une armée nationale ou une forte armée internationale.

Mais, suivant la ligne générale de ces chroniques, on n'a voulu qu'appeler sur ces problèmes l'attention des esprits indépendants.

Général Lestien.

Commander Kenneth Edwards, L'OPÉRATION NEPTUNE, trad. par P. Teillac, « La Jeune Parque », 1947, in-8, 343 p., avec 8 photogr. — Ce fut la partie navale de l'opération qui, par le débarquement de Normandie et l'invasion du Nord de la France, devait aboutir à la défaite allemande. Ce qu'une telle opération, la plus formidable et la plus audacieuse qu'on eût jamais vue, représente de prévisions, de calculs minutieux, de travaux préparatoires poursuivis par tout un peuple pendant plus de deux années, d'efforts soutenus pendant des mois au cours de la période qui suit le débarquement initial, il faut, pour s'en rendre compte, lire ce livre, riche en précisions et en révélations de tout ordre, tant sur les décisions du commandement que sur les armes et sur les procédés nouveaux employés de part et d'autre. Aussi n'intéressera-t-il pas seulement les marins. Cette entreprise gigantesque, modèle d'organisation et prodigieuse résolution des problèmes les plus complexes par une volonté collective inébranlable, mérite d'être connue et étudiée par tous ceux qui l'attendirent avec tant d'espoir et d'impatience.

L'ARMÉE « MONDIALE », par le Général *H. Aymes* (Editions Gilbert, 62 p.).

Utopie ou réalité de demain, la question de la force au service du « Droit universel » doit être résolue au plus tôt, sous peine pour l'O.N.U. d'avoir le sort pitoyable de la S.D.N. L'auteur de cet opuscule s'est borné à la poser, en esquissant, beaucoup trop brièvement, les éléments d'une solution.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. Février. Capot-Rey, *L'industrialisation de l'Algérie*. Plaidoyer en faveur de cette évolution, dont on indique les limites et les conditions particulières. — Amiral Castex, *Océans et mers étroites*. Esquisse d'une étude sur l'importance relative et le rôle comparé des « mers étroites » (telles que la Méditerranée) et des Océans dans la straté-

gie des grandes puissances, notamment de l'Angleterre.

Mars. H. Contamine, *De la percée de la Meuse à la Bataille de Normandie.* Considérations sur les différences essentielles entre la bataille de 1940 et celle de 1944, entre la bataille de Normandie et les combats de la Libération sur le reste du territoire français : la comparaison n'est pas tellement au désavantage des combattants de 1940. — Lieut.-col. Loiret, *L'appui aérien.* Y a-t-il lieu d'affecter aux grandes unités terrestres des formations aériennes, spécialisées dans l'intervention au sol?... La question mérite d'être posée : elle n'est pas près d'être résolue.

Avril. Général de Lattre de Tassigny, *Essai d'adaptation de l'organisation militaire aux conditions futures de la guerre.* Conférence faite en janvier à l'Ecole d'Etat-Major : analyse des constantes de la guerre moderne, sur lesquelles il est possible de bâtir le plan de l'organisation militaire future. C'est un document d'une importance capitale, sur lequel il faudra sans doute revenir.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. Mai. Général Hartemann, *Hier et demain dans le ciel :* Vues extrêmement hardies sur les modifications qui résulteront, pour la conception de la puissance aérienne, des progrès techniques en cours, commandement des engins aériens du sol, engins nouveaux (robots), explosifs à fission atomique.

LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

•

LES PRISONNIERS ANGLAIS PENDANT L'EMPIRE. — Que les Français faits prisonniers durant les guerres impériales n'aient pas toujours eu à se louer des traitements que les vainqueurs leur infligeaient, c'est ce que nous ont appris les souvenirs de ce chirurgien méridional que nous analysions dans notre précédente chronique (*Mercure,* juin 1947). Mais, au fond, les Anglais tombés entre les mains de l'Empereur, ne connurent pas un sort beaucoup plus enviable, si l'on en croit une très curieuse notice récemment publiée par M. L. Chaize dans les *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.*

Et pourtant, l'Anglais qui relate ses souvenirs de captivité n'était pas un mince personnage. Pair d'Irlande, major général des armées britanniques, lord Blainey commandait une brigade en Espagne quand il fut fait prisonnier en 1810. On l'amena à Paris. On l'enferma d'abord au Temple, prison de marque. Mais il n'y resta pas. L'Empereur l'expédia à Verdun, où il avait donné ordre de concentrer une partie des sujets britanniques arrêtés au moment de la rupture du traité d'Amiens.

Jusque-là, lord Blainey ne se plaint pas trop de la manière dont on le traite. Il a bien dû supporter quelques menus désagréments. Le voyage en chaise de poste a manqué de charme, parce qu'il a été effectué en compagnie d'un gendarme, avec qui le noble lord a été contraint, au relais de nuit, de partager sa chambre; le prisonnier en a été vexé et dégoûté profondément!

Mais à Verdun, la vie n'est pas pénible. On a installé dans la place forte des Britanniques de qualité. Ceux-ci sont prisonniers sur parole. Ils respectent la promesse faite... mais s'enfuient tout de même quand l'occasion se présente et ils se contentent alors, pour apaiser leurs scrupules de conscience, d'adresser au moment

de leur départ au gouverneur de la cité, une belle lettre par laquelle ils lui annoncent qu'ils reprennent leur parole. Le procédé est simple...

Lord Blainey ne songe pas toutefois à profiter de ces facilités. Il a trouvé un appartement confortable, plusieurs amis avec qui il partage une table que le blocus et la guerre n'ont pas trop appauvrie. La fille de son tailleur a même pour lui des bontés dont il aura la loyauté de reconnaître les conséquences : il légitime la fille naturelle qui naît de leurs amours. Tout cela n'a rien de tragique.

Le tragique survient, avec le début de la campagne de France : en janvier 1814, les Alliés ont passé le Rhin. Napoléon ordonne d'évacuer tous les Anglais prisonniers résidant à Verdun et dans les environs. Par un froid terrible, sous la neige, il faut partir précipitamment, abandonner le douillet appartement, la fille du tailleur. Une lamentable cohorte se met en route escortée de gardiens. Beaucoup s'en vont à pied. Par chance, lord Blainey a pu se procurer un méchant véhicule qu'un Verdunois, enchanté de l'occasion, lui a cédé à prix d'or.

Où va-t-on? Vers Blois d'abord. Mais on y séjournera peu de temps, car la situation militaire des armées impériales devient de plus en plus difficile. Les Anglais sont dirigés sur Guéret. Le temps reste détestable. Le général Bonard, commandant de Blois, oblige les malheureux captifs à prendre d'horribles chemins de traverse, par cruauté, prétend Blainey (en réalité, sans doute, parce que les grandes routes étaient réservées au passage des troupes impériales).

Enfin, voici Guéret. Le chef-lieu du département de la Creuse n'a jamais fait figure de capitale aux yeux des voyageurs. Qu'en dut penser lord Blainey? Laissons-lui la parole :

« Guéret, pauvre ville de trois mille habitants, était bien la plus misérable des places (un autre prisonnier britannique ira même jusqu'à prétendre que c'est la Sibérie française!). Les prix étaient exorbitants au-delà de toute conception. Plus de deux mille personnes durent dormir dans des étables et dans des granges, cependant que les logements que l'on pouvait se procurer étaient sales et à moitié meublés. »

On parqua les prisonniers dans une vingtaine de villages autour de la ville. Ils y connurent des jours sombres. La Creuse en hiver n'est guère attrayante. Pourtant, c'est à Guéret que lord Blainey apprit, au début du printemps, la grande nouvelle : la capitulation de Paris et l'abdication de l'Empereur. Notre major général, qui voyait luire l'aube d'une délivrance, nous a laissé un pittoresque tableau de la façon dont ces événements furent accueillis à Guéret :

« Les Anglais étaient exaltés jusqu'à la folie. Ils exhibaient des cocardes blanches. Ils couraient à travers la ville pour détruire

les aigles impériales. Mais le Préfet (de Napoléon) ne voulait rien entendre et empêchaient les habitants de manifester leur joie. » An théâtre municipal, où le lord se rendit, les acteurs arboraient tous des cocardes. Les spectateurs criaient : « Vivent les Anglais! » Et les Anglais, oublieux des mauvais traitements, répondaient : « Vivent les Français! » Enfin, un officier irlandais monta sur la scène et, après une chute malencontreuse dans le trou du souffleur, entonna le « God save the King » qui fut repris en chœur, et au milieu d'une cacophonie épouvantable, par toute l'assistance.

Ce récit, coloré et original, de la libération du joug impérial dans une petite ville de France, n'a-t-il pas de singulières résonances? Nous imaginons trop volontiers le régime de Napoléon sous les couleurs de l'épopée, des fidèles grenadiers, de la vieille Garde. Nous oublions la conscription, la police de Fouché et les misères du peuple. La chute de l'Empereur, à en croire lord Blainey, fut accueillie avec soulagement par les Guérétois. Et un tel sentiment se rencontra sans doute un peu partout en France.

●

Même en 1814, le chef-lieu de la Creuse, quoi qu'en pensassent les prisonniers anglais, n'était pas une Sibérie. Et c'est aujourd'hui encore une honnête petite ville, où l'on est tout surpris de rencontrer une société savante qui se classe, par son activité et ses travaux, parmi les premières de France. Les volumes de *Mémoires,* qui paraissent avec régularité, sont ordonnés avec un soin et une méthode que l'on souhaiterait à toutes les publications similaires. Car c'est souvent le défaut habituel de nos publications provinciales : elles manquent d'ordre; l'archéologie y voisine avec la littérature, la préhistoire coudoie le folklore dans une aimable confusion qu'il serait pourtant facile de corriger.

Les *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* sont divisés clairement en plusieurs rubriques. On y trouve des enquêtes qui sont menées durant plusieurs années. Les études de fond sont suivies de variétés (c'est à l'une d'elles que nous avons emprunté l'intéressant récit de M. Chaize). Le folklore n'est pas négligé. Il fait l'objet d'une section spéciale.

Il n'y a pas lieu d'être surpris de rencontrer ainsi dans une petite ville des ressources intellectuelles si importantes. Car il est peut-être plus facile de grouper, dans un cadre très restreint, tous les bons éléments de la cité que de réunir de tels éléments dans les grandes villes, où les efforts sont bien plus dispersés et où l'on est sollicité par des activités plus variées.

Encore faut-il avoir la chance de trouver des animateurs. Ce fut celle de la Société des Sciences de Guéret d'avoir eu, pour la diriger ou la conseiller, de vrais savants comme Antoine Thomas,

Marc Bloch, Louis Lecrocq. Et voilà comment cette « Sibérie » livre à nos méditations un bel effort de travail désintéressé qui ne cesse de porter d'excellents fruits.

Jacques Levron.

LA GUERRE DE COURSE. — Duguay-Trouin forçant la rade de Rio de Janeiro, les corsaires malouins ramenant fièrement dans leur cité des navires capturés à l'abordage, Surcouf, terreur des Anglais, ce sont des images d'Epinal qui ont été fixées en nous dès notre enfance. La réalité historique est un peu différente. La guerre de course, au dix-huitième siècle, cela se soldait par de sèches inscriptions sur des registres minutieusement tenus à jour au siège des Amirautés du royaume, par des dossiers de procédure et par des Jugements du Conseil des Prises, tous documents qui ne paraissent peut-être pas très exaltants, mais permettent de déterminer exactement le rôle et l'importance des corsaires français durant les guerres soutenues par notre pays sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

C'est donc une utile contribution à l'histoire maritime de la France que nous apporte, dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, M. Pierre Thomas-Lacroix. Il a dressé la nomenclature des navires ennemis conduits par les corsaires dans les ports des amirautés de Vannes et de Lorient de 1744 à 1783.

Si l'armement local à Vannes, Port-Louis et Lorient, fut nettement déficitaire pendant la guerre de Succession d'Autriche (un seul navire anglais de 300 tonneaux, le *Duc de Bedford*, fut capturé), d'autres navires amenèrent dans ces ports plus de quarante prises. Ce nombre augmenta considérablement durant la guerre d'Amérique. Le total des prises s'éleva à cent vingt-deux pour une valeur dépassant six millions de livres. Il convient en outre de signaler que l'armement des navires destinés à la course procura une grande activité aux chantiers maritimes de la Bretagne. Négociants et armateurs en tirèrent des profits qui, pour être moins considérables qu'on serait tenté de l'imaginer, n'en furent pas moins fort appréciables.

LA BARONNE MALOUET. — Dans un des derniers bulletins de la *Société archéologique de Touraine*, nous avons relevé une originale communication présentée par M. de Monchy sur la baronne Malouet. Henriette Picault était la fille d'un riche planteur de Saint-Domingue qui, après avoir fait fortune aux îles, comme tant de Français au XVIIIe siècle, s'était retiré en Touraine où il avait acquis, avec une importante charge dans la magistrature, un assez beau domaine. Cependant, à la suite de son mariage avec M. de Belloy, sa fille Henriette était retournée vivre à Saint-Domingue.

Survint la Révolution. M. de Belloy fut massacré. Henriette s'enfuit en Angleterre. Elle y fit la connaissance de Malouet (qu'elle avait d'ailleurs pu rencontrer déjà à Saint-Domingue dont le futur ministre de la marine de Louis XVIII avait été gouverneur). Emigré, malade, Malouet fut soignée avec beaucoup de dévouement par Mme de Belloy. Il finit par l'épouser en 1808. Le baron Malouet, qui venait de réorganiser le port d'Anvers, jouissait alors de la faveur impériale. Napoléon daigna signer son contrat de mariage. Mais l'Empereur se brouilla bientôt avec cet administrateur trop indépendant. Il l'exila à quarante lieues de Paris. Malouet s'établit en Touraine. Au retour des Bourbons, il reçut le portefeuille de la marine. Il mourut peu après.

Deux fois veuve, la baronne Malouet mena jusqu'à sa mort une vie errante et assez mélancolique. Elle ne parvint à s'attacher nulle part. Elle mourut à Bergerac en 1838. C'est une destinée « en marge », bouleversée par la Révolution, une de ces existences instables comme on en rencontre beaucoup durant cette période tragique.

SAUMUR PENDANT LA GUERRE. — Ne quittons pas l'Ouest sans signaler le fascicule spécial publié par la *Société des Lettres, sciences et arts du Saumurois*. Il est intégralement consacré à l'histoire de la ville durant la tourmente, de 1940 à 1945. On sait que cette aimable cité, à la grâce un peu alanguie, se trouva brusquement projetée dans la bataille par l'héroïque résistance des élèves de l'Ecole de Cavalerie. Ce magnifique épisode, une des pages les plus émouvantes de ce sombre mois de Juin 1940, a fait déjà l'objet de plusieurs ouvrages. Il a été célébré sur le mode épique par Antoine

Redier qui écrivit à la gloire des aspirants un livre non dénué d'erreurs; M. R. Milliat, sous un titre discutable (*Le dernier Carrousel*) a composé une relation moins littéraire, mais plus voisine de la réalité. Dans le fascicule qui vient de paraître, MM. Chamard et Bauchard mettent les choses au point. Le premier analyse, en historien militaire, les différentes phases de la bataille de Saumur, le second relève, avec toute la révérence due à un écrivain patenté, les inexactitudes et les omissions du livre de M. Redier.

Mais ce bulletin est riche d'autres matières : les ruines causées à la ville et à ses monuments historiques sont passées en revue; on trouve encore le récit des moments difficiles subis par les Saumurois de juin à septembre 1945 : bombardements répétés, agressions allemandes, otages et fusillades. Les rédacteurs du fascicule n'ont pas omis davantage le tableau de la résistance, l'histoire des réseaux saumurois. Il n'est pas jusqu'aux œuvres sociales suscitées par la guerre dont on ne dresse le bilan. L'ensemble constitue donc un tableau bien au point, excellent document à verser au dossier du Comité d'Histoire de l'occupation et de la Libération. On souhaiterait volontiers qu'une entreprise analogue soit menée à bien par toutes les Sociétés savantes de France.

J. L.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **30 mai.** *Adieu, Ramuz*, par Edmond Humeau :

« Ramuz s'associe à la famille d'esprits profondément antiintellectualistes qui a préparé les voies d'une nouvelle culture où le paysan d'abord, l'ouvrier ensuite, a pu s'apercevoir qu'il n'était plus écarté de la signification. Que la culture désormais concernait l'authenticité de la parole et du geste exprimant le *sacré* du peuple, telle fut la transformation de la culture opérée par la génération à laquelle Ramuz appartient.

« Les pouvoirs qui lui sont remis maintenant, il ne se passera guère de temps pour qu'on s'aperçoive enfin de leur vertu révolutionnaire et que, pendant toutes nos discussions sur le langage, Ramuz avait commencé à signifier, par son *Adieu à beaucoup de personnages* et *Raison d'être*, ces cahiers vaudois de 1914 — d'une importance capitale dans la suite d'une grande œuvre où je ne sais plus distinguer le plus ou moins magique — qu'il avait opéré le passage de l'esprit à la réalité. »

13 juin. Une première page-guide (à suivre), de Jacques Lassaigne, sur *Le Musée d'art moderne* du Palais de New-York.

LA BATAILLE. **4 juin.** Mino Caudana : *Les mystères du port de Naples;* quelques à-côtés du débarquement allié :

« Une organisation bureaucratique quelconque faisait encore défaut dans le port : il était urgent de décharger le matériel et non de gribouiller des paperasses. Sous le signe propice de la confusion, un jeu de prestidigitation et de passe-passe avec les tonnes de marchandises commença. Bien souvent, car le temps pressait, les camions sortaient du port sans fiche de contrôle. Quelques-uns se « perdirent » mystérieusement. En réalité ils avaient été achetés en bloc par des trafiquants aventureux qui, dans la plupart des cas, ignoraient la nature exacte du chargement. Qui espérait des cigarettes, trouvait des assiettes, des fourchettes et des cuillers; qui désirait de belles chaussures américaines tout en cuir, devenait propriétaire d'une cuisine roulante. Mais les acheteurs s'arrangeaient toujours. Ils transformaient le contre-plaqué canadien en petite valise, les hélices d'avions en briquets; les pneus de « Spitfire » furent adaptés aux roues des petites cinq chevaux du type « Topolino ».

Les pirates du port de Naples se révélèrent ainsi plus dangereux que l'ennemi même. On calcule qu'environ 30 % du matériel américain débarqué fut détourné au cours des premiers mois. C'est ainsi que des chaussures furent embarquées séparément, celles pour le pied droit sur un cargo, celles pour le pied gauche sur un autre. On vit se créer immédiatement, dans les ruelles du quartier Toledo, une parfaite organisation de cordonniers spécialisés dans la transformation des chaussures gauches volées en droite, et vice versa. »

LE FIGARO LITTÉRAIRE. **14 juin.** *La France cessera-t-elle d'inventer?* enquête de Paul Guth sur le drame

présent des laboratoires. — Gérard-Gailly : *Mme de Sévigné n'a pas trouvé le repos dans la tombe;* l'histoire burlesque et macabre de ses restes mortels.

IMAGES DU MONDE. 27 mai. De Jean Manzon, cinq photos fort belles de corbeaux-charognards de l'Amérique du Sud.

JEUNESSE OUVRIÈRE. 24-31 mai. 1.300.000 *ouvriers qualifiés!* par A. Laval; c'est le chiffre des ouvriers de valeur, dont une forte proportion d'ouvriers qualifiés, qu'exigent la reconstruction et la modernisation du pays. Les organismes de formation professionnelle visent à former des *ouvriers qualifiés :*

« En fin novembre 1945, il existait seulement 43 centres permanents; au 1er mars 1947, 120 centres nouveaux avaient été créés. Cette solution ne manque pas d'intéresser la jeunesse ouvrière puisqu'une grosse partie de la clientèle des centres sont des jeunes de 18, 19 et 20 ans. Les centres de la métallurgie et de l'électricité sont souvent embouteillés alors que ceux du bâtiment pourraient absorber davantage de stagiaires. (...)

« Les centres existant à ce jour ont une capacité de 25.000 places par an.

« C'est insuffisant; d'ailleurs, la création de 750 centres était prévue dans ce premier plan. Actuellement, les initiatives pour l'ouverture des centres nouveaux sont à peu près stoppées, les crédits et subventions étant très limités.

« C'est infiniment regrettable pour la jeunesse ouvrière et pour la reprise économique du pays. Les premiers résultats étaient satisfaisants; alors, pourquoi ne pas aller plus loin? Nous connaissons certes les difficultés budgétaires de l'Etat, mais qu'il nous soit permis de dire que bien de ses deniers sont encore dilapidés dans la mise en place d'institutions, d'administrations ou de fonctionnaires inutiles. La F. P. A. mérite donc quelques sacrifices pour son développement.

« Pour une fois, on concilie les intérêts humains et économiques en assurant à l'industrie les ouviers qualifiés qu'il lui faut; on donne à des manœuvres la possibilité de faire un travail plus humain, plus créateur, on améliore leur standard de vie par un salaire plus fort; on leur donne un peu plus de sécurité devant le chômage par la possession des indemnités d'un métier, alors qu'ils étaient destinés à des tâches subalternes toute leur vie. Alors que l'on continue! »

LES LETTRES FRANÇAISES. 13 juin. *Le chemin d'un philosophe, souvenirs sur Georges Politzer,* par Gyula Illyes :

« De passage à Paris pour quelques jours, après tant d'années, c'est de Politzer que je m'informai en premier lieu, parmi tous mes camarades d'autrefois. Et je ne fus nullement étonné d'apprendre que le philosophe sarcastique et réaliste que j'avais connu était entré désormais dans la légende. L'histoire la plus émouvante, et sans doute la moins connue, m'a été racontée par un de nos amis communs. Celui-ci avait fait, en 1942, dans la région de Marseille, la connaissance d'un de ces personnages qu'on représente volontiers en chapeau melon et en brodequins à fortes semelles. L'inspecteur en question venait de donner sa démission et était en route vers sa Corse natale. Ses nerfs, par ailleurs solides, ne supportaient plus le spectacle des tortures des hommes de gauche et des Résistants auxquels ses fonctions l'obligeaient à assister. C'était le supplice d'un intellectuel, un professeur aux cheveux flamboyants, qui avait déterminé sa décision. Le prisonnier avait supporté les souffrances les plus inhumaines sans fléchir. Ses bourreaux n'étaient pas parvenus à tirer de lui un seul mot; il était évident, pourtant, qu'il en savait long. A plusieurs reprises, il avait perdu connaissance sous les coups. Mais, chaque fois qu'il reprenait ses esprits, ses yeux, au milieu de son visage ensanglanté, reflétaient la même volonté, le même mépris. Ce regard était insoutenable, même pour le bourreau. C'était vraiment un homme extraordinaire.

« — Comment s'appelait ce professeur? avait demandé mon ami.

« — Georges Politzer.

« Ce récit me rappela une très ancienne discussion que j'avais eue avec Politzer. Nous nous demandions si une philosophie digne de ce nom pouvait être autre chose qu'une doctrine qui confère une sécurité intellectuelle pour la vie, qui détermine une attitude digne de l'homme jusqu'à la mort, et peut-être au delà.

« Politzer avait commencé par l'ironie et le scepticisme, critiquant toutes les valeurs, méprisant les lieux communs. »

LE MONDE ILLUSTRÉ. 31 mai. Début d'une enquête de H. de Ga-

bard : *Réalités polonaises, naissance d'une démocratie orientale.*

Juin : fort beau numéro spécial de printemps, avec, entre autres photos, de splendides gros plans de fruits et de légumes (*Les fruits de la terre*).

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **29 mai.** *Ramuz*, par André Maurois :

« Le monde, au sens restreint du mot, la littérature officielle à ses yeux n'existèrent jamais. Il était né timide et susceptible à l'excès. « Un rien m'effarouche; un rien me blesse. » A l'école, il fut un isolé en culotte courte; il le resta de cœur toute sa vie. « Nous sommes seuls. Nous naissons seuls. Nous mourrons seuls. » Mais, adolescent, il ne craignait pas la solitude. Au contraire, il la savourait au bord du lac, dans une sorte d'extase qui rappelle celle du *Cimetière marin;* déjà il notait les milliers d'étincelles sur la crête des vagues et la pluie de diamants qui tombait du ciel, car il avait, comme Proust, cette vocation précoce d'écrivain qui donne à l'égard de la vie le sentiment d'un devoir unique : celui de la saisir et de la fixer par des mots. Mais il était pauvre : il devait, pour subsister, passer une licence, enseigner. Il n'aima pas cette vie, méprisa le bois mort de l'érudition, ne se fit pas d'amis dans le collège où il exerçait « un métier mercenaire et calamiteux ». Il formait un rêve précis : une retraite absolue, une vieille servante, des livres à profusion, sous ses fenêtres l'immobile et triste paysage des forêts, du lac et de la montagne, et le loisir infini de se chercher une technique. »

OPÉRA. **4 juin.** Jean-Joseph Renaud : *Souvenirs sur Rudyard Kipling et Anatole France;* Kipling :

« A l'issue d'un banquet littéraire, à Londres, il vint droit à moi et, sans présentation ni préambule, me demanda, d'un ton pressé : « Vous êtes le fameux escrimeur, n'est-ce pas?... Dans Alexandre Dumas père, les duels sont-ils, techniquement, exacts? » Je répondis que sous Louis XIII la lourdeur des épées ne permettait qu'une escrime rudimentaire et que les quatre mousquetaires emploient la méthode du léger fleuret moderne. Dès mon dernier mot, Kipling me jeta, en hâte, une série de questions. Il me laissait à peine le temps de répondre. Des lunettes d'or masquaient de leurs étincellements le visage très brun du maître. En m'écoutant, il caressait, comme par tic, sa calvitie d'une main si brune aussi qu'on eût dit celle d'un Hindou (ce teint sombre a fait prétendre, à tort, que Kipling était un « sang mêlé »).

« Quand, sans doute, il crut m'avoir vidé sur ce sujet, « Good night! » dit-il soudain en me tournant le dos. Et il alla se mêler à un groupe. Je n'en revenais pas. Jamais je n'avais vu interviewer aussi pressé et tenace! Ni de telle qualité! »

Anatole France :

« — Mon enfant, ne lisez pas Balzac, car il compose mal. Comme chacune de ses vieilles histoires d'avoué de province ne suffirait pas à faire un volume, il y ajoute des digressions historiques ou philosophiques qui sont du rembourrage. Il serait pour vous un mauvais guide. Flaubert, ne le lisez pas non plus, parce qu'il est si haut qu'il vous découragerait; un débutant de l'alpinisme ne doit pas commencer par le mont Blanc. Les Goncourt? Non! L'écriture artiste a fait faillite. Huysmans? Encore moins; on l'a appelé « l'incarnation de l'adverbe »; or, toute la force d'une phrase réside dans le verbe. Si vous choisissez bien le verbe, l'adverbe est inutile. De même un substantif exact n'a pas besoin d'une épithète, même rare... Croyez-moi : lisez, chaque matin, deux pages de Bossuet, à haute voix, même si vous n'êtes pas très pieux. Et, le soir, une page de Montaigne... »

LE PHARE (Bruxelles). **25 mai.** *La planification dans le monde*, par Fernand Cornet : France, Argentine, Pologne, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Bulgarie, Hongrie.

1er juin. Robert Heuser : *L'effort scientifique au Congo.*

REÇU : *L'Alliance nouvelle, Carrefour, Cévennes (Alès), La France au combat, La Gazette des Lettres, Les Informations industrielles et commerciales, Noir et Blanc, Nouvelles de France, Paris* (Casablanca), *Paroles françaises, Quatre et Trois, Réforme, Regards, Une Semaine dans le Monde, Spectateur, Tel Quel.*

Revues

L'ARCHE. **Mars.** *La Terre parle*, poème de Jules Supervielle. — René Micha : *Temps de la poésie.* — La fin de *L'échec de Baudelaire*, chronique de Maurice Blanchot sur le Baudelaire de Sartre.

ESPRIT. **Mai.** Deux articles d'Hubert Beuve-Méry et J.-W. Lapierre

sur la presse actuelle et la liberté de la presse. — M. Dufrenne : *La culpabilité allemande vue par un Allemand*, Karl Jaspers (dont la *Nef* donne un long passage). — *L'Univers SS*, par Eugen Kogon; extrait d'un livre « qui constitue, nous dit-on, avec le livre de Rousset, le document capital sur les camps de concentration ». — Le « Journal à plusieurs voix » et les chroniques, toujours aussi denses et aussi aiguës.

ÉTUDES. **Mai.** Joseph Lecler : *Les origines de l'anticléricalisme.* — Alfred Bonningue : *Chine rouge, premier bilan.* — René Savatier : *Fermages et métayages.*

HOMMES ET MONDES. **Juin.** Princesse Bibesco : *Le voyageur voilé;* Marcel Proust dans le monde. — Fin des souvenirs de Sir Samuel Hoare sur son *Ambassade en Espagne* (1940-1944). — Bernard Simiot : *Le Maroc et l'Espagne.*

LA LICORNE. **Printemps 1947.** Premier numéro d'une publication fondée, dit-on, par la libéralité de sa directrice, Susana Soca, Sud-Américaine, et dont les textes ont été réunis par Roger Caillois et Pierre David. Le mécénat porte ici ses meilleurs fruits; il n'a à se soucier que de la qualité des textes et des recherches à qui il offre la présentation la plus flatteuse. Les revues conçues selon cette formule ne touchent pas directement le grand public, mais (comme faisaient autrefois les petites revues) elles servent de pilotes à la littérature qui se fait. En dehors de fort beaux textes traduits de l'espagnol et de poèmes de T. S. Eliot traduits par Pierre Leyris, citons des poèmes de Supervielle, de Didier Desroches (signature substituée à celle de Paul Eluard, qui reste visible sous une couche d'encre grasse), de Georges Shehadé, de Georges Garampon, des proses de Maurice Blanchot, de Charles-Albert Cingria et d'Octave Nadal (*Corneille et la notion du sublime*).

LE MONDE FRANÇAIS. **Juin.** Donatien Frémont : *L'Ouest canadien, terre française;* l'histoire d'une contrée neuve qu'on prétend sans histoire est faite de l'action de Français, qui, du XVIIe au XIXe siècles, ont préparé sa mise en valeur. — Marcel Guiard : *Staline contre Trotzky;* historique. — *Portraits et souvenirs : Marcel Schwob*, par Maurice Pottecher.

LA NEF. **Juin.** Henriette Psichari présente et commente deux lettres inédites de Renan à la reine Victoria sur la guerre de 70. — Une nouvelle de Marcel Arland : *Une soirée d'août.* — Le titre *Les Allemands vus par eux-mêmes* réunit Karl Jaspers (*Sommes-nous coupables?*) et Jacques Nobécourt (*L'Opposition allemande sous le IIIe Reich* et un *Programme de gouvernement des conjurés du 20 juillet* 1944 « présenté et adapté »).

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Juin.** Eugène Touzé : *La réforme administrative et la Région.* — Joseph Calmette : *Charlemagne et les problèmes franco-allemands.*

REVUE DE PARIS. **Juin.** André Siegfried : *Ford et sa conception de la production.* — Carl-J. Burckhardt : *Une matinée, chez le libraire*, à Paris, en 1924, avec Rilke et Lucien Herr. — Jean Rostand : *Johann Mendel.* — Etienne Romat : *Les derniers jours de la marine japonaise.*

LES TEMPS MODERNES. **Avril.** Suite de l'étude de Sartre : *Qu'est-ce que la littérature?* — *Situation de l'homme dans la phénoménologie hégélienne*, par Jean Hyppolite, dont la soutenance de thèse sur Hegel, cet hiver, a été un événement beaucoup plus important que tous les prix littéraires réunis, bien qu'on en ait parlé un peu moins...

84. Premier numéro, non daté, d'une petite revue qui publie avec un soin attentif des textes ordonnés autour de poèmes d'Antonin Artaud et de René Char.

REÇU : *Cahiers des Amis de Han Ryner*, *Epîtres* (Gand), *J'ai lu*, *Le Journal des Poètes* (Bruxelles), *Paru*, *La Révolution prolétarienne*, *Revue de l'Alliance française*, *Tramontane* (Perpignan).

BIBLIOGRAPHIE : L'EXISTENTIALISME

1

On n'entre pas dans l'existentialisme comme dans un moulin. L'étude de cette philosophie — qui devrait prendre le nom beaucoup plus logique de « sartrisme », afin qu'en soit souligné son point d'aboutissement actuel et français — exige une longue préparation.

Outre que l'existentialisme est issu d'une convergence de diverses pensées étrangères — Kierkegaard, Heidegger, Jaspers, Husserl, c'est-à-dire philosophies existentielle, existentiale et phénoménologie — outre qu'il est dogmatisé par une personnalité centrale — J.-P. Sartre — mais autour de laquelle gravitent de nombreux satellites dont certains sont des disciples plus ou moins purs ou de simples apparentés — Simone de Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty, Francis Ponge, — et d'autres des penseurs indépendants — Nicolas Berdiaeff, Jean Wahl, Georges Bataille — il comporte une marge très vaste où œuvrent des philosophes aussi divers que Gabriel Marcel dont il faut lire le *Journal Métaphysique* (N. R. F., 1933), *Du refus à l'invocation* et dont l'œuvre est présentée par Roger Bodart (Empreintes. Bruxelles. n° 1), et Albert Camus dont *Le Mythe de Sisyphe* n'a rien de « sartrien ».

Il faut donc d'abord situer l'existentialisme historiquement, dans le cadre de la philosophie française et le placer ensuite dans l'ambiance qui lui appartient, celle de l'irrationalisme moderne.

Au premier point de vue, on peut lire des ouvrages comme *La philosophie actuelle en France*, *Introduction à la philosophie*, de Le Senne, *La philosophie contemporaine en France*, de Parodi, *La philosophie française entre les deux guerres*, de Lavelle, *Dix siècles de philosophie*, de Georges Ambroise et *Tableau de la philosophie française*, de Jean Wahl. On consultera avec profit *L'Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*, de Charles Renouvier.

Au second point de vue, il faut lire les ouvrages de Chestov, *La seconde dimension de la pensée* et *Athènes et Jérusalem*, de Bachelard, *Philosophie du non*, de Salvador Dali, *La Conquête de l'irrationnel*, de Gabriel Marcel, *Désespoir et Philosophie*, de Souriau, *Les divers modes de l'existence*, de Georges Bataille, *L'Expérience intérieure* et *Le coupable* (N. R. F.) de J. Boutonnier, *L'Angoisse* (P.U.F.) et *Les tendances actuelles de la philosophie allemande* de G. Gurvitch (Vrin, 1930). N'omettons pas *Les Pages mystiques de Frédéric Nietzsche* réunies par M. Quinot (R. Laffont).

Mentionnons enfin la curieuse personnalité de Louis Lavelle à la fois essentialiste et existentialiste dans des œuvres comme *De l'Acte*, *De l'Etre*, *Du Temps et de l'Eternité*, *La Conscience de soi*, etc...

2

Si diverses soient les sources, si opposés les deltas et si nombreux les méandres, les philosophies existentielles ont leur « pater familias » qui est le danois Sören Kierkegaard. Il est impossible de saisir complètement les tenants et aboutissants du débat existentialiste si l'on ne connaît pas l'œuvre — ou du moins les livres essentiels — du penseur nordique.

Alcan a publié *Discours religieux*, *La Répétition*, *Le Banquet*, *Le concept d'angoisse* (1935), *La Valeur esthétique du Mariage*, etc... Aubier a publié *Crainte et Tremblement* (1935), *Vie et Règne de l'Amour* et Gallimard *Traité du Désespoir* (1932), *Le concept de l'angoisse*, *Riens philosophiques*, *Journal*, *Les Etapes sur le chemin de la vie*. Enfin le traducteur P.-H. Tisseau a publié *Prières*, *Christ*, *L'Evangile des Souffrances*, *L'Ecole du christianisme*, *La Pureté du cœur*, *Pour un examen de conscience*, etc...

3

L'Allemand Heidegger dont Gallimard a publié *Qu'est-ce que la métaphysique?* suscite en France, depuis trois ans, de nombreuses études. Citons celles de M. de Gandillac et de A. de Towarnicki (Les Temps Modernes, n° 4), de A. de Waelhens (Deucalion, n° 1 et La Revue Nouvelle, Bruxelles), d'Alexandre Koyre, *L'Evolution philosophique de Heidegger* (Critique, n°s 1 et 2), de Ferdinand Alquie (Revue Internationale, n°s 3 et 4), de Karl Loewith, *Les implications politiques de la philosophie de l'existence chez Heidegger* (Les Temps Modernes, n° 14), de J.-F. Angelloz (Mercure de France, n° 1001), de Max Brod, *Kierkegaard, Heidegger et Kafka* (L'Arche, n° 21).

Heidegger lui-même a été « interviewé » par le journal « Libération » et A. de Waelhens, avec *La philosophie de Martin Heidegger* (Louvain), a donné une étude complète et profonde de la pensée du philosophe. On peut lire enfin *Sur la question Heidegger* d'Eric Weil (Les Temps modernes) et, du philosophe lui-même, *La remontée au fondement de la métaphysique* (Fontaine, n° 58). Pour la phénoménologie, citons Husserl et ses *Méditations cartésiennes* (A. Colin, 1931), Max Scheler et Nicolaï Hartmann,

4

Mais Kierkegaard demeure le penseur le plus étudié : il dispute à J.-P. Sartre le titre de favori des exégètes. Ouvrages, articles et chroniques s'attachent à dégager les multiples axes d'un esprit un peu fuyant et les principes féconds de méditations, non point obscures sans doute, mais trop intérieures pour livrer facilement leur secret.

En 1936, Benjamin Fondane écrivait *La Conscience malheureuse* (sur Nietzsche, Kierkegaard et Dostoïevsky) (Denoël) et on publiait *Kierkegaard et la philosophie existentielle* de L. Chestov. En 1938, Jean Wahl publiait ses *Etudes kierkegaardiennes* (Aubier) et nous révélait un esprit profondément méconnu. Depuis, Régis Jolivet a publié une *Introduction à Kierkegaard* (Editions de Fontenelle), Georges Blin *L'Alternative kierkegaardienne* (Les Temps Modernes, n° 4), Maurice de Gandillac *Kierkegaard* (La Nef, n° 12), André de Lilienfeld *A la rencontre de Sören Kierkegaard* (La Sixaine), tandis que Jaspers a dit comment Kierkegaard et Nietzsche nous ont apporté une nouvelle attitude spirituelle (L'Heure Nouvelles, n° 2), que Hans von Balthazar a tenté d'établir un parallèle entre Kierkegaard et Nietzsche (Dieu Vivant, n° 1) et que F. Alquie donne au Collège Philosophique un cours sur *Lequier et Kierkegaard.*

5

Nous voici maintenant au centre même de l'existentialisme, c'est-à-dire de la grande affaire spirituelle de l'après-guerre. La première observation porte sur un synchronisme : il semble, en effet, que l'existentialisme corresponde parfaitement au surréalisme et que l'un soit pour nous ce que fut l'autre pour nos pères. Même progrès, mêmes polémiques, semblables voies de pénétration : les deux mouvements empruntent le chemin de la mode — et aussi du snobisme — et trouvent leurs matériaux dans la littérature comme dans la philosophie.

Avant d'en venir à J.-P. Sartre, mentionnons cependant quelques études généralement centrées sur les thèmes du Désespoir ou de l'Existence et qui achèveront de créer l'ambiance particulière au « sartrisme ».

Les *Cinq méditations sur l'existence* de Nicolas Berdiaeff (Aubier), un essai de J. Lacroix sur la nécessité des systèmes et leur insuffisance devant l'existence de l'être (La Vie Intellectuelle, n° 6), l'ouvrage de Joseph de Tonquedec, *L'existence d'après Karl Jaspers* (Beauchesne et fils. Bibliothèque des Archives de philosophie), celui de Michel Dufrenne et Paul Ricœur, *Karl Jaspers et la Philosophie de l'existence* (éd. du Seuil), les pages de G. Marcel sur Jaspers (in Recherches Philosophiques, 1933), le recueil collectif *L'Existence*, par Albert Camus, Benjamin Fondane, Maurice de Gandillac, Etienne Gilson, Jean Grenier, Louis Lavelle, René Le Senne, Brice Parain et A. de Waelhens (Collection « La Métaphysique » (N. R. F.), le beau livre de Jean Wahl, *Existence humaine et Transcendance* (édit. de la Baconnière, collection « Cahiers de Philosophie. Etre et Penser ») forment un très complet rayon de la bibliothèque consacrée à l'existentialisme.

Une étude de P. Mesnard sur Gabriel Marcel (La Vie Intellectuelle, n° 6), une autre de M. Merleau-Ponty sur l'existentialisme dans la « Phénoménologie de l'Esprit » de Hegel (Les Temps Modernes, n° 7), un exposé par G. Marcel de sa propre philosophie (Valeurs, n° 6. Egypte), la *Phénoménologie de la perception* de M. Merleau-Ponty (Gallimard) et, du même auteur, *La Structure du comportement* (P. U. F.), *Pyrrhus et Cinéas* de Simone de Beauvoir (N. R. F.) reculent les frontières d'une école qu'on est trop tenté de limiter aux ouvrages du seul J.-P. Sartre.

L'ouvrage de G. Van Molle, *La connaissance dialectique et l'expérience du désespoir* (J. Vrin), celui de Yves Simon, *Par delà l'expérience du désespoir* (Société Intercontinentale du Livre), la *Dialectique existentielle du divin et de l'humain* de N. Berdiaeff (J.-B. Janin), enfin, fournissent un approfondissement d'un thème cher à la nouvelle philosophie.

Jusqu'ici, nous n'avons fait mention que des ouvrages généraux ou marginaux en nous approchant petit à petit de la polémique existentialiste proprement dite. Le moment est venu de parler de Jean-Paul Sartre.

6

C'est en 1943 que Jean-Paul Sartre publiait le livre qui devait le placer au premier rang des personnalités spirituelles et de l'actualité, qui devait provoquer le débat majeur de notre après-guerre. Intitulé *L'Etre et le néant*, portant en sous-titre « Essai d'ontologie phénoménologique », c'était un gros volume de 722 pages (N. R. F. « Biblio-

thèque des Idées »). On ne peut savoir encore si le débat qui en sortit comptera dans l'histoire du siècle car il se confond trop avec ce qui est mode et mode seulement.

Mais J.-P. Sartre avait déjà écrit plusieurs ouvrages lorsque parut son œuvre maîtresse, des nouvelles, un roman et, en 1940, *L'Imaginaire, psychologie phénoménologique de l'imagination* (N. R. F.). On peut en outre lire de lui *L'Imagination, étude critique* (Alcan) et *Esquisse d'une théorie des émotions* (Herrmann).

Les revues ont enfin publié, entre autres, *L'homme et les choses* (sur Francis Ponge) (Poésie 44, nos 20 et 21) et *Aller et retour* (sur Brice Parain) (Cahiers du Sud, nos 264 et 265).

7

L'Etre et le néant, empruntant d'une part des voies extrêmement obscures et étant écrit d'autre part en un véritable jargon spécial, se présente comme un ouvrage d'abord très difficile. L'habitude du langage philosophique, la connaissance des sources et des antécédents, une assez vaste culture sont nécessaires pour en pénétrer le sens. Aussi, une foule d'articles et d'ouvrages de présentation, de vulgarisation se sont-ils succédé depuis quatre ans. R. Polin écrit une *Introduction à la philosophie de J.-P. Sartre* (Revue de Paris, n° 4), Emmanuel Mounier une *Introduction aux existentialismes* (Esprit, nos 4, 5, 6, 10 et Denoël), Jean Beaurret *A propos de l'existentialisme* (Confluences, nos 2, 3, 4, 5, 6 et 7), F. Alquié *L'Etre et le néant* (Cahiers du Sud, nos 273 et 274), J.-M. Le Blond *De l'existentialisme* (Etudes, n° 3), J. Chenu *L'existentialisme* (Le Monde Français, n° 6), Claude-Edmonde Magny *Système de Sartre* (Esprit, nos 4 et 5), Pierre Ayraud *J.-P. Sartre, l'Etre et le néant* (Témoignages, X, août 1946), P.-J. Morel *L'existentialisme* (Cahiers du Monde Nouveau, n° 9), Henri Félix un exposé du système sartrien (Valeurs. Egypte, n° 6), Didier Lazard une étude générale (Réalités, n° 11), Cl. Cuénot un tableau de la philosophie existentialiste (Renaissances, n° 121), Paul Foulquié *L'existentialisme* (P. U. F.), cependant qu'Edgar Pesch intente à la nouvelle école un procès social (éd. Dynamo) et qu'Aimé Patri définit *Essence et Existence* (conférence au collège de Philosophie).

Toutes les revues françaises et étrangères ont tenu à ce que leurs lecteurs soient informés de la manière la plus complète qui soit possible. Les journaux littéraires ont publié d'innombrables articles. Si bien qu'aujourd'hui J.-P. Sartre est mêlé, de gré ou de force, à l'actualité la plus quotidienne.

(*à suivre*). Guyselis.

VARIÉTÉS

DEUX LETTRES INEDITES (1) DE GUSTAVE FLAUBERT. — Elles ont pour destinataire la bonne amie de Marc Fournier, le directeur de la Porte Saint-Martin, Jeanne Detourbet, qui se faisait appeler Mme de Tourbey, devint plus tard la fameuse Mme de Loynes et dont il a été, à plusieurs reprises, question dans le *Mercure de France*, avant la dernière guerre.

Dimanche midi.

Je ne puis aller dîner chez vous aujourd'hui, ma chère et belle amie! hélas! ma soirée est prise.

J'irai vous dire un re-adieu un de ces jours. Je pars samedi. Comme vous étiez jolie, avant hier en amazone! Quel charmant être vous faites! Je vous adore et je baise vos belles mains très fort et pendant très longtemps.

Le vôtre, Gustave Flaubert.

(1) Elles m'ont été obligeamment communiquées par la Librairie Andrieux.

J'aurais eu grand plaisir à faire la connaissance de M. Mistral que j'admire beaucoup. Veuillez lui exprimer tous mes regrets. Puisqu'il me reste de la place sur ce papier — encore un petit bonjour... ANGE!

Concarneau.

Finistère. **5** *mardi.*

Hôtel Sergent.

Mais oui, ma chère amie. C'est vrai. Daudet ne vous a pas trompée.

J'ai fait une très grande perte d'argent. Peut-être retrouverais-je plus tard quelques épaves? mais actuellement la situation n'est pas drôle — et je ne la supporte pas avec le stoïcisme que vous m'attribuez.

J'avais tout sacrifié dans la vie à ma tranquillité d'esprit. Cette sagesse a été vaine. — C'est là surtout ce qui m'afflige.

J'espère qu'avec le temps le coup que j'ai reçu se fera moins sentir? n'importe. J'ai le cœur rempli d'une amertume infinie et dont le goût ne s'en ira pas. — Et puis après, je ne suis plus jeune, ma chère belle. A mon âge, on ne refait pas sa vie. Les habitudes sont tyranniques et on souffre terriblement par une foule de choses médiocres.

Je vous raconterai tout cela, dans un mois quand je serai revenu à Paris.

Pour me calmer un peu, je me suis réfugié au fond de la Bretagne, où je ne fais rien, bien entendu! mais je me promène sur la plage, en rêvassant et je me couche de bonne heure.

Comment vous remercier de votre lettre, ma chère, ma bien chère amie. Des paroles aussi tendres que celles-là sont une espèce de bienfait, un vrai service, savez-vous! Je vous en suis reconnaissant, jusqu'au fond de ma sensibilité, laquelle est grande, hélas!

et je vous embrasse à deux bras fortement,
comme je vous aime.

Votre vieux fidèle

Gustave Flaubert.

Certains ont cru, croient encore que Flaubert fut naïvement et éperdument amoureux de celle qu'il appelait, entre amis, La Tourbey. Il ne l'a pas plus été que l'Oncle Beuve, qui écrivait à cette dame galante, qui voulait être « du monde » :

Ce **13** *janvier.*

Chère et aimable amie,

Soignez, soignez bien cette légère enveloppe d'une âme charmante : vous aurez fait encore des excès d'amitié, des excès de

conversation et de réceptions, et de confidences! — J'ai du mieux, j'aspire à redevenir moi-même pour être encore quelquefois à nos amis.

Je mets à vos pieds mes tendres hommages et mes sollicitudes.

Sainte-Beuve.

M. Sainte-Beuve, comme Flaubert, savait flatter les femmes, sans rien leur demander en échange.

Auriant.

LE POETE HUMILIE. — Poète, mais aussi gentilhomme, Lamartine n'était certes plus de ces générations où l'homme bien né s'excusait d'écrire, mais il gardait, ou tout au moins affectait de garder pour les vers qu'il publiait une indifférence élégante. On sait qu'il ne se corrigeait pas; disons plutôt qu'il ne se corrigeait guère. Et c'est, de tous les griefs de Sainte-Beuve, celui sur lequel l'auteur des *Lundis* a le plus et le plus justement insisté.

Les *Nouvelles Méditations*, dès leur publication en septembre 1823, suscitèrent des critiques nombreuses et assez vives. Aussi Lamartine constatait-il en 1849 qu'elles « n'avaient pas excité d'abord le même enthousiasme que les premières ». Ce n'est pas assez dire. Il l'expliquait par la nouveauté dont avait bénéficié le recueil de 1820. Il y a d'autres raisons. De fait, les négligences, si fréquentes chez lui, abondent dans ces *Nouvelles Méditations* et l'on ne saurait être dupe de l'excuse qu'il s'est ménagée dans l'avertissement de l'édition originale où l'éditeur feint d'avoir imprimé en l'absence de l'auteur et de donner des fragments incomplets de pièces inachevées. Les manuscrits de quelques-unes auraient même été égarés. Qui le force donc, dans ces conditions, à donner un volume aussi imparfait? demande-t-on avec raison, dès qu'il a paru. Barbarismes et solécismes sont dénoncés, non-sens et contre-sens soulignés; en marge, on note les incohérences. Le poète, lui, demeure impassible; mais voici que dans *les Tablettes universelles, journal politique et littéraire* du 18 octobre 1820, il peut lire :

« *Qui croirait, par exemple, que dans un chant d'amour, chastement dédié à sa femme, l'auteur qui a parlé de mains* qui sont comme des corbeilles, *et de mille autres détails d'une beauté bizarre, s'écrie, au milieu d'une tendre apostrophe :*

Que ton sommeil est doux, *ô vierge*, ô ma colombe!

Singulière distraction, étrange éloge pour le couple tout entier. Et ne serait-ce pas là le cas de rappeler qu'il faut des bornes à la pudeur du style et à l'invraisemblance d'une vertu qui ne peut pas nous édifier? Que dirait le jeune écrivain s'il

entendait le lecteur mêler un peu de pitié à l'image de ses félicités platoniques, et si quelque lectrice allait lui conseiller, dans son cœur, de déroger un peu au respect qu'il semble avoir pour le sommeil? »

Ce *Chant d'amour*, c'est précisément l'une des deux pièces qui sont expressément désignées dans l'avertissement comme ayant été composées sur le manuscrit de l'auteur. La strophe incriminée est celle-ci :

Que ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe!
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir!
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une (sic)
Murmurer et mourir!

Cette fois, la flèche du critique a pénétré dans la chair. Le poète, blessé dans son amour-propre de mâle, corrigera ou, plutôt, il se bornera, c'est évidemment plus facile, à supprimer tout simplement cette strophe dans la seconde édition, celle qui est inscrite sous le numéro 5855 dans la *Bibliographie de la France* du 27 décembre 1823. Supprimée, elle le restera dans les quatre éditions successives des *Nouvelles Méditations* qui paraîtront de 1824 à 1832 soit séparément, soit dans des éditions collectives des œuvres de Lamartine (1), puis, brusquement, elle reparaît dans les *Œuvres complètes* données par Gosselin et Furne en 1834 et désormais elle gardera toujours sa place. Pourquoi ce rétablissement? Voilà le petit problème d'histoire littéraire que pose cette variante dont aucun commentateur ne s'est jusqu'ici avisé. Lamartine avait-il alors perdu la mémoire d'une critique vieille de plus de dix ans? Ou bien — c'est une hypothèse, je la propose timidement, faute d'une meilleure explication — en 1834, il y a un certain temps déjà qu'il est revenu de son voyage en Orient ramenant le corps de sa fille Julia, morte à Beyrouth en décembre 1832, son deuil a été public, que lui importent désormais les propos de ceux qui pourraient, comme le rédacteur des *Tablettes universelles*, ironiser sur ses « félicités platoniques » ou lui conseiller « de déroger un peu au respect qu'il semble avoir pour le sommeil »?

A. Chesnier du Chesne.

(1) 2e *édition*, Paris, Urbain Canel, 1823, in-8°. — 3e *édition*, *ibid.*, 1824, in-8. — 4e *édition*, *Œuvres de A. de Lamartine*, Paris, C. Gosselin (Dupont et Roret), 1825, 4 vol. in-12. — 5e *édition*, *Œuvres d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Jules Boquet, Ch. Gosselin et Urbain Canel, 1826, 2 vol. in-8°. — 6e *édition*, *Œuvres de M. de Lamartine*, Paris, Charles Gosselin et Furne, 1832, 4 vol. in-8°.

LE SOUVENIR DE STENDHAL A MILAN. — Le jour où dans un élan de gratitude et d'amour Stendhal a demandé que fût gravé sur son tombeau *Arrigo Beyle Milanese,* il a lié indissolublement le souvenir de ses années heureuses à l'histoire de la capitale lombarde. On pouvait se demander si, reconnaissante à son tour de tant de ferveur, des pages illustres de la *Chartreuse,* la vieille cité des Sforza garderait la mémoire de cet enfant d'adoption en qui jadis elle n'avait pu très légitimement reconnaître qu'un étranger bon vivant, spirituel et un peu suspect.

A cette question déjà, il y a douze ans, Milan avait répondu lorsque le 14 mai 1935 fut inauguré le buste de Beyle d'Antonio Maraini. Giuseppe Gallavresi et moi-même avions préparé cet hommage auquel il ne devait pas nous être donné d'être présents. Au Giardino, si cruellement éprouvé par les bombardements, dont il avait contemplé les salons dans tout l'éclat d'un jour d'inauguration, Stendhal avait été commémoré par Paul Hazard. Des voix italiennes sous les voûtes de la Scala s'étaient associées à cet éloge.

Depuis, la guerre est venue. La République italienne a succédé à la Maison de Savoie et des amis fidèles ont pensé que nul, après les années obscures, n'était plus qualifié que le grand écrivain français qui avait tant aimé leur patrie pour jouer entre les deux pays le rôle éminent d'intercesseur. C'est pourquoi du 16 au 31 mai, des fêtes ont été organisées sous le double parrainage du maire de Milan, l'avocat A. Greppi, et du Consul Général de France, M. Jacques Chartier, dont tous ses compatriotes ont apprécié la délicatesse attentive. Le Comité exécutif comprenait, avec M. Carlo Cordié, pour qui rien de ce qui concerne Benjamin Constant et Mme de Staël n'est étranger, représentant l'Université, M. G. Bontempi et Mme Lo Martire (Ligue Italia e Francia), M. L. La Pegna (Amici della Francia), S. Pagani (Famiglia Meneghina (1). Un Français M. Henri Auréas, le distingué lecteur à l'Université dont nous attendons une thèse sur Carlo Porta, y siégeait également pour l'Associazione Universitaria Italo Francese.

Cinq de nos compatriotes, parmi lesquels trois universitaires, avaient été invités à parler de Beyle : M. Henri Bedarida, titulaire de la chaire d'Italien à la Sorbonne (16 mai). Nul n'était plus qualifié pour présenter *Stendhal et les lettres italiennes de son temps.* Après lui M. Armand Caraccio, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, le savant éditeur des *Promenades dans Rome* de la collection Champion, a entretenu ses auditeurs de *Stendhal et la Musique,* à la Scala naturellement (24 mai).

Enfin M. Pierre Jourda, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, à qui l'on doit parmi d'autres travaux distingués

(1) L'association qui a pour but de mettre en valeur toutes les traditions locales, tire son nom de « Meneghino », le masque de la comédie milanaise.

sur Beyle une excellente biographie de l'écrivain dauphinois, a traité de ce beau sujet : *Stendhal et la Société Française de son temps.*

La manifestation n'eût pas eu tout son caractère sans la participation du maître incontesté des études stendhaliennes : M. Henri Martineau, directeur du *Divan*, le savant éditeur des œuvres complètes et biographe de Beyle. Il a traité de *Stendhal et la Peinture* (20 mai). Nous devions, le 18 mai, évoquer *Les Logis de Stendhal à Milan.* S'il ne nous a pas été possible au dernier moment de répondre à l'appel qui nous avait été si gracieusement adressé, qu'il soit du moins permis à l'ancien Consul Général de France, dont un recueil d'études stendhaliennes qui intéresse particulièrement la Lombardie et la Vénétie va paraître prochainement dans son ancienne résidence (2), de dire ici combien il a été touché du souvenir qu'on a bien voulu y conserver d'un séjour déjà lointain.

Aux quatre conférences françaises ont répondu quatre conférences italiennes. Le 18 mai, M. Bruno Revel, de l'Université Bocconi, a parlé de *Stendhal et la Chimère*; le 27, M. Carlo Cordié, du *Milan de Stendhal*; le 19, M. Carlo Linati de *Stendhal, Carpani et le « Haydine »*; le 31, M. Diego Valeri, de la Faculté des Lettres de Padoue et de Trieste, de l'*Art de Stendhal.*

Une société des *Amis de Stendhal* a été créée. Et, relevant une suggestion que nous avions formulée il y a douze ans (3), une plaque commémorative a été inaugurée le 22 mai sur la Casa Bovara, siège du gouvernement français lors de l'occupation de 1800. Au discours de M. le maire Greppi, dont on nous a vanté l'heureuse inspiration, a répondu M. Martineau. La veille de cette cérémonie, une petite exposition que les circonstances n'avaient pas permis de rendre aussi représentative que l'eussent souhaité ses organisateurs avait été inaugurée à la Brera.

Beyle se plaisait aux anticipations. On l'eût fort étonné cependant en lui prédisant que plus d'un siècle après avoir quitté Milan, françaises et italiennes, des voix éloquentes s'uniraient pour célébrer sa gloire. Et plus encore peut-être on eût surpris Mathilde Viscontini-Métilde en lui révélant qu'elle aussi, symbole de l'amour idéal, inspiratrice en ce qu'elles ont de plus noble des héroïnes du *Rouge* et de la *Chartreuse*, surtout de l'exquise Mme de Chasteller de *Lucien Leuwen*, survivrait dans la mémoire des hommes et qu'elle y survivrait moins par l'amitié d'Ugo Foscolo que par le souvenir d'une passion sans espoir, inspirée à celui qu'une autre milanaise qui n'avait pas ses scrupules avait surnommé *le Chinois.*

René Dollot.

(2) *Autour de Stendhal*, Istituto Editoriale Italiano.
(3) *Les Logis de Stendhal à Milan.* Etudes Italiennes. Nouvelle série. N° 2. Avril-juin 1935, p. 155.

GAZETTE

Juillet. — *L'air ivre de soleil et vibrant de lumière fait le ciel vaste et profond comme la mer. Les nuits sont belles et l'on s'attarde; l'atmosphère est si pure que l'on distingue chaque son et chaque silhouette, très loin, et partout on s'apprête à danser trois jours et trois nuits, avec des musiques, des guirlandes et des lampions.*

Si le « 14 Juillet » ne se fêtait pas en juillet, tout serait différent. Mais plus il fait chaud et mieux on danse, et si tous ces bruits de fête et la foule vous empêchent de dormir, vous pouvez sans inconvénient vous promener dans la rue. Les feuillages sont beaux aux lumières des lampions et les gens sont moins laids à la nuit tombante. Et puis le temps est si clair que tous ces brouhahas de musique, de cris et de rire sont permis et même pittoresques, pourvu que l'on choisisse pour se promener les quartiers appropriés. Et c'est joli le feu d'artifice par-dessus les toits, quand la nuit est belle et que les toits sont beaux. Il suffit de retrouver suffisamment de la fraîcheur de l'enfance pour que tous ces préparatifs et ces réjouissances soient fête par la seule raison qu'on les appelle ainsi!

Les campagnes sont pleines d'odeurs de foins coupés, les blés sont mûrs, on va moissonner de l'aube au crépuscule.

Au fur et à mesure que les champs sont fauchés les arbres et les maisons s'éloignent les uns des autres, les campagnes s'agrandissent, les blés font place au soleil et à la lumière, le ciel vibre de chaleur jusqu'au ras de terre. Plus personne sous le grand soleil, la terre a tout donné, on la laisse à elle-même, vaste et calme dans ses perspectives d'arbres et de ciel, avec les meules qu'on vient d'y mettre et les maisons qu'on n'a pu enlever. Et en ville, accablés, harassés, ayant vraiment perdu tout sentiment du devoir, nous rêvons aux vacances, attendant qu'on nous laisse enfin, nous aussi, à nous-mêmes!

GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Souvenirs. — *Printemps 1926. Tel un Père Abbé visitant ses provinces, C. F. Ramuz, venant du pays des Allobroges, remontait le cours de son Rhône. Là, les Helviens, cousins des Helvètes, cultivent leurs vignes sur les pentes des coteaux exposés au soleil. Ramuz est chez lui. Il ne voyage pas en littérateur, ni même en poète.*

Ce qu'il aime à retrouver, c'est pour ainsi dire le sens pronfond, le suc de ces pays du Rhône. Nous flânons dans les auberges sous le soleil d'avril. Le soir, en nous quittant à Tournon, il nous dit très simplement : « On ne connaît un pays que quand on a goûté son vin. » — J.

Guenons. — *Dans le* Monde *daté du 6 juin, à propos de l'affaire Roussy, M. Remy Roure oppose certains pays étrangers « où les scandales n'éclatent pas parce qu'ils sont maintenus dans l'ombre » à la France où on les étale au grand jour. « Nous laissons au vestiaire, écrit-il, le manteau de Noé. Un mylord anglais disait à Chateaubriand, qui le rapporte dans ses* Mémoires d'Outre-Tombe, *que les Français sont comme les guenons qui grimpent au plus haut des arbres pour mieux montrer ce qu'elles devraient cacher. »*

Je ne sais si le mylord et les guenons se trouvent dans les Mémoires. *Mais les guenons sans mylord sont déjà dans Montaigne* (II, XVII, p. 628 *de l'édition de la Pléiade*). *Citons, pour le plaisir, et malignement pour mesurer la différence entre le trait de Montaigne et le cicéronisme du successeur du* Temps :

« ...me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, que les François semblent des guenons qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller jusques à ce qu'elles sont arrivées à la plus haute branche, et y monstrent le cul, quand elles y sont. » — C.

Croix de Lorraine et croix gammée. — *Dans ses « propos du samedi » et du* Figaro littéraire (3 *mai* 1947) *M. André Billy écrit :*

M. Richer publie (1) une bien curieuse lettre de Gérard de Nerval, alors en traitement chez le docteur Blanche, à M. Cavé, directeur des Beaux-Arts. Gérard y sollicite une mission d'étude qui lui permettrait de relever à travers tout le territoire français les traces « des deux races gothiques ou visigothiques et austrogothiques ». Ce qu'il veut suivre, précise-t-il, « c'est l'antique *croix de Lorraine* tracée à travers la France par les fils de Charlemagne et qui peut nous servir à reconnaître nos frères d'origine en Allemagne, en Russie, en Orient, et surtout encore dans l'Espagne et dans l'Afrique puisque là sont nos intérêts immédiats... »

Qu'est-ce que cela signifie au juste? se demande M. Billy. Nerval avait-il sur l'origine de l'emblème choisi par le général de Gaulle des renseignements qui nous manquent? La croix de Lorraine, ou *archiépiscopale*, ou patriarcale, ou russe, ne reproduit-elle pas tout simplement la croix ordinaire à quatre branches à laquelle s'ajouterait l'écriteau INRI : *Iesus Nazareus Rex Iudeorum?*

Quoi qu'il en soit, on peut rapprocher de la lettre de G. de Nerval celle qu'Anatole France écrivit à une de ses correspondantes (2) *et qui concerne l'emblème choisi par Hitler.*

(1) Dans son ouvrage récemment paru : *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques.*
(2) Publié en fac-similé par Georges Andrieux dans un de ses catalogues.

« Voici, mademoiselle, un signe mystérieux que les hommes des races disparues ont gravé dans la pierre, écrivait France. On le retrouve sur la paroi des monts du Caucase, sur les rochers de l'Islande et dans les ruines de la sainte Ilion. Les potiers de l'Asie Mineure le traçaient sur la panse de leurs grossiers vaisseaux d'argile. Il étonne par son universelle et profonde antiquité. Sa figure, si simple, est pourtant surprenante. Cette croix, dont les quatre bras sont armés de quatre autres bras, a l'air de rouler en bondissant comme ces couples monstrueux que Platon décrit dans un mythe destiné à faire comprendre la diversité des amours. »

*La croix de Lorraine et la croix gammée s'affrontèrent, semblerait-il, dès la plus haute antiquité. L'auteur de l'*Approbaniste *aurait-il à nous donner de la croix gammée une autre explication que celle de Platon?* — GEORGES RANDAL.

Un florilège poétique des instituteurs du Gévaudan. — *Il y a quelque temps un Inspecteur de l'Enseignement de la Lozère demandait à Tristan Klingsor l'autorisation de reproduire un poème dans un recueil de récitations à l'usage des instituteurs. En envoyant cette autorisation le poète demanda quel serait l'éditeur. Il apprit ainsi que cette anthologie serait publiée par le Centre pédagogique du Gévaudan à Saint-Chély d'Apcher, et que les poèmes avaient été choisis par les instituteurs eux-mêmes. Il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître le résultat de ce referendum. Par suite des exigences des éditeurs, quelques poètes, et non les moindres, comme Leconte de Lisle, J.-M. de Hérédia et Verlaine se trouvent éliminés. On n'a pas non plus retenu La Fontaine, chacun des votants possédant un fablier. Victor Hugo est le favori de ce tournoi : douze pièces de lui figurent dans le florilège du Gévaudan. Viennent ensuite Vigny et Th. Gautier avec trois poèmes, Ronsard, Lamartine, Musset, Rimbaud, Verhaeren, Henri de Régnier, la comtesse de Noailles avec deux poèmes, Charles d'Orléans, Villon, du Bellay, Remy Belleau, Samain, R. de Gourmont, G. Duhamel, Francis Yard avec un seul. On prétend que le public se désintéresse de la poésie : n'est-il pas pourtant remarquable que les instituteurs de la Lozère aient senti le besoin d'un tel ouvrage au point d'assumer les frais de l'édition?*

A la Bibliothèque Nationale : La gravure au XVIe siècle en Belgique. — *Ouverte quelques jours seulement après celle des Primitifs flamands, cette exposition contribue à souligner le rayonnement de l'art des Pays-Bas. Assez limitée dans le temps et dans l'espace, elle n'en est peut-être que plus instructive. Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de Bruxelles a prêté bon nombre de ses pièces les plus rares et les plus significatives, et son conservateur, M. Lebeer, a veillé à leur présentation dans la Galerie Mansart. Seules appartiennent au fonds de la Bibliothèque Nationale les xylographies coloriées exposées dans la première salle et qui marquent le début de l'art de la gravure, encore en étroite dépendance avec l'esprit des miniaturistes.*

Ensuite, s'échelonnant jusqu'au début du XVIIe siècle, la quelque centaine d'estampes en noir qui se présente au regard témoigne d'un étonnant foisonnement de vie, et pas n'est besoin d'être grand clerc pour y suivre les rapides progrès de la technique.

M. Lebeer veut bien nous donner quelques points de repère historiques. Il souligne l'importance des ateliers d'estampes d'Anvers, en particulier le rôle joué par le grand éditeur que fut Jérome Cock dont la boutique s'intitulait « Aux Quatre Vents », ce qui était tout un programme de diffusion. De son séjour à Rome, Cock rapporta une certaine facture de paysage, avec décors de rochers. Le sujet sacré ou profane (Histoire de Tobie, Abraham et les trois anges, Métamorphose de Daphné) n'est plus qu'un prétexte et la nature règne vraiment en souveraine sur toute la surface de la planche.

Jérome Cock soutint l'activité de toute une génération d'artistes dont le plus grand est Brueghel l'ancien, très largement représenté dans cette exposition. Une seule eau-forte gravée par lui-même, mais c'est un chef-d'œuvre : « La chasse au lapin sauvage » — de douces frondaisons descendant le long d'un rocher abrupt jusqu'à un estuaire baigné de lumière. Quelle variété d'inspiration dans les dessins qu'il fit graver : paysages campinois, soldats au repos, combat naval, kermesses, tableaux allégoriques etc...!

A mesure que l'on avance dans le XVIe siècle, l'italianisme s'installe — il ne faut pas oublier d'ailleurs que Corneille Cort a été le graveur du Titien — mais le courant réaliste persiste toujours en ces pays flamands et même une imagination très médiévale, peuplant le monde d'êtres monstrueux, comme en maintes « tentations de saint Antoine ». La technique du burin fait de grands progrès : Thomas de Leu l'apporte à Paris, où il grave le portrait de Henri III, de Henri IV. Et la leçon de cette exposition c'est l'expansion européenne de l'école de graveurs née à Anvers. — MARIANNE MAHN.

La semaine de Compiègne (16-20 septembre 1947) et les Grands Prix Musicaux du « Portique ». — *On sourit, en France, à l'évocation d'une société artistique ou littéraire locale : chacun sait que les académies de province sont mortes avec la littérature classique et que les sous-préfectures, depuis qu'il en existe, sont peuplées de Dupuis et de Cotonets, et ne vivent spirituellement que des miettes de la capitale. Contre ce préjugé, il est des efforts et des réalisations qu'il serait injuste et maladroit de ne pas publier. Telles les manifestations du* « Portique », *société philotechnique fondée à Compiègne il y a quelques mois et dont l'économie présente plusieurs aspects vraiment originaux.*

Près d'un millier de sociétaires assistent, moyennant une cotisation annuelle unique, à quatre cycles de séances bimensuelles. Chaque cycle comporte un concert, une soirée théâtrale, une confé-

rence avec spectacle ou auditions. La qualité des programmes — que nous ne pouvons citer intégralement — est une première originalité, et peu de publics ont eu hors de Paris la chance d'applaudir de quinze en quinze jours des artistes de la valeur de Ludmilla Pitoëff, B. Dussane, Maurice Maréchal, Henry Merckel, Cl. Delvincourt, Roland-Manuel, et des ensembles comme l'orchestre des cadets du Conservatoire ou le Quintette Chailley-Richez. Mais l'harmonieuse variété des cycles donne surtout son intérêt à l'œuvre du « Portique », qui dédaigne également un classicisme par trop « éducatif » et un dilettantisme tapageur.

Cependant, s'il y a là un effort intéressant, et la preuve qu'une œuvre sans caractère commercial peut encore vivre de ferveur et de désintéressement dès qu'il s'agit d'honorer la Beauté, le bruit de ces séances privées ne franchissait pas l'enceinte de Compiègne. Le « Portique », voulant participer à la vie artistique nationale, et contribuer à la décentralisation intellectuelle que souhaitent tant de bons esprits, lance une formule nouvelle de mécénat collectif, en créant deux prix annuels à l'intention, tour à tour, des compositeurs et des interprètes, des auteurs dramatiques et des acteurs, des écrivains et journalistes dont l'œuvre et le talent n'ont pas encore été consacrés.

En 1947, ce seront deux Grands Prix musicaux, l'un de composition, l'autre d'interprétation, respectivement de 150.000 francs et de 75.000 francs, qui seront décernés dans des conditions originales.

C'est en effet la première fois que des prix de cette importance seront attribués dans un domaine où les « lauréats » ne portent pas le titre de « champions », — et qu'ils le seront par un large public jouant le rôle de Jury : c'est l'ensemble des sociétaires du « Portique » qui, en dernier ressort, attribuera les deux prix. Le concours prendra la forme d'une « Semaine de Compiègne » *dont les manifestations auront lieu du 16 au 21 septembre dans le splendide Théâtre du Palais, silencieux depuis les fastes du Second Empire. L'exécution des œuvres est confiée à l'*Orchestre National *sous la direction de Manuel Rosenthal et l'ensemble sera retransmis par la Radiodiffusion française.*

Une telle réalisation a de quoi surprendre quand on sait la modestie des moyens mis en œuvre. Compiègne, et aussi tous les fervents de la musique, en sont redevables à l'animateur du « Portique », M. Briet-Daubigny, qui, de son côté, a trouvé dans les cercles parisiens des Lettres, du Théâtre et de la Musique une entière compréhension et le plus grand dévouement. Il serait beau que « le Portique » fît école, pour que bientôt se perde cette réputation d'apathie intellectuelle dont souffre la province. La France a assez de sève pour grouper autour de Paris un parterre de capitales artistiques.

JEAN-RENÉ CARRAT.

Au festival de Strasbourg. — *Strasbourg-la-patricienne, Strasbourg-l'Héroïque, voulant affirmer sa volonté de vivre malgré ses ruines, malgré son long martyr, avait préparé, de longue date, une « semaine » consacrée au plus grand musicien de tous les temps et de tous les pays, Jean-Sébastien Bach. Les artistes appelés pour l'interprétation étaient dignes de lui, et les œuvres, choisies parmi les plus belles et les plus caractéristiques du grand Cantor. Les programmes ont été trop souvent cités et les auditions trop diffusées pour que j'y revienne ici, mais ce qu'il faut qu'on sache, c'est ce qui fut, dans ces auditions, spécifiquement strasbourgeois, c'est-à-dire la foi, l'ardeur, l'humilité des exécutants, la ferveur, le recueillement des auditeurs. Une ambiance était créée, d'une haute spiritualité, semblable à celle qui se perçoit dans les sanctuaires où affluent les prières, dans les cathédrales où se déroulent de beaux offices, l'ambiance qui devait régner à Bayreuth aux temps héroïques. Pour Strasbourg, la musique est l'aliment journalier dont ses habitants ne sauraient se passer, c'est, pour eux, accompagant le pain, « la parole qui sort de la bouche de Dieu ». Cette série de huit concerts était bien une retraite en Jean-Sébastien Bach. C'était aussi une façon de pèlerinage, chaque audition étant donnée au lieu où il était convenable qu'elle le fût : les grandes œuvres avec chœurs et orchestre au Palais des Fêtes, les* Concertos, *les* Cantates profanes *dans la salle, plus intime, de l'Aubette, les œuvres religieuses à Saint-Guillaume et le récital d'orgue, soirée inoubliable, à Sainte-Aurélie. En un lieu comme en l'autre, toujours la même foi, toujours le même recueillement.*

Si le Festival Bach fut, musicalement, une pleine réussite, l'organisation matérielle le fut également. A combien de difficultés pourtant se heurtèrent ceux à qui incombait cette tâche! Grève d'essence, grève des chemins de fer. Malgré cela, quand Klemperer leva la main pour commencer l'Ouverture de la Première suite, *tout le monde était à son poste et tout le monde y fut aussi dans les jours qui suivirent. Des avions, des autos, des cars, avaient été fretés en hâte pour aller chercher les artistes — aussi les critiques — aux divers lieux où ils se trouvaient. Même perfection d'organisation en ce qui concernait le public. Le premier soir, malgré la défaillance de très nombreux souscripteurs dispersés et bloqués Dieu sait où, la salle était pleine, et cela sans confusion, sans double attribution de place. Là aussi régnait un « climat » spécifiquement strasbourgeois. Pas de chevelures platinées, pas d'ongles passés au carmin, de charmantes femmes, de celles qui rendent la vertu aimable, le chef couronné pour la plupart des nattes traditionnelles, vêtues avec discrétion comme il convient à qui réside dans une ville-martyre, et des hommes dont les visages témoignaient des vertus de la race. « Climat » reposant, réconfortant, ouvrant d'heureuses perspectives pour l'avenir.*

De tous ceux, de toutes celles qui ont concouru à cet enchan-

tement, je ne peux citer les noms, parce qu'il me faudrait les citer tous, du plus humble au plus illustre, mais chacun saura trouver ici la part d'éloges qui lui revient. — MARIE DORMOY.

Sottisier. — « *L'ancien Premier britannique qui vient d'assister, place de la Nation, au défilé militaire, est en habit et porte un chapeau haut de forme.*

Sur sa jaquette, seules sont épinglées la médaille militaire et la croix de guerre qu'il a reçues hier, des mains du président Ramadier. » (Dimanche-Soir, 12 *mai.*)

« *Trois colonels furent ainsi décimés.* » (La Bataille.)

« *Soudain un écriteau du Touring-Club le fit ralentir. Un « Cassis » encombrait la route sur un kilomètre environ.* » (La Garrigue hantée, *par Jean de Barasc.*)

« *La soumission éperdue des hommes et des bêtes à ce dieu égoïste et exigeant : le Public.*

« *Le Public assis en rond autour d'eux et qui veut boire à satiété son plaisir à l'abreuvoir immense où fermentent d'étranges énergies.* » (*Xavier Salomon :* Au Cirque Amar, soir de première — La Liberté *de Lyon, 19 mai.*)

« *Il y a quatre cents ans, le 13 décembre 1546, mourait Tycho Brahé, et nous lui avons consacré à ce moment un important article.* » (Les Nouvelles littéraires, 15 *mai.*)

« *Encore un accident de la circulation.—M. Pierre Cadoret, 45 ans, cimentier, demeurant 11, rue de Bagnolet, a été mortellement blessé d'un coup de couteau au cœur par le nommé Albert Oppen, 39 ans, cuisinier. Le meurtrier a été mis à la disposition du commissaire de Clignancourt.* » (Dimanche-Soir, 5 *mai.*)

« *L'Assemblée Nationale a poursuivi, hier après-midi, le débat sur les incidents de Madagascar, manifestant sur ce problème une circonscription et une prudence quelque peu inattendues.* » (Combat, 9 *mai.*)

« *Tout cela dans un style éjaculatoire, ampoulé, exclamatif, inlassable et lassant.* » (*A. t'Serstevens,* Gustave Flaubert a-t-il trahi Bernardin de Saint-Pierre? *dans les* Nouvelles littéraires, 8 *mai.*)

« *Un planeur qui volait hier au-dessus des Mureaux s'est écrasé au sol, par suite d'une perte d'altitude.* » (Ce Soir, 6 *mai.*)

TABLE DES SOMMAIRES

N° 1007. — 1er JUILLET 1947

N° 1008. — 1er AOUT 1947

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5639. — 1947.
Dépôt légal : 3e trimestre 1947.



ÉTÉ 1947

JACK AISTROP	**Avec Joë dans les coulisses.**
ALBERT AYGUESPARSE	**L'heure de la vérité.**
BANINE	**Jours parisiens.**
EMMANUEL BERL	**De l'innocence.**
GÉRARD BOUTELLEAU	**Intimités anglaises.**
GIL BUHET	**L'eau qui dort.**
PIERRE CADENET	**L'angélus de minuit**
MAURICE CHAPELAN	**Anthologie du poème en prose.**
FRANÇOISE D'EAUBONNE	**Comme un vol de gerfauts.**
PAUL GADENNE	**Siloé.**
PAUL GADENNE	**Le vent noir.**
ROBERT GREENWOOD	**Mr. Bunting finit par voir clair.**
ROBERT GUILLAIN	**Le peuple Japonais et la guerre.**
KATHERINE JOHN	**Le prince impérial.**
JOSEPH KESSEL	**Le bataillon du ciel.**
FERNAND LEMOINE	**Cartahu.**
FERNAND LEQUENNE	**Corps humain.**
OSCAR LEWIS	**Le voyageur incertain.**
FRANÇOISE DES LIGNERIS	**Le livre de la joie.**
IGOR MARKEWITCH	**Made in Italy.**
CLAIRE MARS	**Au fil de la Deule.**
THYDE MONNIER	**Le figuier stérile.**
CHARLES DE PEYRET CHAPPUIS	**Livide.**

—

X. X. X.

FAUX EN ÉCRITURE



ENNENT DE PARAITRE

EDMOND BUCHET

LE GRAND DÉSORDRE

(LES VIES SECRÈTES III)

ROMAN

Grande œuvre, taillée pour durer. CHARLES PLISNIER

JEAN MAUDUIT

LA LANDE POURRIE

ROMAN

Un roman policier plein d'atmosphère qui tout en étant de haute tenue littéraire passionnera ses lecteurs.

ROBERT MOREL

MANIÈRE DE VIVRE

PARABOLES

Ce ne sont pas les clés qui importent en ces nouvelles à clés où le rêve et la réalité, le Diable et le Dieu, la mort et la vie, la haine et l'amour, la passion et la tendresse sont face à face.

HUGES PANASSIE

CINQ MOIS A NEW-YORK

A Harlem avec les musiciens noirs

CHARLES PLISNIER

HÉLOÏSE

ROMAN

L'analyse d'une double passion. Une œuvre puissante et cruelle du grand romancier de MÈRES et de MARIAGES.

ROGER VAILLAND

PRIX INTERALLIÉ 1946

HÉLOÏSE ET ABÉLARD

PIÈCE EN 3 ACTES

L'auteur de " DROLE DE JEU " publie sa première œuvre théâtrale. Déjà retenue par le Jury du Prix des Lecteurs, elle sera jouée la saison prochaine.

LES GRANDES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES

A. BERTHELOT

DE L'ATOME A L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

LES PAGES IMMORTELLES

ALFRED DOEBLIN

CONFUCIUS

JACQUES MARITAIN

SAINT-PAUL

EDGAR LEE MASTERS

EMERSON

COMTE SFORZA

MACHIAVEL

CORRÊA

ROMANS ÉTRANGERS

Américains

GLADYS HASTY CARROL

AINSI TOURNE LA TERRE

Les Géorgiques américaines.

MARTHA DODD

QUI SÈME LE VENT

Un immense succès américain.
L'auteur a pris comme personnages les grands chefs nazis qu'elle a bien connus.

FRED HERMANN

CONVOI VERS LA RUSSIE

Le sensationnel reportage d'où fut tiré le film.

ELISABETH MADOX ROBERTS

LA GRANDE PRAIRIE

NOIRS SONT LES CHEVEUX DE MON AMANT

Deux récits passionnants et de grande classe
d'une des plus célèbres romancières américaines.

Anglais

LION FEUCHTWANGER

SIMONE

par l'auteur du « Juif Suss »

WALTER GREENWOOD

MAIS AUSSI DES HOMMES

L'Angleterre d'aujourd'hui, sa jeunesse, ses aviateurs.

Polonais

MARIA KUNCEWICZOWA

LES CLEFS

Le chef-d'œuvre de la grande romancière.

Russes

YOURI GUERMAN

NOS AMIS
JMAKINE ET LAPCHINE

Un des auteurs favoris du public soviétique.

YVAN TOURGUENEV

EAUX PRINTANIÈRES

Un classique de la littérature russe.

CORRÊA

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947